



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HN 643E 0

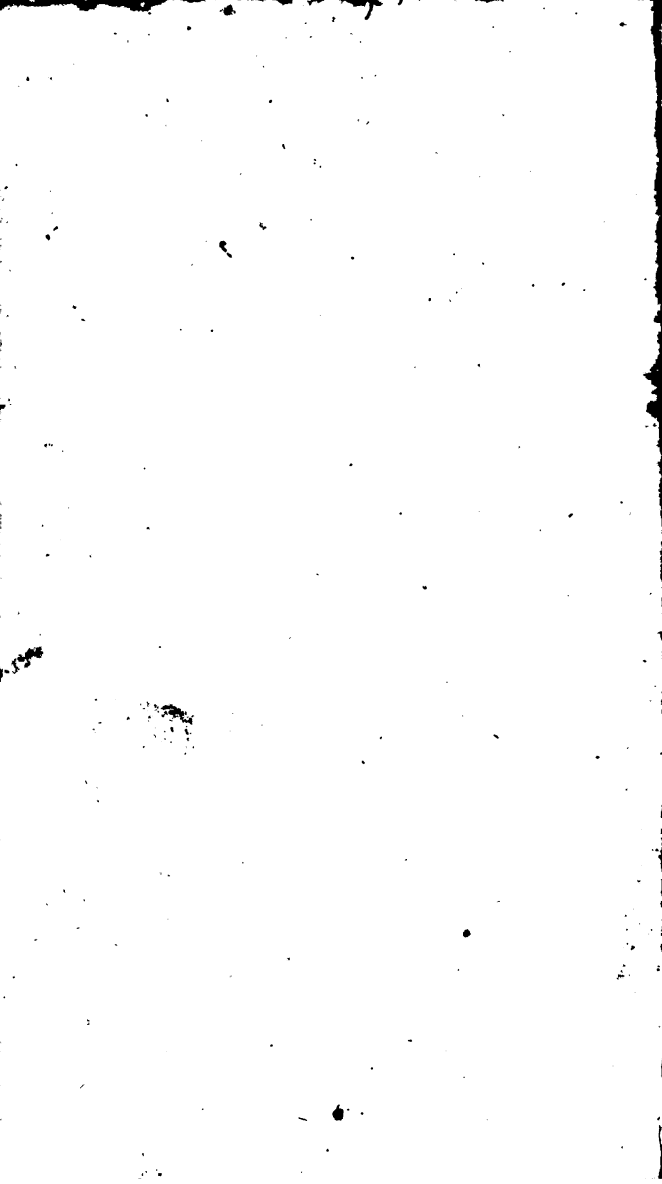
KC12436

1895

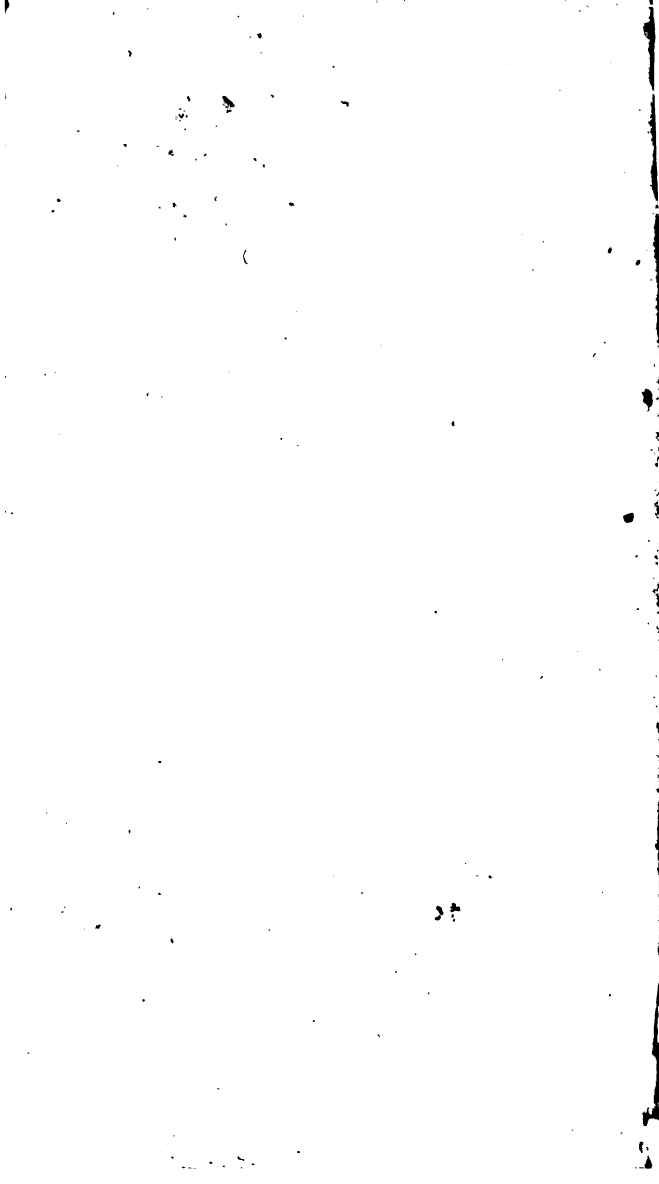
BC 12436

Librairie de BRALRET,





Hommage d'affection  
et de reconnaissance  
De F. Corbett à  
son ami W. H. H.





NOUVEAU  
RECUEIL,

CONTENANT

LA VIE, LES AMOURS,

LES INFORTUNES.

LES LETTRES

D'ABAILLARD

ET


D'HELOISE:

Et plusieurs autres Lettres Amoureuses,  
tirées des meilleurs Auteurs.

*Avec l'Histoire de la Matrone d'Ephèse.*

Divisé en deux Tomes

TOME PREMIER.

*Le me...*  


A ANVERS,

Chez SAMUEL LE NOIR, Marchand  
Libraire, 1720.

KC 12436



HARVARD  
UNIVERSITY  
LIBRARY

AVERTISSEMENT  
AU LECTEUR

**C**E premier Recüeil contient la Vie, les Amours, les Infortunes, & les Lettres d'Abailard & d'Heloïse, & quelques autres Lettres tirées des meilleurs Auteurs : avec l'Histoire de la Matröne d'Ephefe. Le second Recüeil contient les Lettres Galantes de Cleante & de Belise : avec les Lettres d'Amour d'une Religieuse Portugaise, écrites au Chevalier C\*\*\* Officier François en Portugal. Et les Réponses dudit Chevalier ensuite de chacune des Lettres de ladite Religieuse. C'est la premiere fois que ces differens Ouvrages sont donnez au Public en deux Voulumes., dont la di-

## AVERTISSEMENT.

versité, le style simple, noble, délicat, naturel & tendre est original en ce genre d'écrire, où personne n'a encore atteint. Ainsi, cher Lecteur, j'ai crû vous faire un présent agréable dont vous m'aurez quelque obligation, & vous la satisfaction.

---

# HISTOIRE ABREGÉE DE LA VIE D'ABAILARD.

**L**E fameux Pierre Abailard naquit en 1079. dans le Bourg appelé Palais , éloigné d'environ trois lieuës de Nantes en Bretagne. Son pere Berenger , quoique de la profession des armes avoit quelque étude , & prenoit soin de faire étudier ses Enfans ; Abailard qui étoit le plus jeune , & qui avoit beaucoup de disposition pour les sciences , se sentit entraîner par la subtilité de son esprit à l'étude de la Philosophie , & particulièrement à la Logique ; dans ce dessein il quitta son Pays , voyagea en divers lieux , & y fréquenta les Ecoles ,

## *Histoire Abregée*

dans l'envie de s'agguerir dans les sciences , en disputant par tout , & cherchant avec ardeur les occasions de se signaler.

Il termina ses courses à Paris , où il étudia sous Guillaume Deschampeaux le plus fameux Professeur de ce temps-là. Après avoir vécu quelque temps en bonne intelligence , Abailard encourut sa disgrâce , parce qu'il entreprit de réfuter ses opinions, & de disputer contre lui avec tant de force qu'il sembloit quelque fois remporter l'avantage.

La présomption qu'il avoit de son sçavoir , le porta , quoique fort jeune , à chercher un lieu où il pût professer. Le Château de Melun qui étoit alors une Maison Royale , lui parut propre pour cela , à cause du voisinage de Paris. Il obtint permission d'y enseigner publiquement, & ce fut avec tant de succès qu'il obscurcit la réputation de Deschampeaux , ce qui porta Abailard à venir s'établir à Corbeil , afin qu'étant

*de la Vie d'Abailard.*

plus près de Paris les Disputes furent plus frequentes.

Quelque temps après , Abailard fut contraint par une maladie causée par son trop grand attachement à l'étude de retourner en son Pays. Pendant son absence Guillaume se fit Chanoine Régulier dans le Monastere de Saint Victor , & continua de faire ses leçons.

Abailard étant revenu en cette Ville , recommença les Disputes de Philosophie qu'il avoit eues autrefois avec lui , & le poussa si fort sur la nature des Universaux , qu'il l'obligea de changer de sentiment , ce qui acquit tant de réputation à Abailard , que celui qui avoit succédé à Guillaume pour enseigner la Dialectique à Paris , lui ceda sa place. Guillaume les en chassa l'un & l'autre. Abailard retourna à Melun , & revint peu de temps après à Paris , & fit ses leçons à Sainte Geneviève , où il eut grand nombre d'Ecoliers qui s'exerçoient par des Disputes

fréquentes contre les Ecoliers de Guillaume. Le Pere d'Abailard s'étant fait Moine, & sa mere Lucie voulant aussi se retirer, il fut obligé de faire un voyage en son Pays, à son retour il trouva que Guillaume étoit Evêque de Chalons: & il alla dans cette Ville pour étudier la Theologie sous Anselme Chanoine & Doyen de l'Eglise de Laon qui l'y enseignoit avec reputation. Abailard ne trouva pas que la science d'Anselme répondit à l'estime qu'on en avoit, & au lieu d'assister à ses leçons, il s'avisa d'en faire à ses Condisciples. La jalousie d'Anselme s'éleva aussitôt, & il fit défendre à ce nouveau Maître de les continuer: Abailard revint à Paris où il fit des Leçons publiques sur Ezechiel.

Les applaudissemens qu'il reçut, & l'argent qu'il gagna dans cette profession lui inspirerent de l'orgueil, & le jetterent dans le dérèglement: mais Dieu le punit de l'un & de



*de la Vie d'Abailard.*

l'autre, en permettant qu'il fût privé des parties qui avoient servi d'instrument à sa cupidité; en sorte qu'il devint chaste par nécessité & humble par force: voici de qu'elle manière la chose arriva. Il y avoit à Paris une jeune fille nommée Heloïse, Niece de Fulbert Chanoine de Paris, belle & bien faite, que son Oncle qui l'aimoit tendrement faisoit étudier. Abailard qui lui monroit en devint bien tôt éperduément amoureux; & afin de pouvoir en jouir plus facilement, il engagea l'Oncle de cette Fille de le prendre en pension; sous prétexte qu'il lui pourroit donner plus de temps étant logé chez lui. L'Oncle qui ne se défioit ni de la vertu de sa Niece, ni de la sagesse d'Abailard, qui avoit vécu jusques là d'une manière très-réglée, accepta volontiers la proposition, & luy confia Heloïse, à laquelle Abailard fit l'amour d'autant plus facilement que le pretexte de l'étude lui fournissoit l'occasion

### *Histoire Abregée*

d'être souvent seul avec elle: Le prétendu Precepteur répondit d'une manière fort opposée à l'attente de Fulbert; il se conduisit en Amant de son Écolière, & fut bien plus occupé de son amour que du soin de luy expliquer les Auteurs: Heloïse répondit à l'amour d'Abailard, & en peu de temps la chose fut scûë de tout le monde, à l'exception de l'Oncle d'Heloise, qui fut le dernier à l'apprendre: mais il n'en fut pas plutôt informé qu'il chassa Abailard de sa maison: quelques jours après Heloise dont l'amour n'étoit pas ralenti par cette séparation: écrivit à Abailard qu'elle étoit grosse: il l'enleva de la maison de son Oncle, & l'emmena dans son País déguisée en habit de Religieuse, où elle accoucha d'un fils qui fut nommé Astrolabe.

L'Oncle d'Heloise outré de douleur de la perte de sa Niece, se seroit vangé de cet affront sur la personne d'Abailard, s'il n'eût craint

*de la Vie d'Abailard.*

qu'on ne fît le même traitement à sa Niece. Abailard pour l'appaiser l'alla trouver, & luy offrit d'épouser Heloïse , pourvû que le mariage fût secret. L'Oncle y consentir, & Abailard partit aussi-tôt pour l'aller querir , & en faire sa femme : Elle refista long-tems à cette résolution, aimant mieux passer pour concubine que pour femme , prevoyant qu'elle perdrait la fortune & la réputation d'une personne qu'elle aimoit passionnément ; s'étant enfin renduë aux pressantes sollicitations d'Abailard , elle revint avec luy à Paris , où elle reçût la benediction du mariage ensecret dans une Eglise, en presence de son Oncle, & de quelques uns de ses amis : si-tôt que la Ceremonie fut faite ils se separerent , & ne se virent que rarement & secretement.

L'Oncle & ses amis divulguerent aussi tôt par tout le mariage : mais Heloïse qui preferoit l'honneur & les interêts d'Abailard aux siens , &

## *Histoire Abregée*

qui craignoit que si son mariage étoit découvert, il ne perdit une Chanoinie qu'il avoit, & sa réputation, protestoit souvent même avec serment qu'elle n'étoit point mariée. Cela donna occasion à son Oncle de la maltraiter ; de sorte qu'Abailard prit la résolution de la mettre dans le Monastere d'Argenteüil où elle avoit autrefois été élevée, & de lui faire prendre l'habit de Religieuse, à l'exception du Voile. Cela aiant fait croire à son Oncle, & à ses parens qu'il s'étoit moqué d'eux, & qu'il vouloit abandonner Heloise : ils prirent la résolution de s'en venger de la maniere du monde la plus cruelle. En effet ils entrerent de nuit, dans la chambre de l'Auberge où il étoit, & le punirent, en le privant des parties par lesquelles il les avoit offensez. On ne peut s'imaginer la confusion où se trouva Abailard de se voir en cet état : il avouë que ce fut elle plûtôt que la dévotion qui le porta à embrasser l'Etat.

*de la Vie d'Abailard.*

Monastique, après avoir fait résoudre Heloise à se faire Religieuse. Ils firent tous deux profession en mêmes tems : Abailard à Saint Denis, & Heloise à Argenteuil.

La disgrâce d'Abailard n'empêcha pas plusieurs personnes de l'aller trouver à Saint Denis, & de le prier de leur donner des leçons ; mais l'Abbé & les Religieux de S. Denis l'envoyerent tenir ses Ecoles dans une de leur Maisons en Champagne. Sa réputation y attira un grand nombre d'Ecoliers de toutes parts. Il leur enseignoit les belles Lettres & la Theologie. Ce grand concours d'Ecoliers excita bien-tôt l'envie & la jalousie des autres Maîtres contre Abailard, & lui imputerent des erreurs qui l'obligerent de paroître au Concile de Soissons de l'an 1121. Ensuite il fut enfermé dans l'Abbaye de saint Medard de Soissons d'où il sortit peu de temps après par l'entremise du Legat, qui le renvoya dans son Monastere ; mais s'étan

### *Histoire Abregée*

avisé d'avancer que Saint Denis de France n'étoit pas l'Areopagite, les Religieux se souleverent contre lui, & ne se croyant pas en sûreté, il se sauva de nuit; & se retira à Provins dans une Hospice des Moines de Troyes; ensuite il se vint établir dans une Solitude près de Troyes, où il bâtit une Chapelle dans un champ qui lui fut donné par quelques particuliers du lieu, du consentement de l'Evêque de Troyes; il y fut suivi d'un grand nombre d'Ecoliers qui bâtirent des Cellules, & une Eglise dédiée à la sainte Trinité, Abailard lui donna le nom de Paraclet en memoire de la consolation qu'il avoit reçüe en ce lieu: ses ennemis l'inquieterent sur cette inscription, & prétendirent qu'on ne pouvoit dédier une Eglise au Saint Esprit seul, Abailard remarque là dessus que le nom de Paraclet peut convenir aux trois Personnes de la sainte Trinité, & que l'on peut dédier un Temple au Saint Esprit. Ses Ad-

*de la Vie d'Abailard.*

versaires ne se sentans pas assez forts pour le détruire, exciterent contre luy Saint Norbert & Saint Bernard, qui décrierent sa foy & ses mœurs auprès des Puissances Ecclesiastiques & Seculieres. Pour se délivrer de persecution, il accepta l'Abbaye de saint Gildas de Ruys du Diocèse de Nantes en Bretagne; dans le même temps les Religieuses d'Argenteuil ayant été dispersées de leur Monastere, par Suger Abbé de S. Denis, Abailard donna à Heloise qui en étoit la Prieure, & à quelques autres Religieuses qui l'avoient suivie, l'Eglise du Paraclet, & ses dépendances; l'Evêques de Troyes & le Pape Innocent II. confirmerent cette donation, & le Convent qui étoit pauvre dans son commencement, fut enrichi par les liberalitez des Fideles. Abailard y venoit souvent pour les assister dans leurs besoins; ce qui donna lieu à la médifance de l'accuser d'avoir encore de la passion pour Heloise, & d'attribuer à des mouve-

## *Histoire Abregée*

mens de cupidité charnelle, ce qu'il faisoit par un pur motif de charité.

C'est ce qu'Abailard marque dans la premiere de ses Lettres, qui étant tombée par hasard entre les mains d'Heloïse, elle luy écrivit qu'en ayant connu le caractère, elle n'avoit pû s'empêcher de la lire avec toute l'avidité que la passion qu'elle avoit pour lui, lui pouvoit inspirer: que l'ayant perdu, il étoit bien juste qu'elle reçût au moins quelque consolation par la lecture de ses Lettres: que celle-cy néanmoins l'avoit beaucoup affligée, en la faisant souvenir des malheurs qui lui étoient arrivés: qu'elle le conjuroit de lui faire sçavoir souvent de ses nouvelles, afin qu'elle pût participer à sa douleur ou à sa joie; qu'il ne pouvoit se dispenser de lui donner cette consolation & à ses Religieuses, qu'il devoit considerer non seulement comme des amies qui lui étoient entièrement dévouées, mais comme ses propres filles qui lui étoient re-



*de la Vie d'Abailard.*

deables du Monastere qu'elles habitoient, & que puis qu'il avoit rendu le premier cette solitude habitable, & qu'il en étoit le Fondateur, il devoit y donner tous ses soins, & travailler pour elles. Depuis ce tems-là Abailard ne pensa qu'à donner à Heloïse & à ses Religieuses les conseils necessaires pour les entretenir dans la ferveur qu'elles avoient à remplir exactement les regles & les devoirs de la vie Religieuse, à étudier pour se rendre capables de lire & d'entendre l'Écriture Sainte, en les congratulant de ce qu'elles avoient une Abesse sçavante, capable de leur apprendre le Latin, le Grec & l'Hebreu.

Ses Adversaires l'accuserent de nouveau d'hérésie, & le défererent l'an 1139. à Geofroy Evêque de Chartres & à saint Bernard; qui en écrivit au Pape Innocent II. Abailard se voyant ainsi accusé, eut recours à Henry Archevêque de Sens, & lui demanda qu'il fit venir saint

*Hist. Abregée de la Vie d'Abailard.*

& y vécut avec beaucoup de pitié  
& d'humilité pendant deux ans. Se  
trouvant sur la fin de ses jours acca-  
blé d'infirmité, il fut envoyé au  
Monastere de Saint Marcel de Châ-  
lons sur Saône, comme dans un lieu  
plus sain & plus agréable, & il y  
mourut l'année 1142. la soixante-  
troisième de son âge. Pierre le Ve-  
nerable fit sçavoir sa mort à Heloise  
par une Lettre, dans laquelle il fait  
l'éloge de la maniere dont il avoit  
vécu depuis sa retraite dans leur  
Communauté, y joignit une Epita-  
phe à sa loüange, & envoya son  
corps à l'Abbaye du Paraclet pour  
y être inhumé.



# LES AMOURS D'ABAILARD

E T

D'HELOISE.

**L**Es plus grands Clercs ne sont pas toujours les plus sages : c'est une verité dont on peut voir des exemples dans tous les siècles. Pour moi je me contenterai de rapporter celui du fameux Abailard qui autorise si bien cette maxime. Personne n'ignore que ce ne fut un grand Docteur , & un des plus savans de son tems , & cependant chacun sçait qu'il n'en fut pas plus sage pour cela. Sa science ni ses livres ne purent l'empêcher de devenir amoureux. L'amour fut le prendre au milieu de son Academie & de ses Ecoliers , il interrompit ses leçons , & mit en desordre toute sa Morale , pour lui faire avouer qu'il n'est ni retraite ni occupation qui puisse mettre les hommes à couvert de ses traits & de ses feux.

Pierre Abailard vivoit environ l'année onze cens trente, sous les Rois Loüis le Gros & Loüis le Jeune. Il étoit natif d'un Village

*Tome I.*

A.

nommé Palais en Bretagne, distant de quatre lieux de Nantes, qui est une des principales Villes de cette Province. Son Pere s'appelloit Beranger, & sa mere Luce, & tous deux, par certain caprice qui étoit fort ordinaire alors, quitterent le monde quelques années après leur mariage. Pour éviter l'équivoque, quand je dis qu'ils quitterent le monde, je veux dire qu'ils se retirerent dans des Couvents, pour y chercher l'un & l'autre une tranquillité qui ne s'y trouve presque jamais, & qu'ils n'y trouverent pas aussi:

Comme leur famille étoit une des plus considerables de Bretagne, soit par la noblesse, soit par les biens, ils laisserent une ample succession à Abailard leur aîné; qui ayant pris le goût des Lettres, & croyant tres-monacalement sans doute que les richesses étoient un obstacle au progrès qu'il y prétendoit faire, laissa à ses freres les biens que son droit d'aînesse lui acquerroit, & s'adonna tout à l'étude de la Philosophie & de la Theologie.

Pour y mieux réussir, il alla à Paris, qui étoit déjà la Ville où les beaux Arts fleurissoient. Il se rendit si habile, que dans peu de tems il surpassa les Maîtres, & faillit à les faire entager, en inventant de nouvelles opinions qu'il soutenoit publiquement: par ce moyen, il s'attira bien-tôt leur haine & envie de ses compagnons. Ce qui fut cause

que sa vie fut presque aussi cruellement traversée que celle des Heros des Romains ; bien que la vie d'un homme semble devoir être beaucoup plus en repos sous un bonnet quarré que sous un casque. Ses ennemis n'eussent pourtant eu aucun avantage sur lui s'il eut pû défendre son cœur , & si l'Amour ne se fut mis de la partie pour faire le comble de ses infortunes. Ce petit Dieu qui ne pût voir la grande tranquillité de l'esprit d'Abailard , sans avoir envie de la détruire , il voulut regner sur ce sçavant & sur ce sage ; montrer à tout l'Univers qu'on cesse d'être l'un & l'autre à mesure qu'on commence d'être amoureux ; & comme c'étoit lui qui avoit autrefois débrouillé ce Chaos pour en former ce que nous admirons dans le monde , il voulut faire en Abailard un chef d'œuvre contraire , & mettre le desordre & la confusion dans un esprit que l'étude de la sagesse & des choses divines avoit si bien réglé.

Il ne lui fut pas mal-aisé de réussir dans son dessein ; rien n'est impossible à l'Amour , rien même ne lui est difficile. Ce grand homme enseignoit la Theologie dans l'Evêché : parce que l'université n'étoit pas encore établie , & ce fut en cette maison où l'on en jetta les premiers fondemens. Là il se faisoit admirer de tous les doctes , il s'érigeoit en Tiran des Ecoles , & obligeoit jusqu'à ceux qui avoient été ses maîtres à venir être ses auditeurs.

me, car c'étoit un des hommes du monde qui dans le voisinage de l'Evêché logeoit un Chanoine nommé Fulbert, qui élevoit auprès de lui une jeune fille dont il croyoit être le pere. Il l'entretenoit en cette qualité ; mais pour éviter le scandale qu'une pareille circonstance auroit pu apporter dans l'esprit de bien des gens, il disoit que c'étoit une de ses nièces, de l'éducation de laquelle son frere l'avoit particulièrement chargé en mourant. Il croioit par-là de bien cacher la verité de la chose ; mais il se flatoit. On sçavoit en ce tems comme en celui ci, que la nièce d'un Prêtre lui est souvent quelque chose de plus, & n'est ordinairement que la nièce de ses freres. Le Chanoine avoit toujours eu un soin extrême de cette fille : Il lui avoit trouvé un naturel si admirable, & un si grand penchant pour les sciences, qu'il se crût obligé d'achever ce que la nature avoit si hûreusement commencé. Ce fut pour ce sujet qu'il lui fit apprendre des Langues, qu'elle posséda si bien en peu de tems, qu'elle en faisoit des leçons à son pere, & lui expliquoit quelquefois des passages de son Breviaire qu'il n'entendoit pas,

Le bruit du sçavoir d'Abailatd étoit trop grand pour n'être pas venu aux oreilles du Chanoine son voisin, qui pour son particulier ne portoit point d'envie à la reputation du Docteur. Heloise, c'est ainsi que s'appeloit la fille de Fulbert, n'écoutoit pas avec

tranquillité les merveilles qu'on disoit d'Abailard. Elle n'étoit encore que dans la quatorzième année : mais son esprit supléant au défaut de l'âge , elle se trouvoit capable d'apprendre les plus difficiles , & n'entendoit guères parler d'Abailard sans émotion. Fulbert s'en aperçut ; & aiant pris le dessein qu'elle avoit qu'elle eût des conférences avec lui , il chercha les moyens de la satisfaire.

Il ne fut pas mal-aisé au Chanoine de proposer à Abailard l'intention d'Heloïse : mais certes il fut bien mal-aisé de la lui faire approuver. La proposition lui parut d'abord extraordinaire , & il le témoigna à Fulbert. Il lui dit que la science n'avoit jamais été le partage des femmes : que semblables inelinations dans ce sexe étoient p'ûrôt un effet de leur caprice ou de leur curiosité , qu'un véritable amour de la sagesse ; que tout ce qui leur en revenoit étoit de passer pour sçavantes & pour précieuses , & s'attirer ainsi quelques froides railleries des ignorans ; qu'en tout cas il ne falloit rien presser , & qu'on devoit examiner auparavant si sa nièce persisteroit long-tems dans cette résolution.

Un Docteur a toujours un grand ascendant sur un homme qui ne l'est point. D'ailleurs les raisons d'Abailard étoient assez apparentes , le seul ron dont il les disoit les rendoient fortes , si bien que le Chanoine les goûta , & se laissa persuader contre sa coûtume.

avoit le plus de méchantes raisons pour ne se rendre point à celles des autres. Il porta cette nouvelle à sa fille, qui en fut d'autant plus affligée, que dans ces raisons elle vit qu'il y avoit quelque chose d'injurieux; elle déguisa néanmoins ses sentimens, sans pourtant les étouffer, & n'attendit qu'une occasion pour les faire éclater.

Elle s'offrit bien tôt. Le Chanoine étant allé dehors pour quelque jours; elle voulut s'éclaircir de ses doutes avec Abailard même, & le fit prier de la venir voir. Cette priere le surprit, il s'étoit déjà repenti d'avoir refusé si crûment la demande de cette fille, & ce remords lui passoit souvent dans l'esprit; mais il ne s'attendoit pas à cette seconde attaque. Il sembla balancer sur ce qu'il avoit à faire; pourtant comme il étoit fort honnête, & que sa profession n'étoit pas en lui incompatible avec la civilité, il fut d'abord remis, & s'en alla chez Heloise qui l'attendoit. Il la trouva seule, & ne pût la voir cette premiere fois sans étonnement. Heloise avoit la taille très-bien prise, tous les traits de son visage étoient dans une juste proportion; mais sur tout sa bouche & ses yeux étoient la plus belle chose du monde. Elle avoit le teint vif & animé, l'air jeune, fin & spirituel, la mine fiere & relevée. Enfin tout ce qui paroissoit de cette divine personne étoit si engageant, qu'entre la voir & en être éperdûment amoureux, il n'y



avoit pas un moment à consulter. Abailard la vit en cet état, & y prenoit tant de plaisir, qu'il ne fit que la regarder pendant quelque tems. Elle de son côté considéroit cet homme, dont elle croioit avoir si grand sujet de se plaindre. Il n'avoit alors que vingt-sept ou vingt huit ans. Sa taille étoit riche, sa mine haute, son air & sa démarche d'un homme de qualité. On n'a guere vû de Maître és Arts, ni de Professeur mieux fait que lui, ni mieux mis. Héloïse ne pût s'imaginer sans chagrin, qu'un aussi galant homme que sembloit être celui qu'elle voioit, l'eût refusée pour son écoliere. Quoi, lui dit-elle avec un petit dépit, est il possible que vous soiez ce fameux Abailard dont le mérite est si universellement reconnu, & dont les grandes qualitez sont l'objet de l'admiration de tous ceux dont elles n'excitent pas l'envie; & s'il est vrai, comme je n'en sçauois douter, que vous soiez cet illustre Abailard, pour quoi m'avez-vous donné sujet de me plaindre de vous; à moi, qui voulois avoir sujet de m'en louer éternellement, par les solides obligations que je prétendois vous avoir; Je sçai, lui répondit il, le juste reproche que vous avez à me faire, & je puis vous assurer que je me le suis déjà fait souvent à moi même; mais si vous pouviez comprendre combien plus fortement je me le fais à cette heure devant vous, vous me pardonneriez cette:

prettieste faute, que sans doute je n'aurois jamais commise si j'avois eu l'avantage de vous connoître plutôt. Je vois dans vos paroles, repartit Heloïse, une nouvelle marque de la mauvaise opinion que vous avés de moi & de celle de mon sexe ; vous vous imaginés qu'il n'est question pour apaiser une femme qu'on a offensée, que de lui conter des douceurs. Pour moi ce n'est point là mon goût, & je vous sçupie de croire que ce n'est point pour m'attirer vos complimens que je vous ai prié de venir, je voulois seulement que vous me fissions raison des sentimens injurieux que vous avés eû, ne me croyant pas capable de profiter de vos leçons. C'en'a jamais été là mon sentiment, repliqua Abailard, & ce l'est bien moins encore aujourd'hui, continua-t'il d'un air doucereux ; puisque je me crois même incapable de vous apprendre quelque chose de nouveau, à moins que je ne vous apprisse ce qui se passe dans mon ame. Heloïse étoit ravie d'entendre de pareilles galanteries d'un Docteur ; cela lui paroissoit nouveau, & la nouveauté lui en plaisoit ; elle n'en témoigna pourtant rien, au contraire, elle mit la main devant son visage pour faire croire qu'elle rougissoit. Je pense, dit-elle, voyant la liberté dont vous usés avec moi, que vous croyés être déjà mon maître : & vous ne vous ressouvenés peut-être plus que vous m'avez refusée pour élève. Le ton

dont elle prononça ce peu de mots défit un peu le Docteur ; & mettant fin à cet entretien , fit place à un autre plus sçavant & plus élevé. Ce fut dans cette conversation qu'Heloïse admira l'étendue de la doctrine d'Abailard , & sa belle manière de la distribuer. La vaste profondeur de cet esprit lui donna pour ce grand homme une espèce de vénération , qui se changea bien-tôt en amitié particulière , & encore en quelque chose de plus , quand elle vint à penser que sa bonne mine accompagnoit son bel esprit. Abailard de son côté voyant la beauté du génie d'Heloïse , & les connoissances qu'elle possédoit déjà , faillit à mourir de regret d'avoir refusé une si belle & si docte disciple. Ils avoient trop d'envie de se revoir l'un & l'autre pour n'en pas chercher les moyens de concert. Ils en cherchèrent en effet , mais inutilement , & Fulbert revint de la campagne avant qu'ils eussent pu convenir de quoi que ce soit. Ce retour rompit les mesures de leur entrevûe. Le Chanoine étoit défiant , soupçonneux & malin. Si bien que ces deux grandes personnes eurent bien loisir de penser mutuellement l'un à l'autre , mais ils ne trouverent nulle commodité pour se communiquer leurs pensées. Abailard avoit l'idée si remplie des grandes qualités d'Heloïse , qu'il ne songeoit à autre chose. Ah ! qu'elle est belle , s'écrioit-il souvent , & qu'il seroit doux de pouvoir

être le maître d'une si aimable personne. Ah ! qu'elle est spirituelle, s'écrioit il encore, & qu'il seroit glorieux de contribuer quelque chose à rendre cette belle fille la plus illustre de son sexe. Et si l'on pouvoit être aimé de cette belle & spirituelle, que l'on seroit hûreux, & qu'on quitteroit bien volontiers pour ce plaisir toutes les fortunes les plus éclatantes.

Ces réflexions l'ayant quelque tems occupé, il rencontra un matin Fulbert, & lui demanda des nouvelles de sa nièce; il apprit qu'elle étoit partie pour Corbeil avec le dessein d'y demeurer quelque mois chez une parente qu'elle y avoit. Ce départ toucha sensiblement Abailard, parce qu'il sembloit rompre toutes les mesures qu'il avoit prises pour être hûreux. Il chercha de nouvelles inventions; & l'amour qui n'en manque point lui en fit trouver une dans ce départ, même qu'il jugea très-propre à avancer son bonheur. Le malheur de ses affaires particulières ne contribua pas peu au succès de son entreprise. Comme son mérite augmentoit chaque jour, le nombre de ses envieux & de ses ennemis en faisoit de même. Ils murmuroient hautement & formoient déjà le dessein de l'obliger à sortir de la Ville. Il en fut averti, & prit de là prétexte de demander un azile à Fulbert contre l'injustice & la violence de ses persecuteurs, & de le prier de lui chercher

quelque retraite hors la Ville, où il pût sûrement attendre que cet orage fut dissipé. Le Chanoine qui véritablement estimoit Abailard, & n'avoit nul engagement dans le parti contraire, lui offrit une maison qu'une de ses parentes avoit à Corbeil : Mais comme ma nièce y est, ajouta-t'il ; je crains que vous ne vouliez pas y aller. Abailard dissimula la joye qu'il reçût de voir que tout répondoit si bien à ses intentions. Il remercia Fulbert ; & quant à Heloïse il dit que peut-être changeroit-il d'avis en la voyant, & pourroit lui enseigner en ce lieu une partie de ce qu'elle souhaitoit si fort d'apprendre. Le Chanoine voyant cet obstacle surmonté ; donna ordre au départ du Docteur, qui de son côté fut congédier les jeunes gens qui le venoient oïir. Fulbert avoit écrit à Corbeil pour disposer à sa nièce la reception de ce nouvel hôte, qui arriva presque aussi tôt que la lettre & fut reçu avec grande civilité.

Son arrivée ne laissa pas de surprendre la belle nièce du Chanoine : qui n'avoit quitté Paris que pour éviter les occasions de voir Abailard. Ce n'est pas qu'elle ne l'estimât toujours infiniment, mais elle avoit fait un funeste songe la dernière fois qu'elle l'avoit vu ; & comme toute Precieuse dans son noviciat de bel esprit s'adonne à la Chiromancie, à la Phisionomie, à la science d'interpréter les songes, & à d'autres pareilles bagatelles ;

-celle-ci en avoit fait de même ; & sur tout elle avoit assés souvent réüffi à l'explication des songes. C'est pourquoi elle ne voulut point voir un homme de qui elle devoit causer tous les malheurs , suivant les funestes presages d'un songe qu'elle avoit fait. Elle n'en témoigna pourtant rien , croiant qu'elle trouveroit quelque autre occasion pour l'éloigner de sa presence.

Abailard ravi de joye de se voir auprès d'Heloïse , de s'imaginer qu'il y seroit long-tems , & qu'il pourroit l'entretenir à son aise du motif qui l'obligeoit à quitter Paris pour Corbeil , remercia cent fois ses ennemis qui lui procuroient à son avis la souveraine felicité. Il témoigna sa joye à celle qui la causoit avec un transport que l'amour seul étoit capable d'exciter , mais elle reçût tous les complimens avec une certaine froideur qui le tourmentoit d'autant plus , qu'il n'en pût deviner la cause. Il ne trouva plus en elle cet empressement qu'elle lui avoit peu auparavant témoigné pour devenir son écoliere ; il n'y découvrit qu'un fonds de chagrin & d'indifference pour le Docteur & pour l'érudition & pour toute la doctrine. Elle le regardoit néanmoins de tems en tems d'une maniere à lui persuader que la haine ni le mépris n'étoient pas ce qui la faisoit agir avec cette indifference aparente. Abailard tira bien de ses regards des raisons pour ne se desesperer pas

toit à fait, mais il n'en pût jamais tirer affés pour s'en consoler absolument. Ce Heros de Lettres qui avoit souvent bravé les Maîtres avec une audace admirable, & soutenu des propositions contraires aux leurs avec une constance qui dégeneroit en opiniâreté, se trouva pour lors sans hardiesse & sans force auprès d'une simple écoliere, dont depuis quelques jours seulement, il avoit fait sa maîtresse. Bien plus, il ne lui put rien dire, son sçavoir l'abandonna, & jamais cette définition de l'amour ne s'est rencontrée plus juste, qui dit que c'est une passion qui donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point, & qui l'ôte à ceux qui en ont. Ce premier entretien se passa sans parler, si du moins sans se parler on peut faire des entretiens. De tout ce jour-là ils ne pûrent se rejoindre. Le lendemain leur trouble se trouva tant soit peu dissipé : & Abailard aiant hûreusement trouvé Heloïse seule dans sa chambre, lui dit que l'excès de son amour étoit le veritable motif qui l'avoit fait venir de Corbeil, & que la haine de ses ennemis, bien que veritable, n'y avoit fait que servir de pretexte. Il lui communiqua le dessein qu'il avoit fait de n'enseigner plus qu'à elle, & d'abandonner la gloire & la fortune à laquelle son sçavoir lui pouvoit faire aspirer, pour s'adonner entierement à son amour. Elle ne pouvoit comprendre à quel dessein on lui avoit donné une pareille com-

mission elle obéit néanmoins . & vint vers Abailard , qu'elle trouva extrêmement rêveur . Après lui avoir donné l'ordre qu'elle avoit reçu de sa Maitresse , elle commença ainsi :

*Comme le récit que j'ai à vous faire , concerne un secret de famille assez important , & connu de très-peu de personnes , je l'ai fait si peu souvent depuis que je le sçai , que j'aurai peut-être de la peine à m'en ressouvenir .*

**F**ulbert , dont je vous dois apprendre aujourd'hui l'amoureuse histoire , est d'une maison assez considérable de Paris . Aiant été destiné par ses parens à être d'Eglise , il quitta ses études plutôt qu'il n'auroit fait , les croiant inutiles à la profession qu'on lui faisoit embrasser . Après quoi on le vit paroître avec une propreté admirable , une fiante modestie , une contenance étudiée devant les gens , & les autres marques essentielles auxquelles on connoît ceux qu'on appelle ordinairement Abbez de Cour .

En effet , avant qu'il fut Chanoine , on ne l'appella guere que l'Abbé Fulbert . Mais comme le revenu de cette Abbaye n'étoit qu'imaginaire , non plus que le benefice , il le permuta contre un Canoniat , dès qu'il en trouva l'ocasion . Il étoit encore Abbé , & en faisoit exactement les fonctions , il jouïoit , il voïoit les Dames , faisoit agreablement des



contes, disoit quelque fois de bons mots, & faisoit souvent de méchans vers avec grande facilité; si bien qu'à peu de frais il s'acquit la reputation de bel esprit parmi quelques troupes de femmes qu'il frequentoit. Il étoit sur ce pié, quand l'amour, qui sans crainte de la Justice, blesse un Ecclesiastique comme un autre homme, se servit des yeux de la fille d'un Bourgeois de Paris nommée Geneviève, pour s'affujettir cet Adonis aux cheveux courts. Cette fille alloit souvent dans la boutique d'une Marchande de ses voisines pour y voir le monde, & ce fut là où Fulbert la vid, ce fut là qu'il l'aima, & qu'ensuite il le lui dit. La galanterie, comme chacun sçait, est une des occupations ou plutôt des caractères de Messieurs les Abbéz, si bien qu'on ne s'étonna point de ce qu'il avoit avec Geneviève. Il ne la voioit que devant les gens, ce qui empêchoit qu'on n'en fit aucun mauvais jugement, quoique les voisins remarquassent assez tous les bouquets, qu'il lui donnoit, & tous les presens qu'il lui faisoit.

Comme l'amour est misterieux, il fut fâché d'être exposé aux yeux d'un chacun. Il persuada à l'Abbé de faire un secret de sa passion, & elle en devint un dès qu'il se fut déclaré par un billet. Ce billet fut bien reçu, on fit seulement semblant de douter de la verité de ce qu'il contenoit, & dès lors leur

intrigue commença à passer la galanterie. Ils étoient en bonne intelligence quand la jalousie s'en mêla.

Un homme d'épée nommé Arnulfe, qui avoit eu divers emplois considérables dans l'armée, vit Geneviève ; il lui trouva les yeux pour le moins aussi beaux que l'Abbé les lui avoit trouvez, & l'aima aussi bien que lui. Depuis cette nouvelle amitié, Fulbert ne pouvoit guere voir sa Maitresse pendant le jour, à cause que ce Mars en racourci l'observoit par tout. Il en enragoit entièrement, & Geneviève un peu moins, car une fille n'enrage jamais d'avoir un galant homme d'épée. Elle aimoit pourtant mieux l'Abbé qui étoit plus agreable & plus mignon, par de petites faveurs secretes, & l'empêchoit de mourir de jalousie. Le Cavalier n'avoit pas encore apperçu un rival dans la personne de l'Abbé, mais ils se connurent bien-tôt l'un l'autre pour ce qu'ils étoient véritablement, & cette connoissance ne produisoit sur eux aucune amitié. Leur commune jalousie fit qu'ils conçurent d'abord un sentiment assez avantageux l'un de l'autre, pour croire chacun que son rival étoit aimé. Cette estime reciproque qu'ils avoient n'étouffoit pourtant pas celle que leur propre merite excitoit en eux-mêmes : chacun d'eux croioit valoir plus que l'autre, & se juroit à soi-même qu'on lui déroboit

toutes les faveurs qu'on accordoit à son rival. L'avantage d'Arnulfe étoit qu'il parloit hautement & sans contrainte de sa passion, & le malheur de Fulbert étoit qu'à cause de sa profession il n'osoit ni s'expliquer, ni protester devant le monde. Il avoit en recompense un avantage qui valoit bien l'autre; c'est que quelque peu & quelque bas qu'il parlât, il étoit toujours oui, & oui favorablement; qu'on lui tenoit compte non seulement de toutes ses paroles; mais encore de son silence, & que bien souvent on l'en recompensoit. L'Abbé ne pouvant pas se faire incessamment, n'étant pas assez fou pour aller parler aux arbres, aux rochers & aux fontaines, ni assez heureux pour pouvoir parler le jour, à cause d'Arnulfe, dont l'épée auroit pu gêner sa soutane, pria Geneviève de lui accorder quelques entretiens nocturnes. Après qu'elle eut fait toutes les difficultez préalables pour faire valoir la faveur qu'elle accordoit, elle l'accorda: Mais comme la nuit n'est jamais si sage que le jour, & qu'elle inspire autant de hardiesse que le jour exige de respect; ces deux Amans à force d'être moins sages & plus hardis, profiterent de tous les momens de la nuit à peu près comme faisoit autrefois Jupiter avec Alcmené. Fulbert eut même fait durer chaque nuit vingt-quatre heures, s'il eût pu: ne le pouvant pas, il se contena

toit de bien employer les quatre ou cinq qu'il avoit en sa disposition. Je demourois alors avec Geneviève dont j'étois la confidente, à qui je rendois aussi tous les bons services dont j'étois capable.

Ces rendez-vous aiant duré quelque tems, elle s'apperçut qu'ils n'étoient pas sans fruit. Elle en avertit Fulbert, qui lui dit, que si son caractère l'empêchoit de l'épouser, il ne l'empêcheroit pas de lui rendre tous les services qu'elle souhaiteroit. De nouveaux malheurs qui arriverent dans la famille de Geneviève, ne contribuerent pas peu à la tirer de ce fâcheux pas. Son pere étoit veuf, & n'avoit que cette fille, il fut accusé d'un meurtre, on le cherchoit pour l'en punir, il en fut averti. Sa conscience le convainquit d'abord de ce crime, dont il voulut être lui-même le juge de crainte qu'un autre ne lui fût plus severe. Il se condamna à un bannissement hors du Roiaume, & s'étant déguisé, executa lui même son jugement. Geneviève sut cet accident, & l'apprit à l'Abbé, qui la consola dans cette nouvelle disgrâce, lui promit de la retirer dans une maison qu'il avoit à Corbeil, & de s'y entretenir le reste de ses jours. D'abord la Justice, ou du moins les Officiers se faisirent des biens du pere de Geneviève, & elle, sous pretexte de vou'oir quitter son pere, quitta Paris, & vint secrettement à Corbeil, où je

l'accompagnai , & où dans trois ou quatre mois elle accoucha d'une fille fort heureusement. Arnulfe qui étoit passionnément amoureux , aiant pris le malheur arrivé au Pere de sa Maitresse, fit son possible pour lui offrir du secours : mais comme il en avoit été averti trop tard , il ne trouva personne. On lui dit que Geneviève avoit suivi son Pere dans sa fuite : il les chercha , & toujours sans les trouver. Enfin lassé de tant d'inutiles poursuites , il en devint extrêmement rêveur & mélancolique.

En cet état , il commença à considerer le monde , à en examiner les abus & les tromperies , à le mépriser , & se résolut après à le quitter ; aussi bien avoit-il mangé son patrimoine à la guerre , & n'avoit plus de quoi subsister. Il le quitta donc , & un peu par nécessité , & tres peu par devotion ; il se jetta dans un Couvent de Moines. Cependant Heloise , c'est le nom de la fille de Fulber & de Geneviève , après avoir été nourrie jusqu'à la septième année , fut mise dans un Couvent , où elle demeura près de trois ans. Après quoi Fulbert qui avoit eu un Canonat pendant ce tems-là en l'Eglise Nôtre Dame , la retira auprès de lui , & la faisant passer dans le monde pour sa nièce , il a eu tant de soin de son education , qu'à cela seul on ne sauroit manquer de l'en reconnoître pour le pere. Geneviève & moi

sommes depuis toujours demeurées dans cette maison , où le Chanoine nous vient voir fort souvent, & par ces bons traitemens nous fait admirer & benir la fidelité & l'honnêteté des Gens d'Eglise , auxquels les femmes ne sçauroient trop faire de plaisir. Voilà ce que j'avois ordre de vous apprendre. Vous voiez combien il importe que cette histoire soit secrète , & combien on se fie à vôtre prudence de la découvrir.

Dans l'impatience où étoit Heloïse de sçavoir l'effet que feroit sur l'esprit d'Abailard l'histoire de sa naissance , elle vint deux ou trois fois à la porte de la chambre où il étoit avant qu'elle fût achevée. Enfin elle entra , & heureusement pour le confus Abailard , Fulbert parut un moment après , qui venoit apprendre s'il se trouvoit bien dans cette maison , & lui donner avis en même temps de quelques desseins que ses ennemis traumoient contre lui. Il le remercia de l'un & de l'autre & prit le pretexte d'une legere indisposition , pour aller dans sa chambre prendre des mesures sur sa conduite.

Jamais Docteur n'a été moins résolu que le nôtre dans cette facheuse conjoncture. Certains sentimens de fierté lui reprochoient son amour comme une passion indigne d'un grand cœur. Il ne pût repasser sans rougir , sur les choses qu'il venoit d'entendre. Il demeura néanmoins peu de cet avis , l'es-

prit & la beauté d'Heloïse l'en avoient. Dès qu'il se la representoit si charmante, si engageante, si spirituelle, il ne pensoit plus à les parens ; & disoit qu'elle n'étoit si aimable que pour être aimée. Sa naissance, disoit-il en lui même, n'a rien qui doive me rebuter, s'il y a quelque rache, le silence & le secret la couvrent. Au fonds elle a un naturel si heureux, une éducation si belle, des sentimens si nobles, des inclinations si honnêtes, un esprit si fin, si rempli, si éclairé, une ingénuité si grande, une franchise si particuliere, un cœur si genereux, que tant de perfections qui lui sont essentielles peuvent bien la mettre à couvert d'un je ne sçai quoi, auquel elle n'a nullement contribué, & dont on ne la peut accuser sans injustice.

Cette derniere pensée comme la plus raisonnable lui plût davantage. Il s'y arrêta, il la goûta, il s'y rendit, & remit ainsi son ame dans sa tranquillité Philosophique. Il revit le Chanoine à qui il témoigna le ressentiment de l'obligation qu'il lui avoit. Venant ensuite à parler d'Heloïse, il lui dit que c'étoit une divine fille ; que quand il avoit refusé de lui faire part de ses connoissances, il ne sçavoit pas de quoi son esprit étoit capable ; que maintenant il donneroit volontiers tous ses soins pour son instruction, & qu'il profiteroit de ce tems que les affaires l'obligeoient

à passer avec elle. Fulbert qui ne voioit rien au-delà du compliment d'Abailard, accepta son offre après quelques façons, & s'en retourna le lendemain à Paris assez content quand il songeoit qu'Heloïse seroit satisfaite. Elle ne le fut pourtant guère quand elle aprit que l'h-stoire de sa naissance n'avoit point changé la résolution de son Amant. Tout ce qu'elle put faire dans l'état où étoient les choses, ce fut de lui dire le motif qui l'avoit poussée à tout ce qu'elle avoit fait; elle lui raconta son songe & le présage qu'elle en craignoit pour lui, la résolution qu'elle avoit prise de ne le voir jamais, pour éviter les malheurs dont ce songe sembloit le menacer; elle lui dit combien la résolution qu'il avoit prise de n'enseigner qu'à elle, l'avoit confirmée dans ses soupçons, qu'elle avoit quitté Paris pour s'éloigner de lui; que pour le dégouter de sa poursuite, elle lui avoit voulu apprendre ce qu'il y avoit de plus rebutant dans sa naissance, qu'elle voioit à regret que tout étoit inutile, & qu'en vain on s'oposeroit aux decrets du Ciel. Enfin, continua-t'elle puisque vôtre affliction surmonte tous mes obstacles, je ne m'y oposerai plus. Tout ce que je veux absolument, c'est que vous repreniez vos premiers exercices, que vous retourniez à vôtre chaire de Professeur, dès que vous le pourrez seulement, sans quoi je ne vous permettrai jamais de me voir, ne voulant contribuer en aucune



maniere à la perte de vôtre gloire ni de vôtre fortune. Abailard admira dans ce discours la grande generosité des sentimens de cette admirable fille ; & ne manqua pas d'en faire dans son esprit une comparaison avec le magnanime d'Aristote , dans laquelle sans doute le magnanime n'eut pas du bon. Il la remercia le plus obligeamment & le plus tendrement du monde du soin qu'elle prenoit de sa réputation & de sa fortune , lui promit tout ce qu'elle voulut , lui jura une passion qui ne finira jamais. Cachez , vôtre amour lui dit-elle , qu'il ne vous oblige rien faire d'indigne & vous verrez en moi une personne qui n'est pas insensible à une amitié soutenue d'un grand merite.

Nos Amans en étoient en ces termes ; quand une troupe d'Ecoliers , qui avoient sçu le lieu de la retraite d'Abailard , l'y vinrent trouver ; & le prierent avec tant d'instance de recommencer ses lectures, qu'il ne les pût refuser , sçachant sur tout que c'étoit la volonté de son incomparable M<sup>aitresse</sup>. Il exerça donc fort long-tems la profession à Corbeil en public, sans comter les leçons particulieres qu'il faisoit à Heloïse , dont il remarquoit avec plaisir qu'elle profitoit chaque jour davantage. Cette savante fille n'entendoit rien de si beau que ce qu'enseignoit Abailard , & Abailard ne trouvoit rien de si merveilleux que la facilité d'Heloïse à com-

prendre d'abord les plus difficiles. Ce fut là qu'elle lui faisoit des questions ingénieuses, dont on voit quelques unes encore presentement, dans lesquelles on admire autant l'esprit qui forme le doute que celui qui le résout.

L'étude ni les entretiens sçavans ne faisoient pas toute leur occupation en ce lieu, l'amour en faisoit la plus agréable partie. Ils se voioient, ils s'aimoient; ils se le persuadoient, & ne faisoient quelque fois semblant d'en douter que pour s'en voir agréablement convaincus par mille caresses. Sous prétexte de s'adonner aux sciences, ils s'adonnoient entièrement aux plaisirs que cause une reciproque amitié. Comme l'étude & la meditation demandent des retraites & des lieux écartez, leur amour en profitoit, sans que ceux qui s'en apercevoient, y pussent trouver à redire. C'étoit dans ces retraites qu'ils s'entretenoient beaucoup plus de leur ardeur que des questions de Philosophie, ils s'y donnoient plus de baisers qu'ils n'expliquoient d'axiomes: Abailard portoit plus souvent la main au sein d'Heloïse qu'à ses livres, & en se moquant des diverses opinions de la morale, il y trouvoit à son sens la souveraine félicité. Il faisoit même semblant quelquefois de son autorité de maître; & pour mieux tromper ceux qui auroient voulu examiner leurs actions, il se fâchoit contre Heloïse, il lui reprochoit devant les gens son peu d'affiduité, & lui faisoit même

même des menaces ; mais qu'elles étoient différentes de celles que la colere inspire , & que l'amour prenoit plaisir à ce jeu , & entendoit bien ce petit badinage. Jamais deux Amans n'ont goûté tant de douceurs que les nôtres en goûterent à Corbeil pendant trois ou quatre mois qu'ils épuiserent toutes les inventions que la passion la p'us forte & la plus tendre peut trouver , pour faire le bonheur de deux personnes.

Que cette vie étoit douce ! mais qu'elle fut courte ! & que la fortune en vint troubler mal à propos la tranquillité. Il sembloit que cet aveugle Déesse ne pût faire deux faveurs en même temps à un Docteur qui le méritoit si bien ; car toujours son amour ou ses interêts avoient à se plaindre d'elle. Elle avoit favorisé l'amour d'Abailard quand elle l'avoit contrarié dans ses affaires , & elle commença à traverser sa passion à mesure qu'elle travailloit à le retablir dans Paris.

Un de ses ennemis , nommé Champenu s'étant retiré dans un Couvent , laissa vuide la Chaire dans laquelle il enseignoit. Abailard sollicité par les jeunes gens qui l'écoutoient , & par Heloise même quitta Corbeil & prenant la place de Champenu se remit à enseigner publiquement dans l'Evêché , & perdit ainsi le plaisir qu'il avoit de voir sa Maîtresse à toutes heures. Ce premier accident fut bien-tôt suivi d'un second p'us fa-

cheux. Heloïse qui l'avoit accompagné à Paris, n'y eut pas demeuré huit jours, qu'Abailard s'aperçût qu'il avoit un rival. C'étoit un de ses écoliers nommé Alberic, natif de Rheims qui ayant suivi Abailard à Corbeil, y vit Heloïse, & l'aima dès qu'il la vit, sans faire scrupule de courir sur les plaisirs de son Maître, ou ne croyant pas qu'un si grand Docteur pût être devenu amoureux. Abailard ne s'étoit pas aperçû à Corbeil de cette nouvelle conquête d'Heloise, parce que comme il enseignoit chez elle, il n'avoit rien remarqué qui pût lui faire soupçonner qu'Alberic fut plutôt amoureux de sa Maîtresse, qu'empressé de ses leçons. En effet ce nouvel Amant ayant la liberté de voir à tous momens ce qu'il aimoit, se contentoit de ce plaisir, & chargeoit les regards du soin de découvrir ce qu'il avoit dans l'ame; mais cette commodité ne se trouvant plus à Paris, il chercha d'autres interprètes que ses regards: & par des visites assiduës fit voir la violence de son amour.

Abailard n'avoit pas besoin d'être Docteur pour découvrir ce nouveau rival, il suffisoit pour cela qu'il fut Amant. Pour Heloise elle s'en étoit déjà bien aperçûë, mais elle n'avoit osé le dire à Abailard, de peur de le fâcher. Il se plaignit à elle de l'amour d'Alberic; elle se servit de l'excuse ordinaire, qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être aimée. Il se plaignit

de ce qu'elle n'avoit pas par les rigueurs étouffé cette passion dès la naissance : elle lui dit qu'Alberic ne lui en avoit point parlé, qu'il la lui avoit seulement fait connoître par les actions.

Enfin il se p'aignit encore de ce qu'elle lui en avoit fait un secret, & elle s'en excusa, disant que c'étoit pour ne troubler pas son repos. Abailard qui mouroit d'envie de quereller, continuoit à se plaindre : comme c'étoit souvent sans sujet, ses plaintes fâchoient Heloïse ; dont les réponses ne satisfaisoient point Abailard : si bien que ces deux Amans se querellerent alors pour la première fois ; & de peur des mauvaises conséquences, se raccommoderent avant que de se separer. Ils continuerent de se voir assidument à Paris, sous le beau pretexte de leurs leçons, & ils auroient passé de bonnes heures ensemble, s'il eût plu à Alberic de n'être point Amoureux, ou de l'être en quelque autre endroit. Ce n'est pas qu'Heloïse aimât véritablement ce dernier, elle ne pouvoit se résoudre à se défaire d'un homme. Ils vécutent de cette maniere près d'une année. Cependant Alberic se déclara, & jura un amour éternelle à sa Maîtresse, qui de son côté fit mystere de tout à Abailard, croyant que de pareilles confidences sont de tres méchans ragouts à un Amant. Un jour qu'Abailard alloit voir sa chere Heloïse, ils'arrête à sa porte

pour oïr le discours de quelqu'un qui parloit avec beaucoup de chaleur. Il connût d'abord la voix d'Alberic, qui étoit aux pieds d'Heloïse, & lui exageroit l'excès de son amour. Il remarqua qu'elle lui répondit sans s'émouvoir & sans quereller, & faillit à en mourir de regret. Sa jalousie s'éveilla, & réveilla avec elle sa curiosité; & l'une & l'autre lui firent passer deux très mauvaises heures à cette porte. Le passionné écolier étant sorti, le Maître encore plus passionné entra, qui fit voir sur son visage tour à tour des marques de la jalousie, de la colere, de son amour & de sa crainte. Heloise aprit avec chagrin le sujet de ce desordre, aussibien que les emportemens avec lesquels il le lui raconta. Elle suportoit impatiemment ses reproches, elle les suportoit un peu par menaces, un peu par douceurs, un peu par promesses; elle le tira de cet embarras, le justifia & ayant versé quelques larmes à dessein, laissa Abailard plus amoureux & plus jaloux qu'auparavant.

Ce qu'il y eut de singulier dans cette aventure, fut qu'Alberic commença seulement ce jour-là à soupçonner son Maître d'être amoureux d'Heloïse. Pour s'en éclaircir l'ayant vû entrer chez elle dès qu'il en étoit sorti, il s'arrêta à la porte au même endroit d'où Abailard venoit de l'entendre. Là il oïit tous leurs discours, leurs querelles; leur raccommodement, & bût tout à loisir le poison

qu'une juste jalouſie inſpire à un Amant qui ſe voit ſacrifié. Le lendemain Alberic étant allé oïir Abailard comme il avoit acoutumé, il en fût mal reçu : quelques jours après ſur de legers pretextes , il lui défendit de ne plus aſſiſter a ſes leçons. Abailard ſ'applaudit du beau coup qu'il venoit de faire, il crût avoir beaucoup gagné de s'être défait d'un écolier qui lui cauſoit tant de déplaiſir , mais il ſ'y trompa , & ce coup fut la cauſe de tous les malheurs de ſa vie.

Alberic étoit auſſi opiniâtre qu'Abailard, bien qu'il ne fût pas ſi ſçavant ; d'ailleurs il étoit irrité autant du procédé que de l'amour de ſon Maître , ce qui l'obligea à pouſſer les affaires bien loin. Pour cet effet il cessa la poutuite de ſes études , mit ſon écritoire au croc & ſe rendit plus aſſidu près d'Heloïſe, profita pour l'entretenir du temps que le Docteur employoit à ſes lectures , & ſçachant l'heure qu'ellès finiſſoient , il ſe retiroit toute jours avant qu'il y pût être rencontré par Abailard. Heloïſe de ſon côté avertiſſoit ſon cher Amant de toutes choſes , pour lui ôter le ſujet de plainte , & cependant il enrageoit beaucoup plus lorsque la prudence de ſa Maîtrefſe lui cachoit les particularitez de l'amour de ſon rival

Alberic n'en demeura pas-là , voyant que Heloïſe ne pouvoit l'aimer ; aiant appris d'elle même l'inclination qu'elle avoit pour Abai-

lard , la jalousie , la vengeance : la rage le déchirerent à même temps , & lui firent prendre la résolution d'avoir sa Maîtresse malgré tout le monde , & malgré elle-même. Dans cette pensée il la fit demander en mariage à Fulbert qui trouve le parti fort avantageux , lui promit tout , & donna le même jour cette nouvelle à la fille. La maniere d'agir d'Alberic la fâcha , elle trouva mauvais qu'il l'eût demandée à son pere sans permission , & commença dès lors à le craindre & à le haïr presque également. Elle découvrit ce nouveau malheur à Abailard , qui la pressa plus que jamais de lui permettre de quitter la profession , de rentrer dans ses biens , & de l'épouser du consentement du Chanoine qui ne lui refuseroit pas quand il le verroit qu'il avoit beaucoup plus de biens qu'Alberic. Mais cette genereuse fille n'y voulut point consentir. Pourquoi penser , lui dit-elle , au mariage , qui peut causer vôtre malheur & aussi vôtre honte : je ne vous parle pas du peu de raport qu'il a avec la Philosophie , qui perdrait patience elle même parmi l'embaras d'un ménage , le desordre des suivantes , les cris des enfans ? Ne sçavez-vous pas qu'il n'est point d'action dans la vie si infailliblement suivie du repentir , & dont le repentir soit si long & si infructueux ? Vous vous figurez des douceurs à être éternellement attaché à moi , mais sçachez qu'il n'est point de douces chaînes : vous me verrez trop,



quand vous me verrez toujourns; vous n'estimez plus mon amour ni mes faveurs dès qu'elles vous seront duës, & qu'elles ne vous coûteront aucuns loins. Vous ne songez pas à ces choses maintenant & vous ne songerez à rien autre, quand il n'en sera plus tems. Je laisse à part ce que dira le monde, de vous voir prendre une femme en l'état où vous êtes; vous en perdrez peut être vôtre réputation & nôtre fortune, outre vôtre repos. Qu'il vous suffise donc, pour vôtre satisfaction, que je vous promets de n'être jamais à personne, & moins à Alberic qu'à tout autre, si la chose peut-être en ma disposition. Elle le quitta à ces mots; & pour lui tenir exactement sa parole, elle representa le jour même à Fulbert son inclination pour le celibat, l'averfion naturelle qu'elle avoit pour le mariage, & sa haine particuliere contre celui qu'on lui destinoit: mais pour tout cela l'opiniâtre Chanoine n'en changea pas d'avis, il se resolut seulement d'employer Abailard pour disposer l'esprit de sa fille à lui obeir sans répuance. Je ne dirai pas de qu'elle maniere Abailard reçut cette commission, il est aisé de s'imaginer que ce ne fut pas sans un horrible chagrin; & quantité de Heros amoureux, à qui la même aventure est arrivée dans les Romans, vous représenteront admirablement bien l'état pitoyable auquel se trouve un homme en de pareilles conjonctures. Il tâcha de détourner doucement l'esprit de Ful.

bert de la violence qu'il faisoit à Heloïse : il lui apporta des raisons , des autoritez & des exemples, pour lui montrer combien de pareils mariages forcez étoient infortunez ; mais le Chanoine étoit le plus souvent insensible aux raisons , aux autoritez & aux exemples , & se croioit toujours mieux lui même que le plus éclairé de ceux qui se méloient de lui donner des avis. Cela fut cause que pour ce coup , la doctrine d'Abailard fut de reste ; il le vit bien , & se réduisit à profiter de l'emploi qu'il avoit pour éloigner du moins ce mariage qu'il ne pouvoit rompre.

Il se conduisit avec beaucoup d'adresse dans son dessein , & il avoit déjà gagné quelque mois , quand Alberic s'impatientant de tant de délais, pressoit Fulbert de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Fulbert dit qu'il le vouloit bien ; que pourtant, s'il étoit possible, il le voudroit sans violenter sa nièce : qu'il avoit prié Abailard qui l'enseignoit, & en qui elle avoit une grande confiance, de la porter doucement à ce mariage , qu'il attendoit ..... Alberic n'en pût ouïr davantage sans interrompre le Chanoine avec précipitation, pour lui dire qu'il étoit fort trompé dans le choix qu'il avoit fait ; qu'Abailard étoit fortement amoureux : bien plus qu'il étoit fortement aimé d'Heloise ; cette réciproque amitié étoit tout ce qui empêchoit sa nièce de consentir au mariage qu'on lui propo-

foit. Fulbert surpris & irrité de cette nouvelle ; promit à Alberic toute sorte de satisfaction , & le quitta d'abord pour aller donner à sa fille des marques de sa colere & de son emportement : mais l'un & l'autre firent bien peu d'effet sur l'esprit de cette constante personne , elle fit la forte , & sans contraindre ses sentimens , déclara qu'elle aimoit Abailard , & qu'elle l'aimeroit toujours , comme le seul qui meritoit parfaitement toute son amitié. Fulbert au desespoir de cette circonstance, qu'il appelloit opiniâreté & rebellion , la maltraita de paroles , & prenant son humeur farouche jura que dans trois jours elle seroit la femme d'Alberic , & lui ordonna de ne voir Abailard que pour lui dire de ne la voir jamais.

Abailard vint un moment après , & aprit d'Heloïse avec un chagrin inconcevable le mauvais état de leurs affaires. Jamais ces deux Amans ne se sont si tendrement aimez , jamais ils n'en sont donnez tant de marques. Des difficultez augmentèrent merveilleusement l'amour. Abailard revenu de sa douleur , dit , que puisqu'il sembloit que tout étoit perdu , il n'y avoit plus rien à ménager : que le desespoir dans lequel on les avoit jettés les exemptoit d'avoir aucunes considerations ; que leur malheur ne pouvoit devenir plus grand ; mais que la prudence tiroit souvent de grands biens des plus grands maux.

Comme en dilant ces choses il avoit oublié qu'il étoit Philosophe & Theologien , il oublia dans ses actions comme dans ses parolès pour songer seulement qu'il étoit homme , amant & malheureux: Il déroba quelques faveurs à Heloise , qu'elle ne lui pouvoit empêcher de prendre dans la foiblesse & dans le desordre où elle étoit. Elle se contentoit de soupirer , de se plaindre , & de pleurer , pendant que le Docteur croyant ces amusemens indignes de lui , & ne voulant pas demeurer sans rien faire , pouffoit les choses a. ssi avant que l'amour & l'occasion le lui inspiroient. Mais Heloïse revenant comme d'un profond assoupissement , s'avisa de trouver mauvais ce procedé d'Abailard qui avoit déjà bien fait du chemin. Elle se plaignit à lui de son indiscretion & de son peu de respect , lui reprocha qu'il ne l'aimoit guere , puisque dans leur commun malheur il conservoit assez de tranquillité pour songer à de pareilles choses ; lui dit que son honneur lui étoit plus cher que la vie : Enfin elle en vint à la dernière raison que les femmes employent en ces conjectures , ce fût à lui représenter le crime qui le reconnoit dans son dessein. A tout cela Abailard parût intrépide ; & répondoit fort à propos à chaque chef. lui prouva que ce n'étoit que par amour qu'il en agissoit de la sorte , & que l'amour autorise tout ce qu'il fait faire , qu'elle devoit considerer qu'il alloit la prendre pour

tôijours; qu'au fonds son mariage si prompt la mettoit à couvert de tout ce qui pouvoit arriver : Après cela il fit des actions si passionnées , dit des paroles si touchantes, témoignant tant d'amour & de douleur, qu'Héloïse se rendit , consentit , & permit à l'ardeur d'Abailard de prendre avec elle quelque soulagement. Le temps leur étoit précieux pour n'en profiter pas , aussi n'en perdirent ils pas un moment ; & cependant l'amour qui n'abandonne jamais les siens fit un grand miracle en leur faveur.

La veille du jour auquel la sollemnité des nôces étoit conclüe , Alberic au milieu de ses plus fortes esperances , reçût une lettre de Rheims , qui lui aprit la maladie de son Pere , qui étoit extrêmement dangereuse. On lui marquoit encore qu'on l'attendoit , & qu'il vint le plutôt qu'il lui seroit possible pour mettre ordre à ses affaires qui demandoient necessairement sa presence. Alberic fût bien fâché de cette conjoncture , qui lui enlevoit un bien qu'il se croyoit acquis. Il ne pût pourtant differer ce voyage , auquel son honneur & son propre interêt l'engageoient. Tout ce qu'il pût faire fut de prier Fulbert de lui garder la parole qu'il lui avoit donnée , de l'assurer qu'il viendroit épouser Héloïse dès que ses affaires le lui permettroient , & de le supplier qu'elle ne vid aucunement Abailard , afin qu'à son retour elle se résolut à l'épouser.

avec moins de répugnance. Le Chanoine promit tout, & Alberic partit aussi satisfait que le peut être un Amant qui quitte une Maîtresse amoureuse de son rival.

Ses volontez furent ponctuellement exécutées, du moins Fulbert n'y oublia rien. Il défendit de nouveau à sa fille de voir Abailard, que s'il aprenoit qu'il eut aucun commerce avec Heloise, il se porteroit contre l'un & l'autre à de dangereuses extremitez. Nos Amans avertis de la résolution du trop colere Chanoine, ne penserent rien moins qu'à lui obéir: ils étoient trop passionnez pour n'être pas opiniâtres & entreprenans: aussi se moquerent-ils de la severité de Fulbert; & il n'y a jamais eu d'ordres plus mal observez que ceux qu'il leur avoit prescrits.

Pendant que le Docteur avoit fréquenté Heloise, il avoit mis dans ses interêts une vieille fille qui servoit dans cette maison, la même qui lui avoit raconté l'histoire des amours de Fulbert & de Geneviève, Nos Amans s'y confierent en cette rencontre, ils la prierent defavoriser leurs entrevûes, de les tenir secretes, & de leur donner des moiens de n'être point surpris. Cette fille avoit été trop bonne en son temps, pour pouvoir jamais cesser de l'être: elle s'étoit accoutumée dès ses plus jeunes ans à ne rien refuser, & n'avoit pas encore perdu cette habitude. Elle leur dit donc que le Chanoine étoit très exact aux Offices

divins ; qu'il n'y manquoit jamais sans de puissantes considerations , & que cela leur donneroit une grande commodité de se voir pendant qu'il seroit occupé au divin Service. Ils profiterent de cet avis ; les cloches ( qu'il croioit qu'elles fussent propres à de pareils usages , ) en les avertissant du commencement & de la fin de Offices , les empêcherent quelques temps d'être découverts. L'heure de Matines , & celle de Vêpres étoient celles de leur rendez-vous , & s'il se trouvoit que par hazard Fulbert manquât à quelque Office, on mettoit un Surplis aux fenêtres pour en avertir Abailard. Ils se virent souvent de la sorte ; & comme vraiment ces visites étoient fort dangereuses , ils en profitoient beaucoup mieux que si elles l'eussent été moins : ils en considéroient le prix par la difficulté , aussi ne les emploioient ils pas à des simples bagatelles. Ce que l'amour a de plus grand , de plus saint & de plus misterieux se traitoit dans ces perilleuses visites.

Nos Amans prenant un jour une matiere de conversation des délices qu'ils venoient de goûter ensemble , tomberent insensiblement sur une moralité , sçavoir , sur le peu de confiance qu'on doit avoir aux plaisirs du monde qui sont si courts , si fragiles & si passagers. En effet dit Heloïse, le plaisir que nous ressentons presentement , cessera lorsque nous y penserons le moins ; & il ne faut que l'arrivée d'Al

b. ric pour nous en priver pour toujours Peut-être , continua-elle en soupirant , les faveurs que je vous ai accordées aujourd'hui sont véritablement les dernières faveurs; & peut-être un mariage auquel je serai forcée de consentir, m'empêchera d'écouter vôtre amour, & de vous donner aucune preuve de la mienne. Cette réflexion les fit un peu rêver, puis Abailard comme le plus hardi, prenant la parole : Je ne vois pas dit il , comment ce mariage pourroit mettre fin à nôtre bonheur, hors que vous seule ne le vouliez. Ne pouviez-vous pas me laisser ce cœur, qu'aussi bien vous ne pouvez donner à vôtre prétendu mari ? Pourquoi m'ôterez vous vôtre affection , puisque vous êtes aussi incapable de la lui accorder , que vous le croiez incapable de la mériter ? Et si vous me laissez ce cœur & cette affection , pourrez-vous vous empêcher de m'en donner des témoignages , ni par conséquent de me rendre heureux ? Ah ! répondit elle, se rendant presque à la force de cet agréable raisonnement , que vous poussez loin vos conséquences , & que je souhaiterois qu'elles s'accordassent autant avec la vertu , qu'avec mes inclinations : mais vous sçavez à quoi l'honneur & le devoir engagent celles de mon sexe, quand elles ont fait un choix , ou quand elles se sont résolues d'approuver celui qu'on a fait pour elles. Alors Abailard oubliant, comme il avoit d'éjà fait, qu'il étoit Theologien , s'étendit sur



certaines maximes du monde , pour établir qu'une femme mariée pouvoit sans scrupule, entretenir un commerce galand. On mettoit ici ces belles leçons, n'étoit qu'elles sont assez connuës & qu'on n'en profite que trop, s'il en faut croire les maris. Leur entretien fut alors interrompu par le son d'une cloche, qui les avertit du rerour de Fulbert; mais il fut recommencé si souvent, qu'enfin Heloïse tomba dans les sentimens du Docteur, & lui promit que quelque mari qu'elle eut, elle ne s'empêcheroit jamais de l'avoir pour am. Tout étoit si bien disposé entr'eux, que l'arrivée même d'Alberic ne les autoit guere incommodcz; mais a fortune changea. Un jour que nos Amans hûreux étoient ensemble, à peine y avoient-ils demeuré quelques momens, que Fulbert qu'on n'attendoit pas, vint, entra, & trouva Abailard près d'Heloïse. Une affaire pressante l'avoit apellé chez lui, lorsqu'on le croioit à Vêpres, si bien qu'il les surprit, & fut très-surpris lui même Sa colere, ou p'ûtôt sa rage, l'obligerent à faire un grand desordre qui fut la source de bien d'autres. Il envoya sa fille à Corbeil chez Geneviève, avec ordre de ne lui permettre de voir personne, pour des raisons dont, disoit-il, il ne pouvoit pas s'expliquer.

Comme il étoit encore plus animé contre Abailard, il chercha les occasions de le perdre, qu'il trouva facilement, à ce qu'il crût. La réputation du Docteur lui avoit fait quan-

sité d'ennemis considérables : Fulbert se joignit à eux, ramina leur jalousie presque éteinte, & fit un parti si fort contre lui, qu'il fut contraint de sortir de Paris une seconde fois, La fortune fit encore un coup de son caprice; & venant de quitter le soin de affaires d'Abailard, recommença à favoriser l'amour.

Héloïse l'avoit averti par un billet du lieu où elle étoit, si bien qu'il trouva dans cet exil d'assez fortes raisons pour s'en consoler. Il quitta effectivement la chaire & la Ville; & faisant courir le bruit qu'il alloit à Méhun, il fut à Corbeil en déguisé, après avoir laissé à Paris beaucoup de ses amis qui travaillèrent avec chaleur à son rétablissement. Il ne lui fut pas mal aisé de voir sa Maîtresse à Corbeil, puisqu'elle y étoit, & l'amour fait bien de plus grands miracles; il la fit avertir de son arrivée, & il lui aprit des moyens pour la voir.

Il y avoit derrière la maison où logeoit Héloïse un grand jardin entouré de murailles assez basses pour y pouvoir entrer sans peine, se fût là que le Docteur eut ordre de se trouver : elle s'y rendit facilement, sous prétexte d'une légère indisposition qui l'obligeoit à coucher seule dans une chambre auprès de ce jardin.

Jamais Amans n'ont été plus satisfaits l'un de l'autre que le furent Abailard & Héloïse à cette première vûë. Ils avoient tous deux un si grand fonds de tendresse, & ils s'en don-

noient de si pressans témoignages, qu'ils étoient tres persuadés de leurs mutuels empressemens, bien qu'ils cherchassent quelquefois des raisons pour en douter.

Abailard avoit déjà demeuré près d'un mois à Corbeil pendant qu'on le croioit à Melun, quand un soir étant à son rendez-vous ordinaire, il aprit d'Heloïse deux choses qui ne le surprisent pas peu. La premiere fut qu'Alberic, qui étoit parti il y avoit près de quatre mois, avoit écrit à Fulbert que la mort de son pere avoit laissé de grandes affaires dans sa famille qui le retiendroient encore cinq ou six mois à Rheims, qu'il le prioit pourtant de lui conserver sa nièce, qu'il viendrait épouser dès que ses affaires y seroient disposées. Cette premiere nouvelle n'eut rien été sans la seconde, qu'Heloïse ne lui aprit qu'après bien des façons. Abailard se servit de toute son adresse pour tirer d'elle ce qu'elle vouloit bien, mais ce qu'elle n'osoit lui dire. Enfin après bien des grimaces, elle rougit, elle se tût quelque temps, puis baissant les yeux, & lui parlant plus doucement qu'à l'ordinaire, elle lui dit qu'elle croioit être grosse. A ces paroles Abailard, quoique fort étonné en revint bientôt, & après avoir assuré sa maîtresse que ce nouvel accident ne pouvoit point alterer son amour, il la pressa plus fortement qu'au paravant de consentir qu'il l'épousât, & qu'il la fit demander au Chanoine, qui ne la lui re-

fuseroit pas, sur tout quand il seroit averti de l'état où elle se trouvoit: mais rien ne fut capable de faire changer d'avis à cette admirable fille, qui acablant le Docteur de mille caresses, lui dit qu'elle l'estimoit pour lui même, qu'elle souhaiteroit bien de ne l'abandonner jamais; mais qu'elle aimeroit mieux être son esclave que sa femme, & qu'elle l'aimeroit mieux pour son Maître que pour son mari, si cette dernière qualité pouvoit porter préjudice à son cher amant. Je vous l'ai déjà dit ajoûta t'elle, & je le repete encore à present; vous, non plus que bien d'autres, ne sçavez ce que vous faites quand vous songez au mariage: il est le tombeau de l'amour entre ceux qui s'aimoient auparavant, & il l'empêche de naître jamais entre ceux qui ne s'aimoient pas encore. Je suis belle; j'ai de l'esprit, à ce que vous dites; & ces deux qualités qui font aujourd'hui vôtre plaisir, si la jalousie s'en mêloit, seroient un jour vôtre douleur; juge de ce que ce seroit si vous vous trompiez aux jugemens favorables que vous faites de moi, & si vous ne trouviez dorénavant qu'une laide & une sorte, où vous avez crû trouver une belle & spirituelle personne. Ce changement est assez ordinaire ne vous y trompez pas, car je ne changerois point vos yeux pourroient changer: un mari ne voit jamais la femme des mêmes yeux dont il la voioit n'étant encore que son galant: en vain vous entreprendriez de vous en défendre, l'ex-

periance vous condamneroit , & qui pis est  
vôtre propre experience.

Heloïse aiant prononcé ce peu de mots  
avec chaleur , se remit un peu ; puis acca-  
blant de nouveau son cher amant de mil-  
le faveurs nouvelles , ne le quitta qu'avec  
regret , & apres qu'il lui eut juré de l'aimer  
toujours uniquement. Abailard sortit de cet-  
te conversation assez rêveur. Il aimoit vraie-  
ment Heloïse avec excès , & sa grossesse  
avoit plûtôt augmenté que diminué sa pas-  
sion ; mais quand il venoit à penser qu'el-  
le ne le vouoit point , & que cependant  
elle alloit se rencontrer expoïée à la colere  
& à la rage du Chanoine , cette pensée le  
tourmentoit cruellement. Il la communi-  
qua à Heloïse qui le tira en partie de son em-  
baras, en consentant qu'il mit ordre à lui faire  
faire ses couches secrettement & loin de la  
presence de Fulbert. Les affaires étoient en  
cet état, quand on avertit Abailard que la fa-  
ction de ses ennemis étoit dissipée; que Cham-  
pennu , qu'il l'avoit tourmenté avec plus de  
violence depuis qu'il s'étoit fait Moine a-  
voit été élu Evêque de Châlons , où il  
s'étoit retiré. Cela l'obligea à retourner  
encore une fois à Paris , où il fut reçu  
avec tout l'aplaudissement imaginable. Il  
y demeura depuis assidument , sans qu'il lui  
arriva rien de singulier , jusqu'à ce qu'He-  
loïse se trouvant si avancée dans la grossesse,

qu'elle ne pouvoit plus la cacher , pria son Amant de l'enlever , afin qu'elle put faire ses couches en sûreté. Il l'enleva un soir de la maison de sa mere , l'amena chez lui en Bretagne , où l'ayant , mise chez une sœur qu'il y avoit , elle y accoucha d'un fils , qui pour sa ressemblance avec Abailard sembloit porter le nom de son pere écrit sur son visage. Cet enlèvement & sa cause ne pouvoit pas être long temps secrets , aussi furent-ils bien-tôt découverts , par une aventure néanmoins assez particuliere. Alberic étoit arrivé à Paris le jour avant qu'Abailard eut enlevé Héloïse ; & ayant été le même jour chez Fulbert dans le dessein d'exécuter sa parole , il aprit de lui que sa nièce étoit à Corbeil , où il l'avoit envoiee pour éviter la presence & les importunités du Docteur. Alberic fut tres satisfait du soin qu'on avoit pris de lui conserver l'objet de son amour , & se disposa à aller le lendemain à Corbeil , pour tâcher de résoudre Héloïse au choix que son oncle avoit fait , en lui destinant sa nièce ; mais son amour impatient ne lui permit pas d'attendre si long tems , & le fit partir le soir même , afin qu'il s'y trouvât plus matin le lendemain. Dès que le jour parût , il fût dans la maison où elle logeoit demander de ses nouvelles. Comme on ne s'étoit pas encore aperçû de sa fuite , on lui dit que sans doute elle seroit dans sa chambre , il y alla , & n'y trouva personne ; il s'y arrêta

pendant qu'on la fut chercher, mais on en revint sans l'avoir trouvée. Les uns & les autres commençoient à être en peine du lieu où elle étoit, quand on trouve un billet dans sa chambre, adressant à la femme qui demouroit dans cette maison, qu'Alberic, ne sçavoit point être la mere d'Héloïse; il étoit ouvert, & Alberic l'ayant lû, aprit avec un grand étonnement la naissance & la qualité des parens d'Héloïse, & à même temps son enlèvement par Abailard. La surprise de cet Amant, à la lecture de cette Lettre, ne se peut exprimer; la fuite de sa Maîtresse dont il ne sçavoit ni les raisons, ni les circonstances, l'embarassa d'abord; mais venant à penser qu'elle étoit fille du Chanoine Fulbert & de cette femme il conçut un tel dégoût, qu'il ne pouvoit songer à elle, ni à tout ce qu'il avoit fait pour elle, sans un furieux chagrin. Il ne demeura gueres dans cette maison, & sous prétexte de venir aprendre à Fulbert ce qui s'étoit passé, ils'en revint à Paris, où aiant d'abord appris qu'Abailard en étoit absent, il ne douta plus que ce fût lui qui eut enlevé Héloïse. Un peu de jalousie réveilla le reste de son amour, & l'un & l'autre lui fit concevoir une si forte haine contre Abailard, qu'elle dura autans que sa vie. Il fit avertir Fulbert de l'enlèvement de sa fille, & témoignant y prendre grande part, lui promit de le venger du ravisseur. Jamais colere ne fut pareille à celle du

Chanoine à cette fâcheuse nouvelle. S'il eut sçû le chemin que ces deux Amans avoient pris, sans doute qu'il les auroit suivis, & auroit donné des marques de son ressentiment par quelque cruelle action : mais ignorant leur route, il fut contraint de suspendre l'exécution de sa vengeance. Cependant son humeur s'adoucit un peu, le retardement du retour d'Abailard lui permit de faire des reflexions qui le desarmerent en partie & lui inspirerent des desseins moins violens. Abailard, dont bien lui prit, vint dans le temps de ces réflexions. Le Chanoine n'eût pas plutôt appris son arrivée, qu'il alla chez lui, & l'y trouvant seul, lui demanda froidement des nouvelles d'Heloïse. Le Docteur ne fit pas le fin, & sur sa premiere question le croiant instruit de tout, lui dit sans façon, qu'il l'avoit menée chez une sœur qu'il avoit, pour y faire ses couches plus secretement qu'elle n'eut pû faire à Paris ni à Corbeil. Fui bert qui n'avoit fait provision que d'autant de constance qu'il lui en falloit pour supporter le rapt de sa fille, en manqua lorsqu'il aprit la grossesse. Il ne pensa pas qu'il avoit été autrefois dans un pareil embaras. Toutes les paroles que la rage & le desespoir peuvent suggerer à une personne outrée, furent proferées par le Chanoine. Il n'est injures, reproches, ni menaces dont il n'accablât Abailard, qui s'examinant lui même



pendant qu'on le querelloit, se dispoſoit à faire au Chanoine toutes ſortes de réparations. Il lui laiffa tout dire ; & quand il vid qu'il s'étoit épuifé à force de crier : il prit la parole ; & lui confeffa ingenuement ſon crime. Cette confeſſion ingenuë réveilla les emportemens de Fulbert , qui ayant repris quelque peu de forces , les eut bien tôt épuifées à quereller de nouveau. Enfin s'étant tû , Abailard reprit la parole ; & voiant combien le tems lui étoit précieux , il dit le plus vîte qu'il pût , qu'un ardent amour étoit la ſeule cauſe de tout ce qui étoit arrivé ; que cet amour duroit encore , & qu'il étoit prêt de donner à lui & à Héloïſe toutes les ſatiffactions qu'il faut à ces ſortes d'injures. Vous l'épouſerez donc , interrompit bruſquement Fulbert ? Oüi , répondit Abailard , ſi vous le voulez , & ſi elle y veut conſentir. Si je le veux ! dit le Chanoine , puis s'arrêtant un peu ſi elle y conſent reprit-il , & doutez-vous de l'un ny de l'autre ? Il ſ'alloit encore emporter la deſſus en raifonnemens bilieux & colérique , ſi l'impatient Docteur ne l'eut prié premierement de ſe taire , & enſuite de permettre que ſon mariage fut ſecret pendant quelque tems.

Le Chanoine ne pouvoit conſentir que le diſhonneur fait à ſa fille ayant été public, la réputation qu'on lui en faiſoit fut ſecrete : Mais Abailard lui representa que puis qu'il

alloit être son gendre ..... Mon gendre, interrompit Fulbert, qui ne croioit pas que le Docteur sçût son histoire amoureuse, vous vous trompez, c'est mon neveu que vous allez devenir. Je m'en raporte à Heloïse, de qui je le sçai, reprit Abailard; qui ne vouloit pas contester sur cet article: Mais vôtre gendre ou vôtre neveu, puisque je vas entrer dans vôtre famille, il me semble que vous devez avoir quelque égard à mes intérêts, qui, vont devenir communs entre nous: & vous voiez, qu'elle confusion ce me seroit, si mon mariage, sur tout dans ces circonstances, étoit si tôt sçû dans le monde. Fulbert rougit, voir qu'Abailard n'ignoroit pas les perites galanteries de la jeuneſſe, & il en fut mortifié; ce qui ne contribua pas peu à lui faire accorder ce qu'on lui demandoit. Il fut donc résolu entr'eux, que quand Heloïse seroit accouchée, Abailard l'épouserait: que neanmoins on tiendroit l'affaire secreete jusqu'à nouvel ordre. Les choses ainsi pacifiées, Abailard retourna en peu de jours en Bretagne, pour y voir sa femme prétenduë, & l'avertit de tout ce qui s'étoit passé. Le couroux de son pere ne l'étonna pas: la seule résolution de l'épouser où elle vid son Amant la fâcha. Elle lui redit alors plus fortement que jamais tout ce qu'elle lui avoit dit autrefois sur ce sujet, & ce fût là qu'Abailard admira son esprit, son amour & son desintereſſement: mais il lui

représenta si bien la nécessité qu'il y avoit, qu'ils s'épousassent : la parole qu'il en avoit donnée, la colere de Fulbert, s'il manquoit à ce qu'il lui avoit promis, & les dangereux effets de sa colere contre l'un & l'autre, qu'elle consentit enfin à tout ce qu'il voulut, avec regret néanmoins. L'amoureux Docteur voulut demeurer auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût accouchée, ce qui arriva bien-tôt. Je ne sçai si la voyant dans les douleurs, il ne lui échapa point, par pure tentation humaine, de souhaiter d'être veuf avant que marié. Quoi qu'il en soit, il n'en fit nul semblant ; & quand elle fut remise, il revint avec elle à Paris, où il tint sa parole à Fulbert, qui de son côté n'en fit pas de même. Cela veut dire qu'Abailard épousa Heloïse, & que le Chanoine la publia d'abord par tout.

Si je n'écrivois qu'une histoire ordinaire, je pourrois finir en cet endroit, le mariage étant toujours la conclusion des Romans, des Nouvelles & des Comedies : Je ne le ferai pourtant pas encore ; & puisque je me suis engagé à écrire les amours d'Abailard & d'Heloïse, comme leur mariage n'a pas été la fin de leurs amours, j'aurois grand tort d'en faire celle de mon Ouvrage. Les Heros prophanes ne reconnoissoient aucun amour au delà de l'union conjugale ; là se terminoient tous leurs soins, & tous leurs empressements : mais nôtre Heros étoit plus éclairé ; il étoit aussi bon Chrétien

que le peut-être un grand Philosophe , & un grand Theologien à même temps , & n'avoit garde de n'aimer plus Heloïse devenuë sa femme , lui qui sçavoit & qui avoit cent fois parlé de l'obligation & de l'effet du Sacrement de Mariage.

Fulbert , comme j'ai déjà dit , publia par tout celui de sa fille , qu'il s'étoit engagé à tenir si secret. Alberic , qui avoit toujours entretenu un petit commerce avec le Chanoine , pout sçavoir de lui qu'elle seroit l'issuë des amours d'Abailard & d'Heloise , fut le premier à qui le mystere fut revelé , & ne fut des derniers à en faire le conte. Déjà tout presque le quartier en étoit informé ; cette nouvelle se disoit par tout à l'oreille : on commençoit même à le dire hautement , qu'on ne se cachoit pas d'Abailard ni d'Heloise , à qui chacun en venoit parler. Abailard se retiroit de honte & de confusion , il n'osoit paroître devant les gens , & son sçavoir qui l'avoit fait connoître de tout le monde , fut en partie la cause qu'il fut aussi blâmé de tous ceux qui le connoissoient. C'eût bien été pis , si Heloise qui aimoit cent fois plus Abailard qu'elle même , & plus la réputation de son cher Docteur que sa propre gloire , ne se fût opiniâtrée à desabuser chacun de cette opinion : Elle soutenoit par tout que c'éroit pure medisance & calomnie que le bruit qu'on faisoit courir de leur mariage ; qu'Abailard n'avoit jamais eu

de pareilles pensées ; que quand il les auroit eues , ce n'auroit été qu'inutilement , puisque jamais elle n'y auroit consenti. Enfin elle parla de cette affaire si negativement & avec tant de chaleur , pour en ôter la creance , qu'elle en vint presque à bout : & l'on recommençoit à dire que c'étoit les ennemis du Docteur qui avoient semé cette fausse nouvelle pour le décrier. Fulbert scût ce second bruit , & scût de plus qu'Heloïse seule en étoit la cause ; ce qui le mit dans une si furieuse colere contre elle , qu'il ne se contenta pas de la quereller & de la menacer , il en vint jusqu'à la maltraiter cruellement. Abailard qui aimoit autant sa femme ; que lors qu'elle n'étoit que la Maîtresse , ne pouvoit souffrir les mauvais traitemens que son pere exerçoit tous les jours contre elle , sachant sur tout qu'elle ne se les attiroit qu'à sa consideration ; il résolut dont d'y mettre ordre & de la tirer de les persecutions continuelles. Pour cet effet il consulta avec Heloïse , & ils conclurent ensemble que pour se tirer tous deux d'affaire , lui des contes facheux qu'on faisoit partout , & elle des mains , & de la méchante humeur du Chanoine , il falloit qu'elle se retirât dans un Monastere de Nonnains au Bourg d'Argenteuil , où elle avoit été élevée dans sa première jeunesse ; & qu'elle y prit tous les habits de Religieuse ; hormis le Voile afin qu'elle put en sortir quand l'occasion

favorables'en presenteroit. Ce dessein fut proposé, approuvé & executé presque en même tems, & par ce moyen ils étoufferent entièrement tous les bruits qui couroient de leur mariage. Mais le dangereux Chanoine n'avoit pas été appelé dans cette consultation; & il étoit très-mal aisé qu'elle pût réussir heureusement sans qu'il l'approuvât. Il aprit la resolution de ces deux époux, & il ne put l'apprendre sans un renouvellement de chagrin & de colere. Cette retraite le choquoit furieusement: il croioit que bien loin qu'elle mit à couvert la reputation de sa fille, elle achevoit de l'accabler de honte: ce qui fut cause qu'il délibéra dès ce moment de se venger un jour bien cruellement d'Abailard. Avant qu'il en eut trouvé la commodité, Abailard & Heloïse passerent bien de doux & de cruels momens ensemble. Celle-ci étoit déjà connue dans ce Monastere, comme j'ai dit: si bien qu'elle y fut reçue avec plaisir, & caressée de toutes les Religieuses, qui étoient ravies d'avoir une si aimable personne parmi elles. C'étoit par hazard dans ce même Convent que Luce mere d'Abailard, avoit pris l'habit, lorsque son mary Berenger & elle quitterent le monde.

Elle y étoit encore quand Heloïse y fut, elles s'y virent, & contracterent ensemble une amitié très-particuliere. Comme Luce ne sçavoit rien des aventures de nos Amans, & elle crovoit que le dessein d'Heloïse étoit

veritablement de finir ses jours dans ce Monastere, elle voulut lui ouvrir la premiere son cœur, & lui faire une confidence de laquelle pouvoit dépendre tout le repos de sa vie. Je ne doute pas, lui dit-elle, que le motif qui vous oblige à vous retirer dans cette Maison, ne soit des plus raisonnables & des plus saints; mais je doute si vous sçavez bien à quoi vous vous engagez, & si vous ne vous trompez point dans les douceurs que vous esperez de trouver dans la vie Religieuse. Comme cette vie est plus retirée & plus cachée que les autres, elle est aussi beaucoup plus difficile à connoître; & il n'est gueres que nôtre experience qui puisse nous la découvrir à fonds. Tout n'y est pas doux, tout n'y est pas saint & on y trouve plus qu'on ne croit d'amertumes & de débauches. Luce qui depuis le tems qu'elle vivoit dans ce Monastere, en avoit découvert tous les abus, & qui s'étoit repentie plus d'une fois de s'y être imprudemment engagée, se préparoit à faire un long discours sur cette matiere, pour détourner la resolution d'Heloïse: mais celle-ci qui connut son dessein, la prévint, en lui racontant la veritable histoire de sa vie, & la priva ainsi du plus grand plaisir que puisse recevoir les vieilles gens, qui est de parler & de s'entretenir de leurs infortunes: Elle lui aprit donc les amours avec Abailard dans toutes leurs circonstances, leur mariage, les suites fâ-

cheuses qu'il avoit enfin la raison pour laquelle elle s'étoit retirée dans ce Convent, sans nulle envie pourtant de s'y enfermer pour le reste de ses jours :

Luce écouta cette histoire avec un grand étonnement, & admirant les divers changemens arrivez en leurs amours, témoigna prendre beaucoup de part en toutes leurs aventures. Elle considéra dès lors Heloïse comme sa fille, & remarquant en elle tant d'esprit, tant de beauté, ne pût jamais desapprouver la passion de son fils : bien-loin de cela, elle voulut contribuer de tout son pouvoir à leurs entrevûes ; & donner à ces Amans separez la satisfaction qu'ils souhaitoient si fort. Cela ne fut pas mal-aisé. Les grilles en ce Convent n'étoient pas d'un difficile accès ; les Parloirs n'étoient pas des terres inconnuës, & il ne falloit pas beaucoup de mystere pour y être reçu. Néanmoins comme Abailard n'avoit aucune habitude dans cette Maison, & qu'il avoit des mesures à garder, pour n'être pas découvert, il n'auroit pû voir guères souvent Heloïse sans l'assistance de sa mere qui s'y trouva fort à propos pour favoriser les empressemens de ces deux Amans mariez. Ils se virent quelquefois par ce moien, parce qu'il ne demandoit jamais sa mere, qu'elle ne fit venir Heloïse avec elle. Ces visites étoient pourtant si rares & si contraintes, au prix de celles qu'ils avoient accoustumé de se



rendre, qu'elles ne faisoient que leur inspirer le desir de se voir plus souvent & avec plus de liberté. Ils se communiquèrent leurs desirs, & Heloise fut chargée du soin de chercher quelque invention pour les satisfaire.

L'esprit d'une femme, & d'une femme qui aime, & qui outre cela se trouve enfermée dans un Convent, ne manqua jamais de moyens pour en sortir; & pour donner, malgré tous les obstacles, des preuves de sa passion, Heloise aimoit, elle avoit de l'esprit, & un peu de cet air de grille qui entreprend tout pour la liberté. Avec toutes ces qualités, elle ne tarda guères de venir à bout de ses desseins. Comme ces sortes de parties se peuvent difficilement faire par une seule personne, elle fit amitié avec une Religieuse, qui ne cherchoit qu'une compagne, pour faire ensemble une pareille promenade. Ce n'est pas que cette Religieuse n'en eut pû trouver dans ce Couvent autant qu'il y avoit de jeunes Dames; mais elle connoissoit leur fidelité, leur prudence & leur amitié, & n'osoit s'y confier. Ces entreprises sont dangereuses quand elles sont découvertes: elles demandent de la hardiesse & du secret, & peu de filles en sont capables. Elle crut avoir trouvé dans Heloise ce qu'elle cherchoit. Un jour après lui avoir fait cent caresses, elle lui fit le recit d'une intrigue qu'elle avoit avec un Gentilhomme qu'elle aimoit veritablement, & lui déclara qu'elle

seroit bien aise de le voir chez lui. Heloïse lui rendit confiance pour confiance, lui parla de son amour pour Abailard, sans lui rien découvrir de leur mariage, & dit aussi qu'elle seroit très-contente si elle pouvoit le voir en liberté. Elles commencerent à travailler à leur dessein, par une amitié qu'elles firent naître entre Abailard & Baudouin, s'étoit le nom du Gentilhomme. Elle fut d'abord forte, tant par l'estime qu'ils conçurent l'un pour l'autre; que par le raport qu'il y avoit dans leurs fortunes amoureuses. Baudouin avoit une belle maison auprès d'Argenteuil, qui sembloit avoir été bâtie exprès pour de semblables parties. Elle fut donc destinée à cet emploi, & ce fut-là que nos Avanturieres se rendirent environ la minuit, après être sorties du Convent à l'aide d'une échelle de soye que leurs Amans leur tenoient. Le jour avant leur départ, elles disoient à leurs bonnes amies qu'elles avoient beaucoup affaire ce jour-là, qu'elles n'auroient pas besoin d'être détournées, puis qu'elles avoient de l'occupation jusqu'à quatre heures du matin, leurs amies qui le croyoient, les laissoient en liberté, & cependant elles sortoient de leur chambre où elles laissoient de la lumière, ce qui faisoit croire qu'elles y étoient, & qu'elles travailloient veritablement toute la nuit. Pendant ce tems elles étoient chacun dans les bras de son Amant occupées à goûter de

grandes douceurs : non de celles qu'on promet aux jeunes filles qu'elles trouveront dans un Monastere, mais de celles qu'elles ne trouvent jamais que quand elles en sortent.

On avoit déjà fait trois fois ce pelerinage fort heureusement, quand au quatrieme, Baudouin un peu dégoûté de sa Nonnain, commença à trouver plus de charmes dans celle d'Abailard, car il croioit qu'Heloïse étoit effectivement Religieuse. Le Docteur ne lui avoit point dit que ce fut sa femme, il s'étoient contentés de lui dire qu'ils s'aimoient assez fortement. Le Gentilhomme crût qu'Abailard seroit aussi dégoûté de sa Maîtresse, que lui-étoit de la sienne. Ce fut pourquoy un soir qu'ils étoient tous quatre ensemble, le tirant en particulier, il lui proposa de faire un échange : & lui dit que sans difficulté elles y consentiroient, qu'après ce qu'elles avoient déjà fait, elles n'étoient plus en état de leur rien refuser ; & que ce changement ne pouvoit être que bien agreable pour chacun ; que c'étoit le véritable ragoût des plaisirs ; que ce procedé ne devoit point s'appeller infidelité auprès des violées à qui tout homme est bon & qu'il étoit plus seur & plus avantageux même de leur proposer un changement en faveur l'un de l'autre ; que si elles mêmes changeoient sans leur en donner avis en faveur des gens qu'ils ne connoïroient point, en

qu'elles ne manqueroient jamais de faire. Cette proposition fut très-mal reçûe par le Docteur, qui n'osoit dire les raisons de sa répugnance. Il ne vouloit absolument point découvrir qu'He'oïse fut la femme, & il voioit encore bien plus d'obstacle à laisser baiser la femme par un autre en sa presence, & quasi de son consentement; il trouvoit quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure, qu'un homme lui vint dire à lui-même qu'il aimoit la femme, & qu'il vouloit la posséder, sans qu'il le pût trouver mauvais bien loin qu'il pût s'en fâcher; cela le jetta dans un grand chagrin. Baudouin s'en aperçût; & croyant que la tristesse qui paroïssoit dans ses yeux, ne procedoit que d'une tendresse de cœur & de certaine délicatesse d'amitié; il lui fit la guerre comme d'une foiblesse indigne d'un grand courage. Il lui dit que de pareils sentimens n'avoient jamais été que le parrage des petits esprits, bien loin d'avoir été du goût des honnêtes gens; qu'un homme du monde, de esprit & de sçavoir devoit avoir d'autres pensées plus nobles & plus fermes; que ces passions violentes & jalouses, n'étoient pardonnables qu'aux jeunes enfans qui commençoient seulement à aimer, qu'il ne falloit jamais être jaloux d'une fille, & non pas même le plus souvent d'une femme. Ces paroles pleines de sentences & de décisions, & prononcée d'un ton d'autorité, trouve-

rent quelque place dans l'esprit d'Abailard ; mais la pensée qui lui venoit là-dessus , qu'Heloïse étoit sa femme , gâtoit tout. Enfin il chercha un expédient qui pût l'empêcher d'être deshonoré & aussi de passer pour fat dans l'esprit de Baudouin. Il lui dit donc qu'il étoit entré dans son sens , qu'il goûtoit parfaitement toutes les propositions ; que néanmoins si dans leurs Maîtresses ils trouvoient de la répugnance à cet échange , il ne faudroit pas les pousser à bout ni en venir à la violence avec elles. Ah ! lui répondit Baudouin , nous ne serons pas en ces peines , & je vous en réponds. Mais Abailard ce seroit bien passé pour lors d'un pareil répondant : Les choses se dispo-  
soient ce plaisant échange quand le Docteur se rencontra avec Heloïse ; & s'ap-  
prochant d'elle , lui dit tout bas que son compa-  
gnon d'intrigue voudroit peut-être badiner avec elle , & même pousser la fleurette un peu plus avant ; qu'il s'en doutoit , & qu'il la supplioit d'y prendre garde , & de se ressou-  
venir de ce qu'ils étoient l'un à l'autre : que le Mariage étoit le premier & le plus grand de tous les Sacremens , ou du moins le plus délicat : qu'elle tâchât , de détourner Baudouin de son dessein , par de belles raisons , ou par prières , ou par adresse , ou par fuite : sur tout qu'elle ne lui parlât point de son mariage. Les affaires se ménagoient de la sorte , quand Baudouin s'approchant d'Heloïse , en fit reti-

rer Abailard malgré lui. D'abord il la caressa, & riant toujours avec elle, la mena insensiblement dans un petit cabinet, où il se mit en devoir d'exécuter le projet qu'il avoit fait: mais elle dit & fit tant de choses pour s'en défendre, du moins à ce qu'elle a voulu faire accroire depuis à son mari, que Baudouin la quitta mal satisfait de voir les esperances perduës, Pendant tout ce tracas, le triste & jaloux Abailard avoit beaucoup souffert, & en avoit bien eu du sujet. Il entendoit parler He'oïse; & ne sçavoit si c'étoit pour accorder ou pour refuser; elle soupiroit de temps en temps, & il ne sçavoit dequoi, ni pourquoi; si c'étoit de chagrin ou plaisir: elle crioit si peu & si bas, qu'il en enrageoit, croiant qu'elle ne crioit ainsi que de peur d'être entendue, & par consequent d'être secourue. Toutes ces différentes pensées firent un si funeste éfet sur son esprit, que son corps s'en ressentit: il devint froid & pâle fit apprehender pour sa santé, qu'and on le vist en ce pitoyable état. Il reprit pourtant les forces dès qu'il vid sa chere Heloïse de retour; & après l'avoir long tems questionnée, grondée & querellée il fit paix en mari, & chacun se retira chez soi. Le départ de Baudouin mit bien tôt fin à ces agreables parties, dequoi le Doct. ur nu fut guères faché, à cause que cette maniere de faire lamour si cavalièrement lui déplaisoit. Pour nos Amans, ils chercherent plu-

ieurs autres moiens de se voir , dont beaucoup leur réussirent heureusement : mais hélas ! non pas tous , & le moment fatal à leurs plaisirs étoit arrivé , qui devoit le précipiter dans le plus grand de tous les malheurs. Voici comment.

Abailard étant une fois introduit dans le Monastere secrettement fut assez hardi pour oser passer deux jours dans la chambre d'Héloïse. Il n'y fût point reconnu , & tout seroit bien allé si la sortie eût répondu à l'entrée & au séjour ; mais une Religieuse qui avoit quelque dessein dans l'esprit , pareil à celui d'Héloïse , les aperçût , v. st. qu'une Sœur , à la faveur de la nuit faisoit sortir un homme par un porte de derriere ; comme cette Voilée étoit-la pour en faire entrer par la même porte un autre qui l'attendoit , de chagrin de voir sa partie rompue , de ja'ouisie & de méchanceté elle fut avertir les Sœurs de cet accident scandaleux. Cependant Abailard se dispoit à sortir sans lumiere ; comme on peut croire , & Héloïse se retiroit sans bruit. L'Amant qu'attendoit cette autre Nonnain se trouvant à la porte, dès qu'Abailard l'eut ouverte la poussa , & entra dans le Couvent. Comme ce n'étoit pas un lieu à éclairciffemens , le Docteur se contenta de sortir sans mot dire , & de se retirer pendant que celui qui étoit entré cherchoit & appelloit doucement sa Nonnain , & entendant marcher doucement

Heloïse, qui se retiroit dans sa chambre, croioit que c'étoit la Maîtresse, & la prioit de l'attendre ; ce qu'elle ne fit point, au contraire elle redoubla le pas de peur d'être surprise. Sur cela fort à propos arriverent cinq ou six Reverendes pour s'éclaircir de ce que c'étoit, à la tête desquelles marchoit la Religieuse outrée ; qui leur exageoit la grandeur & l'énormité du crime, d'introduire un homme dans leur maison. Sa plainte fut trouvée juste, & son rapport véritable. En effet, elle aperçurent bien tôt un homme, & criant toutes sur lui, l'investirent. Mais la Religieuse espionne fut bien étonnée, quand elle vid que cet homme étoit son Amant auquel elle avoit donné rendez-vous ce soir même. Cet homme ne fut pas moins surpris de voir que la Maîtresse conduisoit cette sainte Brigade qui venoit de le découvrir. Il fut d'abord reconnu pour A.beric qui avoit été rival d'Abailard, & qui depuis quelque temps avoit une étroite familiarité avec la Religieuse zelée pour l'honneur de l'Ordre. Ils furent tellement confus & déconcertez l'un & l'autre, qu'il ne falut point d'autre preuve pour leur entière conviétion. Toute la peine où étoient les autres Dames, étoit de sçavoir pourquoi cet homme avoit été découvert par celle qu'il aimoit, & pour qui aparamment l'aventure avoit été entreprise : mais elle ne demeurèrent guères dans cette incertitude, & s'aperç



çûrent bien-tôt que c'étoit l'êfet de quelque méprise. Elles s'en éclaircirent plainement en les interrogeant , & découvrirent par leur bouche la verite de tout ce qui s'étoit passé. Malgré l'obscurité , Alberic avoit connu Abailard , il le dit à ces Religieuses , pour l'enveloper dons son malheur ; elles furent dans la chambre d'He'oïse pour s'en assurer. On l'étonna d'abord en lui disant qu'Abailard avoit été surpris comme il sortoit : même pour tirer son cher époux de l'embaras fâcheux où cette affaire l'auroit fû jeter , elle leur raconta toute l'histoire de leur mariage. Toutes ces choses ne se passerent point sans faire un grand desordre dans cette Maison. On s'y assembla pour voir ce qu'on feroit d'Alberic ; il fut résolu qu'on le mettroit dehors sans bruit , pour éviter le scandale qu'une pareille action auroit causée si elle avoit été scûë. Elles promirent même de tenir cette affaire fort secrète : mais il étoit impossible , trop de filles la sçavoient. Suger Abbé de S. Denis , en fut averti , il vint faire sa visite dans ce Couvent , où non seulement il aprit ce qui venoit d'arriver , mais encore il découvrit tant d'intrigues amoureuses , tant de débauches , tant de prostitutions , qu'il résolut dès lors d'ancantir entierement ce Monastere , dont les débordemens étoient si excessifs : ce qu'il executa bien peu d'années après , en chassant toutes les Religieuses qui étoient dans ce-

Couvent d'Argenteuil, & en le repeuplant de Moines de son Abbaie Ce desordre fut bientost sçû dans tous les environs du pais, avec toutes ses circonstances, par lesquelles on faisoit passer Abailard & Heloïse pour les Heros de cette facheuse aventure. Cela vint bientost aux oreilles de Fulbert ; & le vindicatif Albertic, qui sembloit n'estre au monde que pour la ruine du Docteur, eut grand soin de le lui confirmer. Le furieux Chanoine voiant que l'honneur de sa fille n'étoit pas même à couvert dans une Maison qui étoit destinée au service de Dieu, résolut de se venger d'une terrible maniere, qui le mettroit en état de n'avoir jamais à craindre d'Abailard. Il executa ce qu'il avoit résolu ; & par l'entremise d'un valet du Docteur, qu'on suborna ; & qui ouvrit la chambre de son Maître la nuit pendant qu'il dormoit, on le punit dans la partie qui avoit peché ; & on le mit en état de ne pouvoir jamais devenir pere : Enfin on exerça sur lui cette horrible cruauté dont les siècles suivans ont tant parlé : & Fulbert par ce moien trouva le secret de se venger à même tems, & par même coup d'Abailard & d'Heloïse. Ce crime ne demeura pas long-tems impuni, la Justice le fit prendre avec le valet d'Abailard qu' l'avoit si lâchement trahi. & l'un & l'autre furent condamnez à souffrir la même peine qu'ils avoient fait souffrir, & outre cela à perdre

les yeux. Ce funeste accident fit un grand bruit dans le monde, & donna matiere de parler à bien des gens. Pour Abailard il étoit inconsolable de ce malheur : la honte le faisoit bien davantage que la perte qu'il avoit faite : & le genre du supplice beaucoup plus que le supplice même. Il crut qu'il n'oseroit, jamais paroître dans le monde, & résolut dès ce moment de se bannir lui-même de la compagnie des hommes : ce qui l'obligea à passer le reste de ses jours en des retraites, é'oigné de toutes sortes de personnes, & du commerce du monde, hors de celui de sa chere Heloïse, qui s'étoit aussi jettée en même temps dans un autre Cloître, & que la nouvelle de cet accident mit dans une affliction inconcevable, & dont il lui a été impossible de pouvoir jamais se consoler, ainsi qu'il paroît dans toutes les Lettres qu'elle écrivoit à son cher Abailard, qui font assez connoître combien elle étoit sensiblement touchée de son malheur. Elle ne pouvoit supporter cette sorte d'infortune, elle ne pouvoit comprendre les raisons de la Justice divine, qui avoit laissé leur amour impuni avant leur mariage, quoi qu'alors il fut criminel, & que les plaisirs qu'ils prenoient alors ensemble fussent autant de débauches & de pechez : & depuis leur mariage leur rendoit leur passion honnête & permise : que leurs plaisirs étoient devenus

chastes & innocens , Dieu ne les avoit pu souffrir , & avoit ainsi voulu punir leur mariage des peines qui ne sont dûes qu'à l'adultere. C'est-là le sujet de la plainte & de son étonnement , dans la plûpart des Lettres qu'elle écrivoit à Abailard , & qui étant parvenues jusqu'à nous : nous font admirer chaque jour l'esprit & la tendresse de celle qui les a écrites. C'étoit dans ces Lettres que nos Amans s'écrivoient fort souvent depuis leur accident , qu'ils trouvoient la seule satisfaction dont ils étoient capables ; & que malgré tous les cruels caprices d'une fortune contraire , qui ne cessoit point de les persecuter , ils eurent le plaisir jusqu'à la fin de leur vie , de se persuader l'un à l'autre d'un amour & d'une fidélité qui ne mourut qu'avec eux.

**F I N.**

HISTOIRE

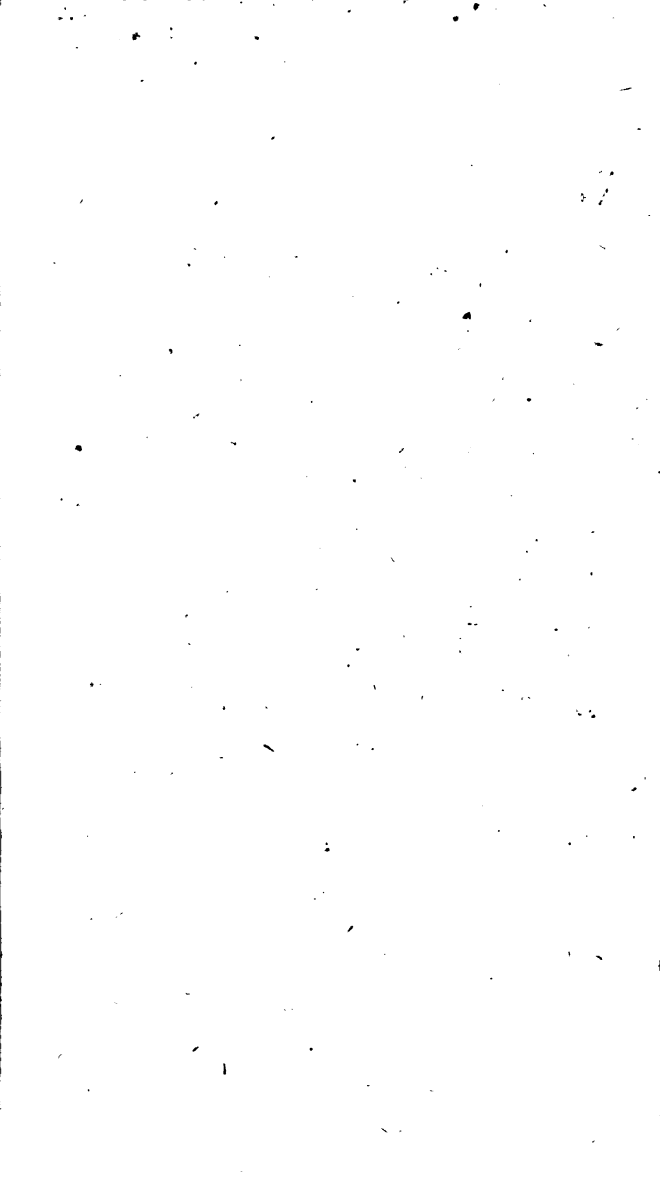
D E S

INFORTUNES

D'ABAILARD.

*L E T T R E*

*D'ABAILARD A PHILINTE.*



## L E T R E

## D' A B A I L A R D

A

## P H I L I N T E .

**L**A dernière fois que nous fûmes ensemble, Philinte, vous me fîtes un triste récit des malheurs que vous avez éprouvés, je vous plaignis, & comme un ami véritable, je pris part à vos douleurs : que ne vous dis-je point pour effuier vos larmes ? Je vous mis devant les yeux toutes les raisons que la Philosophie me pouvoit fournir, & que je croïois capables d'adoucir les blessures que la fortune vous avoit faites ; tous ces soins ont été inutiles : j'apprends que vous avez toujours été occupé de vos chagrins, & que loin de vous soutenir, vôtre sagesse semble vous abandonner : mon amitié ingénieuse trouve un moyen de vous consoler, écoutez-moi un moment : voiez le long enchainement de mes malheurs ; vos maux, Philinte, ne vous paroîtront plus rien, si vous les comparez avec ceux qu'a soufferts le tendre & le malheureux Abailard, Songez à l'effort que je me fais, & tenez moi conte de vous tracer ici

des choses qui ne peuvent se présenter à mon esprit sans pénétrer en même tems mon cœur d'une affliction mortelle Je suis natif de Palais, c'est une petite Ville à l'entrée de la Bretagne : j'avois dans ma jeunesse le défaut qu'on attribue à ma nation, c'est à dire, une extrême circonstance, une grande légèreté, je ne le cèle pas aussi je vous dirai hardiment les bonnes qualités qu'on remarquoit en moi, j'étois vif & propre à l'étude de tous les beaux Arts ; mon pere quoique Gentilhomme, étoit assez habile, il aimoit passionnément la guerre ; mais il étoit passionnément contraire aux autres guerriers, il ne faisoit point gloire du titre d'ignorance, & au milieu du champ, il sçavoit accorder les Muses avec Bellonne ; il étoit le même dans son Château Il prenoit autant de soin de former les enfans dans l'étude des belles lettres que dans les exercices de l'Art militaire ; j'étois son fils aîné, & par conséquent celui qu'il cherissoit le plus, mon penchant me portoit à l'étude, & j'y faisois des progrès incroyables, charmé des louanges qu'on me donnoit de toutes parts, je résolus de ne chercher de la réputation que par la science ; je laissai à mes freres la pompe des triomphes & la gloire des combats. Je fis plus, je leur cedai mon droit d'aînesse, & mes biens de patrimoine, je sçavois que la seule nécessité excite le devoir d'apprendre, j'avois peur de ne



pas bien mériter le nom de sçavant ; si je ne me distinguois des autres par un revenu considerable de routes les choses qu'on enseignoit dans les Classes de Philosophie rien ne fut plus de mon goût que la Dialectique, aimé de ces raisonnemens, je me faisois un plaisir d'aller dans les disputes publiques entasser des trophées ; & comme un nouvel Alexandre, je courois de province en Province chercher des ennemis avec qui je mesurois mes forces.

Enfin le desir de me rendre formidable dans la Dialectique, me conduisit jusqu'à Paris, qui étoit le centre des beaux esprits, & où la science que j'aimois commençoit à naître : je me mis sous la conduite d'un Professeur nommé Champenu, il passoit pour le plus habile Philosophe de son siècle, parce qu'il étoit le moins ignorant. Je fus d'abord reçu de lui à bras ouverts ; mais je n'eus pas long-temps le bonheur de lui plaire ; j'entendois trop bien les matieres qu'il traitoit ; je voulus refuter ses sentimens, & dans nos disputes, je lui portois souvent des coups que sa subtilité ne pouvoit parer. De quoi n'est point capable un maître qui se voit surpassé par son disciple ? Il est quelquefois perilleux d'avoir trop de mérite.

*Ces superbes rochers qui menacent les Cieux ;*

*Eprouvent les premiers la foudre :*

*Ces chênes dont la cime est cachée à nos yeux ;*

*Sont les premiers réduits en poudre,  
Plus le mérite est grand, plus on a d'envieux.*

L'envie s'éleva donc contre moi à mesure que ma réputation s'augmentoît. Mes ennemis vouloient interrompre mes progrès, mais leur malice ne fit qu'enfler leur courage. Comme je vois la force de mon sçavoir par la jalousie que je causois, je crus qu'au lieu de me soumettre aux leçons de Champenu, j'étois en état d'en donner. Je briguai une place qui étoit vacante à Melun: Mon Maître mit en usage toute la politique pour détruire mes esperances, mais elle ne fut pas assez forte: & dans cette occasion je triomphai de son adresse, comme j'avois sur les bancs triomphé de sa doctrine. On venoit en foule m'entendre, & mes commencemens furent si heureux, que j'obcurcis entierement la renommée de mon fameux Maître: enflé de mes heureuses conquêtes, je transportai mon Camp à Corbeil, afin de donner de plus rudes assauts à ceux qui me voudroient disputer la gloire de la Dialectique: à force de travailler, je fus agité d'une maladie dangereuse. Ne pouvant reprendre mes forces, les Medecins qui s'entendoient peut être avec Champenu, m'ordonnerent de prendre mon air natal; ainsi je m'exilai volontairement pendant quelques années. Je vous laisse à penser si j'étoit regretté des honnêtes gens, j'avois déjà repris toute ma premiere vigueur

lors qu'on m'annonça que mon plus grand ennemi avoit pris l'habit de Moine : vous vous imaginez que c'étoit pour faire penitence de m'avoir persécutée ; Rien moins que cela , il avoit de l'ambition , & tâchoit de s'élever aux dignitez Ecclesiastiques ; il fit ce que font les autres , & se couvrit d'un manteau d'une feinte austerité. C'est le plus facile & le plus court chemin de la richesse : ce qu'il esperoit arriva , il obtint un Evêché : cela ne le fit pas quitter Paris ; ou le soin de ses écoles ; il alloit à son Diocèse chercher ses revenus , & passoit le reste du temps dans son Cloître à donner des leçons au peu d'Ecoliers qui l'écoutoient : je vins encore aux mains avec lui , & je pourrois dire ce que disoit Ajax.

*Desirez-vous d'apprendre*

*Le succès de tous vos combats ,*

*Si nous ne pûmes pas la forcer à se rendre ,*

*Du moins nous ne coûter pas.*

Et ce temps là , mon pere Beranger , qui jusqu'à l'âge de soixante ans avoit vécu fort agréablement dans le monde , s'étoit enfermé dans un Cloître , où il sacrifioit à Dieu les restes languissans d'une vie dont il ne pouvoit plus jouir : ma mere qui étoit encore jeune , prit la même résolution ; elle se fit Religieuse , sans cependant renoncer aux plaisirs ; ses amis étoient tous les soirs à la grille ; le Monastere , quand on le veut , a bien des charmes & des douceurs ; cela procura du bien à

Champenu. Je me trouvai à la prise d'habie de ma mere ; à mon retour je voulus penerre dans les secrets de la Theologie, je cherchois par tout un guide ; j'eus recours à un vieillard nommé Aufelme, l'Oracle de son temps ; mais si vous voulez que je vous dise ce que j'en pensois, il étoit plus venerable par l'antiquité, & les rides de son front, que par son esprit & sa science. Si vous l'alliez consulter sur quelque difficulté, vous en reveniez plus incertain qu'auparavant, ceux qui se contentoient de le regarder, l'admiroient mais ceux qui le questionnoient, ne pouvoient supporter ses réponses. Il avoit une grande facilité de parler, il disoit beaucoup, & ne disoit rien. C'étoit un feu qui loin d'éclaircir remplissoit tout de fumée ; c'étoit un arbre qui avoit des branches & des feüilles en abondance, & qui ne donnoit aucun fruit ; je vins à lui avec le desir d'apprendre, mais je connus que c'étoit le figuier dont parle l'Evangile, où le vieux chêne à qui Lucain compare Pompée ; je ne restai pas long-temps à son ombre, je pris pour Pilote les Saints Peres, & je m'exposai hardiment sur la mer orageuse de l'Ecriture Sainte ; j'y devins si habile, que les autres me choisirent pour les conduire : le nombre de mes disciples étoit innombrable, & les récompenses que j'en recevois égaloient la gloire que je m'étois acquise ; je me voiois dans le port, les orages étoient évanouis, tous les

traits de mes ennemis s'étoient émouffez & sans force : heureux si j'avois sçû profiter de ma tranquillité , mais lorsque l'esprit est content , qu'il est difficile de défendre son cœur du funeste poison de l'amour ! C'est ici Philinte , que vous allez voir mes foiblesses , c'est en vain qu'on veut l'éviter : je crois que tous les hommes doivent paier le tribut de l'amour. J'étois Philosophe , mais ce tiran des ames triompha de toute ma sagesse ; ses flèches furent plus fortes que tous mes raisonnemens , il ne tarda guères à me faire suivre le penchant qu'il voulut : le Ciel au milieu des délices dont je m'enyvrois , m'accabla de sa colere ; je fus une exemple de sa vengeance , une victime d'autant plus malheureuse , qu'en m'ôrant tous les moiens de me satisfaire , il me laissa en proie à tous mes desirs criminels : je veux , mon cher , vous faire un recit fidèle de ma passion , vous jugerez si j'ai mérité un si rude châtement.

J'ai toujors haï ces coquettes qu'on ne peut servir sans honte ; j'étois ambitieux dans le choix que mon cœur faisoit ; je voulois trouver toujors des obstacles à surmonter , afin de vaincre avec plus de gloire.

Il y avoit dans Paris une jeune personne .... Ah ! Philinte , l'amour avoit pris plaisir à la former , pour montrer qu'il peut quand il lui plaît faire un ouvrage achevé ; son nom étoit

Heloïse , elle passoit pour la nièce d'un Chanoine nommé Fulbert qui la cherissoit comme sa propre fille ; le visage & l'esprit de cette belle auroit charmé le cœur le plus insensible & le plus barbare ; son éducation étoit d'autant plus admirable qu'elle étoit peu connue. Heloïse possédoit la science des plus beaux Arts : vous devez vous imaginer que cela ne servit pas peu à me toucher ; je la vis, je l'aimai , je formai le dessein de lui plaire ; le desir de la gloire s'étouffoit insensiblement dans mon cœur ; je faisois tout céder à cette nouvelle passion , je ne songeois qu'à Heloïse ; tout retraçoit à mes yeux son image ; j'étois rêveur , inquiet , ce qui causoit ma peine : mon amour étoit trop fort pour en rester là ; j'ai toujours eu de la présomption ; je me flatois déjà de la plus douce esperance ; ma réputation étoit par tout répandue : une fille sçavante pouvoit-elle refuser à un homme qui avoit confondu tous les sçavans de son siècle ? J'étois jeune , pouvoit elle se montrer insensible à des vœux que mon cœur n'avoit encore formez que pour elle ? Enfin , j'étois d'une taille assez avantageuse ; & à voir mes habillemens , Philinte , on ne m'auroit jamais reconnu pour Docteur : l'habit comme vous sçavez , n'est pas un des moindres moiens de plaire aux femmes , je tournois agreablement un billet amoureux , & j'esperois que si jamais elle me permettoit de l'entretenir absente ,

elle sentroit avec joye ce qui se passoit dans mon cœur ; rempli de ces idées , je ne cherchai plus que les moïens de lui parler aux Amans tout est facile. Par l'entremise de mes amis , je m'insinuai dans l'esprit de Fulbert : le croirez-vous Philinte. & devois je m'y attendre ? Il m'accorda sa table & un appartement dans sa maison , je lui donnois une somme considerable , les gens de ce caractere ne font rien qu'à ce prix ; mais que n'aurois-je point donné ? Ah ; mon cher , vous connoissez l'amour , imaginez vous quel charme c'est pour un Amant bien enflammé ; de voir sans contrainte ce qu'il aime ; je n'aurois pas changé mon bonheur avec celui du plus grand Roi de la terre , je vois Heloise , je lui parlois , je lui montrois dans toutes mes actions , & dans mes regards inquiets le trouble de mon ame ; elle de son côté ne me donnoit aucun lieu de me desesperer. Fulbert me pria de lui donner les premieres teintures de la Philosophie, quel autre soin pouvoit m'être plus cher ? Je me trouvois souvent avec elle sans témoin ; cependant il ne fut jamais un homme plus timide que moi à déclarer son amour : un soir que nous étions seuls , charmante Heloise lui dis-je en rougissant , si vous vous connoissez , vous ne serez pas surprise de la passion que vous m'avez inspiré ; quoi qu'elle ne soit pas commune , je n'ai que ces termes ordinaires pour vous l'exprimer : je vous aime adora-

ble Heloïse, j'ai crû jusqu'à présent que la Philosophie nous rendoit maîtres de toutes les passions ; que c'étoit un azile d'où l'on voioit en sûreté les naufrages & les agitations des foibles mortels : vous avez confondu toute ma fermeté, j'ai méprisé les richesses ; la pompe des grandeurs ne m'a jamais ébloüi la seule beauté m'a charmé : heureux, si celle que j'adore écoute l'aveu que l'amour m'arrache ! mais il faut que vous vous offensiez : non, non, répondit Heloïse, qui jusqu'à lors m'avoit paru interdite, on ne peut vous connoître & s'offenser de cette déclaration ; mais plût au Ciel, pour mon repos, que vous ne m'eussiez jamais découvert votre amour, ou qu'il me fut permis de ne point douter de tout ce que vous me dites. Ah ! divine Heloïse, m'écriant en me jetant à ses genoux : je jure par vous même .... Falloit la convaincre de ma passion, j'entends du bruit, c'étoit Fulbert ; il falut me contraindre, & changer d'entretien ; je trouvai d'autres occasions de m'expliquer avec Heloïse, & il ne fut pas difficile de la guérir des soupçons que la légèreté des hommes lui donnoit, & souhaitoit trop que je fusse fidèle pour ne la pas croire. Nous voila donc tous les deux dans une heureuse intelligence ; comme la même maison nous unissoit, le même amour scut nous unir ; que de doux momens nous passions ensemble ! nous ne perdions aucunes occasions de nous



Donner des marques d'une mutuelle tendresse ; nous étions ingénieux à les faire naître, mieux que Pirame & Thibé ; nous avons trouvé les défauts des murailles qui nous séparoient : dans le silence de la nuit, tandis que Fulbert & ses Domestiques s'abandonnoient au sommeil, nous profitions d'un tems propre aux larcins, de l'amour ; non contents de donner comme ces Amans infortunés des baisers insipides à une jalousie, nous ménageons tous les momens d'une entrevue charmante, nous nous trouvions dans un lieu où la fureur des lions n'étoit point à redouter : que l'étude de la Philosophie nous servoit d'un prétexte spécieux, hélas ! loin de m'y appliquer, j'en perdois tout le goût, je n'allois à mes exercices qu'avec peine ; quand il falloit perdre de vue ma charmante Maîtresse, j'étois dans une mélancolie qui me trahissoit l'amour est un de ces maux qu'on ne peut cacher, un mot, un regard indiscret, le silence même le découvre : mes disciples s'en aperçurent les premiers, il ne me voioient plus cette vivacité d'esprit à qui rien n'étoit difficile ; je n'étois plus en état d'inventer que des vers tendres qui entreprenoient ma passion, je quittois Aristote & ses axiomes pour mettre en usage les préceptes de l'ingénieur Ovide, je ne passois point de soir sans produire quelque chanson galante, l'amour étoit Apollon qui me les dictoit. Ces chansons, ces

vers me faisoient souvent l'admirer ; on les chante dans les païs les plus éloignez : ceux qui brûlent des mêmes ardeurs , dont je brûlois alors , font gloire de les sçavoir ; combien d'Amans par ce secours ont mérité des faveurs qui ne leur auroient été jamais accordées : tout cela fit tant d'éclat , qu'on ne parloit plus que des amours d'Heloïse & d'Abailard ; le bruit commun vint aux oreilles de Fulbert , il eut de la peine à croire ce qu'on lui raportoit ; il aimoit la nièce , il étoit prévenu en ma faveur : mais enfin nous aiant examiné de plus près , il cessa d'être incrédule , il fut témoin d'un de nos plus doux entretiens ; je fus surpris auprès d'Heloïse , la curiosité cause souvent bien du mal ; le couroux de Fulbert parut modeste , ce qui me fit craindre dans la suite un vengeance plus cruelle ; je ne peux vous exprimer quel fut mon dépit & ma douleur , quand je me vis contraint de quitter la maison du Chanoine , & de me separer d'Heloïse : hélas ! cet éloignement ne servoit qu'à mieux unir nos volontés , les obstacles irritoient nos desirs , & l'extrémité où nous nous étions réduits nous mettoit en état de tout entreprendre sans crainte ; nos intrigues me causoient peu de honte , la cause m'en paroïsoit trop belle : souvenez-vous de ce que dirent les jeunes divinités , lors que l'imprudent Vulcain surprit dans ses filets le Dieu de la guerre avec la mere des amours ; avouez la

même chose à mon sujet. Fulbert me surprend avec Heloise; tout homme de bon goût voudroit recevoir à ce prix un affront; je cherchai le jour un azile proche la maison chérie; je ne renonçois pas à ma proie; je demurai quelque tems sans paroître en public: Ah! que ces momens m'étoient longs; lors qu'on est déchû d'un état heureux, qu'on souffre impatiemment son infortune: ne pouvant plus vivre sans voir Heloise, je tâchai d'attirer dans mes interêts sa suivante, elle se nommoit Agathon; c'étoit une brune, d'une taille fine, & au dessus de la médiocre; tous ses traits étoient réguliers, ses yeux vifs: enfin cette fille pouvoit plaire à tout homme qui n'eut point été prévenu d'une autre passion: je la rencontrai seule, & la priai d'avoir pitié d'un Amant malheureux; elle me dit qu'elle entreprendroit tout pour moi, mais qu'il étoit une récompense..... A ces mots, je déliai ma bourse, & fis briller à ses yeux ce précieux métal qui endort les sentinelles, qui se fait un chemin au travers des rochers, & aprivoise les belles les plus farouches: vous vous trompez dit elle, en souriant & en secouant la tête, vous ne me connoissez pas, si l'argent me rentoit, un riche Abbé fait toutes les nuits ses stations, & chante sous mes fenêtres il veut m'envoyer à son Abbaye, qui est à ce qu'il dit le plus beau pais qui se soit jamais vû dans le monde. Un Partisan m'of-

fre une somme considerable il m'assure que je n'ai rien à craindre; que si nôtre amour a des suites; il me mariera avec son valet de chambre à qui il donnera des emplois considerables: je ne vous parlerai pas d'un jeune Officier, il fait souvent la ronde dans nôtre rue, il m'assiege en toutes les manieres il faut bien qu'il m'aime, qui l'obligeroit à me chercher, je n'ai pas comme nos femmes de qualité, des pierreries & des bijoux à lui donner?

Cependant son amour, son plumet, sa dorure, n'ont fait aucune brèche à mon cœur; je ne suis pas prête de long tems à capituler, je suis trop fidèle à mon premier vainqueur: alors elle me regarda fixement, je lui répondis que je n'entendois rien à ses discours en verité, continua t'elle. pour un Philosophe & un galant homme, vous avez l'intellect bien obscur; je vous aime, dis je, Abailard Je sçai bien que vous adorez He'oïse, je ne vous blâme pas; je veux même vous servir auprès d'elle; mais enfin j'ai le cœur tendre aussi bien que ma Maîtresse, vous pouvez sans effort répondre à ma passion, n'allez-vous pas faire un scrupule qui n'est pas en usage, un homme prudent doit aimet en plusieurs lieux à la fois, si une belle change, il n'est jamais sans condition; vous ne sçauriez croire, Philinte, qu'elle fut la surprise où ces mots me jetterent: j'aimois uniquement He-loïse, sans examiner si les raisons d'Agathon

étoient en bonnes ou mauvaises ; je la quittai après avoir fait quelques pas , je regardai derrière moi , je la vis qui se mordoit les doigts, ce qui me fit craindre quelque chose de funeste. Elle courut conter à Fulbert la proposition que je lui avois faite , je croi qu'elle passa sous silence l'affront reçu : le Chanoine ne s'en seroit pas accommodé ; car j'ai appris depuis qu'il n'étoit pas indifférent pour cette fille. Je ne conseillerois pas à un Amant de m'imiter en ceci ; une femme rebutée est un animal bien à craindre. Agathon passoit les jours & les nuits à la fenêtre pour m'éloigner du logis de sa maîtresse. L'Abbé eut tous les tems de lui souïrir & de lui chanter son amour , le Partisan de lui montrer son bel équipage , & le Cavalier de lui estocader des œillades. Pour moi je ne sçavois de quel côté me tourner, je m'adressai au maître à chanter d'Héloïse. Le métal qui n'avoit point eu de charmes pour la suivante , l'ébloüit : il étoit le premier homme du monde, quand'il s'agissoit de glisser adroitement une lettre au lieu d'une partie un billet de ma part fut rendu. Heloïse , selon ce que je lui mandois , se trouva au bout d'un jardin dont je franchis la muraille avec le secours d'un échelle de corde ; je ne vous cache rien , Philinte, de mes foiblesses , quel triomphe pour Champenu & Anselme , s'ils avoient vû ce Philosophe que l'on vantoit si fort dans cet état déplorable. Je vis ce que

j'aimois : je ne vous tracerai pas ici nos transports , ils ne furent pas longs. la premiere nouvelle qu'Heloïse m'avoit aprise , m'occupoit de mille soins , il falloit chercher une Isle de Dalos pour se délivrer d'un fardeau dont cette belle commençoit à ressentir le poids : sans tenir long tems chapitre , je la fis à l'instant même sortir de la maison du Chanoine & à la pointe du jour elle partit pour la Bretagne , où elle donna au monde un petit Apollon dont ma sœur prit le soin.

• L'enlèvement d'Heloïse me vengea de Fulbert Son chagrin fut grand & il ne s'en falut guères qu'il ne perdit en cette rencontre le peu d'esprit que le Ciel lui avoit donné ; ses sanglots , ses plaintes firent dire aux critiques de cette Ville , qu'il étoit quelque chose de plus qu'Oncle d'Heloïse : enfin j'eus pitié de sa peine , je regardois comme une trahison le vol que mon amour lui avoit fait ; je cherchai à l'apaiser par l'aveu sincere de tout ce qui c'étoit passé , & par des promesses d'épouser en secret Heloïse , il me donna son consentement , & confirma son raccomodement par des protestations & des baisers , mais qu'on doit peut conter sur les paroles d'un faux dévot ; il méditoit une cruelle vengeance comme vous verrez ensuite.

Je fis un voyage en Bretagne pour ramener celle que je regardois déjà comme mon épouse , mais je trouvai Heloïse d'un sentiment

bien contraire au mien : Elle me dit tout ce qu'on peut s'imaginer pour me détourner du mariage ; que c'étoit un lieu fatal à un Philosophe que les cris des enfans , & les soins d'une famille ne s'accordoient pas avec la tranquillité & l'application que demandoit l'étude de la sagesse. Elle me rapporta ce qu'avoit écrit sur ce sujet Theophraste, Cicéron , & sur tout l'infortuné Socrate qui sortoit joyeux de la vie , parce qu'il y laissoit Xantipe. Ne m'est il pas plus doux , ajoûtoit elle , de me voir votre amante que votre épouse ? L'amour n'aura t'il pas plus de force pour conserver nos cœurs dans l'intelligence ; que les nœuds de l'Himen ? Les plaisirs que nous goûterons rarement & avec peine , nous paroîtront toujours charmans ; au lieu que les choses permises sont insipides. Toutes ces raisons ne pouvant m'émouvoir , Heloïse permit à ma sœur de me donner d'autres alarmes. Lucille c'est ainsi qu'elle se nomme , m'ayant tirée en particulier , à quoi songez vous me dit elle à quoi songez vous ? est il possible qu'Abailard ait formé le dessein d'épouser Heloïse ? elle semble , l'avouërai je , mériter un attachement éternel ; la beauté , la jeunesse , la science , tout se rencontre en elle ; vous en êtes adoré si vous voulez : mais à quoi bon vous flatter cette beauté n'est qu'une fleur que la première maladie flétrira bien tôt ; lorsque ces traits

qui vous ont épris seront effacez , vous vous repentirez , mais trop tard , de vous être engagé dans des chaînes que la mort seule rompra. Je veux vous voir réduit , comme les autres maris , au seul plaisir de veuvage : pensez vous que la science vous doive rendre *Héloïse* plus aimable ? Je le sçai , elle n'est pas de ces précieuses qui vous accablent sans cesse d'un langage affecté , qui se mêlent de juger des livres , & qui mettent les Auteurs en balance. Lors qu'elles sont dans leur fureur de parler , époux , amis , valets tout est en fuite ; vous diriez que mille timbales & mille trompettes font un bruit confus : *Héloïse* n'a pas ce défaut , cependant il est toujours fâcheux de n'oser en présence d'une épouse , se servir de terme impropre. On souffre avec plaisir d'une Amante vous êtes sûr du cœur d'*Héloïse* , dites-vous ; je le croi , vous en avez reçu des preuves éclatantes , mais ne croiez vous pas que l'Hymen ne soit le tombeau de son amour ? Le nom d'époux & de maître est odieux ; *Héloïse* sera ce *Phénix* qu'on ne sçauroit trouver : se distinguera-t-elle des autres femmes ? allez , allez , le front d'un Philophe est moins en sûreté que celui des autres hommes. Ma sœur s'animoit , & m'alloit donner mille raisons de cette nature ; je l'interrompis brusquement , & me contentai de lui dire qu'elle ne connoissoit point



**Heloïse** : peu de jours après nous partîmes ensemble de Bretagne, & étant arrivé à Paris, j'achetai ce que j'avois projeté. Je voulois que mon mariage fut caché, c'est pourquoi **Heloïse** se retira chez les Religieuses d'Argenteüil.

Je croiois la colere de Fulbert desarmée ; je vivois tranquile, mais hélas ! H. men nous fut un foible azile contre sa fureur : aprenez, Philinte, jusqu'où va le desir de la vengeance, il corrompt mes domestiques, un assassin qu'il envoie dans ma chambre pendant la nuit, le rasoir à la main, me trouve enseveli dans le sommeil : je fus accablé du plus rude & du plus honteux traitement que la malice d'un ennemi puisse inventer ; enfin sans cesser de vivre, je cesse d'être homme, je perds ce qui avoit causé la honte de Fulbert. Je me vois hors d'état de contenter un amour qui me fait encore sentir ses desirs ; une action si cruelle ne demeurera pas impunie : l'assassin souffrit la même peine, foible condition dans mon malheur ; la honte je l'avouërai franchement, plutôt qu'une vocation sincere, m'inspirera le desir de me cacher aux yeux de tous les hommes. Je ne pouvois cependant me séparer d'Heloïse, la jalousie s'empara de mon ame, je voulus en la rendant malheureuse, l'arracher à tous mes rivaux avant que de m'enfermer ; je lui fis prendre l'habit, & se

lier dans le Monastere d'Argenteüil , par des vœux qui rompoient tous les attachemens qu'elle pouvoit avoir au monde. Quelque personne voulut , je m'en souviens , s'opposer par pitié à ce cruel sacrifice ; elle se servit pour répondre , de ces plaintes de Cornélie après la mort du grand Pompée.

*O mon illustre époux ,*

*Sur qui l'injuste Ciel fait tomber son courroux ,*

*A quel affreux malheur ton épouse s'expose ,  
Tu te vois accabler , j'ensuis seule la cause !  
Falloit-il que l'Himen nous unit de ses nœuds.*

*S'il devoit à jamais le rendre malheureux ?*

*Mais je veux te venger du destin qui t'opprime.*

*Vois ce que j'entreprends , recois moi pour victime.*

En prononçant ces plaintes , elle marcha vers l'Autel , & reçût le voile avec une confiance que je n'osois attendre d'une fille qui avoit fait une douce habitude des plaisirs qu'elle pouvoit encore goûter dans le monde. Je rougis de ma foiblesse , & sans balancer un moment , je m'ensevelis dans un Cloître , & je pris une forte résolution de triompher d'un amour inutile je songeai que Dieu avoit apesanti sa main sur moi ; pour me sauver des naufrages qui m'alloient engloutir , afin de

fuir l'oïfveté, qui étoit le funefte aliment des feux criminels qui m'avoient brûlé dans le monde, je travaillai dans ma retraite à mettre à profit les talens dont j'avois abusé; je donnois aux Novices des préceptes de Theologie conformes aux Saints Peres & aux Conciles.

Cependant les ennemis que ma vaine gloire avoit armez, sur tout Alberic & Lotulfe, qui après la mort de Champenx & d'Anselme prétendoient regner feuls, se foûleverent contre moi; on m'imputa de faux crimes: je me vis malgré toutes mes raisons condamné dans un Concile, mes livres cruelement jetez au feu. Non. Philinte, les maux que Fulbert m'avoit fait souffrir, n'avoient rien en comparaison de ces derniers.

L'affront que je venois de recevoir, & les débauches des Moines avec qui je vivois, m'obligerent de m'exiler & de me retirer proche Nogent. J'y vivois dans un desert, où je me flatois d'éviter la gloire, de me dérober aux traits empoisonnez de l'envie; mes esperances furent trompées, le defir d'apprendre y conduisoit les flots d'Auditeurs, j'en vois qui méprisoient des villes, leurs maisons, & venoient habiter des cabanes, qui quittoient des mets délicieux pour vivre de légumes, & coucher sur des lits de gazon; on les eut pris pour les disciples d'Elisée: je leur donnois des leçons épurées de tout ce qu'on

avoit condamné ; heureux si nôtre solitude avoit été inaccessible à l'envie des recompenses que je recevois ! J'avois bâti une Maison & une Chapelle sous le nom de Paraclet : mes persecuteurs se reveillerent il me falut abandonner ma retraite, ce que je fis sans peine : l'Evêque de Troye ne permit d'établir un Monastere de filles, dont je confiai le soin à ma chere Heloïse, après l'avoir mise dans ce port, je partis, le croiez vous, Philinte, je partis sans le voir ; je ne fus pas long tems errant & sans demeure. Le Duc de Bretagne informé de mes infortunes, me donna l'Abbaye de S. Gildas où je suis, & où je souffre de jour en jour de nouvelles persecutions.

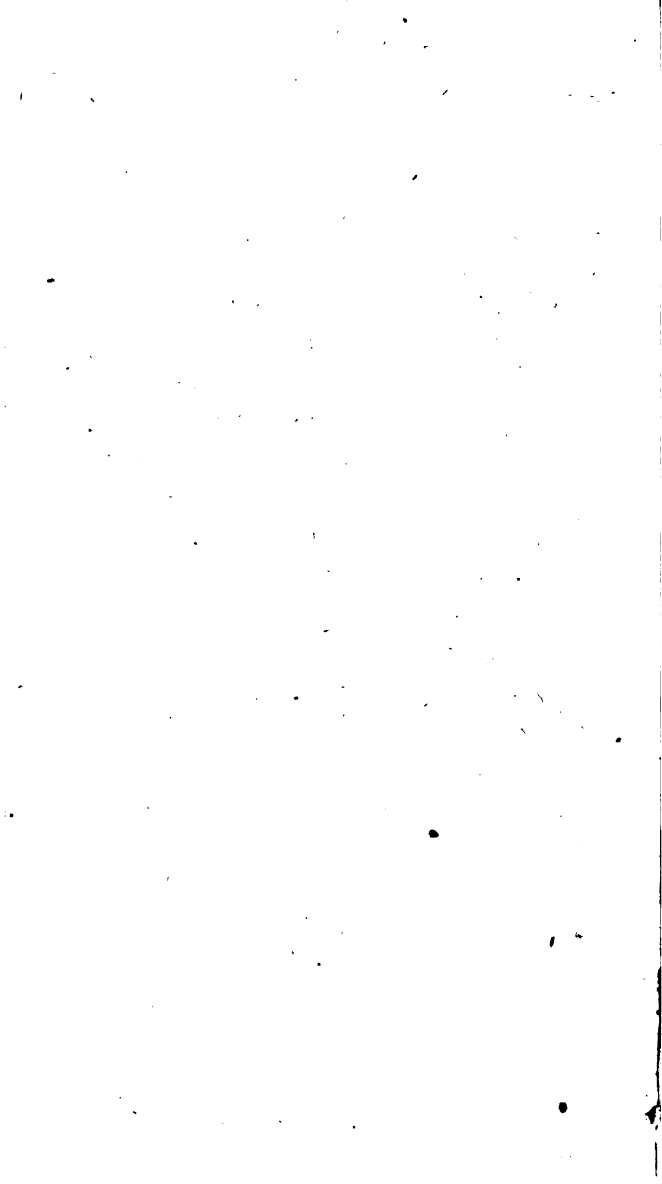
J'habite un pais barbare, dont la langue m'est inconnuë ; je n'ai de commerce qu'avec des peuples feroces : mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée ; mes Moines ne sont connus que par leur débauche, ils n'ont d'autre regle que celle de n'en avoir point. Je voudrois, Philinte, que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une Abbaie ; les portes ne sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux : les celules sont tapissées de napes de cerfs, les Moines n'ont d'autre signal pour se réveiller que le bruit des cors & des chiens : enfin ils passent les jours à la chasse, & plut à Dieu

que leur plaisirs y fussent bornez. Je tâche en vain de les rapeller à leur devoir, ils se sont tous liguez contre moi ; j'éprouve chaque jour de nouveaux perils : je croi à tous momens voir sur ma tête un glaive suspendu ; quelquefois mes Moines m'entourent & m'accablent d'injures ; quelquefois je me vois seul abandonné à tous mes chagrins. Je tâche de mériter par mes souffrances, & de satisfaire à un Dieu irrité contre moi ; souvent je regrette le Paraclet que j'ai quittai, je souhaite le revoir. Ah ! Philinte, l'amour d'Heloïse ne me séduit il pas ? Je n'en ai pas encore triomphé au milieu de ma solitude, je pousse des soupirs, je verse des larmes, le nom d'Heloïse m'échape ; je prends plaisir à le prononcer, je me plains de la rigueur du Ciel : non, ne nous abusons point, je n'ai pû encore profiter de la grace, je suis par tout malheureux ; c'est que je n'ai pas encore arraché de mon cœur les profondes racines que le vice y a jettées : si ma conversion étoit sincere, parlerois je avec tant de plaisir & de liberté de mes foiblesses ? ne me consolerois je pas plus aisément dans mes malheurs ? ne profiterois je pas de cette consolation que Dieu même nous donne à s'ils m'ont persecuté, ils vous persecuteront ; si le monde nous haït, sçachez qu'il m'a hai, allons Philinte, faisons des efforts sur nous mêmes ; profitons de nos mal-

heurs , méritons , ou du moins effaçons nos offenses ; recevons sans murmure ce qui nous vient de la main de Dieu , & ne préférons pas nôtre volonté à la sienne : Adieu. Je vous donne ici des leçons , heureux si je les pouvois mettre en usage.

**F I N.**

I. LETTRE  
D'HELOISE  
A  
ABAILARD.





---

## AU LECTEUR.

**P**our bien entendre cette Lettre, il faut sçavoir qui étoit *Abailard*, & qu'étoit *Heloïse*, & en quel commerce ils étoient l'un avec l'autre.

*Abailard* vivoit l'an 1170. sous le Règne de *Loüis le Jeune*. Cet homme fut fameux par son esprit & par sa galanterie. On le dit Inventeur de la Philosophie Scolastique, qui est un fort difficile amusement : & d'autres lui attribuent le Roman de la Rose, qui est une description fort agréable de l'Amour. Ce Roman, qu'on lit encore, & cette Philosophie qu'on professe aujourd'hui, pourroient nous en donner un assez belle idée. Si une netteté d'esprit surprenante, une grandeur d'ame que rien ne pouvoit abatre, une capacité qui s'étendoit à tout, de la délicatesse dans les passions, de la fermeté dans les malheurs : Si enfin toutes ces choses, qui font la meilleure partie des grands hommes, ne faisoient le portrait d'*Abailard*.

*Heloïse* étoit une fille de bonne maison ; âgée de dix huit ans, vive, d'un esprit solide, & brillant & enjoué, & d'une beauté à

toucher les plus insensibles. Ses Parens qui étoient riches voulurent soutenir des avantages si considérables par une éducation extraordinaire, & comme Abailard étoit en ce temps-là en réputation d'être le plus habile homme de l'Europe, on le pria de lui vouloir donner ses soins. Il y consentit, & si tôt qu'il le vid il en devint amoureux. Il auroit été difficile de s'en défendre, suivant le portrait qu'il en fait lui même sous le nom de la Beauté dans le Roman de la Rose. L'amour est aisé à persuader à une fille, sur tout à l'âge de dix-huit ans. Le Maître en parla si bien à son Ecoliere, qu'il n'eut pas de peine à inspirer sa passion. Un Philosophe amoureux n'est pas plus sage qu'un autre, & quelque envie qu'il ait de ne se point commettre, pour conserver sa réputation, tôt ou tard il fait une faute que tout le monde b'âme, & que tous les hommes feroient comme lui.

Fulbert, Chanoine de l'Eglise de Paris, Oncle d'He'oïse, dont l'étroite amitié avec Abailard n'avoit pas peu contribué à réduire ce sçavant homme à enseigner sa Nièce, sçût des premiers que l'esprit de cet habile Maître n'occupoit plus toutes leurs conférences, & qu'on y parloit si naturellement de tendresse, que cette Philosophie auroit bientôt des suites.

Outre

Outré d'un malheur qu'il avoit innocemment suscitè à sa famille , il resolut de s'en venger avec éclat. Pour prévenir ses menaces , Abailard épousa Heloïse clandestinement , & promit de l'épouser publiquement quand sa famille y consentira. Ces précautions , ni ces promesses n'atoucièrent point la vengeance de l'Oncle. Il corrompt un domestique d'Abailard pour laisser entrer dans la chambre de son Maître un assassin , qui , le rasoir à la main , s'approchant de son lit , separa tout d'un coup l'homme du Galant. Cette action étoit trop tragique pour demeurer impunie. Par Arrest l'Oncle en perdit ses biens , & l'Assassin fut condamné à perdre les yeux , & à souffrir sur lui par les mains du Bourreau , ce qu'il avoit usé sur un autre. Après un tel malheur , nôtre Philosophe pour prendre des mesures conformes au pitoyable état où il se trouvoit , se retire parmi des Moines , & fait entrer Heloïse dans un Convent. Soit par jalousie ou par amour , il l'engagea de faire profession avant qu'il se fut déterminé lui-même de faire des vœux. Cependant pour soutenir sa reputation , il expliquoit les Actes des Apôtres aux Moines de l'Abbaye de saint Denis où il s'étoit enfermé ; & par accident ou par caprice , il lui échapa de soutenir que saint Denis l'Arcopagite n'étoit

curieuse. Elle l'ouvroit, de là elle prend  
occasion de lui écrire, & de lui mander,  
s'il est d'un Amant délicat de la laisser en  
proye aux fausses idées qu'un long silence  
peut lui donner.

# I. LETTRE D'HELOÏSE

A

## ABAILLARD.

**O**N m'apporta par hazard, il y a quelques jours, une Lettre de consolation que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en reconnus le caractère, & que j'en aimois la main, je l'avouë, mon cœur d'intelligence avec ma curiosité, me força à l'ouvrir. Pour me rassurer dans la liberté que je prenois, je me flatai du droit souverain que je dois avoir sur tout ce qui vient de vous, & je fis scrupule de croire qu'il y eût des Loix de bien-séance que je düsse observer; quand il s'agissoit d'apprendre des nouvelles de ce que vous faisiez. Mais que ma curiosité me coûta de larmes, & que je fus surpris de ne trouver dans cette Lettre qu'un long détail de nos malheurs. J'y vis cent fois mon nom. Je ne le trouvois qu'avec crainte. Toujourns quelque infortune le suivoit. J'y lus le vôtre qui n'étoit pas le plus heureux. Ces funestes & cheres idées m'agiterent si violemment, que je crûs que c'étoit trop consoler un ami à qui

vous écriviez, pour quelques légers disgraces que de lui dépeindre nos traverses & nôtre infortune. Quelles réflexions ne fis-je point ! Je commençai à me considérer tout de nouveau. Je me sentis saisie de la même douleur qui m'accabla lorsque nous commençâmes à être malheureux ; & quoique le tems eût dû diminuer ces peines, n'étoit-ce pas assez de les lire écrites de vôtre main pour les sentir, comme la première fois, passer jusqu'au fond de mon cœur ? Non, rien ne pourra jamais effacer de mon esprit ce que vous avez souffert pour défendre vos sentimens. Je me fouviendrai de toute l'envie d'Isberice & de Lotulce. Je verrai tous les momens de ma vie un Oncle cruel, un assassin barbare, un Amant accablé du plus grand des malheurs ; & je n'oublierai pas combien vôtre esprit vous attiroit d'ennemis, & vôtre gloire de jaloux. Je me représenterai sans cesse cette haute réputation si justement acquise, en proie aux demi-Sçavans, genre d'hommes cruels & inexorables. On condamnoit vos Livres de Theologie au feu. On menaçoit vôtre personne d'une prison perpétuelle. Vous protestez en vain qu'on vous suposoit des choses auxquelles vous n'aviez jamais pensé, & que vous condamnâtes vous même. On vous traitoit d'heretique. Quel scandale ne fit-on point sur le nom de Paraclet que vous donâtes à la Chapelle que vous faisiez bâtir ?

Quelle tempête n'exciterent point contre vous ces traîtres Religieux, que vous honorez du nom de Freres dans votre Lettre ? Cette longue suite de tant de malheurs, que la verité & des termes naturels rendoient sensibles, m'a tiré du sang du cœur. Mes larmes ont effacé quelques lignes de votre Lettre. J'auois souhaité en effacer de même tous les caracteres ; mais on vint me la demander trop tôt. Il est vrai, & je vous le confesse, qu'avant que de l'avoir lûë, j'étois plus tranquille. Si-tôt que je l'eus parcourüë, ma douleur se réveilla. C'est trop, dis je, avoir été sans me plaindre ; & puisque la rage de vos ennemis est encore vivante, que le tems qui désarme les haines les plus cruelles ; ne les adoucit point, puisqu'il faut que votre vertu soit persecutée jusqu'au tombeau, où cette fureur aveugle ira peut être agiter vos paisibles cendres, je veux avoir sans cesse devant les yeux vos disgraces : je les publierai par tout pour faire honte à ce siecle ingrat qui ne vous a pas connu : je n'épargnerai rien, puisque rien ne le veut declarer pour vous, & qu'on ne veut point se lasser d'accabler un innocent. *Q*ui ! sans ce la mémoire pleine de mes malheurs passez, j'en craindrai encore de nouveaux ? Tremblerai-je toujours pour vos jours ? Ne parlera-t on plus chez nous de mon cher Abailard que la larme à l'œil, & son nom ne se prononcera

t-il jamais qu'avec un soupir? Voyez. je vous prie, l'état où vous m'avez reduite, triste, affligée, & sans aucune consolation, si elle ne vient de vous. Ne me la refusez pas, je vous en conjure, faites-moi un détail fidèle de tout ce qui vous regarde. Quelque douloureux qu'il soit, peut être qu'en confondant mes soupirs avec les vôtres, vous en souffrirez moins, s'il est vrai, comme on le dit, que les peines qui sont partagées, deviennent plus legeres. Ne nous dites pas pour excuse, que vous voulez ménager nos pleurs. Des larmes de Filles renfermées dans un triste azile de la Penitence, sont-elles à ménager? Et d'ailleurs, si vous vouliez attendre à nous mander des choses agreables, vous attendriez trop. La fortune se range difficilement du parti des hommes vertueux. Elle n'a pas d'assez bons yeux pour démêler un sage dans une foule de peuple. Elle est trop aveugle. Ecrivez nous sans attendre de ces miracles, ils sont trop rares. Ce me sera, je vous l'avouïerai toute ma vie, quelque chose de bien doux d'ouvrir une de vos Lettres. C'est de cette espece de joye que Senèque, que vous m'avez fait lire, se laissoit toucher quand il en ouvroit une de Lucile. Il assure qu'il n'en recevoit point, qu'il ne ressentit le même plaisir que lors qu'ils étoient ensemble; & j'aj remarqué, depuis votre absence, que nous sommes plus attachez aux



Portraits des personnes que nous aimons, lors qu'un long voyage les éloigne de nous, que lors qu'elles sont proches. Il semble que durant leur absence cette peinture en devienne meilleure. Du moins, notre imagination, qui se les peint sans cesse, dans le desir de les revoir, la rend plus ressemblante; & par un effet de l'amour, on trouve comme vivant ce qui ne sera que de vaines couleurs & un peu de toile, quand l'objet aimé sera de retour. J'ai votre portrait, je ne passe jamais devant sans m'y arrêter; & quand vous étiez ici, à peine y portois-je ma vûë. Si la peinture, qui n'est qu'une représentation muette des objets donne tant de plaisir, quelle joye n'inspirent point les lettres? Elles sont animées, elles parlent, & portent avec elles cet esprit qui explique les mouvemens du cœur. Elles renferment en elles le feu de nos passions. Elles disent tout ce qu'on peut se dire quand on est ensemble; & quelquefois plus hardies, elles en disent davantage. Nous pouvons nous écrire. Un plaisir si innocent ne nous est point interdit. Ne perdons pas par notre negligence le seul bien qui nous reste. Je dirai que vous êtes mon époux, vous me verrez passer en épouse; & malgré tous vos malheurs, vous serez dans une Lettre tout ce que vous voudrez être. C'est pour soulager des personnes enfermées, comme

moi , que les Lettres sont inventées. Ayant perdu le plaisir affectif de vous voir & de vous posséder , je l'y trouverai en quelque manière. Je lirai vos sentimens les plus secrets. Je les porterai sans cesse sur moi , & les baiseraï à tous momens. Enfin si vous êtes capable de quelque jalousie , que ce soit seulement pour les caresses que je leur ferai ; & ne soyez rival que du bonheur de vos Lettres , pour ne vous point faire de peine. Ecrivez moi sans application & avec negligence. Je veux que vôtre cœur parle , & non pas vôtre esprit. Je ne sçaurois vivre si vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être si naturel , que je ne crois pas que vous m'en puissiez faire tenir un autre sans vous faire beaucoup de violence : & d'ailleurs, il est bien juste que vous renfermiez avec quelques nouvelles marques d'un amour constant , les playes que vous avez r'ouvertes dans mon ame , par le détail que vous faisiez à vôtre ami , en voulant fermer les siennes. Ce n'est pas que je vous reproche l'innocent artifice dont vous vous êtes servi pour consoler un affligé , en comparant sa misere à une plus grande. La charité est ingenieuse & louïable dans ses pieux détours. Mais , ne nous devez vous point quelque chose de plus qu'à un ami ? on nous apelle vos Sœurs , nous nous disons vos Filles ; & s'il y avoit dans la nature des termes qui pussent encore nous attraper davan-

sage à vous, nous nous en servirions pour vous marquer votre dévouement, & ce que vous nous devez. Quand un lâche silence couvrirait nos justes reconnoissances, cette Eglise, ces Autels, ces lieux en diroient assez. Mais sans laisser parler ni les pierres ni les marbres, je confesse que vous êtes le seul & l'unique Fondateur de cette Maison. Tout ce qui est ici est votre ouvrage. C'est vous qui avez rendu célèbre par votre abord une solitude affreuse, qui ne l'étoit que par des meurtres & des brigandages, & qui avez fait une Maison de prieres d'une terraitte de voleurs & de bêtes feroces. Ces Cloîtres ne doivent rien aux aumônes publiques, ni aux liberalitez des Rois. Le Dieu que nous y servons, n'y voit que vos innocentes richesses, & des simples Filles dont vous avez rempli ces lieux. Ainsi c'est à vous que ce jeune plantage doit tout ce qu'il est. C'est à vous à y donner vos soins. Quoique la grace de la vocation semble être ici assurée de toutes parts par une Clôture & des Vœux; quoique les pointes de nos grilles, comme des épines, en défendent les aproches, il n'y a que l'écorce qui soit couverte en nous. Et cette sève d'Adam, qui monte imperceptiblement jusques au cœur, produit des maladies qui rongent, qui dessèchent les arbres qui promettoient le plus, si on ne les cultive sans cesse. La vertu parmi nous reste toujours

entée sur la nature & sur la femme. L'une est bien solide, & l'autre bien changeante. Planter la vigne du Seigneur, n'est pas un petit ouvrage. Il y faut donner plus d'une journée. L'Apôtre, tout grand ouvrier qu'il fut, ne dit-il pas, j'ai planté, Apollon a arrosé, & Dieu a beni nôtre ouvrage ? Paul par sa predication avoit planté la Foi parmi les Corinthiens ; Apollon le Disciple zelé de ce grand Maître, entretenoit & fortifioit cette Foi par de saintes exhortations, & la grace de Dieu sollicitée par des soins continuels à descendre sur ce Peuple, ne trompoit point l'attente de l'Apôtre ni du Disciple. Cet exemple ne doit-il pas regler la conduite que vous devez tenir à notre égard : Je sçai que vous n'êtes pas oisif ; mais si vous travaillez, ce n'est pas pour nous. Vos soins & vos instructions sont pour des cœurs endurcis & rebelles, qui n'en veulent point profiter. Vous jetez devant des pourceaux des richesses de l'Évangile, & vous negligez des brebis innocentes, délicates & dociles, qui vous suivroient sur le haut des montagnes. Pourquoi tant de peine pour des ingrats & des perfides, & ne pas songer à vos Filles ? Est ce que je dois craindre de parler en mon nom, & dois-je employer pour vous toucher, d'autres prieres que les miennes ? Les Augustins, les Tertulliens, & les Jérôme ont écrit à des Paul'es, à des Eudoxes & à des Melanies ; & quand vous lisez ces

noms, quoi qu'ils soient Saints, oubliez vous  
 le mien pour être une pechereffe? Seroit-ce  
 un crime pour vous de me former à la vertu  
 avec saint Jérôme; de me prêcher la severité  
 avec Tertullien, de me parler de la Grace  
 avec saint Augustin? Votre science ne doit pas  
 être un bien sterile & sans fruit. En m'écri-  
 vant, vous écrivez à une Epouse. Un Sacre-  
 ment a rendu ce commerce sans scandale; &  
 il n'est pas assez assuré par des Vœux qu'on  
 peut quelquefois negliger, j'ai en un Oncle,  
 un barbare, dont l'inhumanité sert de ram-  
 part à tout ce que la tendresse & le souvenir  
 de nos plaisirs pourroient nous inspirer. Vous  
 n'êtes plus à craindre, ne me fuyez point,  
 écoutez mes soupirs. Il suffit que vous en soy-  
 ez témoin. Si je suis dans un Cloître par rai-  
 son, persuadez moi d'y demeurer par dévo-  
 tion. Vous faites tout mon mal, un autre  
 pourroit-il le soulager? Si vous vous souveniez,  
 (hé! de quoi ne se souviennent point ceux  
 qui ont aimé?) comme je passais les journées  
 à vous attendre, comme je me dérobois à tout  
 le monde pour vous écrire, quelles inquié-  
 tudes me coûtoit un billet, jusqu'à ce qu'il fût  
 venu entre vos mains, que de ménage-  
 mens il falloit avoir pour vous voir, & pour  
 mettre des gens dans une confidence. Ce  
 détail vous surprend, que vous craindrez  
 d'en entendre la suite; mais je n'en rougis  
 plus, depuis que ma tendresse n'a plus eu de  
 bornes pour vous. J'ai plus fait que tout

Suivi de quelques honneurs & de quelques biens; mais je ne croirai jamais qu'on goûte ainsi les plaisirs sensibles d'une douce union, ni qu'on sente ces émotions secrètes & charmantes de deux cœurs qui se sont long-tems eberchez pour s'unir. Ces maris du Mariage soupirent sans cesse pour de meilleurs établissemens, qu'ils croient leur être échapez. La femme voit des maris plus considerez que le sien; le mari des femmes plus riches que la sienne. Ces vûës interessées font naître des regrets, & ces regrets la discorde. On veut se quitter, du moins on se le souhaite. Ce desir inquiet & devorant est le vengeur de l'amour qu'on a offensé, en croyant trouver par l'amour d'autres biens que l'amour même. S'il y a quelque aparence de felicité ici bas, je suis persuadée qu'on ne la trouve que dans l'assemblage de deux personnes qui s'aiment avec liberté, qu'un secret penchant a joint, & qu'un merite reciproque a rendu satisfait. Pour lors il n'y a point de vuide dans leur cœur, tout y est en repos, parce que tout y est content. Si je vous croyois aussi persuadé de mon merite que je le suis du vôtre, je vous dirois qu'il a été un tems qu'on pouvoit vous mettre de ce nombre. Et comment n'aurois je pas été persuadée de votre merite? Quand j'en aurois voulu douter, l'estime universelle m'auroit déterminée en votre faveur. F a - t - il un Pais, une Province, une Ville, qui ne

vous ait souhaité ? Vous retiriez-vous sans qu'il vous suivit du cœur & des yeux ? Tout le monde se faisoit un plaisir de pouvoir dire, j'ai vû aujourd'hui *Abailard*. Les femmes même du plus haut rang, malgré les Loix de bienséance qu'un monde *Tiran* leur a imposées, témoignoiént assez qu'elles sentoient pour vous quelque chose de plus qu'une simple estime. J'en ai connu dont les maris étoient fort aimables, qui néanmoins étoient jalouses de mes joyes, & qui marquoient assez que rien ne vous auroit été impossible auprès d'elles. Aussi, qui auroit pû tenir contre vous ? Votre réputation, qui flatoit la vanité de notre sexe, votre air, vos manieres, ces yeux vifs, où le dedans de votre ame étoit admirablement dépeint, les charmes de votre voix, de votre conversation, ce tour insinuant & persuasif, cette simplicité facile & délicate, tout en vous parloit en votre faveur. Bien différent de ces *Scavans*, qui pour en sçavoir trop, n'en sçavent pas assez pour badiner agréablement, & qui avec tout leur esprit ne sçauroient se faire aimer des femmes ; avec quelle facilité ne faisiez-vous point des vers ? Cependant ces bagatelles qui ne seroient qu'à vous délasser d'une étude plus sérieuse, faisoient tout le plaisir & les délices de gens de meilleur goût & parmi eux il n'y en a point qui ne vous juge très-digne de cette *Rose* que vous nous avez si ingénieusement expliquée. On voit dans

les moindres chansons que vous avez faites pour moi ; des agrémens & des beautez, à les faire durer tant qu'il y aura des Amans & des Maîtresses. Ainsi, on chantera pour d'autres ce que vous avez cru ne faire que pour moi ; & ces paroles naturelles & mesurées, qui étoient le témoignage de votre amour dans ces petits vers & ces chansonnettes, serviront à d'autres pour s'expliquer beaucoup mieux qu'ils n'auroient pû faire. Que ces galanteries m'ont fait de rivales ! Combien de belles ont voulu se les approprier ! C'étoit un hommage que leur amour propre rendoit à leur beauté. Que j'en ai vû se déclarer pour vous par un souris flatteur, lors qu'on leur disoit, après une simple visite que vous leur aviez renduë, qu'elles étoient la Silvie de vos Chansons ! D'ailleurs, par désespoir, m'ont reproché que je n'avois de beauté que celles que vos vers me donnoient, ni d'autres avantages sur elles, que celui d'être animée de vous. Le croirez-vous ? Malgré le fond d'amour propre qui est dans toutes les femmes, je me sentois heureuse d'avoir un Amant à qui je devois tous mes agrémens ; & je me faisois un plaisir secret d'être servie par un homme, qui, quand il lui plaisoit, de sa Maîtresse pouvoit faire une Déesse. Flatée de votre gloire, je lisois avec complaisance tout ce que vous me donniez d'attraits, & souvent, sans me consulter, je me croyois telle que vous me



dépeigniez pour pouvoir plus sûrement vous plaire. Mais où est le temps dont je par'e ? Je pleure à présent mon Amant , & de toutes mes joyes , il ne me reste plus qu'un souvenir qui m'accable. Vous qui fîtes ja'outes de mon bonheur , apprenez que celui que vous m'enviez n'est plus ni pour vous ni pour moi. Je l'ai aimé , & mon amour a fait son crime . & causé son supplice. Ces foibles attraits que je possède l'avoient charmé. Contens l'un de l'autre , nous vivions heureux , & passions tranquillement les plus beaux de nos jours. Si-c'est un crime de vivre ainsi , ce crime plaît encore , & je n'ai d'autre desespoir que de rester innocente. Mais mon malheur est d'avoir eu des parens inhumains , dont la haine & la rage ont troublé le calme heureux où nous étions. Si ces barbares eussent rapélé leur raison , je serois presentement en paix auprès de mon Epoux. Qu'ils furent cruels , lorsque leur aveugle fureur pressa un assassin de vous surprendre dans le sommeil ! Pourquoi n'étois-je pas avec vous ? Je vous aurois défendu aux dépens de mes jours. Mes cris, mes seuls cris , auroient arrêté son bras. Mais en cet endroit l'amour est offensé. Ma pudeur & mon desespoir m'ôrent la parole : Aussi bien y a-t-il une éloquence à se taire. Dites-moi seulement pourquoi vous avez commencé à me négliger après ma Profession, où vous savez que je n'ai apporté d'autre disposition que

celle de vos malheurs, ni d'autre vocation que celle de votre volonté. Quel peut être le sujet de votre froideur ? Ne seroit-ce point que la seule vûë du plaisir vous auroit aproché de moi & que ma tendresse qui ne vous laissoit plus rien à souhaiter, auroit ralenti vos feux ? Tu as plû, malheureuse, quand tu ne voulois pas plaire. Tu meritois des soins quand tu devois les rejeter, & de l'encens quand tu éloignois le bras qui te les offroit. Mais depuis que ton cœur s'est amolli, qu'il s'est laissé toucher, qu'il s'est rendu, depuis que tu es sacrifiée & immolée, on te neglige. Une triste experience m'a fait connoître qu'on fuit ceux à qui on a trop d'obligation, & que le comble des faveurs attire plutôt la froideur d'un Amant que la reconnoissance. Aussi ce lâche cœur s'étoit trop mal défendu pour vous être cher long-tems. Vous l'avez pris sans peine, vous le rendez de même. Mais, ingrat, je n'y consens pas ; & quoique je ne doive plus avoir ici de volonté, j'y ai conservé secretement celle d'être aimée de vous. En prononçant mes tristes Vœux, j'avois sur moi le dernier billet que vous m'avez écrit, par lequel vous me protestiez que vous seriez toujours tout à moi, & que vous ne viviez que pour m'aimer. Ainsi je me suis offerte avec vous. Vous aviez mon cœur, j'avois le vôtre. Ne me redemandez rien, & souffrez ma passion comme une chose, qui est à vous,

& dont vous ne pouvez pas vous défaire. Helas ! quelle lâcheté de parler de la sorte ! On ne voit ici qu'un Dieu, & je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez, cruel & infidèle que vous êtes. Faut-il tout d'un coup ne m'aimer plus ? que ne me trompiez-vous quelque tems ? Si vous m'eussiez du moins donné quelques foibles témoignages d'une amitié mourante, j'aurois aidé à me tromper moi-même. En vain je vous veux croire capable de quelque constance ; vous m'ôtez toutes sortes de moyens de vous accuser. On ne scauroit vivre plus long-tems sans vous voir. Si cela est si difficile, on se contentera de quelques lignes de votre main. Est ce une si grande peine d'écrire à ce qu'on aime ? On ne vous demande point de ces Lettres que vous chargez de votre reputation & de votre science. On ne veut que de ces billets qui échappent au cœur, & que la plume a peine à suivre, bien loin que l'esprit se mêle d'y réfléchir. Que je me suis trompée quand je vous ai crû tout à moi en prenant ce Voile, & en m'engageant à vivre éternellement sous vos loix ; car en faisant Profession, j'ai prétendu n'en point faire d'autre que d'être à vous ; & je me suis fait volontairement une nécessité du desir que vous aviez de me voir en fermée : Il n'y a donc plus que la mort qui me puisse faire abandonner un lieu où vous m'avez placée ? Encore mes cendres y restent-elles pour attendre les vôtres, ou pour

vous marquer plus long tems mon obéissance. Que sert de cacher le secret de ma vocation ? Vous le sçavez, ce n'est ni mon zèle ni ma devotion qui m'ont transporté dans un Cloître. Votre conscience vous en est un témoin trop fidèle pour oser en disconvenir. Oûi, la chair m'a transportée ici ; & non pas l'esprit. J'y suis, j'y demeure, j'y reste. Un amour malheureux, & des parens cruels m'y condamnent. Si je n'ai pas la continuation de vos soins, si je perds votre amitié, quel est le fruit de ma prison ? Quelle récompense y a-t-il à esperer pour moi ? car les restes infortunez d'un amour malheureux, & votre malheur particulier, m'ont revêtu d'un habit chaste, & non pas du desir sincere d'une véritable penitence. Ainsi je combats & travaille en vain. Je suis parmi les épouses d'un Dieu, la servante d'un homme, parmi les genereuses esclaves de la Croix, la foible captive d'un amour humain. Je suis à la tête d'une Communauté, dévouée seulement à Abailard. Quel monstre, m'éclairiez-vous, mon Dieu ! votre grace me fait-elle prononcer ces paroles, ou si mon desespoir me les arrache ? Du moins je me sens, dans le Temple de la chasteté, couverte seulement des cendres du feu qui nous a brûlez. Je m'y vois, je l'avouë, comme une pecheresse ; mais qui bien loin d'y pleurer son amour, n'y pleure que son Amant, & qui

par une foiblesse indigne de l'état où je suis, rappelle sans cesse la memoire de ses fautes passées, ne pouvant en commettre de nouvelles. Quel détail ! Je me reproche mes pechez, je vous accuse des vôtres : & pourquoy tout cela, voüée comme je suis ? En quel desordre me jettez-vous ? Qu'il est dur de combattre toujours pour son devoir contre son inclination ! Je sçais ce que je dois au Voile qui me couvre, mais je sens encore mieux ce qu'une longue habitude d'aimer peut sur une ame sensible. Je suis emportée par mon penchant. Mon amour jette le trouble jusqu'au fond de mon esprit & de ma vo'onté. J'écoute un moment les sentimens de pieté que la grace m'inspire, & dans un autre je laisse regner dans mon imagination tout ce que ma tendresse a de plus doux. Je vous dis aujourd'hui tout ce que j'avois resolu de ne pas vous dire hier. Je ne voulois plus vous aimer ; je songois que j'avois fait des vœux, que j'étois voüée, ensevelie, & comme morte ; Mais du fond de mon cœur il s'éleve peu à peu une vapeur qui surmonte tous ces sentimens, & qui offusque ma raison & ma pieté. Vous regnez dans des endroits si cachez & si imperceptibles de ce cœur, que je ne puis vous y attaquer ; & quand je songe à rompre les rœuds qui m'attachent à vous, je sens que tous les efforts que je puis faire ne servent qu'à les resserrer davantage. Hé ! par pitié,

*I. Lettre d'Heloise*

aidez une miserable à renoncer à ses desirs , à soi même , & jusqu'à vous , s'il se peut. Si vous êtes un Amant , secourez une Maîtresse ; & si vous êtes un Pere , consolez une Fille. Ces noms ne scauroient-ils vous émouvoir ? Rendez vous à la pieté ou à l'amour. Si vous le faites , je vais me reconnoître Religieuse , sans plus profaner ma vocation. Me voilà prête à m'humilier avec vous devant les richesses de la Providence de mon Dieu , qui se sert de tout pour notre sanctification , qui par un effet de sa grace , purifie ce qui étoit impur dans son principe , qui , par une abondance de misericorde inconcevable & digne de lui seul , nous fait grace presque malgré nous , & nous dessille insensiblement les yeux pour entrevoir tant de bontez que nous ne voulions pas connoître. Je croyois finir , mais pendant que je suis en querelle avec vous , il faut que mon cœur épanche tous les soupçons & tous les reproches. Ce me fut , je vous l'avouë , une chose bien dure de voir que dans le dessein que nous avions pris de nous donner à Dieu , vous m'engageâtes à le faire avant que vous eussiez pris parti vous même. Quoi , apprehendiez vous de voir renouveler en moi l'exemple de la femme de Lot , qui regarda derriere elle en fuyant Sodome ? Si ma jeunesse & mon sexe vous faisoient craindre que je pusse retourner vers le siecle , mes manieres , ma fidelité , & ce cœur que vous deviez  
connoître

connoître devoient vous guérir de toute sortes de soupçons. Cette prévoiance injuste me toucha sensiblement. Quoi, disois-je, autrefois il étoit assuré de ma simple parole, & il faut à cette heure un Dieu & des vœux pour lui répondre de moi ? Quel sujet lui ai-je donné dans tout le cours de ma vie, qui pût luy faire soupçonner la moindre legereté ? J'aurois pû me trouver à tous les rendez-vous, & je balancerois à le suivre dans des Maisons de Sainteté ? Quoi ! moi qui m'étois fait la victime du plaisir pour satisfaire, j'aurois refusé d'être un holocauste d'honneur pour lui obéir ? Le vice a-t-il donc tant de charmes pour des âmes bien nées, que depuis qu'on a bû dans la coupe des pécheurs, on ne puisse prendre qu'à regret le Calice des Saints ? Ou bien avez-vous crû vous même être un meilleur Maître pour le vice que pour la vertu ? Croiez vous que je fusse plus aisée à persuader pour l'un que pour l'autre ? Non ce doute seroit injurieux à tous les deux ? La vertu est trop belle pour ne pas l'embrasser quand vous la découvrez. Tout a des charmes pour moi, quand vous le voulez. Rien ne m'est affreux ni difficile où vous paroissez. Je ne suis foible que quand je suis seule, & je ne doute que lorsque vous ne m'éclairez pas. Vous seriez moins negligent si vous aviez quelque chose à craindre ; mais que pouvez-vous craindre ? J'en ai

trop fait, c'est aujourd'hui qu'il faut que je triomphe de votre ingratitude. Lorsque nous vivions heureux, vous pouviez douter si c'étoit le plaisir qui me lioit à vous, plutôt que l'amitié. Mais, à cette heure, le lieu d'où je vous écris en fait la décision. Je vous aime ici du moins autant que dans le Siecle. Si j'eusse aimé la volupté, lors qu'on attenta sur vous, je n'avois que vingt ans. Quel âge, & qu'il restoit encore d'hommes au monde pour moi, Abailard n'y étant plus ? C'est donc pour l'amour de vous que dans un âge si convenable à l'amour je triomphe de l'amour même, en me jettant toute vive dans un Monastere. C'est à vous que je donne ces restes de beauté qui flétrit, les nuits une veuve ; & ces jours si longs que je passe sans vous voir, comme vous n'en pouvez jouir je les reprends de vous pour les offrir à Dieu, & je luy fais un second present de mes jours, de mon cœur & de ma vie. Je m'étends peut-être un peu trop sur tout ce que je souffre pour vous. On ternit l'éclat d'une bonne action lors qu'on en fait soi-même le Panegirique. Il est vrai ; mais quand on a affaire à des ingrats, on ne peut trop parler de ce qu'on fait pour eux. Si vous étiez de ce nombre, ce reproche vous diroit bien des choses : Mais non, vous n'en êtes pas. Que deviendrois je, hélas ! si vous méritiez ce reproche ? Irresoluë que je suis, je m'ap-



perçois que j'aime encore. Je ne dois néanmoins plus rien espérer. J'ai renoncé à la vie, au monde, & dépouillée de tout, je sens seulement que je n'ai pas renoncé à *Abailard*. En perdant mon Amant, je garde avec jalousie mon Amour. Vœux, Monastère, Je n'ai pas perdu l'humanité sous vos impitoyables règles. Vous ne m'avez pas fait un marbre en changeant mon habit. Mon cœur ne s'est point endurci en s'approchant de vous. Je suis encore aussi sensible que jamais à ce que j'ai été. Si c'est blesser votre empire que d'en user ainsi, servez-vous de mon Amant pour me remettre sous votre obéissance. Votre joug me sera léger, si la main le supporte. Vos exercices me deviendront aimables, s'il veut m'en montrer l'utilité. Retraite, Solitude, vous n'avez rien d'affreux, si je puis apprendre que j'aie quelque part dans son souvenir. Un cœur qui a été aussi touché que le mien ne le détermine pas si-tôt à l'indifférence. On hait, on aime bien des fois, avant qu'on puisse venir à bout d'être tranquille; & l'on se fait toujours de loin quelque espérance de n'être pas tout-à-fait oubliée. Oüi, *Abailard*, jete conjure par ces liens que je traîne ici, d'en relever le poids. Tu peux me les rendre aimables. Donne moi des maximes d'un saint amour. Ne pouvant plus être ton Epouse, je fais gloire d'être celle d'un Dieu.

Mon cœur dédaigneroit tout autre. Fais-moi connoître comment cet Amour divin s'éleve & se purifie ? Quand nous étions tous deux dans le monde, on n'entendoit que tes Chançons, qui aprenoient à tout le monde nos joyes & nos plaisirs. Presentement que nous sommes dans le Port de la grace, n'est il pas juste de parler avec moi de mon bonheur, & de m'apprendre ce qui peut l'entretenir ? Aiez pour moi, dans l'état où je suis, les mêmes complaisances que vousaviez dans le siecle. Sans changer de cœur, changeons d'objet. En quittant nos chançons, chantons des Hymnes. Elevons nos cœurs à Dieu & n'aions de transports communs que pour sa gloire. J'attens cela de vous, Dieu a un droit particulier sur le cœur des grands hommes qu'il a pris plaisir de former. Quand il les touche, il les ravit, & fait qu'ils ne parlent plus & ne respirent plus que lui, Jusqu'à ce que ce moment de grace arrive, pensez à moi, Ne m'oubliez pas. Souvenez-vous de ma tendresse, de ma fidelité, de ma constance. Aimez une Maîtresse. Cherissez une Fille, une Sœur, une Epouse. Songez que je vous ai aimé, que je vous aime encore, que je combats pour ne vous plus aimer. Quel mot ! Quel dessein ! Je frissonne, & mon cœur se revolte contre ce que je dis prest à l'effacer, Je finis cette grande Lettre, en vous disant, si vous voulez. ( & plutôt à Dieu que je le puisse ) pour jamais. Adieu.

## A V E R T I S S E M E N T .

**P**our bien juger de cette Lettre, il faut sçavoir l'état où se trouvoit Abailard lors qu'il l'écrivit. Après la Profession d'Héloïse, voulant se faire une nécessité de vaincre sa passion, & fatigué d'aimer inutilement, il entra dans une Maison de S. Benoïst, prit l'Habit, & y fit des Vœux. Il y avoit six mois qu'il étoit Profex, & qu'il tâchoit d'éteindre par ses larmes les restes de sa passion: il sembloit malgré sa Profession ne profiter gueres de sa solitude & de sa fuite. Sa naissante vertu & sa faible pieté se trouvoient comme étouffées sous la multitude des idées qui s'élevoient de son cœur, comme d'un fond dont l'amour s'étoit emparé, lors qu'il reçût une lettre d'Héloïse, qui ne servit qu'à l'embarasser davantage. Le Duc de Bretagne, dont il étoit né sujet, jaloux de la gloire de la France, qui possédoit alors tout ce qu'il y avoit de Savans dans l'Europe, le nomma dans ce emps à l'Abbaie de sainte Gildayse, pour

le revendiquer par ce bienfait , & l'engager par cette marque d'estime , à venir passer le reste de ses jours dans ses Etats. Il reçut cette grace avec joie , il crut en quittant la France , qu'il laisseroit sa passion , & qu'avec sa nouvelle dignité , il prendroit un nouvel esprit : mais il se trompa : le Ciel permet quelquefois pour punir nôtre vanité , que le plaisir d'un moment soit comme l'éciueil & le malheur de toute nôtre vie. L'Abaye de sainte Gildaïse est située sur un rocher que la mer bat de ses flots. Ce lieu si sauvage étoit propre pour nourrir un noir chagrin , ou pour faire naître une piété extraordinaire. Il n'y put tenir longtems contre une si violente passion , aussi foible qu'Héloïse , il est aussi à plaindre qu'elle ; & s'il est le premier à goûter les douceurs de la Grace , comme il paroît par quelques-uns de ses discours : c'est par intervalle , & cet attrait n'a pas de suite. Ce n'est donc pas ici un Maître ni un Directeur pour Héloïse , c'est un homme qui a aimé , qui aime encore , qui ouvre son cœur , & qui pour consoler une fille dont il est aimé , lui

fait voir ce qu'il souffre, & les efforts qu'il fait pour se détacher d'elle; les grands hommes sont souvent des tableaux des plus grandes foiblesses: & c'est dans l'emporcement de l'amour que la nature est la plus à plaindre; & que la volonté est la plus déreglée. C'est ainsi qu'il faut prendre le caractère d'Abailard, dans le tems qu'il a écrit cette lettre, puis qu'il est constant qu'il a donné sur la fin de ses jours des marques d'un retour sincere de détachement. Mais on ne vient à être vertueux que par degrez: la grace imite la nature, c'est peu à peu qu'elle forme les Saints. Un homme nourri de la lecture de tous les Poëtes: dont l'esprit étoit rempli des idées d'un Roman qu'il avoit fait, & de celles d'une grande passion qu'une catastrophe violente venoit de rompre, ne change pas aisément de cœur & de langage. Il faut qu'il desapprenne beaucoup de choses. L'Amant qui fuit n'est pas maître de l'amour. Pour faire des Vœux, on n'en est pas plus parfait: pour être savant en est on plus sage? Il est au moins à remarquer, que le Venerable Abbé Pierre de Clugny, a

rendu un témoignage autentique de la  
longue patience de ce grand Homme dans  
l'exacte observation de sa Règle. Nous  
nous appercevons bien déjà que ses expres-  
sions ne sont pas si tendres, si fortes, ni si  
animées que celles d'Héloïse, quoi qu'elles  
le soient encore trop. Je veux croire que cet-  
te difference vient de ce que la pieté com-  
mence à l'emporter sur l'amour. Quoiqu'il  
en soit, je puis assurer que la Traduction  
est fidelle & conforme à la pensée de  
l'Auteur.

L E T T R E

A H E L O I S E

SA TRES CHERE SOEUR.

EN JESUS-CHRIST.

A B A I L A R D ;

S O N F R E R E

*dans le même JESUS-CHRIST.*

**S**ij'avois eu lieu de croire qu'une Lettre, qui ne s'adressoit point à vous, dût tomber entre vos mains, ie me serois bien donné de garde d'y mêler la moindre chose qui eut pu vous rapeller le souvenir de nos aventures passées. Je traçois confidemment à un ami le cours de mes disgraces, pour le rendre moins sensible à une perte qu'il venoit de faire. Si par cet artifice je viens essuyer des larmes que cetté triste peinture vous fait encore verser. Je viens mêler ma douleur avec la vôtre, & repandre mon cœur devant vous. Je vais découvrir à vos yeux le trouble & le secret de mon ame, que ma vanité m'avoit jusques ici fait cacher au reste du monde, & que vous m'arachez vous.

F s.

même malgré moi. Il est vrai qu'affligé par les malheurs que nous avons ressentis, voyant qu'il n'y avoit plus de changement à attendre dans nos conditions, & que ces jours heureux qui nous ont séduit, étant passés, il ne nous restoit plus que le pénible exercice d'en effacer de nôtre esprit la trace profonde, je souhaitai trouver dans la Philosophie & dans la Religion un remède à ma disgrâce. Je cherchai un azile pour me défendre de l'Amour; je suis venu jusqu'à cette triste épreuve, que de faire des Vœux pour endurcir mon cœur. Mais qu'ai je gagné? Si ma passion a été contrainte, mes idées & mes sentimens me demeurent. J'ai beau me dire que je veux vous oublier, je ne peux y parvenir sans vous aimer encore, & c'est avec plaisir que j'y pense. Ma passion ne s'affoiblit pas par les retours que je fais sur moi même pour m'en délivrer. Le silence qui m'environne me la rend plus sensible; desoccupé de tout, c'est l'affaire de toute mon oisiveté jusqu'à ce que rebuté par des efforts inutiles; je commence à me persuader que c'est un soin superflu de travailler à m'en défaire, & que c'est assez de sagesse pour moi, que de ne découvrir qu'à vous mon desordre & mes faiblesses. Je m'éloigne de vous dans le dessein de vous fuir comme mon ennemie, & je cherche incessamment à vous retrouver dans mon esprit & dans ma pensée. Je rapelle



vôtre image dans mon souvenir , & dans ces inquiétudes différentes , je me trahis & me contredis moi-même de la maniere la plus sensible. Je vous haïs , & je vous aime ; la honte me presse de tous côtez , je crains dans ce moment de vous paroître plus indifférent que vous ne l'êtes , & j'ai honte en même-temps de découvrir mon trouble. Que nous sommes foibles ! nous nous apuyons sur la Croix de J E S U S - C H R I S T , aurions-nous si peu de courage , & l'incertitude qui agit votre cœur , pour vouloir servir à deux Maîtres , le feroit il sentir au mien ; Vous voyez qu'elle est ma confusion , ce que je me reproche & ce que je souffre. La pieté me redemande pour la vertu , puisque je n'ai rien à esperer pour l'amour : m'ais l'amour à ses droits encore dans nôtre imagination ; son commerce s'entretient par les plaisirs passez : nôtre memoire nous tient lieu de Maîtresse. La pieté & le devoir ne sont pas toujours les fruits de la retraite. On aime dans les deserts , quand la rosée du Ciel n'y tombe point , ce qu'on ne devoit plus aimer. Les passions dans les hommes irritées par la solitude , occupent ces regions de la mort & du silence ; & il est rare qu'on y fasse veritablement ce qu'on y devoit faire , y aimer Dieu seul , & le servir. Si J'avois toujours eu de pareils sentimens , je vous aurois mieux instruite. Vous m'appelez votre Ma-

tre , il est vrai , on vous confia à mes soins , je vous vis ; je ne me connus plus ; je m'empressai de vous enseigner des sciences vaines , il vous en coûta vôtre innocence , & j'en perdis la liberté. Vôtre Oncle à qui vous étiez chère , devint mon ennemi , & le vengea. Encore si en cessant de pouvoir me satisfaire dans ma passion , j'avois pû cesser de vous aimer , j'aurois dequoi me consoler dans mon indifférence. Mes ennemis m'auroient donné ce repos , qu'Origene acheta par un crime , & ce que le Ciel refusa à l'Apôtre après beaucoup de larmes. Que je suis à plaindre ! mon malheur ne rompt pas mes chaînes , ma passion s'irrite de ma foiblesse , & le penchant que je conserve pour vous parmi tant de disgraces , me rend plus malheureux que mes maux mêmes. Je me reconnois cent fois plus coupable avec vôtre idée au milieu de mes larmes , que je ne l'étois avec Heloise étant en liberté : sans cesse je pense en vous , sans cesse je rapelle cette journée où vous commençâtes de me donner des marques de votre tendresse. Dans cet état , Seigneur , si je cours me prosterner au pieds de vos Autels , si je vous prie d'avoir pitié de moi , pourquoi le feu de vôtre Esprit pur ne consume-t'il pas l'holocauste qui vous est présenté. Pourquoi laissez vous recommencer le supplice qui m'accable ; Cet habit de Penitence dont je me suis revêtu , sembloit devoir interresser le

Ciel à me traiter plus favorablement ; mais il est inflexible , parce que nôtre passion vit encore en nous : elle est couverte d'une cendre trompeuse , & ne peut s'éteindre que par une grace particuliere. Nous trompons les hommes , mais rien n'est couvert à Dieu. Vous dites que c'est pour moi que vous vivez sous ce Voile qui vous charge , pourquoi par ces mots profaner vôtre vocation ? A quoi bon irriter par un blasphème un Dieu ja'oux ? J'esperois qu'en m'éloignant de vous , vous changeriez de sentimens ; j'esperois à mon tour , que Dieu me délivreroit du tumulte de mes sens , & de la contradiction qui regne en moi. On meurt dans le cœur de ceux qu'on ne voit plus , comme ils meurent dans le nôtre : L'absence est le tombeau de l'amour. Mais pour moi , l'absence est un souvenir inquiet de ce que j'aime , qui m'en raproche sans cesse. Je me flatois qu'en ne vous voiant plus , vous occuperiez ma memoire , sans troubler mon esprit , que la Bretagne , que la Mer m'inspireroient d'autres pensées : que mes jeûnes , que mes études vous pourroient effacer peu à peu : Mais malgré ces jeunes severes , & ces études redoublées ; en dépit du climat & de deux cens lieuës qui nous separent , vôtre image telle que vous me la peignez sous vôtre Voile , confond toutes mes resolutions. Que n'ai je pas tenté ; J'ai armé mes propres mains contre moi ; j'ai épuisé

né mes forces par des exercices continuels ; je  
 commente S. Paul ; je combats Aristote ; je fais  
 tout ce que je faisois lorsque je ne vous aimois  
 pas , en vain , rien ne me veut servir contre  
 vous. N'ajoutez pas à mes chagrins vôtre con-  
 stance : oubliez , s'il se peut , vos faveurs , &  
 le droit qu'elles vous ont acquises sur moi ;  
 souffrez que je sois indifférent , j'envie le bon-  
 heur de ceux qui n'ont jamais aimé ; quel est  
 leur repos ! Que les plaisirs ont de r. tous  
 amers ! Je n'en suis que trop persuadé : mais  
 pour être détrompé de l'amour , je n'en suis  
 pas guéri : tandis que mes réflexions le con-  
 damnent , mon cœur se déclare pour lui. Je  
 suis à plaindre , de ne pouvoir me défaire  
 d'une passion que tout aide à détruire , le lieu  
 ma personne , mes disgrâces. Je cede , sans  
 songer que ma résistance effaceroit mes fautes  
 passées , & me procureroit en leur place des  
 merites & du repos. Qu'est il besoin que  
 vôtre éloquence se déploie pour me reprocher  
 ma fuite & mon silence ; Epargnez-vous les  
 descriptions de nos rendez vous , & vôtre ex-  
 actitude à vous y trouver : sans ces idées sédi-  
 tieuses , j'ai assez à souffrir. Que la Philo-  
 sophie nous donneroit d'avantages sur les au-  
 tres hommes , si par cette étude nous ap-  
 prions à gouverner nôtre cœur au milieu de  
 nos passions : mais qu'on doit être humilié  
 quand on n'en est plus le maître. Combien  
 d'efforts ? Combien de rechûtes ? Quelles

agitations? Quel temps considerable se passe durant cette confusion sans être maître de sa raison, sans jouir de son espoir, de son cœur? Quelle imposture occupation que d'aimer & que la vertu est précieuse, même par rapport à nôtre repos! Retravez vous vos emportemens, jugez de mes folies; contez, si vous le pouvez, nos soins, nos chagrins, nos inquietudes; mettez à part ces choses, & laissez à l'amour ce qu'il a de douceur & de plaisir, qu'il lui en reste peu. Et cependant, pour l'ombre de ces plaisirs qu'ont paru d'abord, on est si foible toute la vie, que nous sommes forcez aujourdhui de nous écrire tout couverts que nous sommes de sac & de cendre: Plus heureux cent fois, si par nos humiliations & par nos larmes, nous pouvions rendre notre patience assurée. L'amour du plaisir ne s'attache pas de l'aimer par des efforts extraordinaires; il y a tant de Partisans chez nous, qu'il est difficile de se plaindre à soi même comme un crime. Quelle aveu auroi-je jamais de mon peché si les personnes qui en sont le sujet ne sont toujours précieuses? Par quel moien separer d'elles cet amour que je dois détester? Mes larmes seroient elles assez ameres, quand elles couleroient en abondance, pour me le rendre odieux. Il y a toujours je ne sçai quel goût à pleurer pour un objet aimable. On ne distingue pas assez en pleurant, ce qui est penitence,

ou amour. La mémoire du crime, & la mémoire de l'objet qui nous enchante, sont bien proches pour se diverfer si tôt & l'amour de Dieu, quand il commence, n'aneantit pas celui de la creature. Quelles excuses ne trouverois-je point en vous, si les crimes s'excusoient? Inutiles honneurs, enbarassantes richesses, vous ne m'avez jamais tenté; mais ces graces, cette beauté, cet air que je vois encore, ont été cause de ma chute: vos premiers regards furent mes premiers crimes: vos yeux, vos discours penetrent jusqu'au fond de mon cœur; & malgré la gloire & l'ambition qui l'envelopoient, & qui sembloient le défendre, l'amour fut le maître. Dieu pour me punir, m'y abandonna. Sa Providence a permis ensuite les changemens qui sont, arrivez. Vous n'êtes plus du monde, vous y avez renoncé; je suis un Religieux, un Solitaire, ne profiterons nous point de l'état où nous nous trouvons? En voulez vous à ma pitié, elle ne fait que de naître? Faut-il abandonner mon Couvent, je n'y fais que d'entrer? Sont ce mes Vœux qu'il faut abjurer, je les viens de faire entre les mains de Dieu? Où fuitois je sa colere en les violant? Laissez moi trouver mon repos dans mon devoir. Qu'il est difficile d'en venir là. Moi seul dans ce Cloître, agité de mes chagrins, je passe des jours & des nuits sans fermer l'œil. Mon amour devient plus cruel parmi

Heureuse indifférence de ceux qui m'environnent ; & mon ame est toute à la fois pénétrée de sa douleur & de la vôtre. Quelle perte n'ai-je pas fait , quand j'envisage votre constance ? Quelles douceurs n'aurois je point goûté ? Je ne devrois pas vous avouer ces foiblesses , je sens que je fais une faute. Si je vous avois montré plus de force d'esprit , je vous aurois peut-être irritée contre moi , & vous auriez donné à votre dépit , ce que votre vertu ne sçauroit obtenir. Si dans le monde j'ai rendu mes foiblesses publiques par de petits vers & par des legeres chansons , les autres obscurs de cette Maison ne devroient ils pas les couvrir au moins par une piété aparente. Je suis encore le même : si j'évite le mal , je n'y fais pas le bien. Il faudroit joindre ces deux choses pour rendre cette demeure heureuse. Qu'il est difficile , dans le trouble où je suis ; La bien sceance , le devoir , la raison , qui sur d'autre sujets me font garder quelques mesures , se montrent ici inutilement. L'Evangile est un langage que je n'entends plus , dès qu'il combat mon attachement. Ces sermens que j'ai fait à la face des Autels , me sont d'un foible secours , quand il faut que je m'opose à vous. Je n'écoute parmi tant de voix qui m'appellent à mon devoir , que le secret chagrin d'une passion desesperée ; sans goût pour la vertu , sans attention pour mon état , sans apli-

cation pour l'étude ; mon imagination me transporte sans cesse où je ne devrois pas être, & se revolte quand je veux l'en détourner. Je sens une contestation éternelle de mon inclination & de mon devoir. Je ne trouve en moi qu'un Amant insensé, & plus de raison ; inquiet au milieu de ce silence, agité dans la paix où nous vivons, & dans ce lieu de repos. Que cette situation est honteuse ! Ne me traitez plus, je vous prie, de Fondateur, ni de grand Homme ; tant de foiblesses ne s'accordent pas avec vos éloges. Je suis un misérable pecheur qui prosterné devant mon Juge, la bouche colée à terre, mêle dans la poussière mes soupirs avec mes larmes ; dans les momens que la grace & la raison m'éclairent. En cette posture, venez me solliciter à vous aimer ; venez, si vous l'osez, vêtue comme vous l'êtes, vous mettre entre Dieu & moi, & servir de muraille de séparation. Venez m'ôter des pensées, des soupirs, & des Vœux que j'ône dois qu'à lui. Soiez le secours des demons, & l'instrument de leur fureur. Que ne pouvez vous point sur un cœur dont vous connoissez le foible & les retraites ? Mais plutôt contribuez en vous retirant, à me sauver. Laissez-moi éviter ma perte, je vous en conjure par cette amitié autrefois si chère, & par nos maux communs. Il y aura toujours de l'amitié à ne m'en plus témoigner. Je vous remets



toutes vos promesses & tous vos sermens  
Soiez toute à Dieu, à qui vous vous êtes en-  
gagée, je ne m'oposeraï point à ce dessein,  
Heureux, si je vous perds ainsi ! On verra  
dans ce moment un Religieux en moi, & en  
vous le modele d'une Abesse. Dédomma-  
gez-vous par un choix si glorieux. Préparez  
un nouveau spectacle aux Anges & aux hom-  
mes par votre vertu. Humble parmi vos Fil-  
les, & assidue dans votre Chœur, exacte dans  
votre Rég'e, apliquée à la lecture, mettez à  
profit tout votre loisir. Avez vous acheté si  
peu cher votre vocation, pour ne vouloir  
pas vous en servir à vous rendre heureuse ?  
Après vous être laissée tromper par une do-  
ctrine fausse, & par des instructions crimi-  
nelles, ne résistez pas à ces conseils que la  
Grace & la Religion m'inspirent. Je vous l'a-  
vouërai, je me suis cru jusqu'ici un meilleur  
Maître pour inspirer le vice, que pour exci-  
ter à la vertu ; Ma fausse éloquence n'a brilé  
que pour de faux biens ; mon cœur enivré  
de la volupté, n'a eu des termes propres &  
touchans que pour la faire sentir. La coupe  
des pecheurs répand sur ses bords une dou-  
ceur si trompeuse ; on se penche si naturelle-  
ment pour en goûter qu'il ne faut que l'of-  
frir. Le Calice des Saints au contraire se  
boit avec amertume, il afflige, & revolte la  
nature : Vous me reprochez cependant ma-  
laidité à vous le présenter ; je souffre vo-

lontiers ces plaintes. J'admire l'impatience que vous avez témoignée de vous charger de l'habit de la Religion ; Portez avec fierté ce poids sacré de cette coupe précieuse , que vous avez reçûë si hardiment : beuvez ce Calice de salut , jusqu'à la lie , sans détourner des yeux incertains sur moi. Laissez-moi , en m'éloignant de vous , obeïr à l'Apôtre , qui me dit , Fuyez. Quand vous me conjurez de revenir , sous prétexte de piété , vôtre empressement m'est suspect , & le sentiment que j'aurois d'y répondre. Mes paroles auroient à rougir si l'on peut ainsi parler , après l'histoire de ma vie. L'Eglise jalouse de sa gloire , veut qu'on appelle les enfans à la vertu , par la vertu même ; & quand on est près de Dieu , par une-conduite irréprochable , on est en droit d'y attirer les autres. Oublier Heloïse , ne plus la voir , est ce que le Ciel demande d'Abailard. N'attendre rien d'Abailard , en perdre jusqu'à l'idée , est ce que le Ciel demande d'Heloïse. L'oubli est en amour la pénitence la plus nécessaire , & celle qui coute le plus : Il est aisé de raconter ses fautes ; combien d'indiscrets s'en font un second plaisir , loin de s'en accuser avec humilité. Le seul moyen de retourner à Dieu est de négliger la creature qu'on a adorée , & d'adorer Dieu qu'on a négligé. Quelle violence ! il faut se la faire , & se sauver par cet effort. Pour faciliter ce projet , apprenez pour-

quoï je vous pressai de faire des Vœux avant que je me fusse engagé. Pardonnez à ma fin-  
cesité, & au dessein que j'ai de meriter votre  
indifference & votre haine, si je ne vous ca-  
che rien d'un détail que vous avez sou-  
haité.

Quand je me vis accablé de mon malheur, ma foiblesse me rendit jaloux, de tous les hommes ie me fis des rivaux, l'amour a plus de soupçons qu'il n'a de confiance. Je craignois beaucoup de choses, parce que j'avois beaucoup à me reprocher; & tourmenté de mon exemple, il me sembloit que votre cœur dans l'habitude d'aimer, ne seroit pas long-tems sans prendre un nouvel engagement. Un jaloux croit aisément les choses les plus fâcheuses. Je voulois me voir bien tôt hors d'état de douter de vous. Je me pressai de vous faire connoître qu'il étoit de la bien-séance de vous dérober aux regards envieux, que votre pudeur le demandoit, que notre amitié pouvoit l'exiger; que votre seureté le vouloit; que vous aviez tout à craindre après mon châtement, & qu'il ne vous restoit que l'azile d'un Convent. Je vous fais justice, rien ne fut plus aisé que de vous le persuader. Ma jalousie triomphoit en secret de votre innocente felicité; & tout triomphant que j'étois, je ne vous donnois pas à Dieu de bon cœur. Je retenois autant que je pouvois mon present; & je ne laissois échaper que

par le desir que j'avois de l'ôter tout entier aux hommes. Je ne vous portois pas en Religion pour y trouver vôtre bonheur, je vous y condamnois comme un barbare qui veut perdre ce qu'il ne peut emporter avec soi. Cependant vous écoutiez mes discours avec douceur, vous m'interrompiez même par quelques larmes; & mouillée de vos p'eurs, vous me pressiez de vous marquer laquelle de ces Maisons avoit le plus mon estime. Que je me sentis soulagé de vous y voir enfermée ! Je respirois alors, & j'eus la consolation de penser que vous n'étiez pas restée long tems dans le monde après ma disgrâce, & que vous n'y rentreriez jamais. Cet état étoit encore douteux, il me sembloit qu'il n'y avoit de résolutions éternelles pour des femmes, que celles que la nécessité a fixées par des Vœux. Il me falloit ces Vœux & un Dieu pour caution, pour me répondre de vous. Demeures saintes, demeures assurées, aziles impenetrables, que vous m'avez ôté d'inquietudes ! La Religion, la Pieté sont une garde exacte autour de vos hauts murs & de vos portes herissées. Quel repos pour un jaloux ! hé, que je l'attendois avec impatience ! Chaque jour j'allois timidement vous exhorter à ce sacrifice. J'admirois, sans vous en parler, un certain éclat de beauté que je n'avois pas encore trouvé en vous ; soit que ce fut la fleur d'une vertu naissante, ou le pressentiment de

la perte que j'allois faire. Je n'en examinai point la cause par desespoir, je me hâtois seulement d'avancer votre Profession. Je fis entrer de part dans mon crime votre Prieure par une dot criminelle, dont j'achetai chez elle le droit de votre sepulture. Les Professes de cette Maison, que je pratiquois aussi pour avoir leurs suffrages, que je venois de payer, vous cachotent, par mon ordre, leurs scrupules & leurs chagrins. Je ne negligois rien, ni les petites choses, ni les grandes. Si vous eussiez échappé à toutes nos embûches, je ne m'étois pas engagé, je voulois avoir la liberté de vous suivre par tout; & mon ombre attachée à vos pas, vous auroit jetté dans une confusion ou dans une crainte qui auroit été pour moi une consolation sensible. Mais, graces au Ciel, vous vous resolûtes à prononcer des Vœux; je vous accompagnai avec effroi jusqu'au pied des Autels. Lors que vous y eûtes porté votre main, & touché la nape sacrée, je vous entendis de mes propres oreilles prononcer distinctement ces mots trenchans, qui vous separoient d'avec tous les hommes. Je vous entendis prononcer ces paroles meurtrieres, qui coupent des deux côtez, & qui portent par tout également la mort, jusques là que votre beauté & votre âge m'avoient semblé s'oposer à votre dessein, & me menacer de quelque retour. Une petite tentation ne pouvoit elle point vous changer? un de-

mon du Midi n'étoit il point à craindre ? A l'âge de vingt deux ans peut-on s'oublier entièrement soi même A cet âge , qui est le regne de la liberté , où tout semble permis , le monde ne meritoit-il plus un de vos regards ? Que je vous ai fait d'injustices ! Que je vous ai donné de foiblesses ! Vous n'ériez dans mon imagination que legereté , qu'inconstance : mais une fille au bruit des flâmes & de la chute de Sodôme , ne pouvoit-elle point tourner la tête , & regretter quelqu'un ? J'observois vos yeux vos mouvemens , vos démarches , tout me faisoit trembler. Vous pouviez apeller trahison , perfidie , assassinat , une conduite si intéressée , & qui ne regardoit que ma propre satisfaction. Un amour qui ressemble si fort à la haine , doit irriter le dernier mépris , & exciter votre colere. Oüi , je veux que vous sçachiez que dans ce moment où je fus convaincu de tout votre dévouëment , où je vous trouvai même la plus digne de toute ma tendresse & de ma reconnaissance , je pensai que je ne pourrois plus vous aimer , qu'il étoit tems de cesser de vous donner des soins & des marques d'amitié ; que vous étiez désormais le soin de Dieu , par la qualité de son Epouse. Ma jalousie semble s'éteindre , Dieu pour rival n'est point à craindre : plus tranquille que je n'avois été jusqu'ici , j'osai faire des prieres , pour lui demander de vous ôter de devant  
mes

mes yeux ; & de vous arracher de mon cœur mais il n'étoit pas tems de lui faire ces prières précipitées ; j'étois de trop mauvaise foi devant lui pour être exaucé , lui qui voit l'abîme & le secret des cœurs , trouva que le mien n'étoit pas d'intelligence avec mon esprit : la nécessité & le desespoir étoient l'ame de mon action ; sans y penser j'insultoïis au Ciel , bien loin de faire un véritable sacrifice : Il rejetta sur moi & mon offrande & ma prière , & sa Justice continua mon supplice , en m'abandonnant à l'amour. Ainsi coupable de nos Vœux , coupable de l'amour qui les a précédés ; je dois être tourmenté toute ma vie. Si Dieu parloit à votre cœur , comme il parla à celui d'une Religieuse : dont la première innocence l'engage à la combler de mille douceurs , j'aurois de quoi me consoler : Mais vous voir tous deux les victimes d'un amour criminel ; voir cet amour nous insulter , & se couvrir de nos habits mêmes comme d'étendarts qu'il a enlevés à la sainteté de nos Vœux , c'est ce qui me fait fremir. Est-ce un abandonnement de la part de Dieu ; ou sont-ce les suites de cette longue yvresse d'un amour profane ? Pour dire que l'amour est une yvresse , un poison , il faut être éclairé de la Grace ; cependant c'est un mal qu'on aime. Mais dans cet égarement le sentiment de nôtre misère est le commen-

cement de nôtre misere est le commencement de vôtre guérison. Qui ne sçait qu'il est de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autre fondement, de sa misericorde, que la foiblesse même de l'homme? Lors qu'il nous laisse voir cette foiblesse que nous en soupirons, il est prêt de faire éclater sa Toute puissance pour nous en relever. Disons pour nôtre consolation, que ce que nous souffrons est une de ces tentations longues & terribles qui troublent quelquefois les meilleures vocations. Dieu sçait se prêter aux hommes, pour adoucir leur misere, quand il est à propos. Il voulut, lorsque vous prîtes le Voile, vous attirer par de certains mouvemens de la grace, & vous accoûter à lui. Je vis vos yeux, en me disant adieu, s'atacher à un Crucifix : vous fûtes plus de six mois sans m'écrire un billet ; je ne vis durant ce long tems personne de vôtre part : J'admirois ce silence que je n'osois blâmer, & que je ne pouvois imiter. Je vous écrivis, vous ne me fîtes point de réponse. Votre cœur étoit fermé ; ce jardin de l'époux étoit ouvert, il s'en est dérobé, vous êtes restée seule, en s'éloignant de vous, il vous éprouve ; rappelez-le, & travaillez à le posséder. Il faut le secours d'un Dieu pour rompre nos chaînes. Nous avons trop aimé pour nous quitter de nous mêmes. Nos folies ont pénétré jusques



Dans les lieux les plus saints. Nos liaisons ont scandalisé tout un Royaume. On les lit, on s'y plaît; l'amour les a déctées comme il les a fait faire. Nous sommes la consolation de la mauvaise conduite de la jeunesse qui pêche après nous, croit moins pecher. Nous sommes des coupables dont la penitence est tardive, mais qu'elle soit sincere. Reparons autant qu'il est possible les maux que nous avons faits. Et que la France, qui a été témoin de nos égaremens, s'étonne de la rigueur de nôtre penitencé. Confondons ces imitateurs de nos crimes. Prenons le parti de Dieu contre nous mêmes, & présentons par là ses jugemens: Nos déreglemens passez demandent des larmes, de la honte, de la tristesse, pour être expiez. Faisons ces victimes de notre cœur. Rougissons, pleurons si dans les foibles commencemens nôtre cœur n'est pas entièrement à vous, Seigneur, qu'il sente au moins qu'il y doit être. Attachez vous, Heloise, aux reliés honteux d'une passion qui s'est trop établie. Songez que la moindre de vos pensées pour un autre que pour un Dieu est un adultere. Si vous me voiez ici avec mon visage décharné: l'air sombre, environné d'un nombre de Moines l que la qualité qu'on me donne de sçavant allarme, que ma maigreur offense; comme si je projettois une reforme. Que diriez-vous de mes lâches soupirs, &

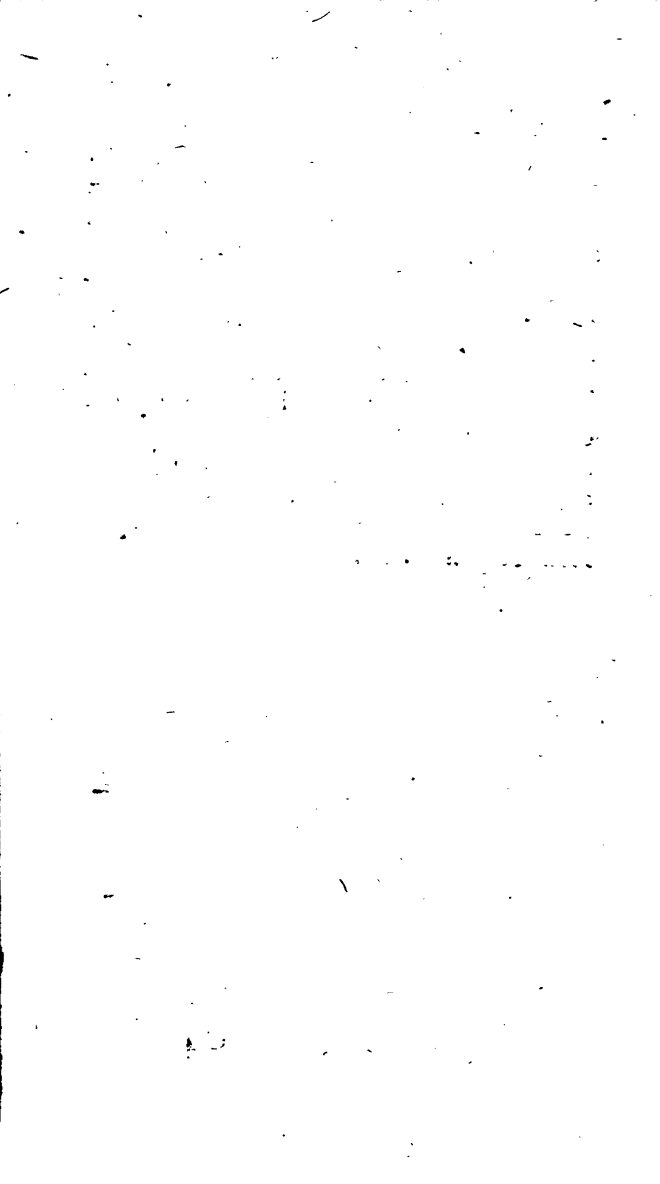
de ces inutiles larmes qui trompent ces hommes credules ? Je suis abatu sous l'amour , & non pas sous la Croix ; plaignez-moi , & vous en dégagez. Si c'est mon ouvrage , comme vous le dites , que votre vocation ne m'en ôte point le mérite par vos inquietudes continuelles. Dites moi que vous voulez honorer cet habit qui vous couvre , par le plaisir d'une retraite interieure. Craignez Dieu , pour vous défaire de vos foiblesses. Aimez-le , si vous voulez avancer dans la vertu ; ne vous ennuiez point dans le Cloître , c'est la demeure des Saints ; embrassez vos liens , ce sont les chaines de JESUS CHRIST ; il les porte avec vous , si vous les portez avec respect. Sans être fatouche d'une passion qui vous possède encore , aprenez de vôtre misere à secourir la langueur de vos Sœurs ; ayez compassion d'elles en envisageant vos défauts ; & si quelques sentimens trop naturels vous importunent , allez au pied du Crucifix demander misericorde , il a des plaies ouvertes ; ce sont les retraites de la Colombe , gemissez auprès de ce Dieu mourant ; à la tête d'une Communauté , ne soyez pas esclave , & commandant à des Reines , commencez sur vous à vous faire obeïr. Rougissez de la moindre revolte de vos sens. Sachez qu'au pied des Autels on sacrifie en bien des manieres aux Anges prévaricateurs , & que l'enceps le plus

agréable, qui puisse leur être offert, est celui qui dans ces lieux redoutables brûle sur le cœur d'une Religieuse, quand il est sensible à la passion & à l'amour. Si dans le monde votre ame s'en fait une habitude & une occupation de sa tendresse, n'en ressentez désormais que pour JESUS-CHRIST; regrettez tous les momens d'une vie que vous avez abandonnée au monde & au plaisir. Redemandez les moi, c'est un vol dont je suis chargé. Soyez plus hardie, venez jusqu'à me les reprocher. J'ai été votre Maître, ce n'a été que pour vous enseigner; vous m'appellez votre Père, avant cet éloge j'ai mérité celui de parricide; je suis votre Frere, c'est par la Société de nos crimes que cet avantage m'est dû. On me dit votre mari c'est après un scandale public. Si vous avez abusé de la sainteté de tant de noms augustes dans la souscription de votre Lettre, pour flater votre passion & me faire honneur, effacez les pour mettre ceux de parricide, de scelerat, d'ennemi; qui a conspiré contre votre réputation, troublé votre repos; souillé votre innocence. Vous perissiez par mes soins, sans effet singulier de la grâce, qui pour vous sauver, m'abat au milieu de ma course. Voilà l'idée que vous devez avoir d'un transfuge, qui cherche à éloigner de vous l'assurance de ne vous voir jamais. Quand l'amour a été sincere, que l'on a de

peine à se déterminer à n'aimer plus ? Il est plus aisé mille fois de renoncer au monde qu'à l'ambus. Je le haïs ce monde trompeur, infidèle. Je n'y pense plus. Mais sans cesse dans l'attente mon cœur me fera sentir la douleur de vous avoir perdus & s'y attachera malgré toutes les lumières de mon esprit. Cependant quand je serois assez lâche pour me dédire de ce que vous avez dit, ne souffrez plus que je m'offrè à vos pensées qu'à vos dernières tentures. Songez que mes premières soins ont été de séduire votre raison, que j'ai mis en doute votre salut. Vous perdez par moi, je perissois avec vous. Les mêmes flots un même naufrage nous en glauroit. Nous attendions la mort indifféremment & une même mort nous portoit avec rapidité aux mêmes supplices. Dieu providence détourné ce coup. Que ce soit par un naufrage que nous arrivions au port que nous importer d'illy a des personnes que la bonté de Dieu ne sauve que par un malheur. Que mon salut soit le fruit de vos prières. Que je le doive à vos larmes & à votre pitié. Quelque rempli qu'on soit, Seigneur, de l'amour d'une de vos créatures, votre main se fait tirer du cœur, quand il lui plaît, ces idées qui occupent toute l'étendue. C'est àimer plus véritablement. Héloïse, que de la laisser par mon détachement & par mon absence dans le repos que donnent la retraite & la

**V**ertu. Je l'ai résolu. Cette Lettre sera ma dernière faute. Adieu.

Si je meurs ici , j'ordonnerai que mon corps soit porté au Paraclet. Vous me verrez en cet état , non pour vous demander des larmes , il n'en sera plus le tems. Versez en aujourd'hui pour éteindre le feu qui me brûle. Vous me verrez alors pour fortifier votre pieté de l'honneur de ce cadavre , & ma mort plus éloquente que moi , vous dira ce qu'on aime quand on aime un homme. J'espère que vous voudrez bien , quand vous aurez accompli le tems de votre vie , être inhumée auprès de moi , vos froides cendres ne seront pas à craindre , & mon tombeau en sera plus riche & plus connu.



## AVERTISSEMENT.

**L**A premiere Lettre d'Heloïse, & la  
 réponse d'Abailard, ont fait assez  
 connoître qui étoient ces deux Amans.  
 Tous ceux qui savent le commencement  
 de leur infortune, sont touchez de leur  
 plainte, & souhaitent apprendre la suite  
 de cette histoire, cela fait esperer que  
 cette lettre sera reçüe favorablement.

Heloïse paroît plus que jamais em-  
 portée par sa passion. Dans les commen-  
 cemens de sa retraite au Paraclet, le vœu  
 solennel qu'elle venoit d'y faire. les hauts  
 murs, les grilles d'un Convent inaccessi-  
 ble, l'éloignement d'Abailard, & sur-  
 tout la cruauté de Fulbert, avoit, en l'a-  
 cablant, fait taire son amour. Elle reçoit  
 une lettre d'Abailard, ce feu devient plus  
 ardent que jamais. Irritée par les obsta-  
 cles que la fortune a mis à son bonheur,  
 elle ne garde plus aucune mesure dans  
 cette seconde lettre. Elle se plaint de l'é-  
 tat malheureux où elle est: ce n'est pas  
 une Religieuse timide qui combat un pen-  
 chant dangereux, c'est une Amante éper-

due qui dit tout ce qu'un amour violent lui inspire. Elle s'abandonne à ses transports, & fait quelquefois des retours sur elle-même. Ingenieuse dans l'une & dans l'autre, elle repete quelquefois des choses qu'elle a déjà dites dans sa première lettre. Il est pardonnable à ceux qui ont bien aimé de redire ce qui les a le plus vivement touchés, & on ne doit pas me blâmer d'avoir fait une Traduction fidelle.

Quelques sentiments qu'Héloïse fasse ici paroître, il est certain qu'enfin elle fit une penitence sincere de ses fautes passées. Ce qu'elle craignoit si fort arriva, elle eut le malheur de survivre à Abailard: mais ayant épuré toutes ses pensées, si elle conserva le souvenir de son Amant, ce fut dans les prieres qu'elle faisoit incessamment au Ciel. Plusieurs Auteurs dignes de foi ont porté ce témoignage: Je pourrois citer ce qu'ils en ont dit mais je crains d'ennuyer le Lecteur.



SECONDE LETTRE  
A ABAILLARD.

SON BIEN-AIME

EN JESUS-CHRIST.

HELOÏSE

S A B I E N - A I M E E

*dans le même JESUS-CHRIST.*

**J'**ai lû avec empressement la Lettre qu'on m'a renduë de votre part : j'esperois, malgré tout mon malheur, n'y trouver que des sujets de consolation ; mais que les Amans sont ingenieux à s'affirger ; Jugez de la delicateste & de la force de mon amour, par ce qui cause le trouble & la douleur de mon ame. L'inscription de votre Lettre m'a alarmée. Pourquoi, en me l'adressant, avez-vous placé le nom d'Heiloïse avant celui d'Abailard ? Pourquoi cette distinction injuste & cruelle ? C'est votre nom, c'est le nom d'un Pere & d'un Epoux que mes regards curieux vouloient trouver : Je ne cherchois pas le mien, je voudrois l'oublier, comme la cause de votre infortune. Les loix

de la bien seance, la qualité de Maître & de Directeur que vous avez sur moi, s'oposera à ces manieres respectueuses, & l'amour vous commande de les bannir : vous ne le sçavez que trop. Est ce ainsi que vous m'écriviez avant que la fortune jalouse eût traversé mon bonheur ? Je le vois, votre cœur m'échape, vous avancez dans le chemin de la pieté plus que je ne voudrois ; vous faites de trop grands progrès. Hélas ! je suis trop foible pour vous suivre : daignés au moins m'attendre & m'animer par vos conseils. Aurez-vous la cruauté de m'abandonner ! Cette crainte penetre mon cœur : Mais les présages affreux que vous semblez me donner de votre mort, la peinture que vous faites sur la fin de votre Lettre me met hors de moi-même. Ah ! cruel Abaillard, vous deviez arrêter mes larmes, & vous les faites couler : vous deviez calmer l'agitation de mon cœur, & vous y jetez le desespoir. Vous voulez qu'après votre mort je prenne soin de vos cendres, & que je vous rende les dernieres devoirs : hélas ! dans quel esprit avez-vous conçu ces tristes pensées, & comment avez vous pû nous les tracer ? La crainte de me causer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main ! Vous ne songiez pas, sans doute, à tous les tourmens où vous m'alliez livrer ? Le Ciel, quelque rigueur qu'il ait exercé sur moi : ne me haït.

pas assez pour me laisser vivre un moment après vous avoir perdue : voudroit il en me conservant la vie, me faire mourir mille fois ? Le jour sans mon cher Abailard, m'est un supplice insupportable, & la mort me paroît un bien, pourvû qu'elle m'unisse avec lui. Si le Ciel exauce les vœux que nous faisons incessamment pour vous, vos jours seront conservés, vous nous enfermerez dans le tombeau. Quoi ! n'est-ce pas à vous à nous résoudre par vos touchantes exhortations, à ce grand & pénible trajet, qui doit même effraier les plus fermes, courages ? N'est-ce pas à vous à recevoir nos derniers soupirs, à prendre soin de nos funérailles, à rendre compte de nos mœurs & de notre foi ? Quel autre que vous peut nous recommander dignement à Dieu, & conduire à lui par la ferveur & le mérite de ses prières ; ces âmes que vous avez attachées à son culte par des nœuds solennels ; Nous attendons de votre charité paternelle ces pieux devoirs ; vous serez libre après cela des inquiétudes, que nous vous causons, vous quitterez la vie avec moins de peine, lorsque le Seigneur voudra vous appeler à lui. Content de votre ouvrage, & assuré de notre bonheur, alors vous pourrez nous suivre. Mais jusques là, cessez, je vous conjure, de nous écrire des choses si terribles. Ne sommes-nous pas assez malheureuses ?

Faut-il que vous augmentiez notre infortune ? Notre vie n'est plus qu'une langueur, voulez-vous nous l'arracher ? Nos disgrâces présentes nous occupent sans cesse, est-il nécessaire de chercher dans l'avenir des sujets d'affliction ? Que les hommes, dit Sénèque, ont peur de raison, de rendre des maux éloignés, présents à leur mémoire, & de chercher même avant la mort, à perdre la vie. Lorsque vous aurez ici bas achevé votre carrière, vous voulez que votre corps soit porté au Paraclet, afin que toujours exposé à nos yeux, vous ne sortiez jamais de notre esprit, & que votre cadavre fortifie notre piété & anime nos prières. Nous avons vous crus capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos cœurs, & de perdre le souvenir de vos bien faits ? Quel temps trouverons nous pour ces prières que vous nous demandez ? Hélas ! je serai alors employé en d'autres soins. Un malheur si funeste me permettra-t-il un moment de tranquillité ? Ma raison a<sup>o</sup> oublié résistera-t-elle à de si fortes attaques ? lors qu'éperdue & furieuse, & d'un esprit soulevé si je l'ose dire, contre Dieu même, je fléchirai moins par mes prières que je ne l'irriterai par mes cris & par mes reproches. Mais comment grier ? Hélas ! misérable que je suis, pourrai-je suffire à ma douleur. Je m'empresserai plus à vous suivre, qu'à vous rendre les

tristes honneurs de la sepulture. C'est pour vous, c'est pour Abailard, que j'ai resolu de vivre : si vous m'êtes ravi, que ferai je de ces jours infortunez ? Ah ! que je serois à plaindre, si le Ciel par une pitié cruelle, me conservoit jusqu'à ce funeste moment ? Quand je songe à cette separation, j'éprouve toutes les rigueurs de la mort. Que deviendrois-je, grand Dieu ? Cessez donc, cessez de porter dans mon ame des atteintes si douloureuses : si ce n'est par amour, que ce soit au moins par un motif de toute pitié. Vous voulez que je me donne à mes devoirs, vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me suis consacrée ; & comment puis-je le faire, tandis que vous m'annoncez des choses qui occupent nuit & jour toutes mes pensées ? Lors qu'un malheur détourne, pourquoi nous livrons nous à une crainte inutile, & plus rigoureuse que les maux mêmes que nous craignons ? Que n'imitons-nous un fameux Poëte, qui faisoit cette prière à ses Dieux.

*Si de quelques malheurs ma vie est menacée,  
Grands Dieux, sans différer, faites-les moi  
sentir*

*On voit pour vivre heureux, banir de sa  
pensée*

*Les maux dont on vaudroit en vain se garan-  
tir.*

*D'un avenir fâcheux , la triste prevoyance ,  
 Nous fait avant le temps ressentir sa rigueur ,  
 Qu'il me soit donc permis de vivre sans  
 frayeur ,  
 En me flattant toujours d'une douce espé-  
 rance.*

Mais de quelle esperance me pourois je flatter après vous avoir perdu ? Qui pouroit m'arrêter sur la terre , après que la mort m'auroit enlevé tout ce qui m'y attache ? J'ai renoncé sans peine à tous les enchantemens de ma vie , je ne garde que mon amour , je ne me reserve que le plaisir secret de penser sans cesse à vous , & de savoir que vous vivez ; quoique hélas ! vous ne viviez plus pour moi ; quoique je n'ose me flatter de jouir encore de votre vûë. Ah ! sans doute , c'est le plus grand de mes maux. Fortune impitoyable , m'as tu assez persecuté ? Tu ne me laisses pas respirer. Tu as épuisé contre moi tous tes traits , tu n'en as plus qui te fassent craindre du reste des hommes. Tu t'es lassée à me tourmenter ; les autres n'ont plus lieu d'aprehender ton courroux. Mais que te seroit il d'avoir contre moi des armes ? Le grand nombre des blessures dont tu m'as souverte , ne te permet pas de m'en faire de nouvelles. Que ne puis je te contraindre à vouloir me donner la mort ? Tu crains ; quelle , parmi tous les tourmens dont tu

m'accables , tu crains qu'un prompt trépas  
ne me délivre. Tu me conserves la vie , &  
tu ne laisses pas de me faire à tous momens  
mourir. Cher Abailard , plaignez mon de-  
sespoir. Vit on jamais rien de si malheureux  
que moi ? Plus vous m'avez élevée au-dessus  
des autres femmes , qui m'envioient votre  
tendresse , & plus je suis sensible à la perte  
de votre cœur. Je ne suis monté au faîte  
du bonheur que pour éprouver une chute  
plus terrible. Rien ne pouvoit autrefois se  
comparer à mes plaisirs , rien ne sçauroit à  
présent égaler mes peines. Ma gloire faisoit  
mil'e jalouses , mon malheur excite la com-  
passion de tous ceux qui me voient, La for-  
tune pour moi a toujours été d'un excès à  
un autre. Elle m'a accablée de ses plus char-  
mantes faveurs , afin de m'accabler de ces  
disgraces les plus grandes. Ingenieuses à me  
tourmenter , elle vouloit que le souvenir  
des biens que j'aurois perdus , fût la source  
inépuisable de mes larmes ; que l'amour  
que j'avois pour les présens , fût quand elle  
m'en auroit privé , tout le sujet de ma  
doulcur. Enfin elle n'a que trop bien réussi,  
la tristesse dont je me vois accablée aussi  
amere , que je trouvois délicieux les tran-  
ports qui m'avoient charmée. Mais ce qui  
m'irrite davantage , nous avons commencé  
d'être malheureux dans un tems où nous  
semb'ions moins le mériter. Tandis que

nous sommes livrez l'un & l'autre au penchant d'un amour criminel, rien ne s'est opposé à nos coupables delices. Si que'quefois la crainte de jaloux venoit nous troubler dans nos amoureux larcins, elle ne servoit qu'à donner un nouveau charme à nos plaisirs. A peine avons nous retranché ce qu'il y avoit d'illegitime dans nostre passion, à peine avons-nous cherché dans le mariage un azilè contre les remords qui seroient pû nous suivre, que toute la colere du Ciel est tombée sur nous. Mais de quel supplice avez-vous été puni? Le seul souvenir me fait fremir. Un époux outragé & jaloux de ses droits, peut il faire souffrir un plus rude tourment à un remeraite qui détruit la fidelité due au mariage? Hé, quel droit un Oncle cruel pouvoit-il avoir sur vous? Nous nous étions engagez l'un & l'autre au pied des Autels, cela seul devoit vous mettre à couvert de la fureur de vos ennemis. Faut-il qu'une épouse ait attiré sur vous un châtiment qui ne doit tomber que sur un Amant adultere? encore étions-nous separez. Occupez à vos exercices, vous découvriez à une troupe savante & curieuse de vous entendre, des misteres que les plus grands génies n'avoient pû penetrer; & moi contente d'obeïr à ce que vous desiriez, je m'étois retirée dans un Cloître. J'y passois les journées entières à penser à vous, &



quelquefois à méditer sur des lectures saintes que je tâchois de faire. C'est dans ce tems même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malheureux. Vous expiâtes un crime qui nous étoit commun. Vous fûtes seul puni & nous étions tous les deux coupables. Celui qui l'étoit le moins fut l'objet de toute la vengeance d'un barbare. Mais pourquoi m'emporter entre vos assassins? C'est moi malheureuse; c'est moi qui vous ai perdu. Je suis l'origine de vos malheurs. Ah Dieu! devois-je naître pour être la cause d'un événement si tragique? Qu'il est dangereux à un grand Homme de se laisser charmer par notre sexe; Il devoit dès l'enfance former un cœur insensible à tous nos traits pervers. Ecoute, moi si tu disois autrefois le plus sage des hommes) écoute & reçois mes leçons; si quelque beauté par les regards, cherche à te séduire, ne te laisse point entraîner à un penchant trop fâcheux. Rejette le poison que le ciel te présente & ne suis pas les sentiers qu'elle te montre. Sa maison est la porte de la perdition & de la mort. J'ai long-tems examiné toutes choses, & j'ai trouvé que la mort même est un mal moins dangereux que la beauté d'une femme. C'est l'écueil de votre liberté, c'est un lien fatal qui vous attache, & dont on ne peut jamais s'affranchir. C'est une femme qui a présen-

pitié le premier des hommes de l'état glo-  
 rieux ou Dieu l'avoit formé. Celle qui avoit  
 été créé afin de partager son bonheur, fut  
 la seule cause de toute sa ruïne. Samson,  
 que sa gloire seroit éclatante si son cœur  
 avoit eu autant de force contre les char-  
 mes de Dalila, qu'il en avoit contre les ar-  
 mes des Philistins & vainqueur de leurs ar-  
 mées nombreuses, une femme te defarme  
 & te trahit ? Tu te vois livré entre les mains  
 de tes ennemis, tu es privé de ces yeux qui  
 avoient laissé entrer l'amour dans ton âme,  
 confus, & sans aucune esperance, tu meurs  
 avec la seule consolation de pouvoir envelo-  
 per tes ennemis dans ta ruïne. C'est pour  
 plaire à des femmes que Salomon perd le  
 soin de plaire à Dieu. Ce Roi dont on ve-  
 noit de tous côtes admirer la sagesse que le  
 Seigneur avoit choisi pour bâtir son Tem-  
 ple, abandonne le culte des Autels dont il  
 s'étoit montré le défenseur, & porte sa folie  
 jusqu'à encenser des idoles. Job n'eut point  
 de plus cruel ennemi que sa propre femme.  
 Quels efforts ne lui falut il pas soutenir ?  
 L'esprit de tentation qui s'étoit déclaré son  
 persécuteur se servit d'une femme pour  
 ébranler sa constance ; & c'est ce même  
 esprit qui se sert d'Héloïse pour perdre Abai-  
 hard, Tout ce qui me reste c'est la foible  
 consolation de n'être point la cause volon-  
 taire de vos maux. Je ne vous ai point trahi

C'est ma fidélité & mon amour qui vous ont été funestes. Si je suis criminelle de vous avoir aimé trop constamment, je ne sçau-rois jamais me repentir de mon crime. Il est vrai, je me suis trop livrée aux douces erreurs que ma passion n'aissante me faisoit faire. J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu; j'ai par là mérité les peines que je ressens. Mes coupables transports ne pouvoient avoir qu'une fin malheureuse & tragique. Si tôt que je fus persuadée de votre amour; hélas! je ne differai guères à croire vos protestations. Il m'étoit trop glorieux d'être aimée d'Abailard, & je sou-haitois trop ardemment cette avantage pour vouloir en douter un moment. Je ne cher-chai qu'à vous convaincre de toute ma ten-dresse. Je ne me fis point un rempart d'une severe force & d'une raison importune. Ces tirans de nos plaisirs qui captivent nôtre sexe, ne firent qu'une foible & inutile resis-tance. Je sacrifiai tout à mon amour, & je fis ceder au desir de rendre heureux le plus galant & le plus sçavant de tous les hommes. Si quelque consideration avoit pû m'arrêter; ah; sans doute, ç'auroit été l'intérest de mon amour. Je craignois que n'ayant plus rien à desirer, votre passion ne devint languissante, & que vous ne cherchassiez ailleurs le contentement, qui donne une nouvelle conquête. Mais il vous fut facile de

me guérir d'un scrupule que j'avois malgré moi. Je devois prévoir des malheurs plus certains, je devois prévoir que l'idée qui me resteroit de mes plaisirs seroit contraire au repos de ma vie. Que je serois heureuse de pouvoir effacer par mes larmes le souvenir qui me reste de ces plaisirs, & que je me plais à conserver. Je veux faire au moins quelque effort genereux sur moi-même. Je veux, en étouffant dans mon cœur les desirs qu'une nature fragile y fera naître, exercer sur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait souffrir. Je tâcherai par là de vous satisfaire, si je ne satisfais pas à un Dieu irrité. Car enfin je vous découvre l'état pitoiable où je suis, mon repentir pourroit-il le desarmer; j'ose en ce moment l'accuser de cruauté, de vous avoir livré aux embuches qu'on vous avoit préparées. Mes murmures allument le feu de la colere, au lieu que je devois songer à l'éteindre. Ce n'est pas assez pour expier un crime que d'en supporter la peine; tout ce qu'on souffre n'est compté pour rien, si les passions sont encore vivantes, & si le cœur brûle des mêmes desirs. Il est facile d'avouer sa foiblesse & de s'en punir; mais qu'il faut se faire de violence pour oublier des plaisirs qu'une douce habitude a rendu maître absolu de nôtre esprit? Combien voyons-nous de personnes qui font ouverte-

ment l'aveu de leurs fautes, mais qui loin de les pleurer, ont un nouveau plaisir à les dire. L'amertume du cœur doit suivre l'aveu de la bouche, c'est ce qui se recon- tre rarement. Pour moi qui ai trouvé tant de plaisir à vous aimer, je sens bien, malgré moi; que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté; ni cesser d'en jouir autant qu'il m'est possible, en les rapellant dans ma memoire. Quelques efforts que je fasse, de quelque côté que je tourne, une chere idée me suit; tout retrace à mes yeux & à mon esprit ce que je devois oublier. Pendant le calme de la nuit, où mon cœur devoit être tranquille au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquietudes, je ne scaurois éviter les illusions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec mon cher Abailard. Je le voi, je l'entens, & je lui parle. Charmez l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la Philosophie, pour nous entretenir plus agreablement de nôtre passion. Quelquefois aussi je m'ima- gine être témoin de l'entreprise sanglante de vos ennemis, je m'oppose à leur fureur, je remplis nôtre appartement de cris effroia- bles, & dans ce temps je me reveille toute noyée de mes larmes. Dans les lieux les plus saints, jusques au pied des Autels, je por- te le souvenir criminel de nos plaisirs passez, j'en fais toute mon occupation;

& loin de gémir de m'être laissée séduire ; je soupire de les avoir perdus. Je me souviens, est il quelque chose qui échape à ceux qui aiment, du moment & du lieu où vous me déclarâtes pour la première fois votre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort. Vos paroles, vos sermens, tout est gravé dans mon cœur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite ; mes soupirs me trahissent ; & votre nom m'échape à tous momens. Dans cet état, mon Dieu, que n'avez-vous compassion de ma foiblesse, que ne me fortifiez-vous de votre grace ? Vous êtes heureux, Abailard, cette grace vous a prevenu. Votre malheur vous a fait trouver le repos. Le supplice que votre corps a souffert a guéri les plaies mortelles de votre ame. La tempête vous a conduit dans le port ; & Dieu qui sembloit apesantir sa main sur vous, ne cherchoit qu'à vous secourir ; c'est un Pere qui châtie, & non pas un ennemi qui se venge, C'est un sage Medecin qui vous fait souffrir, afin de vous conserver la vie. Je suis plus à plaindre que vous, j'ai mille passions à combattre ; il me faut résister à ces feux l'amour allume dans un jeune cœur. Notre sexe n'est que foiblesse ; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît ; j'aime le peril qui me menace, comment pourrois je n'y pas succomber ;

comber ? Parmi tous ces combats , je câche au moins de cacher ma défaite à ces filles que vous avez confiées à mes soins ; toutes celles qui m'environnent , admirent ma vertu : mais si leurs yeux pénétraient jusques dans mon cœur , que n'y découvriraient-ils pas ? Mes passions y sont revoltées ; je commande aux autres , & je ne peux me commander à moi-même. Je n'ai fait qu'un faux dehors , & cette vertu en apparence est un vice en effet. Les hommes me trouvent dignes de loüanges , mais je suis condamnable aux yeux pénétrants d'un Dieu à qui rien n'est caché , & qui lit dans les replis les plus secrets d'une ame. Je ne peux me dérober à sa connoissance ; c'est encore beaucoup pour moi , de couvrir mes foiblesses d'une pieté aparente. Cette feinte penible est en quelque façon loüable. Je ne cause point de scandale aux gens du siècle si susceptibles des mauvaises impressions ; je n'alarme point la vertu de ces foibles Colombes dont j'ai la conduite , le cœur plein de l'amour des hommes , je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu : charmée de la pompe & des plaisirs du monde , je tâche à leur découvrir , qu'il n'est que tromperie & que vanité. J'ai assez de force pour leur cacher mon penchant , & je regarde cela en moi comme un effet puissant de la grace. Si elle ne me porte pas à embrasser la vertu , au

moins elle m'empêche de commettre le mal. C'est en vain cependant qu'on voudroit séparer ces deux choses : on est coupable , si l'on ne mérite pas ; & on s'éloigne de la vertu , si l'on cesse d'en approcher. Encore faut-il n'aimer d'autre motif que l'amour de Dieu seul. Hélas ! que puis je donc espérer ? Je l'avouë , à ma confusion , je crains plus d'offenser un homme , que d'irriter un Dieu. Jen'ai soin que celui de vous croire. Oïï , c'est vôtre commandement , & non pas comme on le pense , une vocation sincere qui m'a enfermée dans ces demeures de la penitence. J'ai cherché à procurer vôtre repos , & non pas à me sacrifier. Quel est mon malheur ! Je me détache de tout ce qui me pouvoit plaire , je m'ensevelis toute vivante , j'exerce sur moi des jeûnes & des cruantez que des loix severes m'imposent ; je ne me nourris que de pleurs & d'inquietudes , & cependant je ne merite aucune recompense des maux que je souffre. Ma fausse pieté vous a long-tems trompé ainsi que les autres : Vous m'avez crüe tranquile , & j'étois plus agitée que jamais. Vous vous êtes persuadé que j'étois attachée à mes devoirs , & je n'avois d'autre occupation que celle que l'amour me donnoit. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prieres , c'est de vous que je les dois attendre. Ne présumez point trop de ma vertu , & de



ma guérison. Je suis chancelante, c'est à vous à me raffermir par vos prières; je suis encore foible, vous devez me soutenir & me conduire par vos conseils. Quel sujet avez-vous de me louer? La louange est souvent nuisible à celui à qui on la donne. Une vanité secrète s'éleve du cœur qui nous aveugle, & nous cache des playes mal guéries. Un sédition nous flatte, & cherche même à nous perdre. Un ami sincere ne nous déguise rien, & loin de passer legerement la main sur le mal, il nous le fait sentir vivement en y apportant le remede. Que n'agissez-vous de la sorte avec moi? Voulez vous passer pour un flatteur injuste & dangereux ou si vous voyez en moi quelque chose de louable, ne craignez vous pas que la vanité qui est si naturelle à tous les hommes ne l'efface: Mais ne jugeons point de la vertu par les vaines aparences; car elle se trouve dans les reprouvez aussi-bien que dans les élus. L'adresse d'un imposteur habile fait bien s'en parer, & se fait souvent plus admirer que le zele veritable des plus grands Saints. Le cœur de l'homme est un labirinte, dont on ne peut découvrir toutes les routes cachées. Vos louanges me sont d'autant plus dangereuses que j'aime celui qui me les donne. Plus je desire vous plaire, plus j'ai de penchans à croire tout ce que vous m'attribuez de merite. Ah? songez plutôt à soutenir

mes foibleſſes par des remonſtrances ſalutaires. Ayez plus de crainte que de confiance de mon ſalut, & ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que nôtre foibleſſe, & que celui-là ſera couronné qui aura combattu avec plus de peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le peril. Il eſt plus ſûr de ſe défendre, que de livrer le combat. Il y a pluſieurs degrez dans la gloire ; je ne ſouhaite point les plus éclatantes, je les laiſſe à ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre, de peur de perdre la victoire. Heureuſe ſi je puis m'échaper du naufrage, & arriver enfin au port. Le Ciel m'ordonne de renoncer à la paſſion funeſte qui m'atache à vous. Ah ! mon cœur ne pourra jamais y conſentir.

## A V E R T I S S E M E N T.

Cette Lettre est composée de tous les beaux sentimens qui sont répandus dans celles qui restent à traduire. Il est bon de dire qu'il n'y a rien qui ne porte à la piété. Abailard qui fait une penitence sûre dans sa retraite, & qui songe sérieusement à son salut, ne veut plus recevoir de lettres à Heloise. Il lui écrit le peril où il s'expose en les lisant, & s'efforce de lui persuader qu'ils doivent s'oublier l'un l'autre. Il l'exhorte à remporter sur elle cette grande victoire, & comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'oposition de son contraire, il lui représente les avantages d'une ame tranquille & soumise à la grace, après lui avoir parlé des agitations d'un cœur que l'amour continuel trouble. Il est trop habile homme pour ignorer qu'il propose à Heloise une chose difficile à executer. Il sait par experience qu'il n'est pas aisé d'arracher du cœur une passion qui y a pris de profondes racines. C'est pourquoi en lui

## 174 AVERTISSEMENT.

*enseignant les moyens d'en venir à bout, il l'assure que par des prières ardentes, il va seconder ses efforts. Il lui proscriit la conduite qu'elle doit tenir dans sa retraite, dont il tâche adroitement de lui en inspirer le goût. Il lui donne par ses conseils de puissantes armes contre les tentations. Il la fortifie dans le dessein qu'elle a pris de mourir au monde. Rien ne lui paroît plus propre à la détacher de la vie, que de la préparer à la mort & au jugement de Dieu, qui la fait infailliblement, & enfin après l'avoir épouventée par un vive peinture des tourmens qui sont aprêtez aux pecheurs, il la console par l'esperance dont il la flatte de participer à la récompense que Dieu destine aux justes. Pour lui, il s'abandonne à la volonté de Dieu, & n'interrompt plus l'exercice de sa penitence. Enfin il mourut regretté de ses Ecoliers comme un Maître nécessaire, & quelque grand que fut son Zele pour s'unir à Dieu plus étroitement, il s'écria cependant vers lui, Domine si adhuc populo tuo sum necessarius non recuso laborem. Ainsi finit Abailard.*

SECONDE RE'PONSE:  
 D' A B A I L A R D,  
 A H E L O I S E.

**N**É m'écrivez plus, Heloïse, ne m'écrivez plus, il est tems de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuses. Nous avons quitté le monde pour nous sacrifier dans la retraite; & par une conduite opposée à la morale chrétienne, nous devenons odieux à J E S U S C H R I S T. Ne nous abusons point, pendant que nous hâterons l'idée qui nous revient de nos plaisirs passez, nôtre vie sera agitée, & nous ne goûterons point la douceur de la solitude. Commençons donc à faire un bon usage de nos austérités, & ne conservons pas des images de coupables dans les rigueurs de la penitence. Qu'une mortification de corps & d'esprit, un jeûne exact, une solitude continuelle & jamais interrompue, des meditations profondes & saintes, un amour pour Dieu qui ne se dément point, que tout cela, dis-je, succède à nos dereglemens.

Essaions de porter la perfection religieuse à un point auquel il soit difficile de parvenir. Il est beau qu'il le trouve dans le Chri-

stianisme quelques ames si détachées de la terre, des créatures, & d'elles-mêmes qu'elles semblent être indépendantes du corps auquel elles sont attachées, & qu'elles traitent comme leur esclave. On ne sçau-roit d'ailleurs s'élever trop quand on veut aller jusqu'à Dieu même, quelques grands efforts que l'on fasse on se trouve toujours fort-éloigné de cette sublime Divinité à laquelle nos yeux mêmes ne peuvent atteindre. Agissons pour Dieu indépendamment des créatures & de nous-mêmes, n'aions aucun égard à nos desirs ni aux sentimens des autres. Si nous étions dans cet état, Heloise, j'irois volontiers faire mon séjour au Paraclet. Là mes soins ardens & efficaces pour une Communauté que j'ai comme fondée, a tireroient sur elle mille graces particulières. Je l'instruirois par ma parole, & je l'animerois par mon exemple. Je commanderois, ou plutôt je veillerois sur la vie de vos Sœurs. Je vous ferois prier, méditer, & travailler, & vous taire; & je prierois moi même, je méditerois, & je travaillerois, & je garderois le silence.

Je parlerois pourtant quelquefois; mais ce seroit pour vous relever de vos chûtes, pour vous fortifier dans vos foiblesses, pour vous éclairer dans les ténèbres & dans les obscuritez qui viendroient quelquefois vous surprendre. Je vous consolerois de ces tri-

êtes qui sont si connues aux personnes de vertu, & distinguées par leur zèle. Je réprimerois même la vivacité de votre zèle & de votre piété, & je mettrois un temperament judicieux à votre ferveur; je vous enseignerois les devoirs qui doivent être connus, & je vous éclairerois les doutes que la foiblesse de votre raison pourroit produire. Je serois votre Maître & votre Pere, & par un talent merveilleux, je deviendrois ou vif, ou lent, ou doux, ou severe, selon le caractère differant de celles que je voudrois mettre dans le chemin penible de la perfection Chrétienne.

Où m'emporte une vaine imagination ? Ah ! Héloïse, que nous sommes éloignés de cette heureuse situation ! Votre cœur est encore en proie à une funeste flâme que vous ne pouvez éteindre, & je trouve dans le mien du trouble, & de l'inquietude. Ne croiez pas que je jouisse ici d'une paix profonde, Héloïse, il faut pour la dernière fois que je vous ouvre mon ame. Je ne suis pas encore détaché de vous. Je combats en vain des sentimens trop tendres; malgré mes efforts je sens qu'un reste de tendresse me rend sensible à vos ennuis, & me les fait partager. Vos Lettres, je l'avouërai, m'ont ému, je n'ai pû lire avec indifférence des caractères tracez par une si chere main. Je soupire, je verse même des larmes, & tous

ma raison suffit à peine à cacher ma foiblesse aux yeux de mes disciples. Cui malheureuse Heloise, tel est l'état où se trouve le malheureux Abailard. Le monde qui se trompe presque toujours dans ses jugemens, croit que je suis tranquille; & comme si je n'eusse aimé en vous que la satisfaction des sens, on s'imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur est grossiere ! Je suis persuadé que le peuple s'imagina quand nous nous séparâmes, que la honte & la douleur de me voir traité si cruellement me faisoient abandonner le monde, comme si mon amour ingenieux à se contenter n'auroit pas pû inventer mille plaisirs aussi sensibles que celui dont Fulbert me privoit. Ce fut, vous le sçavez, un juste repentir d'avoir offensé Dieu, qui m'inspira le dessein de me retirer. J'expliquai l'accident qui nous étoit arrivé comme un ordre secret de Ciel qui punissoit nos crimes. Je ne regardai plus le violent Fulbert que comme le ministre des vengeances du Seigneur. La grace seule m'entraîna dans un azile où je serois encore, si mes ennemis m'y eussent laissé vivre. J'ai souffert constamment toutes leurs persecutions, ne doutant point que ce ne fut Dieu lui même qui me les suscitoit pour me purifier.

Quand il m'a vû parfaitement soumis à ses saintes volontez, il a permis que j'aie justifié ma doctrine, j'en ai rendu la



pureté publique , & j'ai fait voir enfin que ma ctoiance n'est pas seulement ortodoxe , mais quelle est encore exempté de tout soupçon de nouveauté.

Que je serois heureux si je n'avois que mes ennemis à craindre , si je n'avois point d'autre obstacle à mon salut que leur calomnie ! Mais , Heloïse , vous me faites trembler. Vos Lettres m'apprennent que vous êtes asservie à une passion fatale ; & si vous n'en triomphez , il faut renoncer à votre salut : & moi quel parti voulez-vous que je prenne : voulez-vous que rebelle au Saint Esprit , j'étrouffe ces inspirations , & que j'aïlle pour vous complaire , essuier des pleurs que le démon fait causer ; cette indigne démarche sera-t-elle le fruit de toutes mes méditations ? Ah ! soyons plus fermes dans nos résolutions nous ne sommes dans la solitude que pour y pleurer nos pechez , & pour y gagner le Ciel : Commençons donc à nous donner à Dieu de tout nôtre cœur.

Je sçai que les commencemens de chaque chose sont difficiles , mais il est glorieux d'entreprendre & de commencer une grande action ; & cette gloire augmente à proportion que les difficultez qui s'y rencontrent sont considerables. C'est pourquoi nous devons vaincre courageusement tous les obstacles que nous trouverons pour embrasser la vertu chrétienne.

C'est dans les Monasteres que les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise. C'est-là que personne ne peut demeurer long tems, s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

Essayez de briser les liens honteux qui vous attachent à la chair ; & si avec le secours de la Grace vous êtes assez heureuse pour en venir à bout, je vous recommande bien de vous souvenir de moi dans vos prieres. Travaillez de toute vôtre force à devenir un jour le modèle d'un vrai Chrétien. Cela n'est pas sans difficulté je l'avouë ; mais enfin il n'est pas impossib'le. J'attens de vôtre docilité ce beau triomphe. Si vos premiers efforts sont impuissans, ne vous abandonnez pas au desespoir, il y auroit de ja lâcheté dans cette conduite : & d'ailleurs je vous avertis que vous aurez beaucoup de travail & de peine, parce qu'il s'agit de vaincre un monstre terrible, d'éteindre un feu ardent, d'assujettir vos plus cheres affections. Il faut que vous combatiez contre vos desirs, ne demeuriez pas accablés sous le poids de la nature corrompue. Vous avez affaire à un ennemi artificieux, qui mettra tout en usage pour vous séduire. Soiez toujous sur vos gardes. Tant que nous vivons, nous sommes sujets aux tentations. C'est ce qui a fait dire à Job, que la tentation est la vie de l'homme ; & que le diable qui ne dort jamais, tour-

ne sans cesse autour de nous : & quand il peut surprendre un endroit mal défendu , il entre dans nôtre ame pour la devorer.

Quelque parfait qu'on puisse être , on a quelquefois des tentations , il y en a même d'utiles. Il ne faut pas s'étonner si l'homme ne sçauroit être exempt de tentation , puisqu'il a dans lui même la source des tentations , c'est à dire la concupiscence. A peine sommes nous délivrez d'une tentation , qu'il en survient une autre. Tel est enfin le sort de la posterité d'Adam , qu'elle aura toujours quelque chose à souffrir , puis qu'elle a perdu la première félicité. Qu'on ne se flate point qu'on pourra vaincre les tentations par la suite. Si nous y joignons la patience & l'humilité , nous nous tourmenterons inutilement. On en vient plus sûrement à bout en implorant le secours de Dieu , que par les armes que peut nous fournir notre propre fond.

Soyez constante , Héloïse , aiez de la confiance en Dieu. & vous aurez peu de tentations à combattre ; & quand elles viendront vous saisir , étouffez-les dans leur naissance. Ne souffrez pas qu'elles s'affermissent dans vôtre cœur. Remediez au mal dès qu'il commence , dit un Ancien ; car si vous le laissez croître , vous ne pourrez le guerir. En effet , la tentation a des degrez. D'abord c'est une simple pensée à l'esprit , elle ne paroît pas danger

reuse. L'imagination la reçoit sans allarmes. Il s'en forme un plaisir qui nous flatte, nous nous y arrêtons, enfin nous y consentons.

Hé bien, Heloïse, applaudissez-vous au projet que j'ai conçu de vous faire marcher sur les traces des Saints. Ce que je vous dis, vous donne-t'il un peu de goût pour la penitence? N'avez-vous point de remords à la vûe de vos égaremens, & n'avez-vous pas envie d'arroser de vos larmes avec la triste Madeleine, les pieds du Sauveur? Si vous n'avez pas encore ces vives ardeurs, priez-le qu'il vous les inspire. Pour moi je ne cesserai point de vous recommander à lui. Je le prierai à tous momens de vous aider dans le dessein que vous avez pris de mourir saintement. Vous avez quitté le monde, quel objet est digne de vous y retenir? Elevez sans cesse vos yeux jusqu'à celui auquel vous avez consacré le reste de vos jours. C'est une grande misere de vivre sur la terre, Toutes les necessitez même où nôtre corps est assujeti, sont un sujet d'affection pour un Saint. Seigneur, disoit le Prophete Roial à Dieu; delivrez-moi de mes necessitez. Malheureux sont ceux qui ne connoissent point leur misere, & plus malheureux encore ceux qui la reconnoissent sans haïr la corruption du siecle, Que les hommes sont insentez de s'attacher aux choses terrestres. Ils seront un

jour de sabulcz : ils reconoîtront , mais trop tard , qu'ils ont tort d'aimer des biens si faux. Les personnes qui ont une veritable pieté ne sont pas dans cette erreur , ils sont détachez de ce qui plaît aux sens. Ils portent tous les desirs , vers le Ciel. Allons , *Heloise* , exécutez vôtre dessein sans différer : commencez dès ce moment : vous avez assez de temps pour faire vôtre salut. Aimez *JESUS* - méprisez vous vous même pour l'amour de *JESUS*. Ne songez plus à personne qu'à *JESUS* Il veut posséder vôtre cœur , être l'unique objet de vos soupirs & de vos pleurs. Ne cherchez qu'en lui de la consolation. Si vous ne vous détachez de moi , vous tomberez avec moi mais si vous me quittez pour vous donner à lui , vous serez inébranlable. Si vous obligez le Seigneur à s'éloigner de vous , vous tomberez dans la tristesse. Si vous lui êtes toujours fidele , vous serez toujours dans la joie. *Madelaine* pleuroit croiant que Dieu l'avoit abandonnée. *Marthe* lui dit : *Voiez le Seigneur qui vous appelle , soiez attentive à vos devoirs , & répondez avec fidelité aux mouvemens de la grace ; JESUS* demeurera toujours avec vous.

Ecoutez , *Heloise* , quelques instructions que j'ai à vous donner. Vous êtes à la tête d'une Communauté ; vous savez qu'il y a cette difference entre ceux qui mement une vie privée , & ceux qui sont

chargez de la conduite des autres, que ceux-là ne travaillent qu'à leur propre sanctification, ils n'ont pas besoin pour s'aquiter de leur devoir de pratiquer avec éclat toutes les vertus. Au lieu que ceux-ci devant conduire dans les voies du Ciel ceux qui leur sont commis, ils doivent aussi par leur exemple les engager à faire tout le bien dont ils sont capables selon leur état. Je vous prie de comprendre cette importante vérité, & de la suivre si bien, que votre vie devienne un parfait modèle de celle d'une Religieuse.

Dieu qui a notre salut à cœur, nous en a facilité les moyens en toutes manières. Dans l'ancien Testament, il écrit lui-même sur les Tables de la Loi ce qu'il exigeoit de nous, afin que nous ne fussions pas embarrassés dans la recherche de sa volonté. Dans le nouveau il a gravé cette Loi de grace au fond de nos cœurs, afin qu'elle soit toujours présente; & connoissant notre faiblesse & l'incapacité de notre nature, il nous a donné des grâces pour accomplir sa volonté; & comme si cela ne suffisoit pas, il a suscité dans tous les tems & les différens états de l'Eglise des personnes, qui par leur exemple ont excité les autres à s'aquiter saintement de leur devoir. Il en a choisi pour cet effet de tous les âges, de tous les sexes, & de toutes les conditions. Efforcez vous de réunir en votre personne toutes les vertus qui ont été répandues dans ces différens

états. Aiez la pureté des Vierges, l'austerité des Anachorettes, le zèle des Pasteurs & des Evêques, & la constance des Martirs : Soiez exacte dans tout le cours de votre vie à remplir les devoirs d'une Superieure sainte & éclairée, & la mort qu'on regarde d'ordinaire avec frayeur paroîtra douce.

La mort des Saints, dit le Prophete Royal, est précieuse aux yeux de Dieu : *Prelio a in conspectu Domini mors sanctorum eius.* Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi leur mort a cet avantage sur celle des pecheurs. J'y remarque trois choses qui peuvent avoir donné occasion aux paroles du Prophete, premierement leur resignation à la volonté de Dieu, secondement la continuation des bonnes œuyres, & enfin le triomphe qu'ils emportent sur le demon.

Un Saint accoûtumé à faire la volonté de Dieu, se soumet à la mort sans difficulté, il attend avec joie, dit Saint Gregoire, le Juge qui le doit recompenser : Il ne craint point de quitter cette vie mortelle & malheureuse, pour en commencer une bienheureuse, qui ne doit jamais finir. Il n'en est pas de même du pecheur, continué le même Pere, il craint avec raison, il tremble aux aproche de la moindre maladie, & la mort lui paroît affreuse, parce qu'il ne peut soutenir la presence d'un Juge qu'il a offensé ; & qu'ayant si souvent

abuse des des graces de Dieu, il ne voit pas le moien d'éviter le chatiment dû à ses pechez.

Les Saint ont encore cet avantage sur les pecheurs à la mort, que s'étant rendus familiers pendant leur vie aux œuvres de pieté, de charité & de pénitence, ils les exercent alors sans peine; & s'étans fortifiez contre le demon chaque fois qu'ils l'ont vaincu, ils se trouvent à l'heure de la mort en état de rapporter sur lui cette victoire d'où dépend nôtre éternité, l'union de nôtre ame avec son Createur.

Jé souhaite, Heloïse, qu'après avoir pleuré les desordres de vôtre vie passée, vous mouriez de la mort des Justes, comme dit à Dieu un Prophète : *Moriatur anima mea morte justorum* Seigneur, faites moi la grace de mourir de la mort des Justes. Ah qu'il y a de peu gens qui finissent leur vie de cette manière; & pourquoi cela? c'est parce qu'il n'y a qu'un petit nombre de personnes qui aiment la Croix de Jesus. Tout le monde desire de se sauver, mais peu de gens veulent se servir des moiens que la Religion nous enseigne. Cependant il n'y a point d'autre moien que la Croix pour faire son salut; pourquoi refuse t-on de la porter? Le Sauveur n'a-t'il pas porté sa Croix devant vous, & n'y est il pas mort pour vous, afin que vous portiez aussi vôtre croix, & que vous desiriez d'y mourir?



Tous les Saints ont souffert. JESUS-CHRIST même n'a pas passé une seule heure de sa vie sans souffrir de la douleur ; n'espérez donc pas vous exempter de la croix & des souffrances. La croix, *Héloïse*, est toujours prête, elle vous attend ; mais gardez-vous de la porter à regret car vous la rendriez plus pesante, & elle vous accableroit inutilement : Au contraire, si vous la portez de bon cœur, toutes vos peines vous donneront une sainte confiance, par laquelle vous vous consolerez en Dieu. Entendez-vous le Sauveur qui vous parle ? Ma fille renoncez à vous-même, prenez votre croix & me suivez. Quoi, *Héloïse*, vous balancez, votre ame n'est pas charmée d'un commandement si salutaire ? Etes-vous sourde à cette voix ? Ces paroles pleines de douceur vous trouveront-elles insensible ? Ah ! prenez garde, *Héloïse*, de rebuter l'Époux qui vous recherche, plus redoutable qu'un Amant profane, qui voit les empressemens dédaignez, il vous fera éprouver sa colère. Indigné de vos mépris & de votre ingratitude ; il passera de l'amour à la haine, & se vengera. Que sa vengeance sera cruelle ! De quel front soutiendrez-vous sa présence, quand vous paroîtrez devant son Trône ? Il vous reprochera que vous avez méprisé ses grâces. Il vous représentera tout ce qu'il a souffert pour vous. Que

répondrés-vous à ces reproches ? Songés qu'il sera pour lors implacable. Allés, vous dirait-il, creature superbe, allez, descendés pour jamais dans les flâmes éternelles. Je vous avois écartée du monde pour vous purifier dans la solitude, & vous n'avez pas secondé mon dessein. Je voulois vous sauver, & vous avez voulu vous prendre, malheureuse, subissés le sort des réprouvés.

Prevenés, Heloïse, ces terribles paroles ; évités par une conduite sainte le chatiment préparé aux pecheurs. Je n'ose vous faire une peinture de cet apareil épouventable de supplices, qui sont la suite d'une vie coupable. Je suis rempli de fraieur, quand ils s'offrent à mon imagination, & cependant, Heloïse, je n'imagine rien qui approche des tourmens des damnez. Le feu que nous voions sur la terre, n'est, dit-on, que l'ombre de celui qui les brûle ; & sans conter un million de douleurs qu'on ne sçauroit dépeindre, la privation de Dieu qui se fait sentir, augmente les peines de ces miserables. Peut-on pecher quand on est persuadé de cela ? Mon Dieu, peut-on vous offenser ! Quand l'excès de vôtre amour ne seroit pas capables de nous exciter à vous aimer, la crainte de tomber dans l'enfer ne devrait-elle pas vous empêcher de ne rien faire qui pût lui déplaire ?

Je ne doute pas, Heloïse, que vous ne

fongies tout de bon desormais à votre salut. C'est là l'unique soin qui doit occuper votre cœur. Bannissez m'en pour jamais , c'est le meilleur conseil que je vous puisse donner. Car enfin le souvenir d'une personne qu'on a aimé criminellement ne sçauroit qu'être nuisible, quelque avancé qu'on puisse être dans le chemin du salut. Quand vous aurés détruit le funeste penchant que vous avés pour moi , la pratique de toutes les vertus qui conviennent à votre état vous sera aisée ; & quand vous aurés enfin conformé votre vie à celle de J E S U S . C H R I S T , vous attendrés la mort tranquillement ; votre ame quittera avec joie ce miserable corps auquel elle est attachée , & prendra son vol au Ciel. Vous vous presenterés alors devant le Seigneur avec confiance. Vous ne verrés pas le caractère de votre reprobation écrit sur le Livre de vie. Le Sauveur vous dira ; Venés , ma fille , venés partager ma gloire : Jouisrés de la récompense éternelle que j'ai attachée aux vertus que vous avés pratiquées.

Adieu , Heloise. Voilà les derniers conseils de votre cher Abailard. Pour la dernière fois , que ne puis-je vous persuader les plus saintes maximes de l'Évangile ? Fasse le Ciel que votre cœur autrefois si sensible à mon amour , se laisse mainte-

190' II. Lettre d'Abailard à Heloïse  
nant conduire par mon zele. Que l'image  
d'Abailar amoureux à vôtre esprit toujours  
presente , prenne desormais la figure d'Abai-  
lard veritab'ement penitent ; & puissiez-  
vous autant verser de pleurs pour votre sa-  
lut , que vous en avez répandu durant le  
cours de nos malheurs.

F I N.

## AVER TISSEMENT.

C'Est une chose surprenante que la passion d'Héloïse pour Abailard, le temps n'en put jamais diminuer la vivacité. Héloïse eut une grande maladie pendant son séjour au Paraclet. A peine eut-elle recouvré sa santé, qu'elle écrivit à Abailard cette Lettre ; il semble qu'elle se soit détachée de lui, & qu'elle ait pris une ferme résolution de ne songer qu'à faire pénitence : elle laisse pourtant voir des mouvemens qui font douter si la grace a triomphé de sa passion.

---

 TROISIÈME LETTRE  
 D'HELOÏSE

A

A. B. A. I. L. A. R. D.

**C**HER Abailard vous attendez peut-être que je vous reproche vôtre négligence. Vous n'avez point fait réponse à ma dernière Lettre, & j'en rends grâces au Ciel : dans l'état où je me trouve, c'est un bien pour moi de vous voir insensible à la funeste passion qui m'attachoit à vous : car enfin Abailard, vous avés perdu pour jamais Heloise. Malgré tous les sermens que je vous ai faits de ne songer qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma pensée, je vous ai oublié, vous ne ferez plus ma félicité ; délicieuse idée d'un Amant que j'adorois ! Chere image d'Abailard, qui me suivés par tout, je ne veux plus me souvenir de vous ! Mérite éclatant d'un homme, qui est malgré ses ennemis, l'admiration de son siècle ! Plaisirs enchanteurs auxquels Heloise se livroit sans réserve, vous faites le tourment de ma mémoire ! Abailard je vous avouë, sans rougir, mon infidélité. Que mon inconstance aprenne à l'Univers qu'on ne doit

doit pas compter sur les promesses des hommes ils sont tous sujets au changement. Vous vous troublez Abailard ! Cette nouvelle sans doute vous surprend, vous ne pouvez vous imaginer qu'Heiloïse soit infidelle. Elle étoit prevenüe pour vous d'un penchant si fort, que vous ne pouvez comprendre comment le tems l'a pû détruire. Sortez de votre erreur, je vais vous reveler ma perfidie ; & au lieu de me la reprocher, je suis persuadée que vous en verserez des larmes de joie. Quand je vous aurai nommé le Rival qui vous a ravi mon cœur vous louerez mon inconstance, & vous prierez le Rival de la vouloir fier. Vous devez juger par là que c'est Dieu qui vous enleve Heiloïse. Oïr, mon cher Abailard, c'est lui qui rend à mon esprit la tranquillité qu'un vif souvenir de nos malheurs passez ne permettoit point de goûter. Juste Ciel ! quel autre Rival pouvoit m'arracher à vous ! Avez vous soupçonné qu'un mortel pouvoit vous avoir effacé de mon cœur ? Avez vous été assez injuste pour me croire capable de sacrifier le vertueux & le savant Abailard à un autre que Dieu ? Non, je me flate que vous m'avez rendu justice. Je ne doute pas que vous ne souhaitiez d'apprendre de quel Dieu Best. servit pour me toucher. Je vais vous le dire. Admirez les secrets ressorts de la Providence. Quelques jours après

vous avir j'envoyé ma dernière Lettre, je tombai dans une dangereuse maladie, les Medecins m'abandonnerent, & je crus ma mort certaine. Ce fut alors, vous le dirai-je, que ma passion que j'avois crû innocente, me parut criminelle, & ma coëtoire me représenta fidèlement toutes les actions de ma vie, & je vous avoué que mon amour fit toute ma peine en ces derniers momens. La mort que je n'avois jamais regardée que de loïn, s'offrit alors à mon imagination, comme elle se presente aux pecheurs. Je commençai à craindre la colere de Dieu, lorsque j'allois l'éprouver, & je me repentois de n'avoir point profité de ses graces, quand j'allois cesser de vivre. Les lettres tendres que je vous ai écrites, & les entretiens passionnez que j'ai eus avec vous, me faisoient autant de peine en cot instant, qu'ils m'avoient auparavant fait de plaisir. Ah ! malheureuse Heloise, disois-je en moi-meme, si c'est un crime que de s'abandonner à de si doux transports, & si après la vie un infallible châtement les suit, (pourquoi ne combattois-tu un penchant si dangereux ?) Voy les supplices qui te sont destinez, contemple avec frayeur cet apareil épouventable de tourmens, & rapelle en même tems les plaisirs que ton ame abusée trouvoit delisieux. Hé bien, pour suivis-je, n'es-tu pas au deffoy de l'être enivré de ces faulx doux



ceurs ? Quelle folie de vivre comme j'ai fait jusqu'ici ! Enfin, Abailard, imaginez-vous, si vous pouvez, tous les remords dont j'ai été la proie, & vous ne serez point étonnée de mon changement.

La crainte est insupportable pour un cœur qui n'est pas tranquille, les ennuis croissent dans le silence, la solitude les entretient. Depuis que je suis enfermée dans ces murs, je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs : Le Paraclet a retenti de mes regrets, & comme une esclave condamnée à une éternelle servitude, j'ai poussé des soupirs, & passé mes jours dans la douleur. Au lieu de remplir le dessein que Dieu a fait moi, je l'offendois ; je regardois ce temple sacré comme une prison affreuse, & je portois à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me sanctifier par la vie pénitente que je menois, j'assurois ma reprobation. Quel égarement ! C'en est fait, Abailard, j'ai déchiré le bandeau qui m'aveugloit ; & si je dois m'en fier aux mouvemens nouveaux qui m'agitent, je serai bien-tôt digne de votre estime. Vous n'êtes plus cet Abailard amoureux, qui pour se ménager une conversation particulière avec moi la nuit, imaginoit tous les jours de nouveaux moyens de tromper la vigilance de ceux qui nous observoient. Le malheur qui vous arriva après tant d'heureux momens, vous donna de

l'horreur pour le vice : Vous consacraâtes dès cet instant le reste de vos jours à la vertu ; vous parûtes vous soumettre à cette nécessité sans violence. Pour moi , plus tendre que vous , & plus sensible aux molles voluptez , j'ai souffert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me sont échappées contre nos persecuteurs. Vous avez vu tout le ressentiment que j'en ai conçu par les Lettres que je vous ai écrites : c'est sans doute ce qui m'a ôté l'estime d'Abailard. Vous avez été alarmé de mes emportemens , & si vous le voulez avoüer de bonne foi , vous avez peut être desespéré de mon salut. Vous n'avez pû prévoir qu'Héloïse vaincroit une passion si forte : vous vous trompiez Abailard , ma foiblesse soutenüe de la grace , ne scauroit empêcher que je remporte une victoire complete. Rendez moi vôtre estime , je vous en conjure , notre pieté vous doit sollicitier en secret à me l'accorder.

Mais quel trouble secret s'élève dans mon ame ? Quel mouvement inconnu s'oppose à la résolution que j'ai formée de ne soupirer plus pour Abailard ? Juste Ciel , n'aurois-je pas encore triomphé de mon amour ? Malheureuse Héloïse ; tant que tu respireras ton sort est d'aimer Abailard ; pleure , tu n'as jamais un plus juste sujet de t'affliger : c'est maintenant que je dois mourir de dou-

leur. La grace m'avoit prévenue, j'avois promis d'être fidele à la grace. Je me parjure, & je sacrifie la grace à Abailard. Ce sacrifice sacrilege met le comble à mes iniquitez. Après cela, puis-je encore esperer que Dieu m'ouvrira ses tresors de misericorde: N'ai-je pas lassé sa clemence? J'ai commence à l'offenser dès que j'ai vû Abailard, une funeste simpatic nous engagea tous deux dans un commerce criminel: Dieu nous suscite une main ennemie, qui nous separe. Je m'en afflige, je deteste le malheur qui nous arrive, & j'en adore la cause. Ah! je devois plutôt expliquer ce funeste accidens comme un ordre secret du Ciel, qui me prouvoit notre engagement, & m'appliquer dès lors à détruire ma passion. Ah qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étois préoccupée, que d'en conserver un souvenir si fatal au repos de mes jours & à mon salut. Grand Dieu, Abailard occupera-t-il toujours ma pensée, ne pourrai je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui! Mais peut-être que je m'alarme mal à propos; la vertu regle tous mes mouvemens, & ils sont tous soumis à la grace. Ne craignez point cher Abailard, je n'ai plus ces sentimens, qui tracez dans mes Lettres, vous ont causé tant de peine. Je ne tâcherai plus, par le recit des plaisirs que nôtre amour naissant nous faisoit goûter, de

recueillit cette tendresse criminelle que vous aviez pour moi, & qui vous étoit si chère. Je vous dégage de tous vos sermens. Oubliez les noms d'Amant & d'Epoux, mais conservez toujours celui de Pere. Je n'atens plus de vous ces protestations tendres & ces billets si propres à entretenir le commerce de l'amour. Je ne vous demande que de pieuses exhortations & des conseils salutaires ; le chemin du salut tout épineux qu'il puisse être, me paroîtra agreable quand je marcherai sur vos pas. Vous me trouverez toujours prête à vous suivre. Je lirai avec plus de plaisir les lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où avec tant d'artifices vous cachiez le poison funeste des passions que vous m'inspiriez. Il ne vous est pas permis de garder le silence désormais sans être coupable. Lorsque toute remplie d'un amour violent je vous pressois avec tant d'ardeur de m'écrire, de combien de Lettres falloit-il vous accabler avant que de pouvoit vous en arracher une ? Vous me refusiez dans mon malheur la seule consolation qui me restoit. Vous la croiyez pernicieuse. Vous vouliez à force de rigueurs me contraindre à vous oublier, & je ne pouvois vous blâmer ; mais à present vous n'avez rien à craindre. Une maladie heureuse que la Providence semble m'avoir envoyée pour me sanctifier, a fait ce que tous les efforts

Humains, & que votre cruauté n'auroit pu faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous jouissions comme si nous ne devions jamais le perdre. Combien d'alarmes, combien d'inquietudes nous faisoit-il souffrir ? Non, Seigneur, il n'est point de plaisir véritable sur la terre que celui que donne la vertu. Le cœur au milieu des delices du monde ressent une certaine amertume, il est inquiet & agité jusqu'à ce qu'il ait trouvé son repos en vous. Que n'ai-je point souffert, Abailard, tandis que j'ai conservé dans ma retraite les feux qui m'avoient brûlé dans le monde ? Je ne pouvois sans horreur voir les murailles qui me renferment ; les heures me paroissent de longues années. Je me repentois cent fois le jour de m'être ainsi ensevelie toute vivante. Depuis que la grace a défilé mes yeux, tout est changé. Ma solitude me paroît toute charmante. La tranquillité que j'y vois, entre jusques dans le fond de mon cœur. Contente de remplir mes devoirs, je sens une douceur que les richesses, les grandeurs & les plaisirs du monde, n'ont jamais pu donner. Que le repos m'a coûté cher, que j'ai eu de peine à l'acquiescer ! Il faut l'avouer, je l'ay acheté au prix de mon amour. J'ai fait un sacrifice violent, & qui paroissoit au dessus de mes forces. Je vous ai arraché de mon cœur, n'en soyez pas jaloux, j'y ai placé un Dieu qui

devoit l'avoir toujours occupé tout entier. Contentez-vous d'être dans mon esprit, vous n'en sortirez jamais. Je me ferai toujours un plaisir secret de penser à vous, & une gloire de remplir ces regles de pieté que votre main me tracera.

On m'apporte dans ce moment une Lettre de votre part. Je vais la lire, & je prétens vous faire réponse sur le champ. Vous connoîtrez du moins par mon exactitude à vous écrire, que vous m'êtes toujours cher. . . . Vous me faites des reproches obligeans sur le tems que j'ai laissé passer sans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit justifier. Je ne laisse point échapper d'occasion de vous donner des marques de mon souvenir. Je vous remercie des inquietudes que vous dites que vous cause mon silence, & de la crainte obligeante que vous me témoignez sur ma santé. La votre, dites-vous, est délicate, & vous avez ces jours passez pensé mourir. Avec quelle froideur, cruel, vous m'annoncez une nouvelle si capable, de m'affliger? Je vous marquai dans ma dernière Lettre l'état où je serois réduite si vous aviez perdu la vie. Et si je vous suis chere, vous modererez les rigueurs de votre vie austere. Je vous représentai le besoin que nous avions de vos conseils, & la nécessité indispensable où vous étiez de vous consen-

ver. Je ne veux pas vous repeter les mêmes choses de peur de vous ennuyer. Vous nous recommandez de ne vous pas oublier dans nos prieres. Ah, mon cher Abailard, vous devez compter sur le zele de nôtre Communauté. Elle vous est parfaitement dévoüée, & vous ne scâuriez sans injustice l'accuser de vous avoir mis en oubli. Vous êtes nôtre Pere, nous sommes vos Filles. Vous êtes nôtre guide, nous nous abandonnons avec confiance à vôtre pieté. Vous nous ordonnez, nous vous obeissons, attentives à nos devoirs, nous executons avec fidelité que vous nous avez prescrit avec prudence. Nous ne nous imposons point de pénitence sans vôtre consentement, de peur de suivre plus un zele indiscret qu'une vertu solide: en un mot, rien n'est bien fait, si Abailard ne l'a aprouvé. Vous me mandez une chose qui m'embarasse. On vous a dit que quelques-unes de nos Sœurs donnoient de mauvais exemples, & qu'il y avoit du relâchement parmi elles. Cela vous doit-il étonner? vous, qui avez de l'experience; & qui scavez comment les Monastres se remplissent aujourd'hui? Les peres consulent ils presentement les inclinations de leurs enfans pour les établir? La politique & l'interest sont tout ce qui regle les établissemens. Voilà pourquoi il se trouve quelquefois dans les Couvents des Reli-

plus dans vos Lettres, mon cher Abailard, ces murmures contre la fortune, vous n'êtes pas le seul qu'elle persécute, & vous devez oublier les outrages que vous en avez reçus. Quelle conte pour un Philosophe, de ne pouvoir se consoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes ! Reglez vous sur moi, je suis née avec des inclinations violentes, je combats même encore tous les jours des mouvemens trop tendres, & il est glorieux pour moi, d'en triompher de les assujettir à l'empire de la raison. Faut-il qu'une ame foible rassure un esprit fort, un jugement solide ? Mais où m'emporte une aveugle erreur ? Est-ce à vous, cher Abailard, que mon discours s'adresse ? Je ne songe pas que je parle à un nouveau Pere des secrets. Vous pratiquez les vertus que vous enseignez ; & si vous vous plaignez de la fortune, c'est moins par un ressentiment des coups qu'elle vous a portés, que par le déplaisir de ne pouvoir faire connoître à vos ennemis qu'ils ont tort de songer à vous nuire. Laissez-les, Abailard, laissez-les épuiser leurs traits, & continuez de charmer tous ceux qui vous écoutent. Découvrez ces précieux trésors que le Ciel sembloit avoir réservés pour vous. Vos ennemis frappés de l'éclat de vos lumières, vous rendront justice. Que j'aurois de plaisir, si je vois tout le monde aussi bien instruit de votre pro-



bité que je le suis. Votre mérite est connu par toute la terre, & vos plus grands ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'esprit humain peut sçavoir. Ah, mon cher Epoux, je me sers de cette expression pour la dernière fois, ne vous reverrai-je jamais, n'aurai-je pas avant ma mort la satisfaction de vous embrasser? Que dis-je, malheureuse. Sçais tu bien Heloise ce que tu souhaites? Pourras-tu voir ces yeux vifs, sans rappeler tous ces regards lascifs qui t'ont été si funestes? Pourrois-tu regarder ce port majestueux d'Abailard, sans être jalouse de tout ce qui verroit comme toi un homme si charmant? Cette bouche qu'on ne peut regarder sans desirs, ces mains si propre à piller les trésors de l'amour, enfin toute la personne d'Abailard ne peut être envisagée par une femme sans peril. Ne souhaite donc plus, Heloise, ne souhaite plus de voir Abailard, puisque son image, le souvenir qui t'en reste te trouble, que ne feroit point sa présence? Quels desirs n'exciteroit elle pas dans ton ame? Comment pourrois-tu demeurer maîtresse de tes sens à la vûe d'un Homme si aimable? il faut que je vous avouë, Abailard, ce qui fait mon plus sensible plaisir dans ma retraite, après avoir passé tout le jour à songer à vous pleine d'une si chere idée, je me livre la nuit au sommeil qui vient me sur-

prendre. C'est alors qu'Heloise qui n'ose qu'en tremblant penser le jour à vous, s'abandonne au plaisir de vous parler & de vous entendre. Je vous vois, Abailard, & je repais mes yeux d'une si belle vue. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins secrets, & vous m'affligez. Quelquefois aussi oubliant l'éternel obstacle qu'on a mis à nos desirs, vous me pressiez de vous rendre heureux, & je cede sans résistance à vos transports. Le sommeil pour nous servir, vous prête ce que vos barbares ennemis vous ont été, & nos ames animées de la même ardeur ressentent le même plaisir. Agreeables illusions, douces erreurs, que vous passez vite? A mon réveil j'ouvre les yeux, & je ne trouve plus Abailard. J'étends mes bras pour le retenir, il m'échape. Je l'appelle, il ne m'entend pas. Que je suis sotte de vous entretenir de ces songes, vous qui êtes insensible à ces plaisirs! Me trompai-je, Abailard? Voyez-vous quelquefois Heloise en songe? En quel état se présente-t-elle à vous? Lui tenez-vous un langage aussi tendre que celui que vous lui teniez quand Fulbert la confia à vos soins? A votre réveil en avez-vous de la joye ou de la douleur? Excusez Abailard, excusez une Amante qui s'égare. Je ne dois plus attendre de vous cette vivacité qui attiroit vos soins. Ce n'est plus le temps d'é-

rigor de vous une parfaite correspondance de desirs. Nous nous sommes asservis à des reg'es austeres, nous devons les suivre, quoi qu'il nous en puisse coûter. Contemplons nos devoirs dans toutes leurs rigueurs, & faisons, s'il se peut, un bon usage de cette necessité qui nous retient éloignez l'un de l'autre. Pour vous, Abailard, vous achèverez heureusement votre carrière; vos desirs & vos mouvemens ne mettent point d'obstacles à votre salut, Heloïse seule est à plaindre. Toujours la triste Heloïse versera des torrens de larmes, sans être assurée qu'elles serviront à l'ouvrage de son salut.

J'allois finir cette Lettre sans vous rendre compte de ce qui s'est passé ici depuis peu de jours. Une jeune Religieuse, qui étoit du nombre de celles à qui on fait épouser un Convent, sans examiner si ce séjour leur est propre, par une adresse qui m'est inconnue, a trouvé moyen de se sauver, & l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle étoit aimée, elle s'en est allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la Communauté en particulier de garder le secret sur cette aventure. Hé bien, Abailard, s'il vous étoit permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces desordres. Toutes nos Sœurs charmées de vous voir & de vous entendre, ne songeroient qu'à profiter de vos exemples & de vos leçons. La jeune Religieuse

268 *III. Lettre d'Héloïse à Abailard.*

qui vient de violer les vœux, n'auroit pas formé un dessein si coupable. Que n'êtes-vous à nôtre tête à nous exhorter à vivre saintement ? Si nous avions vos yeux pour témoins de nos actions, elles seroient innocentes. Quand nous tomberions, vous nous relevriez, & soutenûs de vos conseils, nous marcherions d'un pas ferme dans le sentier de l'austere vertu. Je commence à m'appercevoir, ô Abailard, que j'ai pris trop de plaisir à vous écrire. Je devrois brûler ma Lettre. Elle vous apprend que je suis toujours prevenuë pour vous de la plus malheureuse passion du monde, & j'avois dessein quand je l'ai commencée de vous persuader le contraire. Je suis incessamment agitée des mouvemens de la grace, & de ceux de ma passion : Je leur cède tour à tour. Aiez pitié, Abailard, de l'état où vous me réduisez, & faites en sorte que les derniers jours de ma vie soient aussi tranquilles que les premières ont été agreables.

E L N.

LETTRES  
GALANTES  
ET  
AMOUREUSES

Tirées des meilleurs Auteurs.

*Avec l'Histoire de la Matrone d'Epheſe.*

---

# AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Comme l'on a commencé dans ces Ouvrages par les Lettres les plus tendres & les plus délicates qui aient jamais paru, l'Auteur qui les a compilées a jugé à propos de joindre dans ce Recueil, les Lettres les plus passionnées & plus amoureuses, que Voiture, Bussy-Rabutin, Montreuil, Scaron, le Chevalier d'Her & Boursault ont mis au jour: J'espère que le Lecteur en sera content, lors qu'il les aura lûes: l'Histoire de la Matrone d'Ephese que Petrone a tant pris soin d'écrire, & dont la plus grande partie du monde a entendu parler, est à la fin du présent Livre C'est la plus fidèle qui ait encore paru jusqu'à présent.

A

MADEMOISELLE \*\*\*

MADÉMOISELLE,

Si je pouvois, vous auriez plus souvent de mes nouvelles : mais d'ordinaire nous nous arrivons en des lieux où l'on trouve plus aisément toute autre chose que l'encre & du papier. Et puis, il vous faut écrire avec tant de retenue, qu'étourdi comme je suis, je ne prens jamais la plume, que je ne tremble de peur d'en trop dire, & que je ne fasse d'étranges efforts pour m'en empêcher. A cette heure même, je meurs de vous entretenir de choses qu'il est plus à propos de taire, & qui peut être ne vous sembleroient par trop bonnes. Car vous m'avez défendu de parler d'amour & il faut que je vous obéisse, quelque peine que j'y aie. Je ne puis pourtant, Mademoiselle, que je ne vous dise que malgré la passion que j'ai pour la Guerre, j'en sens une autre qui est plus forte, & je connois que nos premières inclinations sont toujours les maîtres. Nous ne rencontrons rien qui nous résiste ; nous nous approchons tous les jours du País des melons, des figues, des muscats : & nous

allons combattre dans des lieux , où nous ne cueillerons point de palmes , qui ne soient mêlées de fleurs d'orange & de grenade. Mais je quitterois volontiers ma part de toutes ces victoires pour avoir l'honneur d'être à vos pieds , & j'estimerai toujours moins le titre de Conquerant , que celui ,

M A D E M O I S E L L E ,

De vôtre , &c.

A M A D E M O I S E L L E . . . .

*Declaration d'Amour.*

J'É sorts d'auprès de vous , Mademoiselle , pour être plus avec vous que je n'y étois , Madame . . . m'observoit , & je n'osois vous regarder. Je craignois même , comme elle est habile , que cette affectation ne me découvrit. On sçait si bien qu'il vous faut regarder quand on est auprès de vous , qu'on eroit que qui ne vous regarde pas , y entend finesse. Si je ne vous vois point à présent , moins ne s'aperçoit-on pas que j'aye de l'amour , & j'ai la liberté de ne l'apprendre qu'à vous. Mais que je serois heureux , si je pouvois vous le persuader au point qu'il est , & qu'alors vous seriez injuste , si vous n'aviez quelque bonté pour moi.



A M A D A M E . . . . .

**M A D A M E ,**

Je vis de regime le mieux qu'il m'est possible, & cela pour obéir au commandement que vous m'avez fait, de ne point mourir que vous ne m'avez vû, mais avec tout mon regime, je me meurs tous les jours d'impatience de vous voir. Si vous aviez mieux mesuré vos forces & les miennes, je ne serois pas en cet état. Vous autres Dames de prodigieux merite, vous pensez qu'il n'y a qu'à commander. Nous autres malades nous ne disposons point ainsi de nôtre vie. Contentez-vous de faire mourir plutôt qu'ils ne veulent, ceux qui vous voient, & ne songez pas à faire vivre, autant que vous le souhaitez, les personnes qui ne vous voient point. Si là dessus je ne vous puis obeir, ne vous en prenez qu'à vous-même, vous en êtes la seule cause, & si rien me console, c'est que si je vous avois vûë, j'en serois mort d'une maniere bien plus cruelle. Vous êtes une dangereuse Dame, & les gens qui ne vous regardent pas sobrement, en sont tres-malades, & ne la font gueres longüe. Je me tiens à la mort que vous me donnez, & je vous le pardonne volontiers. Adieu, Madame, je meurs vôtre tres-humble serviteur, &

je prie le Ciel que tous les divertissemens que vous aurez en Bretagne ne soient par troublez par les remords d'avoir fait mourir un homme qui ne vous avoit jamais offensée.

A MADAME ....

MADAME,

Vous pouvez bien n'avoir de votre vie souffert qu'on vous fit une déclaration d'amour ; mais qu'on ait osé vous en faire, comme cela n'a pas dépendu de vous, permettez-moi d'en douter, tant que vous ne me commanderez pas absolument de le croire.

*Si vous étiez de ces Beautés vulgaires ,  
Un severe regard , une nob'e fierté ,  
Pourroient vous garantir des discours teme-  
D'un Amant emporté. (raies  
Mais peut-on quand on vous a vûë ,  
Avec tous les attraits dont vous êtes pour-  
N'être pas d'amour embrasé? (vûë,  
Et peut on vous aimant , vous cacher qu'on  
vous aime ?*

*Helas ! je juge par moi même ,  
Que lorsque l'Amour est exirême ,  
Le secret en est mal aisé.*

Avouëns de bonne foi , Madame , que nous avons manqué d'ingenuité , l'un & l'autre , dans les premières Lettres que nous nous

l'homme écrits : & que s'il est impossible qu'on n'ait osé vous parler d'amour, charmante comme vous êtes, il ne l'est moins qu'ayant pu discerner, j'aie pu me réduire à n'être que de vos amis. Si cet aveu a le bonheur de ne vous pas déplaire, vous verrez qu'à la Cour il y aura presse à se faire estropier. Il n'importe, je n'en tâcherai pas moins à mériter, par l'impétuosité de ma passion, ce que votre langueur naturelle me permet d'espérer, & cependant qui ne sera pas assez malade pour vous plaire, à son dam.

---

## A MADAME.....

MADAME,

Vous avez eu, comme la Reine de Suede, la curiosité de me voir : vous devriez comme elle, me permettre d'être amoureux de vous & vous faire honneur d'une chose qui ne dépend plus de votre consentement. Si vous croiez que je vous demande ce que vous ne devez pas m'accorder, ou que j'entreprends trop, je veux bien me réduire à n'être que de vos amis, & à vous cacher ce que je vous serai davantage. Vous pouvez vous imaginer après cette déclaration, que je ne voudrois pas vous tromper pour quelque chose que ce fut. Dans cette

pensée, je m'en vais vous apprendre les bonnes & les mauvaises qualitez de celui qui se donne à vous. Le corps en est si irregulier, qu'on défend aux femmes grosses de le voir. Mais c'est la meilleure ame du monde; & sur ce chapitre, il ne se troqueroit avec personne si ce n'éroit avec vous. Quand il aime, c'est avec tant de violence, qu'il en a honte quelquefois; & puis qu'il vous faut tout dire, quoi qu'il soit très ponctuel dans les devoirs de l'amitié, il ne l'est pas trop à écrire à ses amis. En recompense, il en dit du bien par tout, & souvent jusqu'à fatiguer; & lors qu'il est obligé à prendre le parti des gens qu'il aime, un Lion & lui c'est la même chose. Si vous me voulez tel que je me viens de représenter, je me donne à vous corps & ame en attendant que vous vous déclariez sur mon bon ou mauvais destin, je suis & sera;

De vôtre langueur naturelle MADAME,

L'homme le plus charmé . . . . .

---

A M A D A M E . . . . .

J'AI fait tout ce que j'ai pû, Madame, pour vous oublier, & je n'ai jamais rien entrepris de plus difficile, ni qui m'ait si mal réussi. Ce qui me passe d'aimable par l'imagination me rapelle dans l'esprit vos manieres; elles sont honêtes & engageantes. Je suis malade,  
&

& quelques mots que vous me faites l'honneur de m'écrire, s'ils ne m'ont pas rendu toute ma santé, ils m'obligent au moins à souhaiter de ne pas mourir. Un homme qui auroit assez de moderation pour ne vous aimer que de la sorte que vous le desirez, seroit heureux auprès de vous. Il pourroit admirer une très-agreable & très-generouse Dame, & jouir tranquillement de son amitié. Mais il est difficile de s'en tenir là, quand on a le goût de ce qui plaît. Il y a dans votre personne & dans vos moindres actions, des graces qui enchantent, j'en suis charmé, & elles me font être votre très humble Serviteur, avec plus de passion que qui que ce soit.

---

**A MADEMOISELLE....**

**R**endez moi ma parole, je vous en conjure, Mademoiselle, je vous allai promettre l'autre jour bien étourdiment, que je n'aurois pour vous qu'une de ces amitez sages, qui n'altèrent point le repos, mais je ne scaurois faire ce que je vous dis; & j'avois mal mesuré vos forces & les miennes. Quelques efforts que j'aye fait, il ne m'a pas été possible de me défendre des troubles qui accompagnent les grandes affections. Il y a trois jours que je me combats là dessus, & tout cela n'a servi qu'à me rendre plus abatu. Pardonnez moi si je ne vous tiens point la

promesse que je vous ai faite. Vous me trouverez véritable en toute autre chose, & cependant souffrez que je vous dise, que si je vous trompe aujourd'hui, vous m'avez trompé la première; & qu'encore que vous m'aiez paru l'une des plus charmantes personnes qui vivent, je n'aurois jamais pensé que vous eussiez été si redoutable à une comme la mienne, si peu née à la servitude, & si rebelle naturellement.

### A M A D A M E.....

**J'**Ai l'esprit & le cœur pleins des merveilles d'hier; & de long temps, il n'y aura place pour autre chose. On ne sauroit les remplir de rien de plus beau, ni de plus charmant, & afin de vous bien exprimer les plaisirs que j'eus à vous voir, & à vous entendre, c'est de vous protester, qu'il n'y a au monde que vous qui m'en puissiez donner de plus grands, s'il vous plaisoit, c'est à dire, si je vous plaisois assez pour cela. Vous seriez adorable, si vous étiez un peu plus sensible. C'est là votre seul défaut; il n'y en a point dont il ne soit plus aisé de vous corriger. Je suis pourtant résolu de ne pas vous rebuter, & d'employer à ce dessein, le reste de mes jours, avec ce seul regret de n'y avoir pas donné les plus beaux.

A UNE INCONNUE.

*Déclaration d'Amour.*

MADAME, OU MADEMOISELLE,

Vôtre Lettre est si galante, que je brûle de savoir qui vous êtes. Cependant, il me semble que pour mon repos, il vaudroit mieux que nous demeurassions vous & moi, comme nous sommes. Il n'y a point de jeu avec les personnes qui se font tant aimer, avant que de faire connoître, qui sont des *surpreneuses de cœur*, & qui les obligent de se rendre à discrétion. Je n'ai rien vu de vous, que quelques raions de votre esprit dans ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & ils allument en moi des desirs qui me troublent. Que seroit ce, si j'avois eu le bonheur de voir ce même esprit briller dans vos yeux, & jeter de la *feux & flames*? L'amour est un dieu qu'il est tres dangereux de tenter, & il le faut combattre en Cravate, plutôt en lâchant le pied, qu'en lui résistant. Mais hélas! ces belles moralitez sont hors de saison. Je suis, tombé dans l'embuscade que vous m'avez dressée, & je me sens piqué en la plus tendre partie de mon ame. Si cette déclaration vous choque, prenez-vous en à vous même. On est sujet à faire de mauvaises rencontres, quand on va déguisée. Je ne vous connois

point, & je ne serai pas marri de vous obliger à me dire des grosses dents : je vous apprendrai bien à qui vous parlez. C'est tout ce que je vous demande. Découvrez-moi cette Divinité que j'adresse mes vœux devant que je brûle mon encens, & qui prend plaisir, comme elle dit, à pêcher les cœurs en eau trouble. L'amour est aveugle, mais il n'en est point qui le soit tant que le mien. Donnez-lui de bons yeux, & je vous engage ma foi, que cessant d'être aveugle, il commencera d'être muet au ras que la liberté que je prens de vous entretenir, ne vous soit pas agreable. Je suis,

MADAME, OU MADEMOISELLE,

-Vôtre très, &c.

A MADAME.....

MADAME,

Comme vôtre tres-humble serviteur, mon devoir veut que je vous avertisse que mon cœur se va mutiner, & que si vous ne m'aidez, je ne puis l'obliger de vous conserver la fidélité qu'il vous a jurée. Il m'a empêché toute la nuit de fermer l'œil, & il n'a cessé de me représenter les cruelles paroles que vous me dites hier, & qu'ils le percerent de part en part. Il menace de rompre ses chaînes, si vous continuez à le maltraiter. Il se plaint que depuis



quinze jours vous le faites languir dans une tristesse mortelle, lui qui d'ordinaire ne se nourrit que de joye & de plaisir. Il dit qu'à chaque moment vous tettez de ses esperances, quelques modestes qu'elles soient, & que vous abusez du pouvoir absolu qu'il vous a donné sur lui. Enfin, Madame, il m'a puissamment sollicité de finir ma misere par un genereux dépit, & de chercher ailleurs le repos que je ne trouve pas à votre service. Je ne le croirai point; mais en récompense, croyez-moi, un si brave cœur meriteroit plus de bonté, qu'il ne vous plaît de lui en faire paroître. J'espère le retenir dans l'obeïssance qu'il doit à la Souveraine; cependant de vôtre côté, usez mieux de vôtre toute puissance, & regardez la foiblesse avec plus de pitié que de mépris. Je suis,

M A D A M E,

Vôtre tres, &c.

A M A D A M E . . . . .

**D**E quoi vous avisez-vous, Madame, de me vouloir donner à tout le monde? voici quatre ou cinq fois que vous m'avez offert, & il n'a pas tenu à vous que vous ne m'avez livré. Encore que je suis à vous à la vie & à la mort, je n'y suis ni à vendre ni à engager. Vous êtes maîtresse absolüe de ma personne, hormis que vous n'en pouvez pas

faire un présent comme de vos perles & de vos bijoux. Mon cœur un fond d'une autre nature: Il ne se peut aliener, & vous le garderez tant qu'il vous plaira, ou que vous lui plairez, & que vous serez aussi aimable que vous l'êtes. Mais quand vous vous lasserez de moi, ne prétendez point vous en défaire à la première de vos amies. Vous en avez un plus sûr & un plus court moien: c'est celuidont vous vous servîtes l'autre jour, lorsque vous me voulûtes étrangler. Si cela vous semble un peu violent, & que vous appréhendez qu'on n'en murmure, rendez moi plutôt à moi-même, & remettez-moi dans ma première liberté. Je ne sçai néanmoins si je le voudrois, tant je suis fou; si vous me mettiez entre les mains les clefs de ma prison, je ne m'en servirois pas pour en sortir. Non, Madame, ne me rendez point tout ce que vous m'avez pris, mais rendez vous vous même, & ne résistez plus avec tant d'érigueur & d'ingratitude à une affection aussi constante que la mienne. Quand vous y serez résoluë, je vous supplie de me disposer tout doucement à une si étrange révolution de ma fortune, de peur qu'une joie si surprenante ne me tuë, & ne soit plus forte que n'a été le desespoir.

---

### A M A D E M O I S E L L E.

**D**Epuis que je vous vois, je ne sçauois Mademoiselle, ni prier Dieu, ni dormir.

Je sens dans ma conscience, & dans ma santé un desordre épouventable; & si je suivois le conseil de mon Directeur, ou de mon Medecin, je ne vous verrois jamais: il ont beaucoup de raison, & je n'en ai gueres. Votre sèverité m'en devoit fournir d'une bonne pour ne point longer à vous, & si j'étois sage, l'assurance que vous m'avez donnée de n'avoir de votre vie, de bonté pour moi, me rebutteroit d'un service dont je ne puis esperer de récompense. Mais non.

*Pour éteindre des feux naissans,  
Vous m'assurez en vain, que je perdrai mon  
tems: ( pose.  
A toutes vos rigueurs malgré vous, je m'ex-  
Vous voir & vous servir, est un assez grand  
bien.*

*An: refois quand j'aimois, j'aimois pour quel-  
que chose;  
Mais vos yeux m'ont appris, qu'on doit ai-  
mer pour rien.*

### A M A D A M E . . .

**I**L y a long-tems, Madame que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez eu le loisir d'être aimée de moi: mais parce que vous avez je ne sçai combien de soupirans, j'ai crû qu'il étoit à propos de vous garder mon amour. Il pourra ariver quelque occasion favorable où je le placerai. Peut être votre Cour sera-t. elle moins grosse durant quelque petit intervalle;

Peut-être ſerez-vous bien aife d'inspiter de la jaloſie à quelqu'un, en faiſant paroître tout d'un coup un nouvel Amant; Comptez, Madame, que vous en avez un de reſerve, dont vous pouvez vous ſervir quand il vous plaira. Je tiendrai toujours mes ſoins & mes vœux tout prêts, vous n'avez qu'à me faire ſigne que je commence, & je commencerai. Adieu, Madame, juſqu'à nos amours.

---

## A MADAMOISELLE.....

**V**ous vous êtes bien allarmée de ma declaration; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte, vous m'aimerez. Qui, vous m'aimerez; je ſçai ce que je dis, & ce que je ſens. N'ayez point, je vous ſuplie, ſi bon ſentiment de vôtre indifférence. J'ai pour en vaincre quatre comme la vôtre. Rien ne me coûte en matiere d'auffi charmantes filles que vous. Faut-il des années; hé bien ſoit: Je n'ai rien de plus cher à faire. Vous ne m'accorderez aucune grace, je vous louerai le tour d'aimer juſqu'à vos cruautés. Vous ne me ſerez que de legeres faveurs, elles me paroîtront d'un tres grand prix. Vous m'opoferez des Rivaux, je les ferai deſerter par le deſeſpoir où je les mettrai en état de vous rendre autant de ſervices que moi. Enfin, prenez tel parti qu'il vous plaira, je ferai enrager vôtre indifférence; & après beaucoup de tems, comblée d'a-

mour, de tendresse & de respects, vous ne sçau-  
rez plus de quel côté tourner, & vous m'ai-  
merez.

---

M O N S I E U R.....

A M A D A M E.....

*Declaration d'Amour.*

**J**E suis au desespoir, Madame, que toutes  
les-declarations d'amour se ressemblent, &  
qu'il y ait quelquefois tant de differences dans  
les sentimens. Je vous aime plus que tout le  
monde n'a accoutumé d'aimer. & je ne sçau-  
rois vous le dire, que comme tout le monde  
vous le dit. Ne prenez donc pas garde, je vous  
en conjure, à mes paroles qui sont foibles, &  
qui peuvent être trompeuses: mais faites re-  
flexion, s'il vous plaît, sur la conduite que je  
vais avoir pour vous: & si elle ne vous témoi-  
gne qu'afin de la continuer long-tems; de  
même force, il faut être vivement touché,  
rendez-vous à ses témoignages, & croyez que  
puisque je vous aime si fort, n'étant point ai-  
mé de vous, je vous adorerai, quand vous  
m'aurez obligé d'avoir de la reconnoissance.

---

R E' P O N S E D E M A D A M E.....

A M O N S I E U R.....

**S'**il y a quelque chose qui vous empêche  
d'être crû, quand vous parlez de vôtre:

amcur, ce n'est pas qu'il importune, c'est que vous en parlez trop bien. Les grandes passions sont plus confuses. Il me semble que vous écrivez en homme qui a beaucoup d'esprit, qui n'est point amoureux, & qui veut faire accroire qu'il l'est. Et puisqu'il me semble, à moi qui meurs d'envie que vous disiez vrai, jugez ce qu'il sembleroit à des gens à qui vôtre passion seroit indifférente. Ils s'imagineroient aussi tôt, que vous voulez rire; mais moi qui ne veux point faire de jugement téméraire, j'accepte le parti que vous m'offrez, & je veux bien juger par vôtre conduite des sentimens que vous aurez pour moi

---

A M A D A M E . . . . .

A M O N S I E U R . . . . .

**O**N dit que vous avez été battu; c'est peut-être un faux bruit de vos envieux: Mais c'est peut-être aussi une vérité. Ah! mon Dieu dans cette incertitude je vous demande la vie de mon Amant, & je vous abandonne l'Armée, ôh! mon Dieu, l'Armée, l'Etat, & tout le monde. Depuis qu'on m'a appris cette nouvelle, j'ai fait par jour vingt visites. J'ai jetté des propos de guerre pour voir si j'en apprendrois rien qui pût me soulager, l'on m'a assurée par tout que vous aviez été battu; mais on ne m'a point parlé de vous en particulier. Je n'oserois demander ce que vous

êtes devenu; non que j'appréhende de faire voir que je vous aime. Je suis dans de trop grandes allarmes pour avoir rien à ménager, mais je crains d'apprendre plus que je ne voudrois c'est l'état où je suis, & où je serai jusqu'au premier ordinaire, si j'ai la force de l'attendre.

MADAME...

MONSIEUR...

**H**E' quoi ! ne me laissez-vous jamais en repos ? Serai-je toujours dans des craintes de vous perdre, où par votre mort, ou par votre changement ? Tant que la Campagne dure, je suis en de perpétuelles alarmes. Les Ennemis ne firent pas un coup, que je ne m'imaginé que ce ne soit à vous. J'aprends ensuite que vous perdez un combat sans savoir ce que vous êtes devenu, & quand après mille inquietudes mortelles, je sçai que ma Bonne-Fortune vous a sauvé, l'on dit que vous êtes en Languedoc, où vous vous consolez de toutes vos disgraces entre les bras de Mademoiselle... Si cela est, je suis bien malheureuse que vous n'ayez pas perdu la vie dans la bataille. Oùi, j'aimerois mieux vous voir mort qu'incertain. J'aurois le plaisir de croire, que, si vous aviez vécu, vous m'aurez toujours aimée ; au lieu que je n'ai que la rage dans le cœur, de me voir abandonnée pour une autre, qui ne vous aime pas tant que moi.

---

MADemoiselle.....  
A MONSIEUR.....

**Q**ue vous êtes cruel, mon cher Amant, avec vos reproches? N'avez-vous point d'autre moyenn de vous faire dire que je vous aime, qu'en m'accusant de ne vous aimer pas? Regardez, je vous en supplie, mes yeux: tout le monde y voit ma passion; êtes-vous le seul qui ne puissiez découvrir qu'il n'y en a que pour vous? Oüi, cher Amant, il n'y a que vôtre vûë qui me donne de la joye, & que vôtre absence qui me chagrine. Vous êtes l'unique charme de mon cœur, & toutes mes actions vous en assurent. Je tâche à les démentir, quand je suis avec des personnes indifférentes; mais on ne laisse point de juger par ma conduite, que je vous adore; & néanmoins, cruel! vous en doutez. Hé bien, je vais mourir pour vous en convaincre.

---

A MADemoiselle.....

**M**ADemoiselle,  
Je fus hier reçu Duc & Pair, & l'on me flatte de n'être pas le plus mal fait, ni plus mal-honnête homme de la Cour. Cependant, vous me dites que vous n'êtes point née pour moi. Si quelqu'un vous meritoit, je n'aurois pas



beſoin de ma raiſon pour vous ſouhaiter à lui. Mon amour ſe fera toujours un intérêt particulier de vôtre bonheur. Mais ſi tous les hommes ſont indignes de vous, pour quel autre êtes-vous née ? Les plus belles femmes me déplaiſent dès les premiers jours, ou par le peu de goût que vous me laiſſez pour elles, ou par le remords de les avoir regardées. Je ſuis ſans ceſſe ſeul à la promenade & aux ſpectacles, afin de mieux nourrir une paſſion qui me ſera inutile. Par tout où je ne vous trouve point, ma triſteſſe ou mon impatience, m'apprennent que c'eſt vous ſeule que j'y cherchois. Ainſi réduit à paroître incivil, inquiet ou ſolitaire, je me fais haïr de tout le monde, à cauſe que je ne puis aimer que vous; ne me plaindriez-vous pas, ſi je devois mes malheurs à l'indifférence d'un autre: & parce qu'ils viennent de vous, eſt-ce une raiſon pour n'en être point touchée? Le plus ſolide plaifir, c'eſt d'avoir fait des grâces au delà de toute reconnoiſſance. Auffi tôt que je vous ſupole un peu tendre, je ceſſe de vous regarder ſimplement comme ce qui eſt de plus aimable, & je puis retenir ces mots, ſi vous m'aimiez, je vous adorerois.

---

A M A D A M E . . . . .

**A** Prés m'avoir dit, Madame, que vous conſentiez que je vous viſſe, puisqu'il m'étoit impoſſible de vous voir ſans vous

l'écrire ; je devrois me flater que ma Lettre ne sera pas mal reçûe. Cependant je tremble, & l'amour qui n'est jamais sans crainte de déplaire, me fait imaginer que vous avez pu changer de sentiment. Faites-moi, je vous en supplie, la faveur de m'éclaircir. Si vous sçaviez avec quelle passion je le souhaite, & avec quels transports je recevrai ce que vous m'écrirez, vous ne me jugeriez point indigne de cette grace

### R E P O N S E

**P**ourquoi serois-je changée, Monsieur, mais, mon Dieu, que vous êtes pressant. N'êtes-vous pas satisfait de connoître vos forces, sans vouloir encor triompher de la foiblesse d'autrui ;

*Fin des Lettres Galantes & Amoureuses.*

# HISTOIRE

D E

## LA MATRONE D'EPHESE.

**I**L y avoit autrefois à Ephese une Matrone d'une si grande réputation de chasteté & d'amour conjugal, que la plûpart des Dames des Provinces voisines avoient pris soin de la connoître. Celle-ci ayant perdu son mari, ne se contenta point de fuivre la bierre, les cheveux épars, de se les arracher, & de se fraper la gorge nuë, elle suivit encore le corps jusqu'au lieu, où, à la coûtume des Grecs, on le laissoit, & là, elle se mit à le regarder, & à pleurer nuit & jour. Il y avoit déjà cinq jours que cette femme étoit auprès du corps de son mari sans manger, lorsque ses parens, ses amis, & les Magistrats mêmes Pallerent presser inutilement de sortir de là. La Dame avoit une suivante auprès d'elle, qui lui prétoit ses larmes, & qui entretenoit la lampe qui éclairoit ce monument. On ne parloit par toute la Ville que de cela, & les hommes de toutes les conditions, demeu- roient d'accord que c'étoit là le seul exemple d'un veritable amour conjugal. Dans ces tems là, le Gouverneur de la Province fit pendre des voleurs de grands chemins, a les

proche de l'endroit où cette femme pleuroit son mari. La nuit d'après cette exécution, le Soldat qui étoit en garnison aux potences, de peur qu'on n'emportât les corps qu'on vouloit qui servissent d'exemple, ayant vû de la lumière, & entendu les cris d'une personne affligée, voulut sçavoir ce que c'étoit. Il descendit dans le monument, & y voyant une fort belle femme, le lieu-lui fit croire d'abord que c'étoit un fantôme. Enfin, voyant un corps mort, des gens qui le pleuroient, & une femme qui se déchiroit le visage, il crut que c'étoit que cette femme étoit au desespoir de la perte de son mari. Sur cela il fit dessein de la consoler : pour cet effet, il commença par apporter son petit souper auprès d'elle, & par lui vouloir persuader de ne pas continuer dans une douleur inutile : que c'étoit là le destin de tout le monde : qu'on ne vivoit que pour mourir, & tous les lieux communs dont on se sert pour adoucir la douleur des personnes affligées. Mais la Dame offensée de ce qu'on la croyoit assez foible pour se consoler, redoubla ses cris, se frapa plus rudement la gorge qu'auparavant, & jeta sur le corps du mort une partie de ses cheveux qu'elle s'étoit arrachés. Cependant le Soldat ne se rebuta point, & se servoit, pour faire manger cette desesperée des mêmes raisons qu'il avoit employées pour la faire vivre. La suivante émuë de l'odeur des viandes, du

vin & des raisons du Soldat , y donna les mains; & après avoir bû & mangé, elle commença de combattre l'opiniâtreté de sa Maîtresse. Que vous servira-t-il , lui dit-elle , de vous faire mourir de faim, de vous entretenir toute vive , & d'avancer vos jours par une mort précipitée ? Croyez-vous que les morts soient touchés de vos larmes ? Pensez-vous ressusciter votre mari avec vos cris ? Jouissez de la vie tandis que vous l'avez. L'état où vous voyez ce corps vous apprend à aimer la vie. Il n'est pas mal aisé de persuader les gens de vivre. Cette Dame desséchée par les pleurs qu'elle avoit versés, & par l'abstinence de quelques jours, se laissa vaincre , & ne mangea pas moins qu'avoit fait la Damoselle. Du reste , on sçait à quel nous porte ordinairement Cérés & Bacchus. Avec les mêmes graces que le Soldat avoit employées pour faire vivre la Matrone , il attaqua la chasteté. Il ne paroïssoit ni sot , ni mal fait à nôtre Lucrece. La Damoselle même lui rendoit de bons offices, & disoit à la Maîtresse : Quoi ! vous défendez vous d'un amour qui vous plaît ? Mais pourquoi vous tenir plus long tems en suspens ? La Dame ne crut pas devoir refuser son corps à celui qui venoit de le lui sauver ; & le Soldat victorieux, lui persuada de l'aimer, comme il lui avoit persuadé de vivre. Ils demeurèrent donc ensemble , non-seulement cette

274 *Histoire de la Matrone d'Ephese.*  
huit, mais encore le lendemain, & le jour d'après, les portes du monument fermées sur eux: de sorte que ceux qui passioient auprès de là, croyoient que cette pauvre femme étoit morte de douleur sur le corps de son mari. Cependant le Soldat charmé de la beauté de cette femme, & du secret, employoit sa solde à lui apporter tout ce qu'il pouvoit pour le manger avec elle: lors que les parens d'un des pendus s'étans aperçus qu'il n'y avoit point de garde à l'une des potences, l'en détachèrent, & l'allerent enterrer. Le soldat voyant cette potence sans cadavre, & craignant le suplice qui étoit d'être mis à la place, courut dire à sa Maîtresse ce qui étoit arrivé: qu'il n'attendoit pas son Arrest de mort, qu'il s'a'loit passer l'épée sur travers du corps, & qu'il la supplioit d'avoir soin de la sepulture de son Amant, comme elle avoit eu de celle de son mari. Mais cette Dame aussi pitoyable que chaste: A Dieu ne  
„ plaise, *lui dit-elle*, que je voye en même  
„ tems la mort de deux hommes que j'ai tant  
„ aimez: j'aime mieux pendre le mort, que de  
„ laisser mourir le vivant: & disant cela, elle  
fait tirer de la bierre le corps de son mari, &  
l'envoye attacher à la potence qui étoit vuide.  
Ainsi le Soldat profita de l'esprit de cette habile femme, & le peuple parut étonné le jour d'après, de voir qu'un mort le fût allé pendre.

*Fin de l'Histoire de la Matrone d'Ephese.*

---

 DES LETTRES, ET DE LEUR STILE.

## R E M A R Q U E I.

**L**orsqu'on veut faire une Lettre, il importe plus de penser, qu'écrire, & parler à un absent, c'est la même chose; & qu'ainsi l'on ne doit pas être plus embarrassé à l'égard de l'un que de l'autre. Il faut seulement songer que les paroles dans le discours se perdant en l'air, & que demeurant par écrit sur le papier, on doit davantage prendre garde à ce qui sort de la plume, que de la bouche, parce que la personne a tout le temps qu'elle veut pour remarquer les fautes, & qu'elles échappent aisément à l'oreille de celui qui écoute.

## R E M A R Q U E II.

Aux Lettres comme aux Discours faits de vive voix, il faut particulièrement avoir égard au bon sens, & à l'ordre: celui ci est le soutien de l'autre, & c'est à la faveur qu'on peut découvrir dans une Lettre tout l'esprit de celui qui l'a écrite en matière de bon sens, il est seulement besoin d'écrire les choses sans affectation & avec naïveté. Pour ce qui est de l'ordre, une Lettre, comme un Discours oratoire, doit d'ordinaire avoir une manière d'exorde, de narration & de fin.

## REMARQUE III.

Il est bon dans les Lettres d'avoir soin de la bréveté. Les discours étendus y ennuyent souvent ; & à moins que de certaines choses n'obligent d'y en faire un long, il faut autant qu'il est possible, y éviter l'étenduë. On doit sur tout songer à la bréveté, & principalement quand la Lettre n'est que de compliments ; car alors si elle a une page, ou quelque peu plus, elle est raisonnable.

## REMARQUE IV.

Evitez dans la Lettre les Lieux communs, ce sont autant d'écueils : Ainsi suivez pied à pied votre sujet, & ne dites précisément que ce qui est absolument nécessaire ; car la Lettre doit être quelque chose de court, & il faut s'assurer que tout y soit bon.

## REMARQUE V.

Le stile epistolaire doit être simple & naturel, éloigné de toutes les grandes figures, dont les Orateurs embellissent leurs Discours. Les Lettres ne veulent qu'une expression aisée & naïve, mais sans bassesse. La maniere de parler trop basse n'est pas moins contraire au stile epistolaire, que la façon de s'exprimer trop élevée. Il ne faut se servir dans les Lettres, que de locutions, qui tiennent un milieu entre les basses & les hautes, & qui soient d'usage parmi les gens d'esprit, & qui parlent bien. Voiture, Buffi, Bourlaur, Montreuil, Scaron, le Chevalier d'Her.,... ont



réussi en ces Lettres-là, & celles de ce Recueil sont aussi la plupart du caractère qu'elles doivent être pour plaire.

REMARQUE VI.

On doit fuir la redite dans les Lettres, & sur tout dans celles de Compliment, qui y sont plus sujettes que les autres. Quand une même façon de parler, ou une même pensée y est rebatuë, elle ne manque jamais de faire bailler, & de donner un peu de dégoût.

REMARQUE VII.

Depuis vingt-cinq ou trente ans, on ne s'écrit ordinairement qu'en Billers; c'est-à-dire, qu'on ne met ni *Mon<sup>eur</sup>* ni *Mada<sup>me</sup>*, à la tête ni au bas de la Lettre, parce que regardant la personne à qui on l'écrit comme un autre soi même, on traite avec elle sans façon & d'un air familier & honnête. Cette maniere de s'écrire s'observe entre gens qui vivent ensemble galamment: Mais elle ne se pratique pas, ce semble, parmi les gens inégaux, à moins que celui qui a le plus de qualité n'ait témoigné que tel étoit son plaisir. Au reste, quand la Lettre commence par un *Monsieur*, ou un *Monseigneur*, il se faut bien garder de la continuer par un autre *Monseigneur* ou *Monsieur*. Exemple, *Monsieur*, *Monsieur* vôtre ami a été bien reçu du Roy. Mais on peut commencer ainsi: *Monsieur*, vous aurez sans doute bien de la joye d'apprendre que *Monsieur* vôtre Ami a été bien reçu du Roy.

Des Lettres,

REMARQUE VIII.

Il est bon d'observer, qu'on écrit à trois sortes de personnes. Les unes ont plus de qualité que nous; les autres n'en ont pas davantage, & les dernières en ont moins. Il y a des termes propres pour chacune de ces sortes de personnes, quand on a commencé avec elles, & voici ces termes. Les honnêtes gens qui savent le monde, se servent de la façon qui se va voir, & c'est tout dire.

REMARQUE IX.

On écrit avec grande civilité à une personne qu'on regarde au dessus de soi: Plus elle est élevée, soit en qualité, ou en mérite, & plus il faut être respectueux. Nous écrivons familièrement, & en termes qui marquent nôtre cœur à un Ami d'un rang égal au nôtre; mais nous usons d'un air plus grave avec des gens qui sont au dessous de nous, ou qui en dépendent.

REMARQUE X

Quand nous écrivons à une personne qui est au dessus de nous, ou qui nous égale, il est de la civilité, si la Lettre est un peu longue, d'y repeter le mot de *Monsieur*, en deux ou trois endroits, où il est le plus naturellement placé. Au reste, le mot de *Monsieur*, s'y met d'ordinaire après quelque particule, ou quelque adverbe, & dans un lieu où il ne fasse ni équivoque ni embarras. Exemple: *Maintenant, Monsieur, que je veux*

croix retour, souffrez, s'il vous, que. . .  
 Je voudrois bien vous envoir un bouquet,  
 mais, Monsieur, il n'y a point de fleurs Dans  
 ces expressions le mot de *Monsieur*, est mis  
 naturellement; mais dans celle ci il n'est pas  
 supportable: Je voudrois bien pouvoir, *Mon-*  
*sieur* vous accepter la grace que vous me de-  
 mandez.

REMARQUE XI

La Lettre ne se finit point par un ge-  
 nitif, par un datif, ou par un ablatif.  
 Ces sortes de fins ont, au jugement des  
 Connoisseurs, fort mauvaise grace, à cause  
 qu'il ne s'y trouve aucune construction rai-  
 sonnable. Les exemples se font voir. C'est  
 ce que vous devez attendre de, *Monsieur*,  
 votre tres humble *Serviteur*; . . . . Pose me  
 promettre que vous ne refuserez point cela à,  
*Monsieur*, votre tres humble *Serviteur*.  
 Ces fautes sont aisées à corriger. La premiere  
 sera juste ainsi, C'est ce que vous devez at-  
 tendre de celui qui est, *Monsieur*, votre tres-  
 humble; Et la seconde en cette sorte; Vous  
 ne refuserez point cela à celui qui sera toute  
 sa vie, *Monsieur*, votre tres-humble. . . .  
 Vaugelas, en ses remarques.

On n'acheve point agréablement aussi une  
 Lettre par une préposition Exemple. Faites  
 moi l'honneur de me tenir pour *Monsieur*,  
 votre tres humble *Serviteur* . . . . Il n'y a  
 point de service qui ne vous doive être rendu

240 : *Des Lettres , & de leur stile :*  
*par , Monsieur , votre très-humble . . . .*

La Lettre ne doit jamais finir, que par un nominatif, ou un accusatif : On n'a qu'à ouvrir un Livre de Lettres, & les exemples en sauteront aux yeux : Cependant voici des preuves de ce qu'on avance. Je vous conjure d'être persuadé que je suis comme je le dois, Monsieur, votre très fidèle Serviteur.

Cette maniere de finir la Lettre, qui est un nominatif, est la plus naturelle. Celle de l'achever par un accusatif, ne laisse pas d'être bonne : mais elle ne semble point si agreable à Mr. de Vaugelas, Voyez ses Remarques. Voici les exemples qu'il en donne ; Faites-moi l'honneur de me croire, Monsieur, votre très-humble . . . . N'accusez point de paresse, Monsieur, votre très-humble Serviteur. **REMARQUE XII.**

La maniere de s'écrire la plus ordinaire & la plus à la mode, est de s'écrire en-Billet. On ne commence point le Billet par Monsieur, on ne finit point aussi par ce même mot, ni par ceux qui sont de civilisé. Je suis, Monsieur, votre très-humble Serviteur. L'honnête homme qui écrit, se contente seulement de mettre son nom au bas de son Billet, & sans aucune façon qui paroisse étudié. Si pourtant elle est fine & ingenieuse, à la bonne heure, mais que cela ne se connoisse nullement. La simplicité pure & naturelle, est le véritable caractère du Billet.

*Fin du premier Tome.*

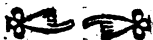
NOUVEAU  
RECUEIL  
DE  
LETTRES GALANTES  
DE  
CLEANTE  
ET  
DE BELISE:

A V E C

LES LETTRES D'AMOUR  
d'une Religieuse Portugaise, écrites  
au Chevalier de C\*\*\*. Officier Fran-  
çois en Portugal.

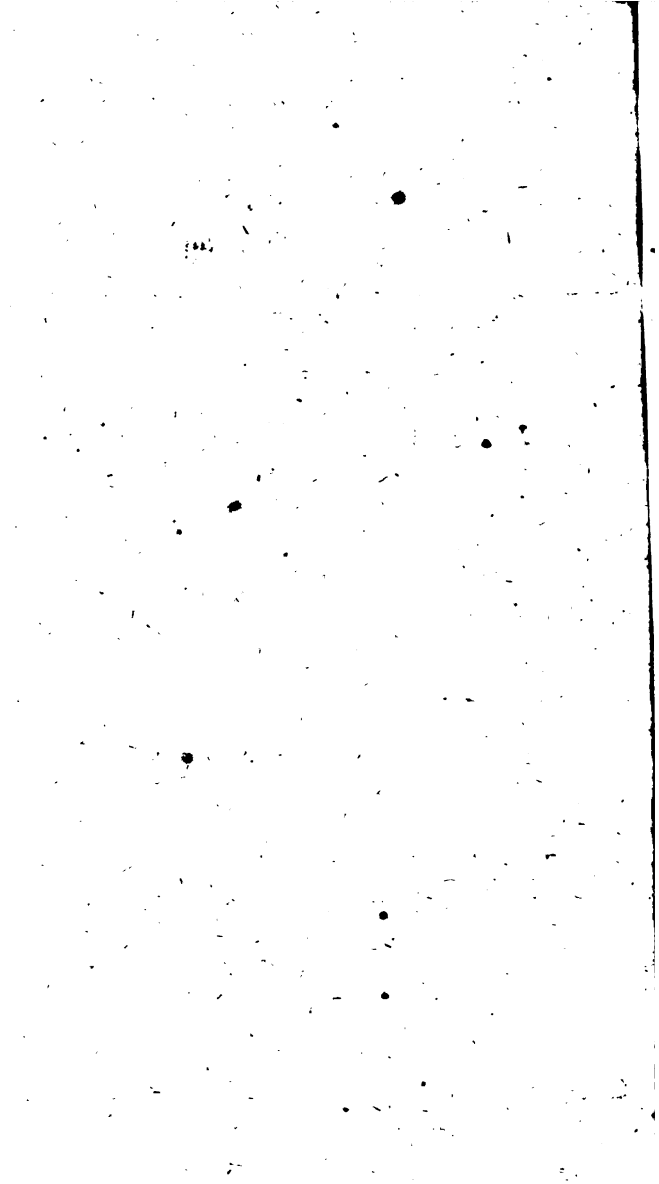
*Et les Réponses dudit Chevalier-ensuite de  
chacune des Lettres de ladite Religieuse.*

TOME SECOND.



A A N V E R S,

Chez SAMUEL LE NOIR, Marchand.  
Libraire. 1720.



NOUVEAU  
RECUEIL  
DE  
LETTRES GALANTES  
DE  
CLEANTE  
ET  
DE BELISE.





---

# AU LECTEUR.

**L**ES Lettres que je vous presente. n'ont point besoin ni d'Epître ni de Preface, il suffit seulement de dire qu'il n'y a jamais eu de Lettres plus galantes & plus agreables. La Personne qui les a composées, a eu assez de reputation dans le monde pour faire connoître la delicateffe de son esprit : Je dirai en passant, qu'elles ont été recueillies avec une exactitude très-grande : & je eroi, Lecteur, que vous ne serez pas fâché de lire ce que tant d'honnêtes gens ont trouvé charmant : Je puis vous assurer qu'elles sont très-conformes aux Originaux, y ayant apporté tous le soin qu'il s'y pouvoit

Tome II. Q 2

prendre : il n'y a rien de Roman que le  
nom. C'est tout ce que j'ai pu faire  
pour v<sup>o</sup>tre satisfaction & la mienne,  
Adieu.

9



LET TRES  
GALANTES  
DE MADAME\*\*\*

---

PREMIERE LETTRE.

**J**E ne croi pas que la tendresse que j'ai pour vous, pût augmenter la vivacité qu'elle m'a conservée au milieu du tumulte du monde, je m'étois persuadé que la solitude n'y pouvoit rien ajouter : mais hélas ! que je me suis trompée, & qu'une vie solitaire dans les lieux où l'on a vû ce que l'on aime, est propre à fortifier une passion ; la mienne est ici d'une ardeur que rien ne peut exprimer, chaque arbre de ce bois, chaque lieu où je vous ai parlé, l'augmente, & je desire de vous y revoir avec tant d'ardeur, que si vous nvez autant que moi, & aussi peu de raison, vous ferez la folie d'y revenir.

## II. LETTRE.

**M**ES derniers malheurs sont si terribles, & il me restera désormais si peu de liberté de vous en instruire, que vous apprendrez plutôt par le bruit du monde que par moi, quelle sera ma destinée : mais assurez-vous que vous sçauriez par moi-même dès que j'y verrai le moindre jour, que je vous aime plus tendrement que jamais, & que je vous conserverai mon cœur malgré l'absence & les efforts que l'on fait pour vous l'ôter. Pour reconnoissance d'une tendresse si parfaite, souvenez vous quelquefois des malheurs que vous me causez : si ceux que je souffre présentement vous étoient connus, vous auriez horreur des peines d'une malheureuse, qui n'est infortunée que parce qu'elle vous aime. Adieu, mon cher, si l'on mouroit de douleur, j'expirerois sans doute en prononçant ce cruel adieu. Sont-ce là les douceurs que j'espérois goûter en arrivant à Paris ? Je passe toutes les nuits en larmes, dont il faut même que les traces disparaissent le jour ; rien n'égale mes tourmens, & je n'ai pas seulement la liberté de les pleurer. Que de peine fait souffrir une véritable passion ! Adieu encore une fois, mon cher enfant.

Un engagement de famille , dont rien ne peut me dispenser ; me menera aparemment demain à l'Opera : j'avouë à la honte de toute ma raison , que je souhaite que vous y foyez témoin de ma tristesse , & de voir dans vos yeux toute la compassion & l'amour que je merite. Je croi que je n'ai pas besoin de vous dire , qu'il faudra agir avec moi comme avec une personne qui vous seroit inconnuë.

---

### III. LETTRE.

**P**UIS-je mieux vous convaincre de votre crime , qu'en trouvant dans la bouche d'un autre des secrets qui ne doivent jamais être scûs que de vous ? Je vous le redis encore , il y a des choses répanduës dans le monde que l'on ne peut scavoit que par l'un de nous deux , je suis sûre de ne les avoir point dites , elles sont d'une nature à porter cette assurance avec elles ; cependant elles sont scûës , & vous m'accusez d'injustice & de simplicité , quand je croi ceux qui me parlent contre vous. Ah cruel ! veux-tu encore redoubler mes suplices & tes cruantez , par les protestations d'une feinte innocence , qui toute fausse qu'elle est , n'affoibit que trop mes justes ressen-

rimens ? Mais ne te flate point de triompher seul par ton esprit de la plus tendre Amante qui ait jamais été, le tems de ma foiblesse est passé ; & si je suis assez malheureuse pour être exposée deormais à la honte de t'aimer encore, au moins sera-ce une honte secrette, aucune de mes actions ne la découvrira, & tu n'entendras plus parler d'une femme qui a reçu de toi un traitement si peu digne de son amour : enfin j'ai lieu de vous croire indiscret, par là je ne doute pas que vous ne me soyez infidèle ; un repentir ne peut effacer tant de crimes, il suffit d'en avoir été coupable pour perdre mon estime, sans laquelle mon cœur ne peut agir. Si je ne vous avois pas estimé, aurois-je pu vous aimer d'une passion si violente ? Mais vous m'ôtez enfin la consolation que j'avois dans ma douleur, de penser que si le mérite d'un Amant pouvoit excuser la foiblesse d'une femme, les miennes doivent l'être. Hélas ! je n'ai plus cette douce consolation, tout ce que j'ai fait contre mon devoir, contre ma raison, & contre la nature même, en donnant des chagrins si sensibles à ma famille, qu'ils se présentent à moi comme des bourreaux qui viennent m'assassiner ; je suis remplie de honte, de repentir & de desespoir ; & si la mort a jamais été desirable, c'est sans doute dans le malheureux état où vous me refusez :

Je ne dis plus comme autrefois, que si tout ce que je souffre vous étoit connu, vous y seriez sensible; puisque vous l'avez si peu été à tout ce que j'ai fait pour vous, je dois perdre l'esperance de vous le rendre jamais; c'est cette malheureuse assurance qui m'empêchera désormais de chercher à vous voir, car j'avouë à ma honte, que s'il me restoit encore quelque espoir de me faire aimer de vous, il n'y a rien que je ne fisse pour y parvenir, & pour vous faire sentir ensuite par ses duretez semblables aux vôtres, quelles sont les douleurs que je souffre à present. Quel plaisir de te voir, ingrat, vivement touché d'une femme que tu as si mortellement offensée: Que tu le serois alors, des gênes que je souffre aujourd'hui: elles te paroîtront ce qu'elles sont effectivement, c'est à dire insupportables, je ne puis plus souffrir, j'en mourrai, ou j'en perdrai le peu de raison qui me reste. Le moyen d'en conserver dans des malheurs si terribles: J'ai perdu les bonnes graces de ma famille, & me suis fait un enfer de mon domestique pour un Amant qui ne merite que ma haine. Mais Dieu, c'est là le comble de ma misere, je ne puis le haïr, je le méprise, je l'abhorre, mais je sens que je ne le haïs pas: n'espere pourtant rien ingrat, de ce reste de foiblesse, j'avalerois ce poison que tu me demandes, & que tu sais bien que tu ne re-

cevras jamais de ma main , si je me croyois capable de la bassesse de faire à l'avenir aucun pas vers toi. J'avois resolu de te paroître modérée & froide , & j'y étois , ce me semble , parvenuë dans la Lettre que je t'ai écrite cette nuit ; mais celle que je viens de recevoir de toi , me tire de cet état aparent d'indifference : je ne puis considerer sans fureur le plaisir que tu te fais de te joüer de moi : qu'en veux-tu faire , puisque tu ne m'aime point ? Je sçai qu'il est des choses d'usage même sans amour avec d'autres femmes , mais pour moi qui ne te verrois pas , quand tu serois aussi fidèle que perfide , & que je serois aussi contente de toi que je m'en plains , que peux-tu gagner par mes manéges ? cherches-tu le plaisir de me tromper ? Je t'assure que tu ne l'auras de ta vie : Je vois clair enfin , je connois par une malheureuse experience que la vanité seule fait agir la plûpart des hommes : il les faut haïr & mépriser tous si l'on veut conserver quelque tranquillité. Si la haine que j'aurai désormais pour tous les autres m'en pouvoit acquérir pour toi , que je serois assurée d'être bien tôt heureuse. Adieu , Monsieur , une pareille Lettre écrite tout d'un trait avec des sentimens si penibles , & un bras nouvellement saigné , n'est pas une petite affaire : vous avez aparemment pris par celui qui vous a rendu ma Lettre , quelle est ma maladie , mais après



nez par moi que je n'oublierai rien pour la rendre considerable & capable de finir une vie que je trouve trop longue , quoi qu'à peine commencée : j'ai trop vécu , puisque j'ai pû vous dire que je vous aime , & que je n'ai pû me faire aimer de vous.

---

## IV. LETTRE.

**N**'Avez vous point de malheureux conseils à me donner pour prévenir les nouveaux malheurs que la jalousie me prépare , que celui de vous abandonner ? Ah ! j'y périrai , si je n'en puis sortir que par cette voye. Les nouveaux tourmens où je vais être exposée , feront sur moi le même effet qu'ont déjà fait ceux que j'ai soufferts , je vous en aimerai avec plus d'ardeur. Un cœur véritablement touché ne cede point aux difficultez , & un Amant qui ne cesse point d'être aimable , doit toujours être aimé : soy. z donc persuadé , mon cher Enfant , que rien ne détruira l'amour que j'ai pour vous , puisque vous êtes sûr de mon cœur. Pourquoi vous abandonner au desespoir ? Et pourquoi renoncer aux douceurs de l'esperance ? La jalousie avec toute la vigilance a-t-elle pû parvenir jusqu'à present à m'ôter les moyens de vous voir ? Il y a deux ans que l'on y travaille , & il n'y a que deux jours que nous nous jurions une fidelité

éternelle. Ah ! mon cher Amant, il ne faut que s'aimer toute la vie pour être assuré d'être toujours heureux, nos plaisirs même ne sont pas éloignés, j'ai une fermeté qui me fera passer sur toutes les difficultez, & une tendresse qui ne cèdera pas à d'inutiles bien-séances : il me semble que vous devez être touché de me voir tant de courage dans le fort du peril même ; que sera ce quand il sera passé ! Gardez vous bien de vous affliger, vous n'êtes pas en état de le faire sans danger : Pensez à vôtre santé mon cher enfant, & n'ayez d'autre soin que de la rétablir, votre maladie est pour moi le plus pressant des malheurs, guerissez-vous, & laissez faire le reste à l'amour, qui n'abandonne pas des Amans si dignes de ses faveurs.

---

## V. LETTRE.

**V**ous êtes trop malade pour m'écrire de longues Lettres, mais vous ne l'êtes pas assez, pour manquer à m'écrire quatre lignes tous les jours : Votre maladie vous a-t-elle ôté & les desirs & les craintes ? N'en devez vous point avoir de perdre mon cœur ? Je lui remarque depuis peu des foiblesses qui m'épouventent, vôtre présence est nécessaire pour la remettre à son devoir, & si vous êtes encore malade.

long tems. Je ne vous répons de rien. Il y a long tems que je suis blessée du peu de disposition que vous avez à devenir jaloux : je suis lassé de ne vous pas paroître digne des soins & des sentimens qui peuvent rendre une Maîtresse fidèle. je ne veux pas que la jalousie d'un amant vienne d'une mauvaise opinion qu'il ait de sa Maîtresse, mais de la violence de sa passion, & si vous demeurez davantage dans une profonde certitude de ma fidélité, je vous ferai bien voir qu'un cœur qui manque d'ardeur & de délicatesse, n'est pas digne du mien, & qu'il faut le regarder comme un bien précieux que l'on doit toujours craindre de le perdre. enfin soyez jaloux, si vous voulez me faire croire que vous m'aimez, & si vous voulez que je ne cesse pas de vous aimer ; car je trouve vôtre tranquillité si injurieuse, que l'excès de la jalousie la plus terrible ne me paroît pas un mal si dangereux ; je n'ai jamais été qu'à vous, & j'y veux être toute ma vie ; mais soutenez ma constance, faites qu'elle soit un effet de ma passion, & non pas de ma vanité : venez par vôtre vûë sacrifier des sentimens qui s'affoiblissent ; vous me trouverez avec des empressements & des ardeurs qui vous persuaderont mieux ma fidélité, que tout ce que je pouvois vous écrire : guerissez donc promptement pour venir goûter les douceurs que vous promet l'amour, n'ayez d'autres soins

que celui d'avancer vôtre bonheur en avançant le retout de vôtre santé, conservez en & ma vie & la vôtre ; elles sont jointes inseparablement. Enfin , je reconnoîtrai vôtre amour aux soins que vous prendrez de guerir : n'est il pas juste que vous travailliez à diminuer le malheur que vous me causez , & que vous veniez m'aider à supporter ceux qui ne dépendent point de vous.

---

## VI. LETTRE.

**O**ù, je croi que vous m'aimez , vos discours & vos yeux m'en ont donné des assurances trop tendres pour me laisser aucun lieu d'en douter ; mais puisque je rends justice à vôtre cœur , rendez la au mien , & soyez sûrement persuadé que je n'ai jamais aimé Monsieur... Le goût que j'ai pour vous , n'est-il pas une suffisante preuve que je ne puis en avoir eu pour lui : faites reflexion à vôtre bizare jalousie , mon cher Amant , & vous serez assurément heureux de l'avoir conquë , elle me fait une mortelle injure , & je m'en plaindrois fort serieusement , si je ne vous trouvois assez puni par la pensée d'être le maître d'un cœur qui auroit pû être si méprisable : Je suis obligée à la pieté de mon Amie : mais je ne sçai si une personne qui est sûre de vôtre cœur , doit en inspirer , quel

que malheureuse qu'elle soit ; d'ailleurs, pour moi je me trouve digne d'envie : vous êtes aimable & vous m'aimez ; en faut-il davantage pour paroître heureuse & pour l'être en effet ? Il n'y a de sensible & de vrai honneur au monde que dans l'union de deux cœurs dignes l'un de l'autre , & tout ce qui ne la détruit pas , ne peut être un malheur considérable : Je croi même être redevable aux persecutions que l'on me fait souffrir depuis long-tems de la vivacité de vos sentimens , vous m'aimiez moins quand il vous étoit permis de me le dire ; l'amour qui a voulu me vanger & punir votre orgueil , il vous a rendu plus sensible à mesure que je suis devenuë plus captive ; la connoissance que j'ai de cet effet de mes souffrances me les a renduës si cheres , que je regarde sans envie les commerces pleins de liberté : je suis presque persuadée que vous cesseriez de m'aimer si je cessois d'être malheureuse : gardez vous bien de m'ôter cette opinion dans l'état où je suis, elle adoucit de beaucoup les maux que je souffre , & n'altere point l'amour que j'ai pour vous.

## VII. LETTRE.

**J**E viens de passer la plus heureuse nuit que j'aye passée depuis que je n'en passe plus avec vous : je vous ai vû, mon cher Amant, je vous ai parlé avec une entière liberté & dans des lieux charmans : la vérité ne fait pas une plus forte impression qu'en a fait cette agreable illusion : Pourquoi la reflexion m'en delabusoit-elle ? Que j'aurois été heureuse, si je ne m'étois point éveillée & j'aurois touëours crû vous voir, & vous dire tout ce que je sens pour vous : il me semble même que je vous-parlois avec plus d'ardeur & de tendresse que je n'ai jamais fait, que la crainte n'avoit point de place dans nos cœurs, & que nous n'avions que les émotions & les transports que donne un amour parfaitement heureux : Mais ces plaisirs ne seront jamais pour nous qu'un songe, & je suis trop observée pour esperer d'en connoître jamais la vérité.

## VIII. LETTRE.

**L**E moyen de garder sa colere avec vous : J'avois raison de ne vouloir plus vous

voir ; c'étoit assurément le-moyen de garder ma fierté. Dieu que je me trouve foible ! Est il possible que j'aie si facilement cédé ? Moi que deux mois d'absence & de résolution sembloient avoir renduë invincible : mais vous êtes un homme terrible à qui rien ne peut résister : il faut l'avouer , je ne vous ai pas plutôt , vû , que j'ai souhaité d'être vaincuë , & mes reflexions n'ont fait que me persuader que vous êtes digne de vôtre victoire : aimez la , je vous en conjure ; que je vous sois à l'avenir plus chere , que je ne vous l'ai encore été. Aimez moi , s'il est possible , autant que je vous aime.

---

## IX. LETTRE.

**T**U m'accusois ingrat , & tu me réduis à me justifier : tu as mille torts à mon égard. A ! que tu connois bien mon cœur : tu sais qu'il ne peut rien souffrir qui b'esse la délicatesse , & que c'est un moyen sûr de le faire parler que de l'accuser d'infidélité : la maniere dont je suis touchée de mes injustes reproches , me fait sentir mille maux , & je vais te faire connoître que je t'ai trop aimé pour cesser de t'aimer de ma vie : après une dissimulation de plusieurs jours , & des efforts qui m'avoient persuadée que mon amour étoit affoibli , je viens t'avouer que

je t'aime encore avec une violence qui ne peut être comparée qu'à ton injustice : & la honte d'avouer ce que je croyois te cacher le reste de mes jours , cede sans résistance à la douleur de me voir aceusée par un homme que j'ai aimé huit ans entiets sans en être aimée , & sans l'esperance de l'être : non seulement je n'ai jamais aimé que toi , mai je n'ai jamais eu une pensée ni une complaisance qui ait pû te déplaire : j'en jure par la peine que j'ai à cesser de t'aimer , malgré les justes sujets que tu m'en donnes je suis prête à t'en donner toutes les marques que tu voudras , garde mes Lettres , & sur tout celle-ci , & les rend publiques , si tu trouve quand tu daigneras t'éclaircir de ma conduite , que j'aye jamais aimé un autre que toi : ouï , je consens que si tu me trouves infidèle , d'être deshonorée par un horrible éclat : mais après que je t'aurai fait voir mon innocence , n'attens plus de moi que des marques de mépris & de haine : je ne veux point te persuader sans fondement que tu es un perfide , les preuves que j'en ai ne sont que trop sûres ; cependant quoi que ma raison soit convaincuë , je sens que mon cœur ne l'est pas encore , & que sa foiblesse cherche à te donner des moyens de te justifier : j'accorde à l'empressement que j'ai de vous paroître innocente , la conversation que je refuse depuis tant de jours à vos prieres , je vous verrai , s'il m'est possible ,



dès ce soir , je vas mettre tout en usage pour aller au Bal à l'Hôtel de... ne manquez pas de vous y rendre ; il me convient si peu d'y aller , dans l'état où est mon cœur , que je serois inconsolable si je n'avois pas le plaisir de vous y confondre : vous sçavez de quelle consequence il est de vous déguiser , si bien que personne ne vous puisse reconnoître : je ne veux point vous dire de quelle maniere je serai malquée , pour vous laisser le merite de me démêler dans la foule mais comme vôtre cœur est un mauvais guide pour vous conduire vers moi , prenez garde de vous méprendre.

---

## X. LETTRE.

**V**ous me faites paroître la plus injurieuse jaloufie que l'on puisse témoigner à une femme delicate , vous m'accusez de manquer à tous les sermens que je vous ai faits , & d'accorder à mon mari ce qui doit être consacré à l'amour. Si je l'aime , pourquoy entretiens je un commerce avec vous , qui trouble tout le repos de mon mari ? Je suis si outrée de vos indignes soupçons , que je ne veux pas me donner la peine de vous faire voir combien ils sont injustes ; je veux que vous doutiez encore quelques heures de

ma fidélité, pour vous punir de ne la pas connoître aussi exacte, qu'elle est. Adieu, mes dernières Lettres que vous dites que vous avez lûes avec tant d'attention, vous ont pû faire voir que les inquietudes que j'ai eûes pour vôtre vie ont été sans mélange, & que je n'ai pensé dans ces terribles momens à rien moins qu'à la sûreté de mes Lettres : mais dois-je encor craindre quelque chose pour vôtre santé ? Grands Dieux : tremblerai-je toujours pour une vie qui m'est mille fois plus chere que la mienne ? Si vous vous portiez bien, je vous verrois un quart d'heure aujourd'hui chez la bonne femme, où je vous assurerois que je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé, malgré les cruels soupçons que vous me faites paroître, je les donne aux chagrins de vôtre maladie, je vois bien que vous ne connoissez pas tout ce que je suis capable de faire pour ce que j'aime.

---

## XI. LETTRE.

**O**N vient de m'apporter une Lettre de vous qui détruit entièrement mes résolutions, & me met en état plus que jamais d'être le jouët de l'amour & de vos injustices ; vous avez un si puissant ascendant sur mon cœur, que ma raison s'oppose tou-

jours en vain à ses mouvemens ; je ne puis tenir contre vos soumissions feintes ou véritables, & j'ai beau connoître de qu'elle conséquence il est de soutenir la fierté, je n'en puis conserver pour vous. Bon Dieu ! que vous me faites de plaisir de m'ôter ma colere, je n'en savois plus que faire je ne suis point née pour vous gronder, je ne sçai comment m'y prendre dans le moment que j'ai plus de sujet de le faire : il n'y a que vous d'Amant au monde qui puisse s'offenser de la jalousie de sa Maitresse, mais ne parlons plus de rien, on doit faire de bonne grace ce que l'on a promis de faire : je vous pardonne de bon cœur, & comme le pardon que je vous accorde remet les choses dans une égalité de tendresse entre nous, je vous prie, mon cher Amant, de me pardonner aussi les chagrins que je vous ai causez : je ne sautois vous en avoir donné d'aussi sensibles que ceux que me donnent vôtre maladie : l'opinion qu'il me semble que vous avez que c'est moi qui vous la cause, me met au desespoir : vous n'avez déjà pas trop de tendresse pour moi, vous n'en aurez bien-tôt pas aucune si vous continuez de me regarder comme une femme qui vous accable de maux, & qui augmente par la bizarerie de ses sentimens les malheurs que vous cause la fortune.

## XII. LETTRE.

**T**irez-vous au bâton avec une pauvre femme qui n'a pas la liberté de suivre ses volontez ? Parce que vous avez été un jour sans recevoir de mes nouvelles, vous m'en laissez deux sans m'en donner des vôtres, quoi que vous n'ignoriez pas que c'est la seule chose dans l'état où je suis qui puisse adoucir mes douleurs : je ne sçai si je ne me flate point ; mais il me semble que j'entrevois des remèdes, & une fin à tout ce que je souffre : je puis espérer de vous donner encore une fois en ma vie des marques de ma tendresse : mais aurez vous bien la patience d'attendre un tems qui n'est pas trop proche, quand j'aurai vaincu tous les obstacles qui m'environnent ? N'échapperez-vous point à ma victoire, & retrouverai-je point encore votre cœur tendre & fidèle ? Hélas ! il n'étoit ni l'un ni l'autre dans le plus fort de nos plaisirs. M'aimerez-vous invisible & malheureuse, si vous ne m'avez pas aimée quand vous avez reçu des témoignages d'une passion si particulière, que vous pouvez vous vanter d'être l'homme du monde le plus tendrement aimé :

## XIII. LETTRE.

**I**L est nécessaire que les mêmes choses qui conviennent à l'indifférence, puissent aussi être attribuées à un excès d'amour, pour que ce qui se passa avant-hier entre nous, ne m'ait pas fait mourir de honte & de dépit : c'est vainement que je m'efforce de me flater : je ne puis me défendre de certains soupçons qui troublent entièrement mon repos : l'amour que vous dites avoir pour moi devoit-il paroître sous une forme si languissante ? Ah, Monsieur ! vos vivacitez sont dans votre tête, & non dans votre cœur : vous avez trop d'esprit, quand il n'est plus tems d'en faire paroître, & vous n'aimez pas enfin comme on aime quand l'amour est violent : cependant je vous aime, sans que les difficultez de votre passion puissent affoiblir la mienne.

## XIV. LETTRE.

**C'**Est en vain que nous nous flacons d'avoir un jour la liberté de nous voir, la vigilance de ma famille est infatigable : je tremble à chaque pas que l'Amour me fait faire, sans que la raison & la crainte puisse

sent m'empêcher de faire tous les jours de nouveaux projets pour vous voir, mais cette crainte, hélas ! n'est pas toujours le plus grand de mes maux, j'en crains un que j'ai éloigné autant qu'il m'a été possible, & dont la seule idée me fait fremir : Mon mari renouvelle ses persecutions, à peine en suis-je hier échappée il n'y a point d'effort que je ne veuille faire pour me conserver tout à vous : Mais enfin, il n'y a plus de bonnes raisons pour autoriser un si long refus, & je kr'ai bien-tot contrainte ou à ceder, grands Dieux ! ou à pousser les choses dans une dernière extrémité : je suis prête à m'exposer à tout, plutôt que de vous déplaire : examinez ce que vous devez exiger de moi dans ce peril, & soyez sur que quand même ce seroit des choses injustes ; je m'y mettrai aveuglement : je ne reconnois pour guide que la volonté de ce que j'aime, & je croi que c'est seulement dans un amour de ce caractère que l'on peut trouver des excuses aux foiblesses dont j'ai été capable : il y a longtems que je me crois justifiée de l'attachement que j'ai pour vous par l'impossibilité de m'en détacher, & que je ne me reproche plus une passion involontaire & peut-être que si vous m'aimez véritablement, vous me conseillerez ce que la raison devoit m'inspirer : peut être aussi qu'une semblable marque d'amour ne me plairoit pas.

en fin,

enfin , je suis incertaine dans toutes mes pensées & mes projets , je n'en sçai qu'un sûr , qui est de vous aimer toute ma vie. Adieu , je forme tous les jours mille desseins pour vous voir : mais la reflexion me fait aussi-tôt connoître qu'ils sont tous impossibles à exécuter.

---

## X V. L E T T R E.

**V**OUS voyez bien par tout ce que je viens de vous dire , que la jalousie & la fureur de famille est venuë à un point , qu'il faudra désormais que j'agisse avec vous comme avec l'homme du monde que je haïrois le plus : que je ne songe jamais à vous voir , & que dans l'inutilité de conserver toujours une passion qui ne peut plus être heureuse , je combats la mienne , & fasse mille efforts pour vous oublier sans pouvoir y réussir : jugez vous-même si cette situation n'en est pas douloureuse , & s'il n'y a personne au monde plus à plaindre que moi ? Je n'aurai jamais de liberté que lors que l'on croira que je ne vous aime plus , & l'on ne perdra jamais l'opinion que je vous aime , parce que je ne cesserai jamais de vous aimer ; c'est en vain que l'on se fie sur de l'esprit & beaucoup de finesse , la vérité a un caractère qui n'échape pas à des yeux fins , & j'ai affaire à

des gens qui demêleront toujours mes sentimens, quelque soin que je prenne de les leur cacher : Enfin, mon cher Amant, je ne prevois que des malheurs, & la reflexion me deſespere : auffi ſuis-je dans un état à faire pitié : j'ai eu dans les autres tourmens que j'ai ſoufferts de la conſtance & de la fermeté, mais je n'ai plus ni l'une ni l'autre, & le dernier coup m'a accablée ; je ſuis penetrée d'une douleur ſi vive que je ſuis comme hebetée, enfin je vous toucherois de compaſſion, quand même vous ne m'aimeriez pas.

---

## XVI. LETTRE.

**O**N continuë à me vouloir convaincre de vous avoir hier vû dans le Jardin de... j'ai répondu juſqu'à preſent avec froideur pour gagner tems, & recevoir de vos nouvelles ; mais j'ai reçu trop tard les avis que vous me donnez, & il regne un malheur ſur tout ce qui regarde votre amour qui m'épouvante ; il ſemble que le Ciel & la terre ſoient conjurez pour nous empêcher de nous aimer : mais ſi vous êtes dans des ſentimens ſemblables aux miens, les Dieux & les hommes ne viendront jamais à bout de deſunir deux cœurs ſi dignes l'un de l'autre : j'en ai trop fait, & nos ennemis en font trop pour



céder : je résisterai avec fermeté à une puissance qui ne s'étend pas jusques aux volontez , & vous me trouverez toujours telle que vous me vîtes avant hier ; Mais ne nous reverrons-nous jamais , mon cher Amant ? Y a-t il lieu de l'espérer après ce dernier malheur ? Le peu de certitude que les jaloux avoient de nôtre commerce , étoit un frein à leurs duretez , mais presentement qu'ils n'en peuvent douter , leur fureur agira dans toute leur étendue , & je vas être la plus malheureuse personne du monde : vous savez si mon amour redoute les tourmens , & s'il est timide : je n'en ai point souffert où je n'aie trouvé une secrete douceur , dans la pensée qu'ils pouvoient servir à vous convaincre de la violence de ma passion.

---

## XVII. LETTRE.

**Q**uelque chose que je fasse , je suis une femme perduë. Juste Ciel ! se peut il que je sois réduite à de terribles humiliations ? J'en mourrai , & je ne résisterai jamais à ce dernier coup ; le moien de conserver la constance quand on a perdu tout espoir. Je vois la nécessité de rompre tout commerce avec vous , & je la voi absoluë sans pouvoir m'y soumettre ; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé , cependant il

faut vous abandonner , & il est impossible de continuer à vous écrire : on ne peut rien concevoir qui approche de mes malheurs : mon cœur est déchiré par mille sentimens différens ; mais l'amour est toujours le plus fort, comme le plus malheureux : Bon soir , mon cher Enfant , je n'ose écrire davantage : on m'épie de tous côtez , abandonnez une malheureuse dont le commerce ne peut plus avoir de charmes , ni pour son Amant , ni pour elle-même : nous ne pouvons ni vous ni moi vaincre ma destinée ; & si l'amour est plus fort que la mort , il ne l'est pas tant que la rage d'un jaloux.

---

## XVIII. LETTRE.

**L**A joye que je sens depuis que je vous ai vû , & ce que je viens de hazarder pour vous voir , vous doit assurer pour toujours que mon amour & ma fidélité seront éternelles. J'étois perduë sans ressource si l'on m'avoit surpris dans ce Jardin , & je pouvois facilement l'être : je prévois pourtant qu'il peut m'en arriver de nouveaux malheurs ; les espions qui me suivent auront pû découvrir quelque chose , mais je ne puis dans ce moment sentir que de la joie ; j'en ai si rarement , qu'il est juste que je la goûte aujourd'hui sans mélange. Bon soir , mon cher En-

fant, fortifiez l'opinion que j'ai toujours eue, que pour être digne du cœur d'un honnête homme, il faut se conserver une réputation inviolable : je vas donc faire des merveilles, & n'omettrai que cette dévotion dont vous m'avez long-tems soupçonné avec tant d'injustice : je n'ai ni le bonheur ni la foiblesse de devenir dévot, & vous pouvez vous assurer que vous ne me verrez jamais que philosophe amante & fidèle, ce dernier terme paroîtra inutile à quiconque vous connoîtra ; car il est impossible de soupçonner une femme qui aura eu du goût pour vous, d'en avoir jamais pour un autre.

---

## XIX. LETTRE.

**E**st-il possible que vous m'aimez ? N'est-ce point un songe ? Hélas ! qu'il est doux de se pouvoir flater de ce que l'on souhaite si ardemment : ne craignez plus mes réflexions, elles sont entièrement détruites, je ne fais plus qu'entrevoir que l'on en a affaire. Achevez de me rendre folle, il n'y a que cet état d'heureux, tant que l'on voit la raison on est à plaindre : je ne veux plus voir que vous, que la passion que vous dites avoir pour moi, que la mienne ; enfin, que les douceurs que l'amour a récompensé ma constance. Qu'elles sont grandes mon

## XXIII. LETTRE.

**J**E m'éloigne d'un lieu où vous arriverez dans peu de jours : un long voyage va nous separer pour long-tems : la douceur que j'ai de n'avoir plus l'esperance de vous voir est infinie , mais mon amour n'en est pas moins violent , & je vous aime avec une ardeur qui ne cede point à celle qui inspire les plaisirs aux Amans les plus heureux ; mais hélas ! je crains , & mes craintes me paroissent justes , que vous ne soyez bien-tôt rebuté d'une passion qui auroit à peine pû faire vôtre bonheur , quand elle auroit été aussi heureuse qu'elle est traversée par la jalousie : il faut aimer comme j'aime pour résister à tant de tourmens , & vous ne m'avez jamais véritablement aimée ; & si vous vous êtes donné le soin de me le dire , ç'a été par une compassion que la verité de mon amour vous a inspirée : vous avez respecté une passion dont vous êtes l'objet , & vous l'avez voulu flater par quelques marques de tendresses ; mais quand j'aurois le malheur de vous être indifférente , de quoi vous pourrois-je accuser ? Je ne sçai que trop par moi-même que l'amour n'est pas volontaire. Je n'ai point , il est vrai , de véritable sujet de me plaindre de vous , mais en suis-je plus heureuse ? Et puis-je

m'accommoder de ne toucher que foiblement  
 vôtre cœur pendant que vous remplissez le  
 mien tout entier, & que je vous sacrifie mon  
 repos & ma gloire, en aimant jusqu'à la folie  
 un homme dont je ne crois être que médiocre-  
 ment aimée ? Nous eûmes hier toute la frayeur  
 que donne à des femmes l'apparence d'un  
 grand péril : nous nous crûmes noyées, &  
 nous fûmes effectivement en danger de l'être ;  
 l'opinion d'une mort prochaine ne vous effaça  
 pas un moment de mon souvenir & de mon  
 cœur, & ce ne fut que l'idée de me séparer  
 éternellement de vous qui me la fit paroître  
 affreuse : de tout ce que je crûs aller perdre,  
 je ne regrettai que vous, & la nature même  
 ne partagea point mes sentimens.

---

## XXIV. LETTRE.

**J**E m'attendois hier à recevoir de vos  
 nouvelles, & je m'étois flâtée que vous  
 continuëriez à m'en donner souvent. Ne  
 vous affermirez vous jamais dans les soins  
 que vous devez prendre de me plaire ? Vos  
 manieres sont si inégales, qu'il semble que  
 le personnage d'un Amant tendre ne vous  
 soit pas naturel. Ne puis-je vous inspirer  
 l'envie de suivre mon exemple ? Ah ! si vous  
 sçaviez quelle douceur l'on trouve à penser

toûjours à ce que l'on aime , & d'employer à lui rendre compte des plus secrets sentimens de son cœur , ces heures que le commun du monde employe à une oisiveté ennuyeuse , vous seriez plus exact à me donner des marques de vôtre amour ; l'interêt du mien veut que je fasse ma Lettre fort courte , & que le chagrin que vous en aurez , vous fasse comprendre celui que j'ai de ne point recevoir des vôtres.

---

## XXV. L E T T R E.

**J**E ne puis differer de vous dire combien je suis contente de vous avoir vû , vous ne m'avez jamais paru si aimable , & vous ne m'avez jamais si bien persuadée que vous ne m'aimiez que cette après-dînée ; vôtre vûë m'a laissé une joye si vive , que la présence de ceux que je dois haïr si mortellement , n'a pû la dissiper ; ils n'ont pû parvenir de tout le soir à me mettre de mauvaise humeur , la satire même n'a pû me déplaire , & il me semble que j'aime tout le monde , le jour que je vous ai vû. Adieu , mon cher Enfant , les difficultez que nous avons de nous voir , ne servent qu'à augmenter mon amour , en me donnant toûjours une nouvelle ardeur à mes desirs , & la passion que nous avons l'un pour l'autre , a des plaisirs que les passions communes ne font jamais connoître.

## XXVI. LETTRE.

**V**ous me-faites mourir, mon cher Enfant, si vous ne me laissez quelques momens en repos, vous devriez faire scrupule de m'occuper autant que vous faites, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit, vos charmes, vos regards & vos discours ne m'ont point sorti de la tête: j'ai pensé à vous avec des transports si violens, que ma santé ne peut plus résister à tous les mouvemens que l'amour me cause, j'entendis parler de vous tout hier, par cette Dame que vous venez de quitter, un de ses Amans étoit avec elle, les manieres si différentes des vôtres, me firent encore mieux connoître votre mérite, je m'applaudis mille fois en secret d'aimer, & d'être aimé d'un Amant qui a tant de charmes au dessus des autres, votre passion m'a donné un orgueil qui me rend insupportable, & je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez, mille soupçons avoient jusqu'à présent combattu ma passion, je n'en ai plus, grâces à l'amour, & je m'abandonne à vous & à la tendresse, sans réserve & sans crainte. Jouïssiez de cette victoire, mon cher Amant, & souhaitez que le Soleil se montre au plus vite, pour aller où l'amour nous doit donner la récompense due aux peines que nous venons de souffrir.

pour lui. Avez-vous autant d'empressement de la recevoir, que j'en ai de vous la donner ? La desirez vous avec une ardeur égale à la mienne ? Ah ! que l'amour nous garde de plaisirs pour ce bienheureux jour, je vous en promets qui vous seront plus sensibles que mille Lettres, on n'a jamais aimé comme je vous aime.

## XXVII. LETTRE.

**J**E ne pense pas avec moins de plaisir que vous à l'inutilité des soins que la jalousie a pris pour nous separer : quelle seroit la rage de l'homme que vous sçavez, s'il pouvoit savoir ce qui se passe entre nous : Mais mon cher Amant, prenons tant de precautions qu'il n'en puisse jamais rien connoître, & faisons nôtre principale occupation de nôtre amour : peut-on mieux faire que de travailler à se rendre heureux ? Et peut-on l'être sans s'aimer, & sans voir une personne qu'on sçait qui nous aime uniquement, & qui nous préfere à toute la terre ? C'est là le portrait de la passion que j'ai pour vous : que je serois heureuse si du même trait j'avois peint le vôtre ! L'esperance de vous revoir ce soir m'a guerie ; je me porte fort bien aujourd'hui. Bon soir, mon cher Amant, aimez-moi comme je vous aime, je vous adore.



## XXVIII, LETTRE.

**L**A connoissance que j'ai de vôtre passion, donne une ardeur à la mienne, que je n'ai point encor ressentie, & je vous aime jusqu'à la folie depuis que j'ai lieu de croire que vôtre cœur est tout à moi; mais est-il bien vrai qu'il y soit? Et ne me trompai-je point, quand je me flate? Le stile tendre qui est dans vos Lettres ne seroit-il dicté que par vôtre esprit? Mais pourquoy douterois je de vôtre tendresse? L'excès de la mienne ne m'assure-t il pas de la vôtre? Pouvez-vous être assuré du mien, sans être touché d'une Maîtresse qui a tant souffert pour vous? Oüi; mon cher Amant, vous m'aimez, & je vous adore; que les jaloux s'applaudissent de leur vigilance, & qu'ils se remercient de la pensée qu'ils ont d'avoir par leur fureur détaché nos cœurs l'un de l'autre. N'admirez-vous pas comme l'amour confond leurs projets; tout ce qu'ils ont fait contre nous, nous est devenu avantageux? Si nous n'avions pas été contraints, nous aurions sans doute laissé trop voir nos sentimens, & j'aurois payé la perte de ma réputation, les plaisirs d'une passion tranquille; mais graces à leurs soins, je la conserve toute entiere en goûtant toutes les douceurs de l'amour: & pour quelques mo-

mens que vous êtes sans me voir, vous me retrouvez digne de tout l'attachement de votre cœur ; les contraintes & les manèges ont leurs charmes, & depuis huit jours que je vous voi dans des lieux où à peine le langage des vœux est permis, j'ai passé des momens que je ne changerois pas pour ceux que l'on croit les plus sensibles : quel plaisir, mon cher Amant, de se dire impurément qu'on s'aime en presence de mille gens qui ignorent seulement si nous nous connoissons, & qui se piquent d'une finesse infinie, & de démêler tous les mysteres d'amour ! Qu'une veritable passion est noble, & qu'elle inspire de sentimens élevez ! Si jamais je parviens à avoir quelque merite, je le devrai à la mienne ; je suis touchée d'émulation pour toutes les femmes qui en ont : l'extrême envie que j'ai de me rendre digne de vous, me fait chercher tous les moyens de leur ressembler, & je ne puis souffrir que ce que vous aimez ne soit pas parfait : il y a déjà long tems que cette maladie me tient, & je l'ai depuis que je vous aime, c'est à dire depuis que j'ai de la raison ; mais je me trompe, je vous aimois avant que d'en avoir, & elle n'a commencé à se faire sentir en moi que par l'inclination naturelle que j'ai toujours eüe pour vous.

## XXIX. LETTRE.

**J**E vous attends avec une impatience qu'on ne peut s'imaginer ; sans sentir une passion aussi vive que la mienne ; j'aurois presentement le plaisir de vous voir & de vous donner enfin des marques sensibles de mon amour ; mais l'heure s'avance, vous ne paroissez point. Ah ! que faites-vous , vous ne m'envoyez personne de vôtre part , il y a une demie heure que je suis seule : faut-il perdre de si précieux momens ? Jamais je ne me suis sentie agitée de mouvemens si violens , la crainte des choses affreuses qui peuvent nous arriver , & le desir de vous voir. . . . . Mais Dieux ! on me dit que vous arrivez.

## XXX. LETTRE.

**J**E me reprochois mes folies , comme j'étais sans exemple ; mais je louë le Ciel d'apprendre que vous êtes encore plus fou que moi. Je n'ai point cessé depuis hier de penser à vous & d'en parler , j'y employe les nuits & les jours , que j'emploierois bien autrement , si la jalousie ne mettoit des bornes à mes desirs. Que vous seriez content de moi , si vous

ſçavez ce qui ſe paſſe dans mon cœur, & avec quelle application nous penſons ma confidente & moi aux moyens de vous voir ſouvent ; je me flatte que nôtre rendez-vous d'hier vous en a laiffé une forte envie. Pour moi je vous adore, & ce que je ſens pour vous eſt quelque choſe au delà de l'amour,

---

## XXXI. LETTRE.

**J**E commence à vous écrire auſſi tôt que vous venez de me quitter. Pourrois je être occupée à d'autre choſe que de vous dans les momens qui ſuccèdent à ceux que nous venons de paſſer enſemble ? Ah ! mon cher Amant, puis je en croire les transports que ie vous ai vus ? Etes-vous auſſi tendre & auſſi ſenſible que moi ? Mais non, perſonne n'a jamais connu ce que ie viens de ſentir ; & l'amour pour me récompenser de tant de peines, a fait pour moi des plaiſirs tout nouveaux ; l'impreſſion qu'ils ont fait ſur mes ſens eſt ſi vive, que ie n'oſe encoꝛ me laiffer voir à perſonne : il ſeroit aiſé de démêler quelle eſt la pareſſe où ie ſuis, mais mon mari-ente. Dieux ! quelle cruauté, d'être obligée de voir ce qu'on haït, en quittant ce qu'on aime. Comment me preſenterai je à ſes yeux en l'état où ie ſuis, il me ramene la crainte & la pudeur que vous aviez écartées ?

## XXXII. LETTRE.

**L**A conversation que je viens d'essuyer est l'épine des roses. Quels supplices, grands Dieux ! d'entretenir un homme de sang froid, quand on est éloignée d'en avoir. Pleine de vous & du souvenir de nos plaisirs, que pouvois je lui dire ? Je lui ai dit en deux mots que je m'ettois trouvée fort mal toute l'après-dînée, & je me suis mise tout aussi-tôt à chanter, sans penser à la contradiction qu'il avoit entre les mouvemens de joie & ce que je venois de lui dire. Pourrois-je être sage aujourd'hui, & penser à autre chose qu'à vous ? Mais où êtes vous, mon cher amant, au moment que je vous écris ? Quelles sont vos occupations ? Pour moi je pense à vous dans le même lieu où vous m'assuriez tantôt une fidélité éternelle. Qu'il est doux de triompher ainsi de la vigilance des jaloux & quelle seroit leur rage s'ils connoissoient notre bonheur ; il me semble qu'il y manque quelque chose, parce qu'ils n'ont pas de la douleur de sçavoir comme nous les trompons : disons leur pour nous venger, mais non, qu'il n'y ait que nous qui connoissions nos plaisirs ; faisons tout ce qu'il faut pour que le monde nous oublie autant que je l'ai oublié : je crois qu'il n'y a que vous dans

dans l'Univers, & je ne voi plus rien que ce qui a raport à mon amour. Adieu, la reflexion augmente les vrais plaisirs, & j'ai une joye si vive, qu'elle éclate dans tout ce que je fais.

---

### XXXIII. LETTRE.

**E**st-il bien vrai que vous m'aimiez aussi tendrement que vous venez de m'en assurer? Ah! je crains de me flater, & j'en veux douter toujours pour en recevoir de nouvelles marques. Qu'il seroit doux, mon cœur, d'en recevoir dans un lieu pareil à celui de l'autre jout; que j'en ai d'envie, & qu'il est cruel de ne l'oser suivre; chaque moment que je vous vois ajouter quelque chose à la vivacité de ma passion; si vous êtes de mon goût, je vous dois paroître la plus aimable Maîtresse du monde; car j'avouë que si j'étois homme, une femme aussi observée que je suis auroit pour moi des charmes capables d'effacer ceux des plus belles personnes du monde. Parmi les autres Amans, les rendez vous & les plaisirs ne sont pas toujours les preuves d'une forte passion: mais entre vous & moi, jusqu'à un regard tout a son prix, & nous ne nous voyons jamais que nous ne puissions nous assurer avec raison, que nous nous aimons plus que nôtre vie. Ne sentez

vous point vôtre amour propre flaté par des reflexions ? Et quelque chose pouvoit il vous détacher d'une Maîtresse que tant de raisons vous doivent faire aimer ? Je ne ſçai d'où me vient certains mouvemens de jalousie que je combats vainement depuis deux jours, mais je ne ſuis point contente de vous, ſans avoir de veritables ſujets de me plaindre. Venez demain aux Tuilleries vous juſtifier, ou rougir de vôtre injustice par les nouvelles marques que je vous donnerai de mon amour.

---

## XXXIV. LETTRE.

**L**A tête vous a-t-elle tourné depuis l'autre jour que je vous trouvai raisonnable, & vous me paroissez aujourd'hui le plus injuſte & le plus ſous de tous les hommes ? Ne vous ſouvient-il plus des raisons que j'ai de vous refuſer ce que vous me demandez ? Eſt-il poſſible que vous vouliez hazarder pour un moment de plaiſir ma reputation & ma gloire ? Ah ! ſi elle n'a pû chaffer l'amour de mon cœur ; il n'eſt pas juſte auſſi que l'amour en triomphe abſolument ; & je ſuis perſuadée qu'une Maîtresse décriée n'a point de charmes aux yeux d'un honnête homme & d'un Amant.

délicat ; que vous ne m'obligerez jamais à faire des démarches qui puissent, entièrement me deshonorer , comme seroit celle d'aller au lieu que vous me proposez , si pour vous voir je pouvois hazarder ma vie sans mon honneur , je n'y balancerois pas un moment : je vous aime avec une ardeur à toute épreuve , hors celle de l'infamie : vous en conviendrez , si je suis assez heureuse pour que le rendez-vous de demain réussisse. Que je crains de me flater en vain du plaisir de vous voir en particulier : Dieux ! que je l'attens avec une terrible impatience , il me semble que depuis la conversation que nous eûmes dans le Jardin de... je ne vous ai point entretenu assez vivement de mon amour ; je croi que j'avois ce jour là un secret pressentiment du long silence auquel j'allois être condamnée , je ne vous ai jamais parlé si tendrement ni si hardiment : car , je vous l'avouë , je manque souvent de hardiesse quand je vous vois , je ne suis encore familiere qu'avec vos idées , & je vous dis les choses sans vous voir , que je n'ose plus prononcer quand vous pouvez m'entendre : venez donc , mon cher Amant , m'enhardir & triompher d'un reste de prudence qui vous déroba le plaisir de m'entendre dire tout ce que m'inspire l'amour , & qui vous coûte le chagrin que vous avez de me reprocher quelquefois que vous me



trouvez plus passionné dans mes Lettres ,  
que dans mes conversations.

---

### XXXV. LETTRE.

**J**E ne vous trouvai pas hier dans tous les lieux où je croiois vous rencontrer , mais il n'y a rien de perdu , le plaisir dont nous autions joiïi hier ne seroit plus , & nous sommes assurez de l'avoir aujourd'hui , puisque vous me trouverez le soir chez . . . . Si ce raisonnement vous choque , aprenez que je le tiens de vous , & que je m'en fers par vengeance , & non par aucun goût ; je suis au contraire persuadée qu'il faut toujours être impatiente , & vivre pour ce que l'on aime , & que la délicatesse d'une passion aussi bien que la sagesse , ne permettent pas qu'on préfere l'avenir au present , & qu'on compte le lendemain pour beaucoup.

---

### XXXVI. LETTRE.

**I**L est bien vrai que l'amour vend bien cher ses plaisirs , mais on ne peut trop payer celui de revoir son Amant , & de le retrouver fidele. Je suis si satisfaite de la conversation que j'eus hier avec vous , & je vous trouvai des sentimens si tendres , que je ne

doute presque plus que vous n'ayez pour moi un véritable attachement, & que vous ne méritiez tout le mien aussi suis-je résoluë à ne plus écouter désormais les discours de ceux que je reconnois qui sont mes ennemis, aussi bien que les vôtres, qui ne cherchent qu'à m'inspirer de la défiance de vôtre procédé, pour affoiblir la violence des sentimens, qu'ils sont au désespoir que j'aye pour vous; je vous aime trop pour que ma passion ne soit pas une preuve que vous êtes aimable, & vous ne pourriez l'être si vous manquiez de fidélité pour une Maîtresse qui vous aime si constamment, malgré tout ce que vous lui causez de douleur; si le détail vous en étoit bien connu, vous admireriez la force de la passion qui m'attache à vous, & la folie des précautions des jaloux: car enfin malgré tous leurs soins & leur vigilance, & pendant qu'ils se flattent d'avoir détruit le penchant que j'ai pour vous, nous nous aimons plus que jamais; nous nous ne le dûmes hier, & nous nous le jurerons encore en peu de jours au milieu de tous les plaisirs de l'amour. N'admittez-vous point combien il est difficile de desunir deux cœurs véritablement attachés l'un à l'autre? Quel triomphe pour deux Amans de braver ainsi toutes les précautions de la plus affreuse jalousie? Que l'union qui sera désormais entre nous serve de punition à ceux qui me persécutent, & qu'elle me ven-

ge de tout ce qu'ils me font souffrir. Quelle seroit leur rage, s'ils sçavoient les plaisirs que je vous prepare dans peu de jours. L'idée que je me fais de leur colere ajoûte de nouveaux charmes à tout ce que je fais pour vous.

---

## XXXVII. LETTRE.

C'Est enfin demain ce jour si ardemment désiré, & si long-tems attendu; c'est demain assurément, qu'après une si longue absence, & tant de tourmens, vous vous verrez entre les bras de l'amour: ouï, ce sera de l'amour même que vous recevrez des faveurs, car jamais mortel n'a fait sentir à un cœur tout ce que j'ai pretendu demain faire sentir au vôtre; que la sûreté de ce rendez-vous ne vous empêche pas de venir d assez bonne heure de Versailles, pour me voir à la Messe, je prétens y rencontrer vos yeux, je ne sçau-rois les voir assez.

---

## XXXVIII. LETTRE.

Croyez-vous que je puisse laisser échapper une occasion de vous écrire, & qu'il fust à ma tendresse, que j'aye été aujourd'hui deux heures avec vous? Ah! votre

vûë m'inspire trop d'amour pour ne chercher pas à vous en parler : il faudroit que je pusse vous voir le moment après que vous m'avez quittée , pour vous bien exprimer tout ce que vôtre présence fait sentir à mon cœur. Je n'ai jamais été si contente de vous, il me paroît avoir trouvé dans vos yeux & dans vos discours le caractère d'une véritable passion. Seroit-il bien vrai que vous m'aimassiez autant que je vous aime? Jugez quelle vivacité cette pensée doit donner à mon amour; je vous ai aimé insensible & ingrat. comment ne vous aimerois-je pas tendre & fidelle? Je n'aimois alors que votre personne & ma victoire; j'en jouïs avec un plaisir qui flate également & ma tendresse & ma vanité; je m'estime d'autant plus heureuse, que je dois mon bonheur mes soins, & je trouve qu'il est bien plus doux d'avoir forcé par son attachement & sa tendresse un cœur rebelle à devenir sensible, que d'en devoir la conquête facile à un premier coup d'œil.

---

### XXXIX. LETTRE.

**O**ui, je me vengerai, & je vous ferai voir qu'on ne m'offense point impunément. Je vous donnerai tant d'amour la première fois que nous nous verrons, que  
vous

vous ne serez plus capable de manquer  
 (comme aujourd'hui) à m'écrire le lende-  
 main que vous m'avez vûe: je veux vous pu-  
 nir des anciennes froideurs que vous avez eu  
 pour moi, pour vous inspirer plus d'ardeur  
 & de desirs que n'en ont eu tous les Amans  
 ensemble; & par ce pas, croire ensuite ce  
 que vous me direz de votre amour. Pour la  
 jalousie dont vous me parlez, je ne comprends  
 pas ce qui peut l'avoir fait naître; en prend-  
 on dans les moments que nous passâmes hier  
 ensemble?

XL. LETTRE.

**J**E vous écris un dans un lieu qui me rappelle  
 des souvenirs bien vifs; ce que j'y ai senti  
 de plaisir & de douleur a occupé tout aujour-  
 d'hui mes rêveries: tout me parle ici de  
 vous, pourquoi ne m'en parlez-vous pas voi-  
 même? L'absence est toujours sensible, quel-  
 que courte qu'elle soit les plaisirs qui l'ont  
 précédée, & ceux qui la doivent suivre, ne  
 sauroient entièrement détruire la tristesse  
 qui l'accompagne; elle est trop longue quand  
 elle dure plus d'un jour, & celle d'aujourd'hui  
 m'a paru un siècle. Veuille l'amour que  
 le tems que vous passiez sans moi vous paroisse  
 suffisant pour vous, & que vous souhaitiez de  
 me revoir avec le même empressement que

j'ai de vous rejoindre, & que je vous retrouverai tel que je vous laisse hier.

## X L L. LETTRE.

**J'**Avoué que j'ai joint à la captivité où l'on m'a tenu depuis quelque tems, l'envie d'éprouver votre cœur, & que j'ai voulu juger de votre amour par la maniere dont vous résisteriez aux obstacles que j'ai apportez moi-même à votre bonheur ; mais un moment de votre vûe a bien changé mes projets, vos regards m'ont inspiré plus d'aideur que je n'en ai jamais senti, & je ne suis plus occupée au moment, qu'il est, que de trouver des moyens de vous voir, même aux dépens de ma vie. Bon Dieu ! que j'ai de chose à vous dire, mais la plus pressante est de vous assurer de la joye que j'ai eüe de trouver votre santé si parfaite après qu'elle m'a donné tant d'alarmes. Les soins que vous me mandez que vous avez pris pour me plaire ont si bien réussi, que j'aurois commencé à vous aimer aujourd'hui, si je vous avois vû pour la première fois : vous m'avez paru dans un état si propre à vous faire aimer, que j'aurois bien voulu qu'en sortant de l'Eglise, vous eussiez été vous enfermer dans votre chambre : & je n'ai pu songer sans quelque petit mouvement de jalousie, qu'en vous éloignant de

mes yeux, vous aliciez vous faire voir à d'autres. Adieu.

## XLII LETTRE.

**M**ES propres douleurs ne sont rien pour moi en comparaison des vôtres, & si vous voulez me voir bien tôt expirer de desespoir, vous n'avez qu'à continuer dans l'horrible affliction où vous êtes. Quoi ! le courage vous abandonne, & vous souffrez qu'une femme en ait plus que vous ? Que pensez vous qui pourroit me soutenir dans l'état malheureux où la jalousie m'a réduite, si l'amour que vous avez pour moi ne serroit de consolation à tous mes maux ? Celui que j'ai pour vous est si malheureux, que si j'en suivois les mouvemens, je ne songerois qu'à mourir. Suivez donc mon exemple ; que les assurances que vous devez avoir de ma tendresse vous soutiennent contre tous les chagrins que la fortune & l'amour vous causent ! le tems peut changer nos destinées, & même sans de grands changemens, vous aurez bien-tôt la consolation de me parler de vos douleurs. Pensez-vous que j'aie consenti à ne vous révoir jamais ? Avez-vous pû croire que j'aie pû m'y résoudre. Ah ! je vous recevrai aux dépens de ma vie, & toute la terre ensemble ; ne peut pas m'empêcher de vous

dire adieu avant le départ de la Cour ; que cette esperance adoucisse les peines que vous cause mon absence , & la tristesse que vous donne le souvenir de feuë Madame de . . . .  
 quoi qu'elle ne puisse occuper votre cœur sans le distraire de la tendresse que vous me devez. Je ne sçaurois trouver-mauvais que vous y pensiez encore tendrement , & je la pleurerois avec vous s'il m'étoit permis de vous voir mais on nous envie jusqu'à la consolation de mêler nos larmes. Que j'eus peu de tems l'autre jour à vous laisser voir les miennes ? deux Amans qu'on sépare pour toujours l'ont ils jamais été si brusquement ; cette douce & cruelle conversation ne m'est pas sortie de la tête ; il me semble à chaque instant vous voir essuier mes larmes, & me jurer une fidelité éternelle. Quand je pense à ces momens, tous mes malheurs s'évanouissent & peu s'en faut que je ne me tienne heureuse au milieu de toutes mes douleurs , quand je songe que je suis aimée de l'homme du monde que je trouve le plus aimable.

---

### X L I I I. L E T T R E.

**C**Roiez vous que je trouve bon de voir votre santé si brillante sur le point d'abandonner une Maîtresse que la seule peine



de votre absence fait mourir de douleur ? Ah ! je veux vous voir abatu & languissant ; & puisque le chagrin que vous devez avoir de me quitter n'est pas suffisant pour le faire, je veux appeller tant de plaisirs aux secours que je voye enfin la langueur dans vos yeux pareille à celle que vous avez dû remarquer ce matin dans les miens. Venez donc me voir tantôt, abandonnons nous sans reserve à l'amour pendant le peu de jours qui nous restent à nous voir quand l'absence devoit même nous en paroître mille fois plus sensible : venez promptement , le plaisir de vous voir m'est nécessaire , je meurs d'amour & de langueur.

---

## XLIV. LETTRE.

**C**royez vous le courage qu'on se fait par raison à l'épreuve des attaques que vous m'avez données aujourd'hui : Quoi il seroit vrai que vous pouriez être un an absent , & vous pouvez en parler sans des marques d'une douleur extrême ? Ah ! vous ne savez point aimer , & votre cœur est bien inferieur à la sensibilité du mien : vous êtes , ce me semble , déjà consolé de votre départ , je ne voi plus en vous cette affliction tendre & vive que je vous ai vûe les premiers jours , & je crains fort de penser que vous me devez quit

ter; vous vous êtes déjà accoutumé à l'absence; pour moi, quelques efforts que la raison fasse sur mon cœur, il ne peut se résoudre à cette cruelle séparation, je mourrai sans doute à vos yeux de la douleur que me causera votre départ: & si vous m'aimez, vous souffrirez ce desespoir sans vous y opposer: il me sera plus doux de mourir en vous quittant, que de vivre après que vous m'aurez quittée.

---

### XLV. LETTRE.

L'Amour de la gloire n'est pas si fort dans mon cœur que vous vous l'imaginez: vous l'avez vaincu, & je suis à vous si vous pouvez trouver le secret de me voir inventer le moyen de tromper la vigilance des jaloux, & je ne m'opposerai plus ni à vos desirs ni aux miens, je vous laisserai voir tout mon amour. Hélas! il n'a jamais diminué: mais il est vrai que desespérant de le voir jamais heureux, j'ai cherché à vous laisser d'un commerce qui ne seroit qu'à entretenir des sentimens que je croyois devoir être affoiblis: mais puisque de si longues épreuves ne vous ont point lassé, je m'abandonne tout à vous songez seulement que je suis perduë sans ressource si je suis surprise, agissez sur ce principe, & parlez, je vous obéirai en tout: Je ne hazarde rien votre amour est aussi veri-

table qu'il me parut hier dans vos yeux. Adieu, mon cher Amant, souffrez sans scrupule tous les termes de ma tendresse, il n'y en a aucuns que j'aye jamais profanez : vous m'en soupçonnez à tort, & je vous jure que l'amour & ses expressions, ne m'ont jamais été connus que pour vous, Adieu. je vous aime plus que jamais, & quelque forte que soit ma passion par elle-même, je sais bien qu'elle est encore plus vive qu'elle n'étoit hier.

## XLVI. LETTRE

**R**ien ne guerit tant une passion, & n'est si propre à la garantir de l'assoupissement de l'absence, que d'en parler souvent; ainsi je consens tres volontiers que vous parliez de la vôtre à la personne dont vous me parlez : ce secours vous est plus nécessaire qu'à moi, & cet Amant qui crie qu'on l'abandonne, est peut-être tout prêt à m'abandonner; je suis plus sûre de mon cœur que vous ne l'êtes du vôtre, & je crois même que vous êtes de même opinion que moi; on se connoit toujours malgré les efforts que fait l'amour propre pour nous tromper, & vous avez un fond de coqueterie, que je suis sûr qu'il alarme quelquefois votre raison, qui ne fauroit manquer d'être de mon parti: si

vous me conservez votre cœur, je devrai de bon-  
 heur à la différence qu'il y a à present de  
 l'Italie à ce qu'elle étoit du temps qu'Ovide  
 en écrivoit les galanteries, & je ne répon-  
 drois pas de votre fidélité, si Corine étoit en  
 même lieu que vous : au Portrait que vous  
 avez fait de moi au Comte de . . . vous  
 n'avez pas eu dessein qu'il démêle ce que je  
 suis ; car quoique vous lui disiez que je ne  
 suis pas belle, ainsi qu'il n'est que trop vrai,  
 vous me peignez cependant avec tant d'a-  
 vantage, qu'une femme ainsi faite auroit  
 suffisamment de quoi se consoler de n'être pas  
 belle ; sur tous, vous ne devriez pas me  
 peindre enjouée ; croyez-vous qu'on la soit  
 éloignée de ce qu'on aime ? L'absence d'un  
 Amant tendrement aimé fait un grand  
 changement dans une Maîtresse fidèle.

### XLVII. LETTRE.

JE m'étonne que vous employez votre phi-  
 losophie à vous préparer à supporter coura-  
 geusement un malheur, qui ne peut être  
 qu'imaginaire ; & je ne comprends pas que  
 vous me connoissiez, & que le changement  
 de mon cœur, puisse être l'objet de vos mé-  
 ditations, elle seroient mieux employées à  
 penser à l'inconstance & à l'ingratitude de  
 la fortune à laquelle vous vous êtes entiere.

ment sacrifié ; c'est un malheur auquel on ne court jamais risque de se préparer inutilement : j'ai été réjouie d'apprendre par un de vos amis , qu'on est fort sat s fait de vous à la Cour ; mais pour me donner une joye parfaite , il faudroit me faire voir une copie de vôtre congé : vous avez beau contenter le Roi je ne puis être contente que quand vous reviendrez.

---

## X L V I I I . L E T T R E .

**J**E ne comprends pas comme il est possible d'aimer fortement quelqu'un , sans se faire une affaire serieuse de tout ce qui peut lui faire de la peine , & la facilité que vous avez à me gronder dans vos Lettres me fait sentir la difference qu'il y a entre vos sentimens & les miens ; car bien que vous meritez encor de plus violens reproches que ceux que je vous ai faits , je ne laisse pas en les écrivant d'être occupée du chagrin que vous aviez à les lire , & quoiqu'ils soient bien fondez , je vous les aurois épargnez sûrement : si les réflexions qu'ils peuvent vous faire faire n'étoient nécessaires pour éviter à l'avenir tout ce qui vous est arrivé de fâcheux , par le peu d'application que vous avez donné à de certaines choses.

## XLIX. LETTRE.

**C**Raindrai-je toujours pour vôtre cœur ? Ah ! quoique je sois peut être née avec un peu trop de défiance , & peu portée à croire ce que je souhaite le plus , vous n'êtes pas innocent de mes craintes ; il falloit me persuader si fortement que je suis aimée comme j'aime , que je n'en puisse douter que dans les momens où la délicatesse agit plutôt que la raison ? mais comment m'auriez-vous fait voir une violente passion , si vous ne l'avez jamais sentie ? On n'abuse point une Maîtresse éclairée , & si j'ai que quefois paru satisfaite de vous , c'est que je voyois bien que ce qu'il auroit falu pour remplir mes desirs , passoit la portée de vos sentimens . ou le pouvoir de mes charmes.

## L. LETTRE.

**J**Amais un Amant n'a essayé de rassurer les craintes d'une Maîtresse par une Lettre , comme celle que j'ai reçüe de vous : le stile dont vous vous servez pour me dire que vous m'aimez , est une preuve claire que vous ne m'aimez plus , & je suis plus malcontente que je ne veux vous le dire , des

Antimens que j'entrevois dans votre cœur, je ne la suis pas moins de moi même : je me trouve trop de tendresse pour un ingrat, & je ne puis souffrir la foiblesse que j'ai de vous en donner encore des marques : mais mon cœur est si foit à vous, que rien ne le peut détourner d'un penchant qui lui est si naturel : je ne connois que trop le pouvoir que vous avez sur lui, & dire vous le dans le dépit où je suis, n'est pas une des moindres marques que vous ayez reçues de mon cœur : j'ai toujours été pour vous, tendre, fidele & patiente dans les persécutions les plus horribles : je suis à present jalouse sans emportement, mécontente sans colere. Que puis-je faire, si cela ne peut vous toucher ? Et quel est le moien de gagner votre cœur ? Seroit-il possible, ingrat, qu'un autre l'eût trouvé ? Ah ! cette pensée me tourmente au point de me faire perdre l'esprit : il ne tiendra qu'à vous de la détruire.

---

## L. I. LETTRE.

J'AI du plaisir de vous voir pour adoucir tous les chagrins que me cause la bizarrerie de ma famille, elle passe l'imagination, si je ne me contoie pour beaucoup, j'agirois d'une manière que je leur ferois bien voir que je les contie pour rien, plutôt si j'étois bien

sage, je ne songerois plus du tout à vous voir, j'en ai mille bonnes raisons, mais il n'y en a point qui tiennent contre une passion bien vive. Je ne suis point contente de vous, votre absence & celle de ma Rivale en même tems blesse mon imagination. Je commence à partager l'opinion du public, vous pourriez bien avoir poussé la feinte jusqu'à la vérité, & m'avoir plus obéi que je ne souhaitois de l'être.

---

## L II. LETTRE.

Les sentimens de votre cœur n'échappent ni à mes lumières ni à mon amour. Vous êtes tel qu'on doit être pour se faire uniquement & éternellement aimer; aussi vous aimai je jusqu'à la folie. Mon cœur est à vous, indépendamment, même de la tendresse du vôtre; & vous devez conter que je ne profiterai jamais du mauvais exemple que vous deviez me donner, ~~si vous deveniez infidèle,~~ je vous aimerois même quand vous n'aurez plus pour moi que de l'indifférence; mais je veux espérer que vous n'éprouverez jamais jusqu'où pourroit aller la force de l'inclination que j'ai pour vous, & que vous pouvez toujours soupçonner ma passion être mêlée de reconnoissance. J'avoue que je ne puis me résoudre de vous donner mon Portrait



tenez vous à l'idée qui vous restera de moi, tant de choses que l'on ne peut peindre y devoient entrer que j'ose me flatter quelle ne me fera pas si desavantageuse que le Portrait que je pourois vous donner.

---

## LIII. LETTRE.

**J**E reconnois aux Châteaux en Espagne que vous faites sur l'avenir, la difference de votre passion à la mienne; l'amour ne peut subsister chez vous sans l'esperance des plaisirs, & pour moi je ne vous en promets plus de ma vie, & je ne vous en aime pas moins, & quelque convaincuë que je sois que je jouirois d'une assez heureuse tranquillité si je ne vous aimois pas; aucun bonheur ne me paroît desirable, s'il faut pour l'acquiescer sacrifier les sentimens que j'ai pour vous: mon amour tout malheureux qu'il est, m'est plus cher que toutes les choses du monde, & que la vie même; vous ne savez pas aimer ainsi.

---

## LIV. LETTRE.

**P**ourquoi me voulez vous faire croire que vous souhaitez si ardemment votre retour, & que vous allez tenter tous les moyens de

l'avancer ? Ah ! si je vous avois été véritablement chère, vous ne vous seriez jamais résolu à me quitter : mais puisque vous avez eu la force, ou pour mieux dire la cruauté de le faire, je dois être la première à vous exhorter à soutenir en homme de courage le parti que vous avez pris, & à n'oublier rien pour le rendre utile à votre fortune : vous ne sçauriez dans la situation où vous êtes prendre trop garde à donner des prises sur vous à vos ennemis, ou à ces sortes de gens, qui sans haïr précisément personne, sont toujours prêts à expliquer peu favorablement les actions de tout le monde. Je suis bien fûte que vous ne manquerez pas aux choses essentielles : mais vous savez mieux que moi que ce sont souvent les plus petites qui attirent des ridicules, qu'on a vû quelquefois des gens d'un vrai mérite gâter par des bagatelles, ainsi donnez, je vous conjure, de l'attention jusqu'aux moindres de vos actions : le caractère enjoint qui a l'agrément de vos jeunes années, ne doit plus convenir au poste où vous êtes : celui même d'un homme qui vise à la garantie, n'est pas du personnage que vous jouez : Au nom de Dieu n'allez point vous gâter pour des niaiseries, & croiez que je n'ai pas assez bonne opinion de mes lumières pour opposer aux générales, & que je jugerai de vous selon qu'en pensera le public : si j'étois

moins délicate que je suis, ou que je vous aime, si moins véritablement, ces sortes de choses ne me toucheroient gueres, mais je suis une amie difficile, & une Maîtresse glorieuse : je vous pardonnerai même plutôt les fautes qui me regarderont, que celles qui pourront affoiblir l'estime que je souhaite que tout le monde ait pour vous, je vous explique peut être mes sentimens avec trop de liberté : mais je suis persuadée qu'on doit souffrir les conseils des personnes dont on fait qu'on est sincèrement aimé ; vous savez quelle créance j'ai eüe aux vôtres, & combien je vous croiois capable d'en donner de bons : mais tout homme sage doit se défier de l'amour propre ; il est à craindre qu'il ne gauchisse la regle pour lui en même tems qu'il la redresse pour les autres. Voila un discours bien sérieux, & je vois bien qu'on le prendroit plutôt pour la lettre d'un Philosophe, que pour celle de la plus tendre & de la plus passionnée Maîtresse du monde.

---

## L V. LETTRE.

**J**E me porte assez bien depuis quelques jours, aussi ne pensois-je qu'à ma santé depuis que vous me l'avez ordonné : & après vous avoir donné mon cœur, & vous avoir sacor sacrifié l'indifférence que j'avois pour

elle, je suis à present obeïssante à tout ce que veulent les Medecins, parce que vous m'avez mandé que vous le vouliez. Enfin je ménage ma santé d'une maniere, qui fait bien voir que j'en dois bien rendre compte à l'amour; & il ne tiendra pas à moi que vous ne trouviez à votre retour cote Maîtresse que vous avez pensé perdre, en bon point, & en état de se venger des sottises que son mari lui a faites depuis peu.

---

## L V I. L E T T R E.

**I**L ne faut pas que vous fassiez tant de choses qu'un autre pour donner une violente jalousie à un Amant, on est aisément jaloux d'un Rival aimable; Monsieur... s'est aperçû sans doute que vous l'êtes, il peut craindre que sa Maîtresse ne s'en aperçoive à son tour, & les discours qu'on a tenus sur cela me donnent lieu de croire qu'elle n'a pas attendu jusqu'à cette heure à s'en apercevoir: croyez-moi, il n'y a point d'affaire vantée qui mérite qu'on mette sa vie au hazard; & quand on en fait la sottise, il faut du moins pouvoir être excusé par la violence d'une véritable passion: il me paroît qu'il ne vous doit pas être difficile d'éviter pour une Maîtresse, qui vous adore, ce qui choque la fidelité que vous lui devez, & qui peut en

même tems vous perdre , quand je vous ai vû partir , j'ai esperé que vous me seriez fidele pendant vôtre absence , mais je n'ai point fondé cet espoir sur le manque d'ocasion ; je connois trop vôtre mérite , & suis persuadée que j'aurai pour Rivaux toutes les femmes qui auront de la délicatesse & du goût : mais je veux me flater aussi , que vous n'en trouverez point plus dignes de vôtre cœur que moi : je cèderai à plusieurs l'avantage de la beauté , mais pour les sentimens de tendresse & une fidelité qui va jusqu'au scrupule , je prétens l'emporter sur toutes les femmes du monde : & il me semble si ces sentimens ne sont pas tout à fait nécessaires pour une galanterie , ils le sont du moins pour soutenir une longue passion.

---

## L V I I. LETTRE.

**D**E puis que je ne vous vois plus , j'ai un tel dégoût pour toutes choses , & même pour la vie , que quand j'y songe , je ne comprends pas qu'avec un si grand attachement pour vous , j'en aie si peu pour elle : le moyen de n'être pas desesperée quand vous êtes absent , & que le temps de vôtre retour est incertain , & vôtre presence seule peut dissiper mes douleurs ; Il faut vous voir pour oublier ce que je souffre & un moindre remede ne peut me soulager : au reste si vous voulez que

je me donne la consolation de vous instruire avec sincérité de tout ce qui me peut arriver dans les suites, il faut être plus modéré & plus sage que vous ne l'avez été, en apprenant ma dernière maladie, autrement vous m'ôteriez la douceur de me plaindre : & il faudroit joindre à la contrainte où je suis ici, celle de vous chacher mes plus secrètes pensées : ne m'exposez pas à une peine si cruelle, & laissez-moi, la liberté de vous dire tout ce que souffre par raport à vous & à l'amour.

## L.VIII. LETTRE.

**O**ù ne vient que de me rendre votre Lettre du 14 Juin, je ne comprends pas qu'elle ait pu être si longtemps en chemin, la poste iroit plus vite, si ceux qui en ont soin connoissoient l'inquietude qu'on a de recevoir deux jours plus tard des nouvelles de ce qu'on aime ; je suis à tout moment aussi occupée de vous, que vous me mandez l'avoir été de moi en courant la poste, & je n'ai pas besoin qu'une belle nuit & son silence augmente ma tendresse pour en avoir une insinie, je ne vis que pour vous, je vous desire incessamment, & je sens pour vous les mêmes ardeurs qu'inspire aux autres Maîtresses la presence de ce qu'elles aiment : il me semble même que votre absence redouble mon

amour, du moins redouble-t-elle mon attention pour vous; je prens garde encore de plus près à ma conduite, & serois au desespoir d'avoir la moindre chose à me reprocher sur l'exacte fidelité que je vous ai promise; je ne vai plus dans les lieux où se rassemble tout le monde; il me paroît que je sens davantage le malheur de ne vous point voir. Ah! qu'il est cruel de voir qu'on ne peut rencontrer en aucun lieu ce qu'on aime, & qu'on mène pendant l'absence une triste vie. Qu'il faut de courage pour la soutenir; la mienne est d'une retraite qui me feroit tort si les sentimens que j'ai pour vous étoient connus de beaucoup de personnes. J'ai trouvé le secret d'être plus solitaire que les Chartreux, & cette retraite me livre toute entiere à l'amour, dont la vivacité s'affoiblit par la dissipation que cause le grand monde: il me semble que depuis que vous êtes parti, Paris est devenu un desert; je n'y vois plus rien ou du moins je n'y vois rien qui puisse m'occuper un quart d'heure; je ne la suis que de vous, & je vous aime si uniquement & si passionnement, que la tête me tournera sans doute si vôtre absence est aussi longue que je crains qu'elle ne soit. Quoi! ne revient on pas plutôt que les autres, quand on est assuré d'être le plus aimé de tous les hommes? Et le plaisir de revoir une Maitresse tendre & fidele, n'est-il

pas preferable à toutes les choses du monde  
Auriez-vous l'imprudence de comparer les  
plaisirs de l'ambition à ceux de l'amour ?  
Ah ! cette passion doit toujours être la plus  
forte , comme elle est la plus agreable il n'y  
a qu'elle qui puisse faire cherir jusqu'à ses  
souffrances , & les miennes ont un charme  
secret & de certaines douceurs , que je ne  
changerois pas pour tous les fades amuse-  
mens des personnes indifferentes.

---

## L I X. L E T T R E.

**J**E vous ai promis dans ma dernière Lettre  
un long recit de quelque chose qui regard  
de mon mari , mais en verité je n'ai pas la  
force de songer à lui , ni d'en parler long-  
tems ; quittez moi de ma parole , & vous con-  
tentez de savoir qu'il me traite à present d'u-  
ne maniere toute opposée à celle que vous lui  
avez connuë , il est presque devenu galant  
avec moi , mais s'il assez malheureux pour  
pousser ses pretentions plus loin , ma ven-  
geance est certaine ; je vous jure une fidelité  
à l'épreuve de tout. Vous a t'on mandé que  
le Confesseur de Madame de . . . . est du  
nombre des exiles ? Qu'elle en a une douleur  
si grande , qu'elle pleure nuit & jour ; cela  
va à un excès ridicule , & son amie que je vis  
hier m'en parut toute honteuse, N'admirez-



vous point la foiblesse des femmes & leur legereté ? Diroit on que des yeux qui ont sçu vous regarder autrefois avec tant de tendresse , ne dûssent s'employer aujourd'hui qu'à pleurer la disgrâce d'un capot ? Je trouve les femmes plus méprisables dans la dévotion que dans la galanterie.

---

## LX. LETTRE.

**A**H ! que ne pouvez vous voir tout l'amour qui est dans mon cœur, & connoître tous les maux que me cause vôtre absence , vous abandonneriez bien tôt la fortune pour venir essuier mes larmes ; les laisseriez-vous encor longtems couler ! Est ce une absence de plusieurs années que j'ai à craindre , ainsi que le dit tout le monde : annoncez moi cruel , tout mon malheur ? Vous ne m'avez que trop flatée. Helas ! que j'étois aveuglée de me laisser persuader que vôtre séparation ne seroit que pour quelques jours si je l'eusse crüe aussi longue que je vois presentement quelle la doit être , je serois morte à vos yeux , & vous ne m'auriez point vüe survivre à nos derniers adieux ; naurois je pas été heureuse d'éviter tout ce que je souffre depuis troismois , & tout ce qui me reste à souffrir avant que de vous revoir ? mais ce qui augmente ma douleur , c'est que la vôtre

n'est point aussi vraie que la mienne; non, vous ne sentez point l'absence aussi cruellement que moi, c'est vous qui m'avez voulu quitter, & vous n'avez pas regardé comme le plus grand des malheurs pour vous, ce qui devoit me causer des douleurs si terribles. Ingrat n'ai-je pû vous inspirer une passion digne de la mienne; & ne serai-je aimée que médiocrement d'un homme que j'aime avec tant de violence? Pardonnez, mon cher Amant, si j'augmente aujourd'hui par mes reproches l'ennui de la vie que je mene depuis votre départ, je ne vous en ferai plus, ils sont inutiles dans l'état où nous sommes, j'oublie le passé; & puisque ce qui nous separe est sans remede, pensez au moins à rendre votre éloignement utile à votre fortune, & moi je ne penserai qu'au bonheur de votre retour; si l'ardeur de mes desirs pouvoit l'avancer, je vous verrois dans cet instant. Que je vous dirois des choses tendres! il me semble que je n'ai jamais bien exprimé tout mon amour, & je sens dans ce moment une ardeur capable de reparer tout ce que j'ai manqué à vous dire! Ah rien ne seroit comparable à tout ce que l'amour mettoit de transports & de vivacitez dans mes yeux & dans tous mes sens, mais pour quoi augmenter mon tourment par l'image d'un bonheur si parfait, & dont je suis si éloignée de jouir? Adieu,

quel Amant ! pensez quelque fois au milieu de vos occupations , que vous êtes plus aimé qu'homme du monde.

---

## L X I. L E T T R E.

**J**E ne puis vous pardonner la malice que vous avez de me donner par vôtre dernière Lettre un conseil qui ne peut convenir qu'à une coquette. Avez vous crû que j'en donneroie dans ce panneau ? Apprenez à me mieux connoître , & soiez persuadé que si le hazard fait jamais que je plaise à quelqu'un ce sera assurément sans dessein , & que je me donnerai bien de garde de faire aucun pas pour conserver les conquêtes que j'aurai faites , ni pour en faire apercevoir les autres ; si j'ai eu autrefois la fantaisie de paroître aimable à de certaines gens , c'est que je ne vous plaisois point encore , & que je croiois que pour y parvenir , de certaines conquêtes n'y seroient peut être pas inutiles , & auroient donné un prix à ma personne & à mon cœur que vous n'y aviez pas trouvé. Je voi par le conseil que vous me donnez , que je ne m'étois pas fort trompée ; mais je ne sçauois plus avoir cette sorte de complaisance pour vôtre vanité , qu'elle se contente si elle peut de sçavoir que vôtre Maîtresse est si peu touchée de ce qui fait les

plus violens desirs de la plûpart des femmes,  
& que hors vous, aucun homme ne peut pas  
seulement m'amuser un moment.

---

## L X I I. L E T T R E.

**Q**ue ne puis-je croire que vous ne m'aimez pas assez pour être poussé à m'écrire de la maniere que je vous aime : je serois moins à plaindre, que de craindre depuis quinze jours, comme je fais, que vous ne soies malade Etes vous pardonnable de m'exposer à une inquietude si cruelle ? Ne connoissez vous pas ma delicatesse & ma vivacité ? M'avez vous oublié, ou ne pouvez vous m'écrire ? L'un ou l'autre de ces malheurs seroit un coup mortel pour moi, il n'y a rien de funeste qui ne m'ait passé dans la tête depuis que je ne reçois point de vos nouvelles. Vraiment l'absence est la source de bien des maux.

---

## L X I I I. L E T T R E.

**J**E ne demeure pas d'accord des louanges que vous me donnez dans votre dernière Lettre, je vous cede duscôté de l'esprit & du mérite, & vous gagnez autant aux comparaisons que je ferai de votre personne

bonne à la mienne, que vous perdrez quand vous en ferez de votre cœur au mien : personne n'aime comme moi, & pour vous en convaincre, il ne faut que lire ce que vous m'écrivez sur l'ambition & sur la fortune, on voit pleinement que les affaires de cœur ne vont pas chez vous les premières, & que vous cherchez à vous persuader que l'amour cause en vous le desir naturel que vous avez de vous aggrandir. Tout ce que vous m'écrivez sur cela a de la fausseté, & une passion véritable ne connoît de bonheur qu'à vivre avec la personne qui l'a inspirée. Tout ce qui éloigne le plaisir de la voir ne peut lui paroître avantageux, & ce sont les regards d'une Maitresse qui doivent faire la félicité d'un véritable Amant ; cependant vous cherchez la fortune préféablement à moi & vous donnez lieu de craindre que des vûes ambitieuses ne vous accoûtument à vivre loin de moi, & à ne vous en pas croire peut-être plus malheureux.

---

## LXIV. LETTRE.

**L** Es reproches que vous vous faites de m'avoir quittée, & les remords que vous donnent les marques de mon amour, ne me vengent point encore assez de tout ce que me fait souffrir votre absence. Tant de douleurs finiront quand il plaira à la fortune

qui nous guide presentement. Il y a long-tems que je vous ai mandé que je m'attendois à vous recevoir de ses mains plutôt que de ce le de l'amour, vous nous avez l'un & l'autre méprisez pour elle : je souhaite qu'elle reconnoisse ce sacrifice par des faveurs plus constantes que ne sont celles qu'elle a accoutumé de faire, & que vous ne veniez pas un jour chercher dans les bras de l'amour une consolation à son inconstance, & un azi'e contre ses degoûts : peut être que si vous m'aviez bien connue, vous ne l'eussiez point abandonné pour elle. Adieu, pensez à moi, & m'écrivez regulierement.

---

## LVX. LETTRE.

**M**Es maux ont été si violens depuis que je ne vous ai écrit, que j'ai été en danger de perdre la vie ; c'est quelque chose d'affreux que de voir de près une mort douloureuse, mais elle n'a rien de si terrible que de se trouver privé dans les momens de la consolation de voir ce qu'on aime, & de n'oser prononcer son nom : l'amour m'est témoin que votre absence a été la plus sensible de mes douleurs, & que j'ai été occupée de vous en ce triste état avec autant de vivacité que dans des momens plus heureux ; mais que mes souffrances augmentèrent quand je connus que la prudence vouloit

que j'ôtasse d'auprès de moi & de mon cabinet tout ce que j'ai de vous : je sentis, je croi, ce qui arrive dans la séparation de l'ame & du corps, car je ne vis que pour l'amour & par les assurances que vous me donnez de m'être fidele, Adieu, croiez que vous perdez beaucoup à ne pas voir de près la passion que j'ai pour vous.

---

## L'XVI. LETTRE.

**V**ous ne dites pas un mot de votre retour dans vos Lettres, ce silence m'en dit assez. Que j'étois simple de me laisser persuader, que vous seriez peu de tems séparée de moi ? Ah ! croiez-vous que si j'avois sçû sur cela ce que je sçai presentement, que j'eusse jamais consenti à votre départ, je vous aurois mis dans la nécessité de choisir de votre fortune ou de vôtre Maîtresse ; mais non, je vous aurois laissé faire ce que vous avez fait, & je n'aurois pas voulu demeriter le caractere de la passion que j'ai depuis longtems pour vous : je me suis toujours picquée de préférer vos interêts aux miens, & de n'exiger rien de vous de penible ; j'ai mis mon plus grand bonheur à ne pouvoir meriter vos reproches, & à vous faire rougir d'aimer médiocrement une femme qui vous aime avec tant de tendresse ; mais connoissez-vous assez la difference qu'il y a de

votre passion à la mienne, pour ressentir cette  
 sorte de honte ? Ne vous trompez-vous point ?  
 Il me paroît par vos Lettres que vous faites  
 hardiment des comparaisons avec moi. Pour-  
 riez-vous vous méprendre au point de plus  
 connoître que je vous aime mille fois plus que  
 vous ne m'aimez ? Est il possible que vous me  
 donniez pour exemple Madame de . . . . .  
 si je suportoie votre absence comme elle fait  
 celle de Monsieur de . . . . . vous auriez quel-  
 que sujet de vous plaindre, la date de douze  
 ans ne fait rien à l'affaire selon moi, il faut  
 toujours aimer ce que l'on a une fois jugé di-  
 gne de son estime & de son cœur, les années  
 ne diminuënt que les passions médiocres, &  
 les manieres dont vous regardez douze ans,  
 ne me fait pas croire la votre à l'épreuve du  
 tems ; il n'en est pas un plus propre & à dimi-  
 nuer l'amour que celui de l'absence. Adieu,  
 je vous aime, & vous souhaite avec une ar-  
 deur qu'il n'y a que moi capable de sentir. Que  
 ne donnerois je point pour vous donner le bon  
 soir ? Ah ! quand ce seroit par magie que vo-  
 tre figure paroîtroit à mes yeux, je me tien-  
 drois heureuse de la voir.

---

## LXVII. LETTRE.

**V**ous me quittez quand tout change  
 pour nous quand nous passons tous



les huit jours dix heures ensemble ; vous renoncez à des plaisirs que vous avez paru désirer avec tant d'ardeur : vous laissez votre Maîtresse malade sans penser au peril qui peut menacer sa vie ; vous voulez devenir héros , & chercher la gloire d'être au dessus des foiblesses humaines. Songez que quand on veut être plus qu'un homme , on devient beaucoup moins quelquefois. Thésée fut moins blâmé d'avoir été sensible aux charmes d'Ariane , que de l'avoir abandonnée ; le plus grand des crimes est de violer ses sermens , vous m'en aviez fait de m'aimer tendrement ; puis je croire que je la suis après ce que vous avez fait ? Mais que me sert-il de vous faire des reproches ? Mes Lettres n'auront apparemment pas plus de pouvoir que n'en ont eu mes larmes ? Grands Dieux ! des larmes mêlés de toutes les douceurs de l'amour. Dans quel état vous ai je prié de ne point partir ? Dans quel moment vous ai je dépeint la douleur & le desespoir que me causeroit votre absence : Rien de tout cela ne vous attendrit , & vous êtes parti malgré mon amour & mes douleurs : après les marques d'une passion mediocre aurois je la folie de croire que vous êtes fort touché de ce que je souffre presentement. Adieu, je sens dans ce moment de certains mouvemens de dépit , dont je veux vous épargner la

connoissance : aimez moi s'il est possible , & vous souvenez de moi si vous pouvez.

---

## LXVIII. LETTRE.

Sur qui fondez-vous vos soupçons de jalousie qui vous occupent si fort ? Est ce sur ce que je vous ai écrit de ce prétendu Amant ? Cette exactitude à vous rendre compte des moindres choses ne vous prouvoit-elle pas que je ne suis occupée que de vous ; Pouvez-vous me dire que j'ai peut être des sentimens secrets pour lui, que je ne démele pas bien encore ? Une femme qui a aimé dix ans n'est plus novice en amour , & les mouvemens d'une passion n'échappent pas à la connoissance ? En vérité vous ne vous faites pas une juste idée de ce que je souffre , si vous le connoissiez bien , & que vous m'aimassiez tendrement , vous me souhaiterés plus de dissipation que je n'en ai : mais vous n'êtes pas capable de tant de délicatesse , & vous comparez hardiment ce que vous faites pour moi à ce que je souffre pour vous ; cependant il me semble que vous ne devriez point avoir tant de peine à me céder l'avantage de sçavoir mieux aimer que vous. Helas ! que je rachete cher , & qu'il m'en coûte de douloureux momens.

## LXIX. LETTRE.

**J**É vous demande pardon de vous avoir écrit Jaigrement, mais le principe qui m'a fait agir ne doit point vous déplaire; cependant je suis une divinité plus équitable que vous ne croyez, mais suivant l'usage des Dieux, je gronde, & je menace suivant mes caprices, & la crainte peut faire souvent ce que la reconnaissance ne feroit pas.

## LXX. LETTRE.

**L**A fortune met une grande différence entre votre vie & la mienne. Mon partage est les douleurs pendant que vous êtes tous les jours aux Opera de Venise; je ne suis pas fâchée que vous soyez plus heureux que moi, mais je crains que les divertissemens ne vous accoutument à supporter tranquillement mon absence; la joye dissipe trop, & la mélancolie rend assurément l'amour plus sensible: on souhaite avec plus d'ardeur ce qu'on aime quand on ne joint d'aucun plaisir dans les lieux où l'on est sans Maîtresse, & de l'humeur dont je vous connois, il est difficile que vous viviez sans amusement, & plus difficile encore, que celui de m'écrire, de recevoir de mes Lettres, & de vous souvenir de moi, en soit un capa-

ble de remplir toute votre vivacité ; cependant ne vous préparez à aucunes indulgences , plus votre absence sera longue , plus je serai severe , parce que je souffrirai davantage , & que de si longues peines me paroîtront dignes de votre fidélité : les sentimens sont peut être un peu injustes , mais beaucoup d'amour est ordinairement suivi d'un peu d'injustice. N'y en a t il pas à m'ennuier comme je fais avec tous mes amis , parce que vous êtes absent ? Devroient-ils être punis de vos fautes ? Cependant je suis de si mauvaise humeur , que je ne comprends pas que quelqu'un me veuille voir.

---

## LXXI. LETTRE.

**S** I la passion que vous m'avez inspirée vous étoit bien connue , vous seriez au dessus des inquietudes qui agitent ordinairement les Amans ; & vous ne craindriez point que j'en aimasse un autre , & vous ne songeriez qu'à vous rendre digne d'être toujours ardemment tiré de moi. Pour cela il faut souhaiter fortement votre retour , & n'employer que peu de tems à tenter la fortune : si mon absence vous étoit aussi sensible que m'est la votre , vous payeriez trop cher les plus éclatantes faveurs ; mais les raisonnemens que vous faites dans vos dernières Lettres , par rapport à elles , font bien voir que vous n'êtes encore qu'apprentif Philosophe :

L'avenir est il à vous pour en disposer comme vous faite ? Qui me sera caution de vos esperances ? & ne faut il pas avoir perdu le sens pour renoncer au bien present qu'on possede, dans l'esprit d'en acquerir un chimerique ? Les conseils du confident de Pyrrhus vous conviennent mieux qu'à lui : vous courez pour vous reposer, & dans la vûe incertaine d'acquerir un jour plus de liberté de me voir, vous avez renonce pour mille années au plaisir de me voir au moins tous les huit jours une fois : pour moi sans renoncer aux avantages que le temps peut m'aporter, je regarde le present comme ce qui décide de ma destinée, & les douceurs que vous me dépeignez dans l'avenir, ne me consolent point du mal present de vôtre absence : la mienné ne vous touche pas de la même maniere, l'ambition partage vôtre cœur & vous vous faites un plaisir de servir le Roi pour vous cacher à vous même la foiblesse que vous avez de ne pouvoir vous passer des faveurs de la fortune : je m'aperçois que je ne songe pas que l'amour doit être badin, & ne s'accommode guères des reflexions d'un Philosophe : mais je suis d'une mélancolie & d'une mauvaise humeur qui ne convient point du tout à parler de tendresse.

## LXXII. LETTRE

**S**I vous êtes comme vous me l'écrivez ,  
 une exemple de la puissance de l'amour ,  
 j'en suis une des malheurs que causent les  
 passions extrêmes : & comme je donne  
 ordre que vous ne receviez cette Lettre ,  
 qu'en apprenant ou ma mort , ou ma guérison  
 je ne dois point craindre de vous y laisser voir  
 le triste état où mon cœur & ma santé sont  
 réduits. J'ai souffert deux fois vingt quatre  
 heures tout ce qu'on peut souffrir du corps &  
 de l'esprit : comme je suis si abatuë , que je  
 ne puis m'assurer de ne pas succomber à un  
 reinede violent que les Medécins veulent me  
 faire prendre cette nuit , j'ai voulu avant que  
 de m'y exposer , vous assurer que quodique je  
 meure , ou que je vive , l'amour regnera dans  
 mon cœur jusqu'au dernier soupir avec la mê-  
 me vivacité que vous m'avez vûë au milieu de  
 ces plus doux transports ; & que si le destin  
 veut terminer si promptement une vie aussi  
 peu avancée que la mienne , je mourrai sans  
 me repentir de tout ce que l'amour me fait  
 faire pour vous , sans vous reprocher un dé-  
 part dont la douleur seule est cause des maux  
 je veux dont peut être mourir : pour vous  
 montrer digne d'une passion , si constante ,  
 conservez de moi un tendre souvenir , je sçai  
 que les morts n'en doivent pas demander da-

vantage, s'ils veulent être exaucez ; je vous demande seulement de respecter allez le passion que j'ai pour vous, pour ne vous servir jamais des mêmes expressions & des mêmes transports qui m'ont persuadé votre amour, pour convaincre d'autres femmes de votre ardeur, mettez dans les manières que vous pourrez avoir pour elles, toute la différence qui est effectivement entre l'attachement que j'ai pour vous, & ceux dont sont capables les autres femmes, vous n'en trouverez point qui aient un cœur digne de remplacer le mien, & je m'affure que vous me regretterés quand vous voudrez songer à la mienne dont je vous ai aimé ; que ma destinée vous inspire une tendre compassion je n'ai jamais été heureuse, & e meurs encore plus malheureuse que je n'ai vécu, si ma mort ne peut mettre ma gloire à couvert, & que ceux qui me haïssent veulent pour se venger de moi publier ce qu'ils ont pû découvrir de mon aventure ; justifiez la violence de ma passion par la durée de la votre, & qu'on connoisse par votre attachement pour une Maîtresse morte, qu'elle a dû tout faire pour vous pendant la vie : mais je m'abandonne trop à la cruelle tristesse dont je suis remplie, & je ne longe pas aux larmes que cette Lettre pourra vous faire verser. Au nom de v'ôtre amour, pardonnez moi la douleur qu'elle vous causera : s'il est des momens où il est permis de ne se pas contraindre, ce sont sans doute ceux où l'on envisage

la mort de près ; mais voici le moment d'être Philosophe , & de ne pas démentir les connoissés . & que vous avez paru aimer en moi : j'espère que vous n'apprendrez pas que j'aie rien fait en ce triste moment qui en soit indigne, vous seul m'attachés à la vie , & vous seul aussi me rendés la mort pénible. Rien ne me touche plus sensiblement , que de ne pouvoir appeller personne auprès de moi , qui vous puisse rendre un compte exact de tout ce que je sentirai de tendre pour vous dans ce moment. S'il est écrit qu'il doive si tôt arriver , imaginez vous tout ce que peut sentir le cœur le plus sensible & le plus délicat qui ait jamais aimé , & pour vous en former quelque idée , croyez que j'aurai quelque plaisir à mourir , parce que ma mort préviendra la votre & que j'éviterai par ce moyen le supplice affreux de vous voir peut être expirer à mes yeux. Adieu , mon cher Amant , je vais mettre tout en usage pour que ce ne soit pas là le dernier de ma vie ; & pour retirer ce que vous aimez de la mort ; mais si mes soins sont inutiles, songés que votre Maîtresse a plus aimé que femme du monde , & que vous devez quelque chose aux sentimens qu'elle conserve pour vous jusqu'à la mort, Adieu.

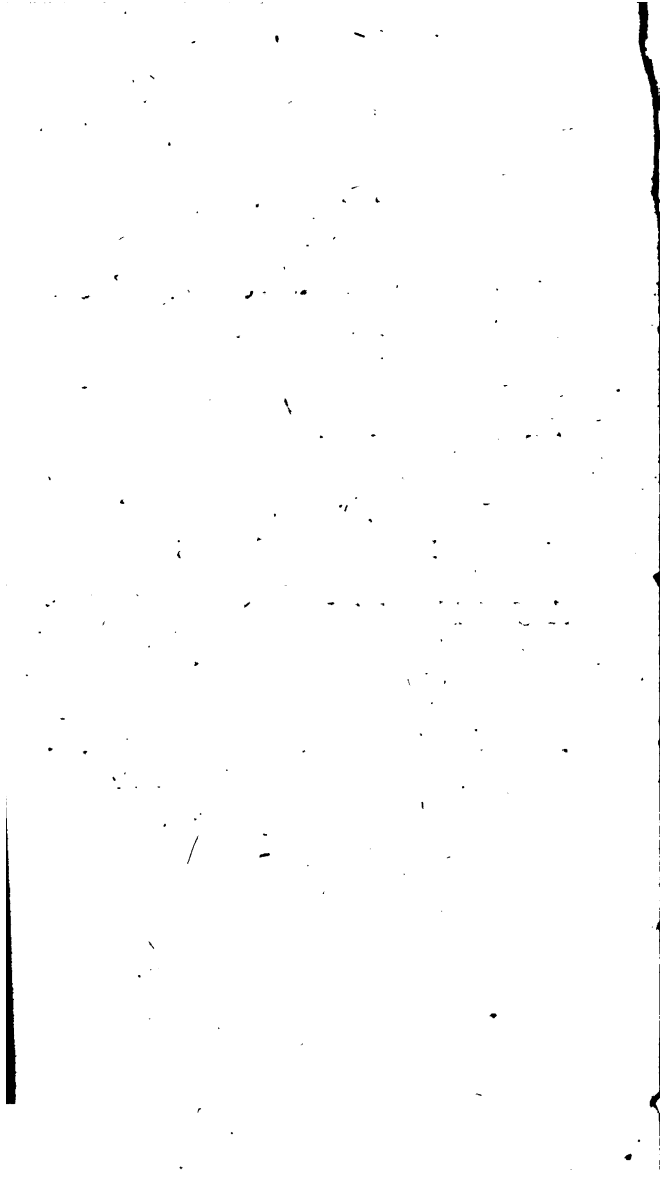
E I N.



LETTRES  
D'AMOUR  
D'UNE  
RELIGIEUSE  
PORTUGAISE;  
ECRITES  
AU CHEVALIER DE C\*\*\*

Officier François en Portugal.

*Avec les Réponses dudit Chevalier en-  
suite de chacune des Lettres de  
la dite Religieuse.*



---

## AU LECTEUR.

**J'**ai trouvé les moiens, avec beaucoup de soin & de peine, de recouvrer une Copie correcte de la Traduction de douze Lettres Portugaises avec les réponses desdites Lettres, qui ont été écrites à un Gentilhomme de qualité qui servoit en Portugal. J'ai vû tous ceux qui se connoissent en sentimens, ou les louer, ou les chercher avec tant d'empressement, que j'ai crû que je leur ferois un singulier plaisir de les faire imprimer. Le nom de celui auquel on les a écrites, est Monsieur le Chevalier de Chamilly, & le nom de celui qui en a fait la Traduction,

est Guillerague : il m'a semblé que je ne devois pas leur déplaire , en les rendant publiques. Il est difficile qu'elles n'eussent enfin paru avec des fautes d'impression , qui les eussent défigurées.

---

P R E M I E R E  
L E T T R E.

**I**L est donc possible que vous aiez été un moment en colere contre moi, qu'avec une passion la plus tendre & la plus délicate qui fût jamais je vous aie donné un instant de chagrin. Helas ! de quel remord ne serois je point capable si je manquois à la fidelité que je vous dois - puisque je ne m'accuse que d'un excés de délicatesse, & que je ne puis me pardonner vôtre couroux ? Mais pourquoi faut-il qu'il me donne ce remord ? n'ar je pas eu raison de me plaindre, & n'offenserois je pas votre propre passion, si j'avois pû souffrir sans murmure que vous aiez la force de me cacher quelque chose ? Hé ! bon Dieu, je fais des reproches continuels à mon ame, de ce qu'elle ne vous découvre pas assez l'ardeur de ces mouvemens, & vous voulez me cacher tous les secrets de la votre. Quand mes regards sont trop l'anguissans, il me semble qu'ils ne servent qu'à la tendresse, & qu'ils ne voient quelque chose à mon ardeur. S'ils sont trop vifs, ma longueur fait le même reproche, & avec les actions du monde les plus parlantes, je croi n'en pas assez dire,

pendant que vous me faites des réserves d'une  
 ne bagatelle. Ah ! que ce procédé m'a tou-  
 ché , & que je vous aurois fait de pitié , si  
 vous aviez pû voir tout ce qu'il m'a fait  
 penser. Mais pourquoi suis-je si curieuse ;  
 pourquoi veux-je lire dans mon ame où je  
 ne trouverois que de la tiédeur , & peut-  
 être de l'infidélité ? C'est votre honnêteté  
 propre qui vous rend si réservé , & je vous  
 ai de l'obligation de votre mystère. Vous  
 voulez m'épargner la douleur de connoître  
 toute votre indifférence , & vous ne dissi-  
 mulez vos sentimens que par pitié pour ma  
 foiblesse. Hélas ! que ne m'avez-vous paru  
 tel dans les commencemens de nôtre con-  
 noissance , peut être que mon cœur se fût  
 réglé sur le votre. Mais vous ne vous êtes  
 résolu à m'aimer avec peu d'empressement ,  
 que quand vous avez reconnu que j'en avois  
 jusques à la fureur. Ce n'est pourtant pas  
 par temperament que vous êtes si retenu.  
 Vous êtes emporté , je l'éprouvai hier au  
 soir. Mais hélas ! votre emportement n'est  
 par fait pour le couroux , & vous n'êtes  
 sensible qu'à ce que vous croiez des outrages.  
 Ingrat , que vous a fait l'amour , pour  
 être si mal partagé ; que n'employiez vous  
 cette impetuositè pour répondre à la m'ien-  
 ne ? Pourquoi faut il que ces démarches  
 précipitées ne se fassent pas pour avancer  
 les momens de nôtre félicité ? Et qui diroit

en vous voyant si prompt à sortir de ma chambre quand le dépit vous en chasse, que vous êtes si lent à y venir, quand l'amour vous y appelle? Mais je merite bien ce traitement, j'ai pû vous ordonner quelque chose. Est-ce à un cœur tout à vous à entreprendre de vous donner des loix! Allez, vous avez bien fait de l'en punir, & je devrois mourir de honte d'avoir crû être maîtresse d'aucun de mes mouvemens. Ah! que vous sçaviez bien comme il faut châtier cette espee de revolte. Vous souvient-il de la tranquillité apparente, avec laquelle vous m'offrites hier au soir de m'aider à ne plus vous voir? Avez-vous bien pû m'offrir ce remede, ou pour mieux dire, m'avez-vous crû capable de l'accepter? Car dans la délicatesse de mon amour, il me seroit bien plus douloureux de me voir soupçonnée d'un crime que de vous en commettre un. Je suis plus jalouse de ma passion que de la vôtre, je vous pardonnois plus aisément une infidelité que le soupçon de me la voir faire. Oûi; c'est de moi même que je veux être contente plutôt que de vous. Ma tendresse m'est si précieuse, & l'estime que je fais de vous m'y fait trouver tant de gloire, que je ne sçai point de plus grand crime que de vous en laisser douter. Mais comment en douteriez-vous, tout vous le persuade, & dans votre

écrit & dans le mien, vous n'avez pas une négligence qui ne vous apprenne que je vous aime jusques à l'adoration ; & l'amour m'a si bien appris l'art de tirer du profit de toutes choses, qu'il n'y a pas jusques à la retenue de mes caresses qui ne vous convainque de l'excès de ma passion. N'avez-vous jamais remarqué cet effet de ma complaisance ? Combien de fois ai je retenu les transports de ma joie à votre arrivée . parce qu'il me sembloit remarquer dans vos yeux que vous me vouliez plus de modération ; Vous m'auriez fait grand tort, si vous n'aviez pas observé ma contrainte dans ces occasions ; car ces sortes de sacrifices sont les plus pénibles pour moi que je vous aie jamais fait ; mais je ne vous les reproche point. Que m'importe que je sois parfaitement heureuse, pourvu que ce qui manque à mon bonheur, augmente la vôtre ? Si vous étiez plus empressé, j'aurois le plaisir de me croire plus aimée ; mais vous n'auriez pas celui de l'être tant. Vous croiriez de voir quelque chose à votre amour, & j'ai la gloire de voir que vous ne devez rien qu'à mon inclination. N'abusez pourtant pas de cette générosité amoureuse, & n'allez pas vous aviser de la pousser jusques à m'arracher le peu d'empressement qui vous reste : au contraire, soyez généreux à votre tour, & venez me protester, que le désintéressement de ma tendresse augmente la vôtre ; que je ne hazarde rien, quand je



croi mettre tout au hazard , & que vous êtes aussi tendre & aussi fidele , que je suis tendrement & fidelement à vous.

---

## RÉPONSE

A

## LA I. LETTRE.

J'Avouë que vous exprimerez l'amour que vous me portez par des termes si doux , que je serois un insensible si je n'étois vivement touché ; les témoignages que vous m'en avez donnez la premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir , étoient des marques trop certaines pour n'en être pas convaincu Il n'étoit pas besoin de me les reiterer par des sentimens si pressans de vôtre tendresse , cela ne fait qu'affliger un miserable Amant qui ne pense , qu'à vous ; ne respire & ne vit que pour vous tous les momens du jour & de la nuit. Vous êtes l'idée la plus douce de mon imagination qui flate mon ame & mes sens. Je ne dors ni nuit ni jour , ou le sommeil me ferme les yeux un moment , ce n'est que pour me gêner davantage par d'agreables songes qui vous representent à mes sens. Ah ! plutôt à Dieu que ces songes amoureux n'eussent jamais

d'entrée dans mon imagination, ou qu'ils y demeurassent toujours après mon reveil : Mais que dis je malheureux ! Ah ! je trahis ma passion. Je me repens ? je me plains dans ma souffrance, & je trouve qu'il m'est doux d'endurer pour l'objet le plus aimable, & la personne la plus charmante du monde. Ce sont les purs sentimens de mon ame ; vous m'avez toujours paru telle dès le moment que je fus assez heureux de vous voir, & je conçûs dès lors un amour si violent pour vous, que je ne fais depuis que languir doucement dans vos fers. Jugez après cela si vôtre amour a manqué de prévoiance envers moi ? Non, non, vous n'êtes point trahie ; vos esperances sont fondées sur une personne qui ne vous manquera qu'à la fin de la vie. Je connois que vôtre passion est extrême, & que mon absence vous est cruelle, mais elle ne vous sçauroit causer plus de tourment que la votre me cause de déplaisir & de douleurs, & j'espere que mon retour ne vous donnera pas plus de contentement que vôtre presence me donnera de joie. Prenez courage, Madame, apaisez votre douleur, qu'elle ne soit plus ingénieuse à vous tourmenter pour une personne qui ne dépend que de vous & qui est tout à vous. J'espere revoir l'éclat charmant de vos beaux yeux, qui me tient lieu de tous les plaisirs, & qui fait toute ma feli,

cité. Que ces beaux yeux donc se raniment qu'ils reprenent leur première clarté, & qu'ils cessent de verser des larmes : Soiez assurée qu'ils reverront celui que vous avez tant souhaité. Si mon éloignement vous est ennuyeux, le vôtre me l'est encore davantage, puis qu'il m'a fait mourir mille fois le jour. Il est doux de recevoir une si belle vie que la votre, & d'en jouir heureusement ; mais ne parlez pas de me la sacrifier, je n'ai rien en moi qui mérite un si beau sacrifice, si non la qualité d'un parfait Amant, & c'est sous un titre si doux, que j'ose l'accepter, & vous sacrifier la mienne toute entière. Je sçai que vous envoyez incessamment des soupirs vers moi ; & j'en pousse à tous momens vers vous ; les vôtres m'apprenent votre inquiétude, & les miens vous annoncent mon amour qui durera éternellement, & vous doit faire esperer que vous verrez un jour la fin de votre tristesse. Cessez donc, Madame, de vous affliger davantage, & sçachez que les plus doux plaisirs de la France me sont de rigoureux supplices, quand je songe que je suis assez malheureux pour être éloigné de vous. Je sçai que vous êtes très persuadée de ma tendresse, comme vous me témoignez, puisque vous vous souvenez encore des empressements que j'ai eus pour vous, & des services que je vous ai rendus, c'est

peu de chose au regard de mon amour, qui va infiniment audela de ce qu'il a fait pour vous. La moindre reconnoissance que vous en avez vaut mille fois plus, que tous les soins imaginables que le plus parfait Amant pourroit prendre pour vous servir : Que ces petits soins que j'ai eus pour vous ne vous tourmentent plus, mais songez plutôt à ceux que j'ai presentement, de vous en aller témoigner de nouveaux : Ne pensez plus aussi à ma dernière Lettre, mais bien à celle que je vous écris : elle vous doit faire ressentir autant de joie, que les autres vous ont causé de déplaisirs, Pour moi je vous assure que je n'ai jamais été plus sensiblement touché que lorsque j'ai reçu de vos nouvelles, & que je me suis pâmé plus de trois heures, de joie & d'amour, dans les ceps des plus belles Dames de ces païs, mais tout cela n'est rien au prix des ressentimens que j'ai presentement de la douleur, que vous souffrez de mon absence, & je vous puis assurer que je participe de tout mon cœur à tous les maux & aux différentes indispositions que vous avez : ce sont autant de traits qui me percent à tous momens le cœur, & plus le souvenir de vôtre amour & de vos perfections m'est doux, plus je suis accablé de douleur du mal que vous endurez. Mais à quoi bon vous plaindre davantage du mal que vous souffrez en m'aimant ?

Que

Que puis je faire plus , sinon que de vous adorer tous les jours ; & comme je fais , vous sacrifier ma vie ? Ce sont les termes si doux que vous vous servez pour me témoigner votre amour, & moi j'ai un sensible déplaisir de n'en avoir pas de plus pressans pour vous exprimer ma tendresse. Je me résous à suivre entièrement vos sentimens d'amour , & à vous consacrer tous les miens , sans les partager avec aucune personne : ils sont tout à vous , ils ne regardent que vous , & je vous assure que jamais mon ame ne poussera des soupirs que pour vous. Aussi ne puis-je aimer une personne plus parfaite & plus accomplie , le seul mérite de votre beauté & de votre amour , vous doit être un présage assuré , que je n'aurai jamais d'autre inclination que pour vous : Croyez , Madame , que si j'ai quitté le Portugal , ç'a été pour le déplaisir que j'ai eu de ne pouvoir pas assez familièrement converser avec vous dans votre malheureux Cloître. Je vous ai fait espérer que j'irai passer quelque tems avec vous , mais je sçai bien que c'est trop peu : & puisque vous le desirez , j'y passerai toute ma vie : Je chercherai les moyens d'accomplir vos volontez , & de vous rendre les respects & les adorations que je vous dois , comme à la plus belle & la plus parfaite Amante. Je vous confirme cette vérité , pour mettre fin

98 *Réponse à la première Lettre.*

tous deux à nos déplaisirs & à nos douleurs. J'ai une extrême joye de sçavoir si la Lettre que j'ai reçüe de Monsieur votre Frere, a donné quelque trêve à vos déplaisirs, elle m'a aussi beaucoup soulagé. Je sçai que votre enchantement & votre passion amoureuse proviennent de moi, mais vous n'ignorez pas que je n'en ai pas moins pour vous ; & si je vous ai renduë malheureuse, je me suis aussi rendu malheureux en vous quittant : mais ce ne sera pas pour longtems, ni mon éloignement ni votre Cloître ne m'empêcheront pas de vous aimer & de m'aprocher de vous. Ce lieu possède un tresor qui n'appartient qu'à moi, c'est ce que vous connoîtrez à mon retour, & dont vous pouvez être assurée par mes Lettres. Le malheureux destin ne nous a separez que pour un tems, mais l'amour a uni nos cœurs pour jamais. Je vous écrirai souvent, pour vous témoigner l'interest que je prens à la conservation de votre vie, & que je souffre vos douleurs afin que vous connoissiez par là, que mon amour est au plus haut point. Adieu je n'en puis plus, je conserve votre Lettre plus cherement que ma propre vie, & la baise mille fois le jour, & plût à Dieu vous pouvoir embrasser de même : je l'espère un jour & que le Ciel nous reünira ainsi qu'il nous a separez. Adieu, la plume me tombe de la main, j'attens avec impa-

titnce vôtre réponse. Conservez-moi votre amitié, & croyez que je ne retournerai en Portugal, que pour vous delivrer des maux que vous endurez pour moi, qui vous suis absolument acquis, & qui suis plus à vous mille fois qu'à moi même.

SECONDE LETTRE.

SANS mentir, cette Dame d'hier au soir est bien laide, elle danse d'un méchant air, & le Comte de Cugne avoit eu grand tort de la dépeindre comme un belle personne. Comment pûtes vous demeurer si long-tems auprès d'elle? il me sembloit à l'air de son visage, que ce qu'elle vous disoit n'étoit point spirituel. Cependant vous avez causé avec elle une partie du tems que l'assemblée a duré, & vous avez eu la dureté de me dire que sa conversation ne vous avoit pas déplu. Que vous disoit elle donc de si charmant; vous aprenoit elle des nouvelles de quelque Dame de France qui vous soit chere, ou si elle commençoit à vous le devenir elle même? car il n'y a que l'amour qui puisse faire soutenir une si longue conversation? Je ne trouvai point vos François nouveaux arrivez si agréables, j'en fus obsédée tout le soir, ils me dirent tout ce qu'ils pûrent imaginer de plus jolt, & je voisois bien qu'ils l'aff. étoient,

opinion que je devrai peut être la perte de votre cœur, j'aime mieux me voir condamnée à cet abîme de deſespoir que de vous ſouhaiter une louange de moins. Mais comment eſt-ce que l'amour peut faire pour vous accorder tant de choſes oſées ? C'eſt à cette opinion qu'on ne peut pas avoir plus de jaloſie pour tout ce qui vous approche que j'en ai, & cependant j'irois au bout du monde vous rechercher de nouveaux admirateurs. Je hai cette Françoisſe d'une haine ſi acharnée, qu'il n'y a rien de ſi cruel que je ne me croye capable de faire pour la détruire, & je lui ſouhaitois la félicité d'être aimée de vous, ſi je penſois que cet amour vous rendit plus heureux que vous ne l'êtes. Je me trouve ſi heureuſe quand je vous vois content, que ſ'il falloit immoler tout le plaifir de ma vie à un inſtant du vôtre, je le ferois ſans balancer. Pourquoi n'êtes-vous pas comme cela pour moi ? Ha que ſi vous m'aimiez autant que je vous aime, que nous aurions de bonheur l'un & l'autre, votre félicité feroit la mienne, & la vôtre en feroit bien plus parfaite. Aucune perſonne ſur la terre n'a tant d'amour dans le cœur que j'en ai ; nulle ne connoiſt ſi bien que moi ce que vous valez & vousme ferez mourir de piſſe, ſi vous êtes capable de vous attacher à quelqu'autre, après vous être accoutumé à mes manières d'aimer : croyez-moi, mon cher, vous ne



seuriez être heureux qu'avec moi. Je connois les autres femmes par moi-même, & je sens bien que l'amour n'a fait naître que moi sur la terre pour vous. De quoi deviendrait toute votre délicatesse, si elle ne trouvoit plus mon cœur pour y répondre? ces regards si éloquens & si bien entendus, seroient ils secondez par d'autres yeux, comme ils le sont par les miens? Non, cela n'est pas possible, seuls nous savons bien aimer; nous mourrons de chagrin l'un & l'autre, si nos deux ames avoient trouvé quelque assortiment qui n'eût pas été elles-mêmes.

## R E P O N S E.

## A LA II. LETTRÉ.

C'Est à tort que vous m'accusez de vous maltraiter, & de vous mettre en oubli; je ne crois pas en vérité que vous aiez de ces sentimens de moi, ou si cela est, vous n'avez pas encore reçu ma Lettre; je m'assure que lorsque vous l'aurez reçue, vous en serez entièrement dissuadée. Je ne puis que faire presentement, sinon de vous delabuser de cette croiânce, en vous témoignant toujours la forte passion que j'ai pour vous; je serois le plus perfide Amant du monde, si après tant de témoignages si doux de ma passion, & de la réciproque que vous m'avez rendue, si

je ne perseverois pas dans mon amour. Oüi, Madame, croyez que je suis & serai toujours le même, mon éloignement ne fait que m'enflamer davantage, il me cause un tourment si rigoureux, que je juge aisément par le mal que je souffre, de la violence de vôtre. Cessez donc de vous affliger davantage, oubliez ce desespoir où vous êtes, si vous ne voulèz donner la mort à un miserable qui ne pense à toute heure qu'à vous, & dont vous augmentez infiniment les suplices par le le surcroit de vos douleurs & des plaintes que vous me faites. Ah! pourquoi vous ai-je jamais, ou lorsque je vous ai vûë, que n'aviez-vous moins d'amour & de beauté? Mais, que dis-je malheureux! non, je ne voudrois pas pour mille vies comme la mienne, avoir été privé du bonheur de vous voir, puisque cette premiere vûë a fait le comble de ma felicité. J'en suis ravi, & si je souffre éloigné de vous, ce sont des tourmens si aimables, que je ne sçaurois m'en plaindre qu'avec injustice; ou si je m'en plains, c'est de sçavoir les vôtres, & de connoître les plaintes que vous faites contre une personne qui n'a pas un moment de vie qui ne soit à vous. Ne me faites point ces reproches honteux, que je vous ai abusée, cela est indigne d'un honnête homme & d'un veritable Amant: vous dev. z être persuadée par la tendresse que j'ai pour vous, que mon procedé est de

meilleure foi ; E'excès de mon amour vous doit mettre au dessus de tous ces soupçons ; comme vous êtes la plus agreable & la plus parfaite Amante , aussi meritez-vous plus de fidelité & d'amour que l'on n'en trouve dans tous les Amans du monde. Mais à quoi bon me dire que je vous trahis, est ce là la justice que vous rendez à mon amour , & voulez-vous m'arracher la vie par des termes si rigoureux ? Que vous ai-je fait pour avoir ces sentimens de moi ? Ai-je manqué de fidelité ? Avez-vous reconnu quelque froideur en moi ? vous ai-je rendu quelque déplaisir ? Je choisirois plutôt mille fois la mort que de vous avoir desobligée ; en quoi que ce soit ; vous dites que vous n'avez point reçu de mes nouvelles depuis six mois , mais accusez-en l'infidelité du Messager , puisque je vous ai écrit deux fois depuis ce tems là , & non l'aveuglement que vous croyez avoir eu en m'aimant , nos plaisirs ne sont point finis , ou s'ils le sont , ce n'est que pour un tems , vous me reverrez un jour en Portugal , & vous devez être assurée que je veux renoncer de tout mon coeur à mes parens , à mes biens , & à mon pais , pour m'attacher entierement à vous. Si vos douleurs sont vrayes , vos desirs ne feront point inutiles. J'espere jouir de vos douceurs & de vos charmes dans votre charme plutôt que vous ne croyez , avec toute l'ardeur & les ressentimens d'amour.

que vous deſirez de moi, ſans que nos plaiſirs finiſſent qu'à la fin de notre vie. Rejoûiſſez-vous dans cette heureuſe eſperance de goûter plus que jamais les plus tendres délices de nôtre amour. Je ſçai que vous m'avez dit que je vous rendrois malheureuſe, mais ce n'eſt que pour un tems, puis que mon éloignement fini, ma preſence & la votre vous feront goûter des joies exceſſives, ne cherchons point d'autres remedes à nos maux, que l'eſperance de nous revoir au plûtôt. Si nous ſouffrons, ſouffrons agreablement; vous me dites que je ſuis plus à plaindre que vous; mais je ne le ſuis pas davantage, puis que vôtre amour va juſqu'à l'excès; ou ſi je le ſuis, ce ne ſont pas mes Maîtreſſes de France qui me rendent malheureux; puis que vous êtes la ſeule à qui je me ſuis entierement volié, je vous conjure de tout mon cœur d'en être convaincuë. Si vous avez pitié de moi, que ce ſoit pour l'amour que je vous porte, & non point pour cette indifferance dont vous m'accuſez; c'eſt faire injuſtice à ma paſſion mais c'eſt à bon droit que vous vous flattez que je ne puis goûter que des plaiſirs imparfaits ſans vous, puis que je n'en ai que celui d'être inceſſamment occupé à vous, comme vous l'êtes à moi. J'ai bien de la joie de ſçavoir que vous ſoyez Portiere de vôtre Couvent, c'eſt un moyen aſſuré de faire réuſſir vos intentions; mais je vous con-

jure de cacher vôtre amour plus que vous n'avez fait , afin que nous puissions la continuer avec plus d'assurance. N'enviez point le bonheur d'Emmanuël & de Francisque , ils ne sont avec moi qu'en qualité de laquais , & je ne les considère qu'à cause qu'ils viennent de vous ; mais pour vous , vous êtes la véritable Maîtresse de mon cœur. Plût à Dieu néanmoins que vous me fussiez aussi présente , que je me tiendrois heureux ! puisque tout mon desir n'est que de vous servir , & de vivre & mourir avec vous. J'avouë que je ne me sers que des mêmes termes dont vous usez pour en témoigner votre amour ; mais où en pourrois je trouver de plus doux & de plus sinceres que ceux qui partent de votre cœur : Si je les repete , ce n'est que pour vous assurer que je ne desire pas seulement me souvenir éternellement de vous ; mais encore vous posséder toute ma vie , au lieu que vous souhaitez . Je me sacrifie à vous avec le même zèle que vous me témoignez. Je vous aime & je vous adore de toute mon ame. Ne vous imaginez point être séduite à cause de ma longue absence , elle finira bien-tôt , & vous connoîtrez le contraire de ce que vous avez crû de moi. L'emportement de ma passion est du moins égal au vôtre. N'aiez point de déplaisir d'avoir trop divulgué vôtre amour , contre l'honneur du monde & de votre religion ;

au contraire , comme c'eſt une perfection que d'aimer , vous avez cet avantage & cette conſolation avec moi , que nous y avons atteint au plus haut point. Je vous conjure de croire que ma paſſion eſt égale à la vôtre , & que je mets pareillement toute ma religion & mon bonheur à vous aimer éperduément. Vous m'affligez lorsque vous me dites , que vous ne voulez pas que je me contraigne à vous écrire. Dites moi, je vous prie , puis je m'empêcher de vous faire ſçavoir de mes nouvelles , & de vous aſſurer que je vous adore comme la perſonne la plus parfaite & la plus accomplie ? Pourquoi dites-vous que vous prendrez plaisir à m'excuser & à me pardonner ? ſi je n'en fais rien , penſez-vous que je vous puiſſe oublier ? Je n'ai point de plus grande ſatisfaction que lorsque je penſe à vous , & lorsque je mets la plume à la main pour vous écrire, ni plus de déplaiſir que lorsque je la quitte. Je ſuis infiniment obligé à ce galant homme qui a eu la bonté de vous entretenir de moi tant de tems : Aſſurez-vous que puisque la paix eſt faite en France , je vous donnerai le contentement que vous deſirez de moi , & que je vous ſerai voir ce beau Pais le plutôt qu'il me ſera poſſible. Adieu , conſolez-vous , conſervez ma ſanté en conſervant la vôtre. Que mon Portrait vous tienne lieu de ma perſonne , comme le vôtre me tient lieu de tout ce que j'aime le

plus, jusqu'à ce qu'un heureux destin nous ait approchez les uns des autres. Adieu, je finis, ne croïez pas que je souffre toutes vos douleurs ; mais je vous conjure de ne prendre point de part au miennes, de peur d'augmenter les vôtres.

---

## TROISIEME LETTRE.

**Q**Uand donc finira vôtre absence ? passerez vous encore oujourd'hui sans revenir à Lisbonne, & ne vous ne souvenez vous point qu'il y a déjà deux jours que vous êtes parti ? Pour moi, je pense que vous avez envie de me trouver morte à votre retour, & c'est moins pour accompagner le Roi à la visite des Vaisseaux que vous avez quitté la Cour, que pour vous défendre d'une Maîtresse incommode. En effet, je la suis au dernier point, il faut en tomber d'accord ; je ne suis jamais contente, ni de vous, ni de moi-même. Une absence de vingt quatre heures me met à la mort, & ce qui seroit un excès de félicité pour un autre, n'en est pas toujours une pour moi. Tantôt il me semble que vous n'en avez pas assez, d'autres fois je vous en trouve tant ; que je crains de ne la pas faire toute seule ; & il n'y a pas jusques à mes transports qui ne me chagrinent, quand je croi m'apercevoir que vous ne les remarquez

pas assez bien. Vos distractions me font peur, je voudrois vous voir tout renfermé dans vous même, lorsque j'y vois tout ce qui s'y passe; & quand vous manquez à en sortir pour examiner mes emportemens, vous me mettez au désespoir. Je ne suis pas sage, je l'avouë le moien de l'être, & avoir autant d'amour que j'en ai? Je sçai bien qui feroit de la raison d'être en repos au moment que j'écris, vous n'êtes qu'à deux pas de la Ville, votre devoir vous y retient, & la maladie de mon Frere m'auroit empêchée de vous voir depuis que vous êtes absent; de plus, il n'y a point de femmes où vous êtes, & c'est une grande inquietude hors de mon cœur: Mais hélas! qu'il y en est resté d'autres, & qu'il est vrai qu'une Amante se fait des tourmens de toutes choses quand elle aime autant que je fais. Ces armes, ces vaisseaux, cet équipage de guerre, vont vous desaccoutumer des plaisirs pacifiques de l'amour. Peut-être à l'heure qu'il est, vous envisagez le moment de notre separation comme un malheur infaillible, & vous commencez à donner des raisons à vôtre cœur, pour l'y faire résoudre. Ah! si la vûë des plus grandes beautez de l'Europe, ne seroit pas si funeste pour moi, que celle de nos Canons, s'il est vrai qu'ils produisent cet effet sur votre esprit. Ce n'est pas que je veuille combattre votre devoir, j'aime votre gloire



plus que moi même, & je sai bien que vous n'êtes pas né pour passer tous vos jours auprès de moi, mais je voudrois que cette nécessité vous donnât autant d'horreur qu'elle m'en donne, que vous n'y puissiez songer sans trembler, & que toute inévitable qu'une séparation doit paroître, vous ne puissiez croire de la supporter sans mourir. Ne m'accusez pas toutefois d'aimer à voir votre desespoir, vous ne verserez jamais une larme que je ne voulusse essuier. Je serai la première à vous prier de supporter courageusement, ce qui m'arrachera la vie par un excès de douleur, & je ne me consolerais d'avoir été au monde, si je croiois que mon absence vous laissât sans consolation. Que veux-je donc, je n'en sçai rien? Je veux vous aimer toute ma vie jusques à l'adoration; je veux, s'il se peut, que vous m'aimiez de même: mais on ne peut vouloir tout cela: sans vouloir en même tems être la plus folle de toutes les femmes. Que cette folie ne vous degoute pas de moi, je n'en ai j'amaïs été capable que pour vous, & je ne la changerois pas pour la plus solide sagesse, s'il falloit pour être sage, vous aimer un peu moins que je fais. Votre esprit a des charmes; vous m'avez dit que vous en trouvez autant dans le mien, mais je renoncerois à nous en voir à tous deux, s'il s'oposoit au progrès de notre folie. C'est l'amour qui doit regner sur toutes les

fonctions de notre ame. Tout ce qui est en nous doit être fait par lui ; & pourvû qu'il soit satisfait, il m'est indifférent que la raison se plaigne. Avez vous été de ce sentiment depuis que je ne vous ai vû ? Je tremble de peur que vous n'ayez eu toute la liberté de votre esprit. Mais seroit il possible qu'il vous en fût resté, en parlant d'une guerre qui doit vous éloigner de moi ? Non, vous n'êtes pas capable de crete trahison ; vous n'aurez pas vû un soldat qui ne vous ait attaché un soupir, & j'aurai le plaisir d'entendre dire à votre retour, que votre esprit est journalier, & que vous n'en avez point eu pendant votre voyage. Pour moi, je suis assurée que personne ne vous parlera de moi, qui ne m'accuse de ce défaut ; je dis des extravagances qui étonnent tous ceux qui m'entendent ; & si la maladie de mon Frere n'autorisoit mes égaremens, on croiroit parmi mon domestique, que je suis devenue insensée, il ne s'en fait gueres que je ne la sois aussi. Vous pouvez juger du dérèglement de mon esprit par celui de cette Lettre : mais voilà comme vous devez m'en vouloir. Les ravages que votre absence a fait sur mon visage, doivent vous paroître plus agreables que la fraîcheur du plus beau teint ; & je me trouverois bien horrible, si trois jours de la privation de votre vûë ne m'avoient point enlaidi. Que deviendrai-je donc si je la perds pour

— six mois ? Hélas ! on ne s'apercevra point d'un changement de ma personne ; car je mourrai en me séparant de vous ; mais il me semble entendre quelque bruit dans les rues , & mon cœur m'annonce que c'est le bruit de votre retour. Ah ! mon Dieu , je n'en puis plus , si c'est vous qui arrivez , & que je ne puisse vous voir en arrivant , je vais mourir d'inquietude & d'impatience ; & si vous n'arrivez pas après l'espérance que je viens de concevoir , le trouble & la révolution des mouvemens de mon ame , vont m'ôter le sentiment.

---

R E P O N S E.

A LA III. LETTRE.

C'Est à ce coup que je suis au désespoir d'apprendre que mes Lettres ne vous soient pas rendues. Mon Dieu , que ferai-je , & que deviendrai-je , si ces dernières nouvelles en vont jusqu'à vous ? D'où vient que je reçois les vôtres , & que vous ne recevez pas les miennes ? J'avouë que vous êtes bien éloignée de tout ce que vous aviez prévu ; mais au moins si une de mes Lettres pouvoit tomber entre vos mains , seriez vous consolée d'un éloignement si ennuyeux ? Ne doutez pas , Madame , que je n'aye fait réponse à tous les empressements de mon

mais ils ne me divertirent point, & je croi que ce sont leurs discours qui m'ont causé la migraine effroyable que j'ai eüe toute la nuit : vous ne le sçauriez point si je ne vous l'apprenois, vos gens sont occupez sans doute à aller sçavoir comme cette heureuse Françoisse se trouve de la fatigue d'hier au soir ; car vous la fîtes assez danser pour la faire malade. Mais qu'a-t-elle de si charmant, la croyez-vous plus tendre & plus fidèle qu'une autre ? lui avez-vous trouvé une inclination plus prompte à vous vouloir du bien, que celle que je vous ai fait paroître ? non sans doute, cela ne se peut ; vous sçavez bien que pour vous avoir vü passer seulement, je perdis tout le repos de ma vie, & que sans m'arrêter à mon sexe & à ma naissance, je courus la première aux occasions de vous voir une seconde fois. Si elle en a fait davantage, elle est à votre lever ce matin, & le petit Durino la trouvera sans doute assise auprès de votre chevet. Je le souhaite pour votre félicité ; j'aime si fort votre joye, que je consens à la faire toute ma vie aux dépens de la mienne propre ; & si vous voulez regaler ce bel objet de la lecture de cette Lettre ici, vous le pouvez faire sans scrupule. Ce que je vous écris ne sera pas inutile à l'avancement de vos affaires : j'ai un nom connu dans le Royaume, on m'y a toujours flaté de quelque beauté ; & j'avois crü en avoir

jusques au moment que votre mépris m'a de-  
 sabusée. Proposez-moi donc pour exemple à  
 votre nouvelle conquête, dites-lui que je  
 vous aime jusqu'à la folie; je veux bien en  
 tomber d'accord, & j'aime mieux contri-  
 buer à ma perte par un aveu, que de nier  
 une passion si chère. Oûi, je vous aime mille  
 fois plus que moi-même; au moment que je  
 vous écris, je suis jalouse, je l'avouë: votre  
 procedé d'hier a mis la rage dans mon cœur,  
 & je vous croi infidèle, puisqu'il faut vous  
 dire tout. Mais malgré tout cela, je vous  
 aime plus qu'on n'a jamais aimé. Je haïs la  
 Marquise de Turtado, de vous avoir donné  
 Poccasion de voir cette nouvelle venue: Je  
 voudrois que la Masquise de Castro n'eût ja-  
 mais été, puisque c'étoit à ses nocces que vous  
 deviez me donner la douleur que je ressens.  
 Je haïs celui qui a inventé la danse, je me haïs  
 moi même, & je haïs la Françoisse mille fois  
 plus que tout le reste ensemble; mais de tant  
 de haines différentes, aucune n'a eu l'audace  
 d'aller jusques à vous; vous me paraissez  
 toujours aimable. Sous quelque forme où je  
 vous regarde, & jusques aux pieds de cette  
 cruelle Rivale qui vient troubler toute ma fe-  
 licité, je vous trouvois mille charmes qui  
 n'ont jamais été qu'en vous. J'étois même si  
 forte que je ne pouvois m'empêcher d'être  
 ravie qu'on vous les trouvât comme moi; &  
 bien que je sois persuadée que c'est à cette

J'approuve & aime votre jalousie, c'est une marque assurée de votre tendresse, quoique ce soit à tort que vous soyez jalouse, car je n'ai jamais aimé que vous : Je n'oserois vous dire que vous me causez un desespoir mortel de vous savoir reduite à une telle extrémité, puisque vous méprisez le zèle que j'ai pour vous ; néanmoins je suis certain que vous changerez de langage quand vous connoîtrez mon procédé. Terminez toutes vos afflictions, ne vous repentez point d'avoir aimé une personne qui vous est toute acquise ; votre reputation n'est pas perdue pour m'avoir aimé, ni la severité de vos parens, ni la rigueur des Loix du País contre vous, ne m'empêcheront pas de vous faire jouir du bonheur que vous souhaitez pour toute votre vie. Je sçai le moyen de ne vous paroître pas davantage ingrat pour l'amour que vous me portez. Si vous avez tout hazardé pour moi, je veux aussi tout abandonner pour vous. Attendez encore un peu de tems, & vous ferez de l'espoir que je vous donne. Vous connoîtrez à la fin que le but de mes promesses est tel que vous le souhaitez. Je suis persuadé, quoique vous me disiez, que le desespoir où vous êtes reduite pour moi est plus dans votre cœur que dans vos Lettres ; vous ne voulez dissimuler votre amour que parce que vous croyez que je ne me suis pas acquité de mon devoir en vous écrivant ; mais

J'espère que cette Lettre vous desabusera de la mauvaise opinion que vous avez de moi. L'amour & le respect que je vous porte, me disent incessamment que je vous appartiens tout entier, & que le Ciel nous a fait l'un pour l'autre. Je n'ai pour vous que des sentimens les plus tendres qu'on puisse avoir pour une véritable Maîtresse. Conservez vous pour l'amour de moi, afin que nous puissions goûter ensemble les plaisirs les plus doux, quand je serai assez heureux pour vous posséder. Arrêtez ces transports dont vous êtes agitée; ne me parlez pas de cette fin tragique que vous espérez de moi, cette pensée me tue, & me fait mourir d'horreur & d'effroi, je ne suis pas capable d'avoir des sentimens si cruels; la passion que j'ai pour vous est si forte, que je ne puis que vous aimer éperduëment. Ne vous affligez donc pas jusqu'à la mort, mais conservez votre belle vie qui m'est si chère, afin de conserver la mienne. Ne m'affligez pas davantage, prenez compassion de moi, en ayant pitié de vous; je vous regrette si tendrement, que si vous perissiez pour moi je ne vous survivrois pas un moment. La passion violente que vous avez pour moi, me donne du dégoût & de l'aversion pour toutes choses, de crainte que j'ai qu'il ne vous en arrive mal. N'apprehendez pas que je vous quitte j'aime, mais pour une autre Maîtresse, c'est une

espece de cruauté dont je ne suis pas capable  
Vôtre passion ne peut servir qu'à m'animer  
davantage à vous aimer, & non pas à me  
glorifier de l'avantage que vous prétendez  
que j'ai sur vous afin de me rendre plus ai-  
mable envers un autre Maîtresse; je ne vous  
aime point par vanité, je ne suis pas si su-  
perbe, ni mal appris, que d'en venir à ce  
point; c'est à faire à des foux d'en user de  
cette sorte. Vôtre douceur, vos vertus, &  
vos autres perfections méritent un traite-  
ment plus doux & plus respectueux; vous  
savez que j'ai toujours caché nôtre amour le  
plus que j'ai pu, de peur de vous desobli-  
ger. Je n'ai point plus de joie, que quand  
je lis vos Lettres; je ne trouve rien de si  
charmant, vous les croiez longues, & moi  
je les trouve si courtes, que je vous conjure  
de les étendre davantage. Ne vous qualifiez  
pas d'insensée. vous êtes trop sage en amour,  
& trop prudente en toute chose, pour vous  
attribuer cette mauvaise qualité. Puisque  
je suis assez heureux, pour recevoir vos Let-  
tres; Ecrivez moi souvent afin que je com-  
patisse à vos douleurs, & fuyez ce desespoir  
que vous dites que je vous cause pour vivre  
dans la tranquillité. A dieu, si vôtre amour  
augmente, de moment en moment, la mien-  
ne est dans la dernière violence. Adieu, je  
meurs de déplaisir si vous ne m'prenez au  
plûtôt les choses que vous avez à me dire.



Je prie Dieu de tout mon cœur que cette Lettre vous soit fidelement renduë pour vous témoigner l'ardeur de ma passion. Adieu.

---

## QUATRIÈME LETTRE.

**Q**Uoi, vous serez toujours froid & paresseux, & rien ne pourra troubler votre tranquillité; que faut-il donc faire pour l'ébranler? Faut-il se jeter dans les bras d'un Rival à votre vûë, car hors ce dernier effet d'inconstance que mon amour ne me permettra jamais, je croi vous avoir dû faire apprehender tous les autres? J'ai reçu la main du Duc d'Ameida à la promenade; j'ai affecté d'être auprès de lui pendant le soupé: je lui ai même dit des bagatelles à l'oreille que vous pouviez prendre pour des choses d'importance; & je n'ai pû vous faire changer de visage. Ingrat, avez-vous bien l'inhumanité d'aimer si peu une personne qui vous aime tant? mes soins; mes faveurs & ma fide'ité n'ont-ils point meritè un moment de votre jalousie? Suis je si peu précieuse pour celui qui m'est plus précieux que mon repos & que ma gloire, qu'il puisse envisager ma perte sans fraieur? Helas! l'ombre de la votre me fait trembler, vous ne jettez pas un-regard sur un autre femme;

qui ne me cause un frisson mortel ; vous n'accordez pas une action à la civilité la plus indifferente, qui ne me coûte que vingt quatre heures de desespoir , & vous me voiez parler tout un soir à un autre à votre vûë , sans témoigner la moindre inquietude. Ah ! vous ne m'avez jamais aimée , & je sai trop comme on aime , pour croire que des sentimens si opozes aux miens puissent s'appeller de l'amour. Que ne voudrois je point faire pour vous punir de cette froideur ? Il y a des momens où je suis si transportée de dépit , que je souhaiterois d'en aimer un autre. Mais quoi au milieu de ce dépit , je ne voi rien au monde d'aimable que vous ! Hier même que vos tiedeurs vous étoient mille charmes pour mes yeux , je ne pouvois m'empêcher d'admirer toutes vos actions. Vos dédains avoient je ne sçai quoi de grand , qui exprimoient le caractère de vôtre ame, & c'étoit de vous que je parlois à l'oreille du Duc, tant je suis peu Maître des occasions de vous offenser. Je mourois d'envie de vous voir faire quelque chose qui me fournît un prétexte de vous faire une brusque publique ; mais comment aurois je pû vous la faire ? ma colere même est un excès d'amour , & dans le moment où je suis outrée de rage de votre tranquillité , je sens bien que j'aurois des raisons de la défendre , si je ne vous aimois jusqu'au dérèglement. En effet, mon

Frère

Frere nous observoit, la moindre affectation que vous eussiez témoignée de me parler, m'auroit perduë : mais ne pouviez-vous avoir de la jalousie sans la faire remarquer ? Je me connois au moment de vos yeux, & j'aurois bien vû des choses dans vos regards, que le reste de la compagnie n'y auroit pas vû comme moi. Helas ! je n'y vis jamais rien de tout ce que j'y cherchois : j'avoüë que j'y trouvois de l'amour ; mais étoit-ce de l'amour qui devoit y être en ce tems-là ? Il falloit y trouver du dépit & de la rage, il falloit me contredire sur tout ce que je disois, me trouver laide, cajoler une autre Dame à ma vüë ; enfin il falloit être jaloux, puisque vous aviez les sujets aparens de l'être. Mais au lieu de ces effets naturels d'un véritable amour, vous me donâtes mille loiianges ; vous prîtes la même main que j'avois donnée au Duc, comme si elle n'avoit pas dû vous chagriner ; & je vis l'heure que vous alliez me feliciter sur ce que le plus honnête homme de notre Cour s'étoit attaché auprès de moi. Insensible que vous êtes, est ce comme cela qu'on aime ; & êtes vous aimé de moi de cette sorte ? A-t-il si je vous avois crû si tiède, avant que de vous aimer comme je fais ; mais quoi, quand j'aurois pû voir tout ce que je vois, & plus encore, s'il se peut, je n'aurois pû résister au penchant de vous aimer, ç'a été une violence d'inclina-

tion dont j'en n'ai pas été la maîtresse ; & qui quand je songe aux momens de plaisir que cette passion m'a causée , je ne puis me repentir de l'avoir conçûe. Que ne ferois-je point si j'étois contente de vous , puisque je suis si transportée d'amour , dans le tems où j'ai le plus de sujet de m'en plaindre , mais vous en savez les différences , vous m'avez vû satisfaite , vous m'avez vû mécontente , je vous ai rendu des graces , je vous ai fait des plaintes ; dans la colere comme dans la reconnoissance , vous m'avez toujours vû la plus passionnée de toutes les Amantes ; un si beau caractere ne vous donnera-t-il point d'émulation ? Aimez , mon chér insensible , aimez autant que vous êtes aimé , il n'y a de plaisir véritable pour l'amé que dans l'amour ; l'excès de la joie n'aît de l'excès de la passion , & la tièdeur fait plus de tort aux gens qui en sont capables , qu'à ceux contre qui elle agit. Ah ! si vous aviez bien éprouvé ce que c'est qu'un véritable transport amoureux , combien porteriez-vous d'envie à ceux qui les ressentent ? Je ne voudrois pas pour vôtre cœur même être capable de votre tranquillité , je suis jalouse de mes transports , comme du plus grand bien que j'aye jamais possédé ; & j'aiderois mieux être condamnée à ne vous voir de ma vie , qu'à vous voir sans emportement.

R E P O N S E

A LA IV. LETTRE.

**J'**Ai bien de la joye d'apprendre que mon Lieutenant vous ait saluée de ma part , & vous aie dit de mes nouvelles. Je vous suis infiniment obligé du toin & de la tendresse que vous avez pour moi ; je vous conjure de croire que j'en ai aussi reciproquement pour vous. N'apprehendez pas qu'il me soit arrivé de mal pendant mon voyage sur mer , il a été heureux pour moi , car j'ai très peu souffert. Je vous aurois écrit aussi bien qu'à mon Lieutenant ; mais la crainte que j'avois que mes Lettres ne vous fussent pas rendues , non plus que les autres , m'a obligé de differer : j'espere que vous recevrez fidellement celle que je vous envoie , car la personne qui vous la doit rendre , est mon bon ami ; si je reçois encore une des vôtres qui m'apprenne que vous n'avez pas reçu de mes nouvelles , je partirai incontinent pour vous aller consoler. Je n'ai point manqué de vous écrire à toutes les occasions que j'en ai eu , & de vous faire réponse. Il faut que j'avoue que je suis le plus malheureux de tous les Amans , quoique le plus fidele , puisque vous ne recevez point mes Lettres ? Je ne

ſçauroit faire davantage , ſinon de vous témoigner toujours la même tendreſſe que j'ai pour vous , comme j'ai fait dans les autres. Mais à quoi bon de vous écrire tant de fois , puis que mes réponſes ne vont point juſqu'à vous ? Il n'importe , je veux continuer , je n'ai jamais plus de ſatisfaction , & je reſpire aiſément lorſque j'ai la plume à la main pour vous : mais je deviens tout languiſſant , & je ſemble mourir auſſi tôt que je la quitte. Lorſque vous m'écrivez , je meurs de déplaiſir & de joye , ſans pouvoir mourir. Je meurs de déplaiſir de vous ſçavoir ſi affligée ſans recevoir de mes nouvelles. Je meurs de joye lorſque je reçois des vôtres. Je conſerve vos Lettres plus que ma propre perſonne , comme de précieux gages de votre amour , pour vous en rendre un compte fidèle , quand je ſerai aſſez heureux pour vous voir. J'avouë que vous avez raiſon de me traiter d'ingrat , puis que vous ne recevez aucune réponſe de moi ; mais je ſuis perſuadé que vous aurez des ſentimens contraires quand je vous en aurai deſabuſée. J'ai toujours conſervé la même tendreſſe que j'ai eüe pour vous , & que je vous ai témoignée dans votre chambre. Ma vie , mes biens & mon honneur , tout eſt à vous , tout dépend de vous , je vous les ſacrifie , je vous aime ; croyez que je vous adore de toute mon ame , je vous conjure de n'en pas

douter , ne vous plaignez plus à l'avenir de mon peu de soin , & de mes empressements envers vous , je les ai de la même manière qu'auparavant. Que je suis malheureux de ne pouvoir vous dire ma pensée bouche à bouche ! que vous sçauriez de témoignages de mon amour ! mais il n'en seroit pas besoin , mes yeux languissans & ma contenance amoureuse , vous feroient lire aisément dans mon cœur la passion qui m'enflame. Epargnez toutes ces inquietudes que vous avez pour moi , & apprenez que mon procédé est tel que celui que je vous fis paroître les premiers jours de notre vûë. Vous n'êtes point abusée , mes soins & mes empressements pour vous ont toujours été sinceres , & le seront toute ma vie. Ne soupçonnez point ma bonne foi , je vous aime tendrement , je ne sçaurois vous faire d'excuse de la negligence dont vous m'accusez , je n'en suis nullement coupable , je vous aime trop ardemment , & vous avez raison en cette rencontre de me justifier vous-même. J'avouë que mes assiduites , mes transports , mes complaisances & mes sermens , mon inclination violente ; & mes commencemens si agreables & si heureux , vous ont entierement charmée & enflammée , mais vous n'êtes point seduite ; c'est en vain que vous répandez tant de larmes , puisque je persevere , & que je suis toujours le même.

Si vous avez goûté beaucoup de plaisirs en m'aimant , j'espère que vous en aurez encore autant & davantage à l'avenir. Finissez vos douleurs & les mouvemens qui agitent votre ame. Vous me faites pitié, je sens que je meurs de desespoir , lorsque vous m'assurez que vous souffrez pour moi. Ne me dites point que vous n'avez résisté avec opiniâtreté à mon amour ; je le sçai assez , vous ne m'avez jamais donné de chagrin , ni de jalousie pour m'enflamer davantage , c'est une marque assurée de la tendresse naturelle que vous avez pour moi ? c'est aussi ce qui m'oblige à vous aimer & vous adorer éternellement. J'admire & j'aime en même tems cette naïveté sans artifice , & cette conduite amoureuse sans déguisement , dont vous avez usé envers moi. Ah que je suis heureux d'avoir rencontré dans une Maîtresse une douceur si grande & une inclination si naturelle , un amour si parfait , & une beauté si accomplie. Que ne vous dois je pas pour tant de belles perfections qui se rencontrent dans vous ? Puisque vous me les sacrifiez tous les jours avec tant de tendresse & d'ardeur , je serois le plus ingrat & le plus perfide de tous les Amans , si je n'en avois une véritable reconnoissance ; je l'ai toute entière , & si vous en avez été persuadée pendant le tems que j'ai eu l'honneur de vôtre conversation , vous le serez



bien davantage à l'avenir. Que vos témoignages d'amour sont doux ! quand vous me dites que je vous parus aimable auparavant que je vous eusse dit que je vous aimois ; & que vous avez été ravie de m'aimer éperduément ? quel zèle ! quelle complaisance , ou plutôt quel excès d'amour ? Et quel bonheur pour moi , de me savoir si fortement aimé , d'une personne si accomplie ? Quels remerciemens ne vous dois-je pas ? & de quelles paroles me puis-je servir présentement pour vous témoigner une passion reciproque à la votre ? Vous éprouvez mon genie par des discours si tendres ; & mon amour , quoi qu'ingenieux , n'a point de termes si pressans pour vous exprimer l'ardeur de mon zèle , que ceux dont vous vous êtes servie pour me déclarer votre affection. Je vous dirai seulement que mes transports amoureux sont inconcevables , & que je vous aime infiniment. Quoique ces paroles disent beaucoup , je sçai bien qu'elles disent peu pour vous ; néanmoins vous pouvez être assuré par là que votre esprit n'a point été aveugle , comme vous croyez , puisque je vous aime pareillement de tout mon cœur. Vos emportemens m'ont toujours paru si doux & si agréables , que j'en ai été toujours charmé. Je croi avoir fait un digne choix en Portugal , lorsque je vous ai préféré à toute autre personne pour aimer fide-

lement ; & pour toutes autres perfections ; puisque ç'a été toujours mon dessein , après mon retour , de vivre & de mourir avec vous. Ne m'accusez donc plus de cruauté ; & ne me traitez plus de tiran , je n'exerce nulle rigueur contre vous que celle que vous vous imaginez , à cause que vous ne recevez point mes Lettres. Il est vrai que vous eussiez pû résister à mon cœur , & par une bonté particulière , vous avez voulu vous attacher à moi. Mais ne vous plaignez pas de ce que je vous ai quittée , j'ai eu de puissantes raisons pour le faire ; & cependant quoi qu'elles soient très fortes , je ne l'aurois pas fait si vous n'y aviez consenti ; ni le Vaisseau qui partoit pour aller en France , ni ma Famille , ni mon honneur , ni de service du Roi , que je revere ; ne m'eussent jamais obligé à m'éloigner de vous ; si vous ne me l'eussiez pas permis : Ne sçavez vous pas que j'étois tout à vous ? Que ne m'avez vous donc retenu , vous n'avez qu'à agréer l'offre que je vous fis de demeurer avec vous ; j'y aurois consenti avec toute la joye imaginable ; mais ce qui vous doit consoler , vous & moi , c'est que le tems de mon départ s'aproche , & que vous verrez dissiper la crainte & les frayeurs que vous avez de ne me jamais revoir. Ne soyez point troublé de cette apprehension ; & puisque vous aimez avec tant de violence , que ce soit sans

Douleur & sans déplaisir. Quittez cette haine & ce dégoût que vous avez pour toutes choses ; ne vous tourmentez plus ; que votre famille , vos amis & votre Convent servent à vous consoler , & que tout ce qui vous a obligée de vous affliger serve à vous recréer , & non pas à vous faire souffrir. Assurez vous que si vous employez tous les momens de votre vie pour moi , que je fais de même pour vous. Ainsi , que votre cœur soit tout rempli d'amour. Quittez la haine que vous avez pour toutes choses , vivez dans la tranquillité & le repos , ne menez plus une vie languissante. Cachez votre passion jusqu'à mon retour , afin que Madame votre Mere , Messieurs vos Parens & les Religieuses , soient desabusez de votre passion. Si tout le monde est touché de votre amour , je vous conjure de croire que j'y prens plus d'interêt que qui que ce soit. Mes Lettres ne sont pas si froides que vous vous imaginez , c'est que votre esprit est préoccupé d'amour ; si elles n'ont pas été si longues que vous le souhaitez , c'est que j'ai cru en peu de mots dire beaucoup : puisque je n'ai jamais plus de plaisir que lorsque je vous écris , vous ne devez pas vous affliger pour aimer si parfaitement que vous faites , divertissez votre esprit pour donner trêve à vos douleurs. Que ce Balcon où vous allez vous promener quelquefois avec Dona Brites , vous soit un sujet de

joye , puisque c'est là où a commencé à naître cette passion qui vous enflame , & à laquelle je vous ai toujours témoigné que je répons si tendrement. Vous ne vous mépriâtes pas quand vous crûtes que j'eus dès lors le dessein de vous plaire ; en effet , c'étoit toute ma passion. Je vous ai remarquée par dessus toutes vos Compagnes , je vous ai considérée attentivement ; & je suis si fort épris de votre beauté & de toutes vos autres perfections , que je me suis laissé facilement aller à la résolution de vous aimer. Je connus dès lors par un geste amoureux & très-agreable , que vous aviez de l'inclination pour moi , & que vous preniez un singulier plaisir à tout ce que je faisois , comme si mon amour vous avoit suggeré dans le cœur , que toutes mes actions n'avoient pour but que votre seule complaisance ; mais tous ces doux commencemens de notre amour ne nous doivent pas emporter au desespoir , & me faire passer pour coupable envers vous , puisque j'ai fait toutes ces choses pour une bonne fin , & que je vous aime si fidèlement que vous m'aimez , vous devez tout esperer de moi : je ne suis point ingrat de toutes les tendresses que vous me témoignez , mon corps , mon ame , ma vie , mon honneur , & mes biens , tout est à vous ; mon procédé est meilleur que vous ne croyez : N'aprehendez point que je vous abandonne , c'est une es-

pece de lâcheté & d'ingratitude qui m'est si odieuse, qu'elle n'aura jamais de prise sur moi. Si vous êtes persuadée que j'ai quelques charmes, ou quelque chose d'assez agréable, je vous en fais un sacrifice, je ne veux jamais plaire à d'autres qu'à vous; puisque vous trouvez que j'ai quelque mérite, il me suffit. Toutes les plus belles créatures au prix de vous ne me sont rien, je ne veux aimer aucune que vous; pourvu que je sois toujours bien dans votre esprit, je suis au comble de mes vœux. Ne me souhaitez donc point tant l'amour des plus belles Dames de France, vous connoîtrez à la fin que je ne suis point sujet au changement, & que les plus charmans objets ne me sauraient faire oublier l'amour que j'ai pour vous. Je ne cherche point de prétexte spécieux pour vous paroître coupable & vous rendre malheureuse; ce n'est point mon dessein de demeurer long-tems en France, je n'y puis captiver ma liberté sans vous y posséder, ni la fatigue d'un long voyage, ni les dangers les plus grands, ni le respect de mes pères, ni mes biens, ni mon honneur, ni quelque bien-séance que ce puisse être, ne me peuvent détourner de vous aller rendre mes adorations. Je réponds de tout mon cœur à tous vos amoureux transports; votre passion ne sauroit être plus violente que la mienne. Plût à Dieu être éternellement attaché auprès de vous, pour vous

contempler vous servir, vous aimer & vous adorer. Je ne dis point ceci pour vous vanter, je suis tellement enchanté par vos charmes & vos faveurs, que je ne fais que vivre à demi du desespoir que j'ai de ne vous pouvoir pas revoir assez tôt. Bien loin d'être touché de la rigueur, & de la severité d'une autre Maîtresse, les plus doux traitemens, les plus charmantes caresses, les faveurs les plus avantageuses, les promesses les plus belles de l'objet le plus agreable, ne me pourroient détourner un moment de votre amour : étouffez cette crainte vaine & inutile, ne pensez pas que je vous quitte pour une autre. Qu'avez vous dans vous même qui ne soit tres aimable : & qu'y a t il de plus charmant que votre beauté, de plus doux que votre entretien, de plus agreable que votre compagnie, de plus tendre que votre amour, de plus attrayant que vos plaisirs, de plus touchant que vos soupirs, de plus stable que vos promesses, de plus fervent que votre zèle ? Après tant d'apas & de perfections, pouvez vous avoir la moindre pensée que je vous puisse quitter, pour me rendre malheureux sous les fers d'une autre Maîtresse ? Non, Madame, ne vous imaginez pas que je sois si inconsant, j'ai trop d'amour & de respect pour en user de la maniere. Il est vrai que je vous ai dit en confidence, il y a déjà quelque tems, que

J'avois aimé une autre Dame en France : mais son mérite n'est rien en comparaison de ce que vous valez , les apas ne sont que d'ombre des vôtres. , son entretien est fade , sa conversation me rebute , & pour tout vous dire enfin , j'en suis tellement dégoûté , que je ne la voi pas : pour vous confirmer cette vérité , je vous enverrai une de ses Lettres avec son Portrait , que vous pourrez juger par là de sa beauté , de son esprit & de sa conduite. Je croi que vous n'en serez pas jalouse , quand vous aurez reconnu tout ce que je vous dis ; & lorsque j'aurai l'avantage de vous voir , je vous entretiendrai des discours qu'elle me tient , ce sera un sujet de divertissement pour vous consoler : Et puisque vous prenez tant de part à tout ce qui m'est cher , je vous porterai le Portrait de mon Frere & de ma belle Sœur. Vous dites qu'il y a des momens , où il vous semble que vous auriez assez de soumission pour servir celle que j'aime : cette pensée est fort obligante ; mais puisque vous avez tant de bonté pour moi . je vous conjure , d'employer ce bon service pour vous , vous êtes seule que je veux adorer & servir toute ma vie. Ne croyez pas que je vous fasse de mauvais traitemens , ni que j'aye aucun mépris pour vous ; toutes ces choses sont infiniment éloignées de mon esprit : je sçai trop bien connoître votre mérite , le respect & le zèle que j'ai pour

passion pour tous les tendres sentimens que vous avez pour moi , & les déplaisirs de ce que je ne puis vous témoigner de plus près le reciproque de l'amour que vous avez pour moi : Quels respects ! quelles soumissions ! quelle tendresse ne vous montrerois je pas ? Que vous connoîtrez une ame sincere ! que vous verriez un cœur ouvert ! que de joye ! que de plaisirs ! que de satisfaction ! que de consolation ne recevriez-vous pas aussi bien que moi ? Adieu , écrivez moi plus amplement à l'avenir : je prens un plaisir infini à la douceur que vous témoignez par vos Lettres. Adieu , consolez-vous , j'aurai le bonheur de vous voir au plutôt pour vous assurer de la fidelité de mon amour. Adieu , vous me faites pitié.

---

## CINQUIÈME LETTRE.

**E**st-ce pour éprouver ma docilité que vous m'écrivez comme vous faites, ou s'il est possible que vous pensiez tout ce que vous me mandez , pour me croire capable d'en aimer un autre ? Patience , bien que cette opinion blesse mortellement ma delicatesse ; je l'ai souvent eue de vous , moi qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé, Mais de croire cette infideli-



té consommée ; de me dire des injures , & de vouloir me persuader que je ne vous verrai jamais ; ah ! c'est là ce que je ne saurois supporter. J'ai été jalouse , & quand on aime parfaitement , on n'est point sans jalousie ; mais je n'ai jamais été brutale , j'en ai jamais perdu votre idée de vue ; & dans le plus fort de mon dépit , je me suis toujours souvenuë que vous étiez celui que je soupçonnois. Ah ! que je voi de défauts dans votre passion, que vous savez mal aimer , & qu'il est aisé de concevoir que vous n'avez point d'amour dans le cœur , puisque tout ce que vous laissez échapper sans étude , est si peu digne du nom d'amour. Quoi ! ce cœur que j'ai acheté de tout le mien ; ce cœur que tant de transports & tant de fidélité m'ont fait mériter , & que vous m'avez assuré que je possédois , est capable de m'offenser de cette sorte. Ses premiers mouvemens sont des injures , & quand vous le laissez agir sur sa foi, il ne m'exprime que des outrages. Allez , ingrat que vous êtes , je veux vous laisser vos soupçons, pour vous punir de les avoir conçus : il vous devoit être assez doux de me croire tendre & fidèle, pour faire votre tourment d'en douter ; il me seroit aisé de vous guerir , & la liberté de vous offenser ne m'est que trop interdite pour mon repos. Mais je veux vous laisser une erreur qui me venge ; & si vous en croyez mon ressentiment , toutes vos conjectures

une discrétion sans égale : vous avez eu plus plus de soin de ma réputation-que moi même, & vous avez quelquefois porté vos précautions jusqu'à me forcer de m'en plaindre. Que diriez vous si je faisois quelque chose qui découvrit votre intrigue , & qui me scandalisât parmi les gens d'honneur ? Vous auriez du mépris pour moi , & je mourrois si je vous en croyois capable : Car quoiqu'il arrive , je veux toujours être estimée de vous. Plaignez vous , dites-moi des injures , faites-moi des trahisons ; haïssez moi , puisque vous le pouvez , mais ne me méprisez jamais. Je puis vivre sans votre amour , dès l'instant que cet amour ne fera plus votre félicité ; mais je ne puis vivre sans votre estime ; & je croi que c'est par cette raison que j'ai tant d'impatience de vous voir : car il n'est pas possible que ce soit par un effet de tendresse : je serois bien insensée d'aimer un homme qui me traite comme vous me traitez. Cependant à bien prendre votre colère , ce n'est qu'un excès de passion qui la cause ; vous ne seriez pas si transporté si vous étiez moins amoureux. Ah ! que ne puis-je me persuader cette vérité , que les outrages que vous m'avez faits me feroient chers. Mais non , je ne veux point me flatter de cette erreur agréable , vous êtes coupable : quand vous ne le seriez pas , je veux le croire , afin de vous punir de me l'avoir

*Réponse à la cinquième Lettre.* J'AI  
laissé penser, Je n'irai d'aujourd'hui dans  
aucun lieu où vous puissiez me voir,  
je passerai l'après midi chez la Marquise de  
Castro qui est malade, & que vous ne voyez  
point. Enfin, je veux être en colere, &  
voici la dernière Lettre que vous verrez ja-  
mais de moi.

---

## R E P O N S E

### A LA V. LETTRE.

**Q**uel rigoureux traitement me faites-  
vous ? Helas ! qui vous oblige à ne vou-  
loir plus m'écrire ? Quel déplaisir vous ai-  
je rendu ! Quelle assurance avez-vous que  
je ne vous aime plus ? Je suis enflamé de  
votre amour plus que jamais, je vous res-  
pecte, je vous adore de tout mon cœur, &  
je suis prêt d'abandonner tout ce que j'ai de  
plus cher, pour me soumettre à vous : Je  
vous conjure de me continuer votre amitié,  
& de conserver les gages de mon amour ;  
ne les donnez, ni ne les montrez à per-  
sonne : ayez mon Portrait devant vos yeux,  
confidez-le attentivement, portez ces  
bracelets pour l'amour de moi, & ne me les  
renvoyez point, & n'employez pas Dona  
Brites qui a été la confidente de nos plus  
doux secrets, à me rendre de si sensibles dé-

plaisirs. Que le desespoir ne vous emporte pas contre moi, moderez votre haine, je suis innocent de tout ce que vous pouvez m'imputer. Ne brûlez pas ces précieux gages que vous avez de moi, ou si vous les consomés, que ce soit au feu de votre amour: ne me poursuivés point avec tant de haine, c'est une espece de cruauté & de foiblesse, dont votre grand cœur ne fut jamais capable: l'amour est une vertu qui vous est si chere, vous avés trop de generosité pour être inconstante, & pour me vouloir maltraiter: d'où vient cette rigueur? ne vous suis je pas soumis jusqu'au dernier soupir de ma vie. Pourquoi vous emporter contre moi? que vous ai-je fait? quelle satisfaction desirez-vous d'une personne qui ne vous a point offensée? Quoique je sois innocent, je veux vous paroître coupable puisque vous le souhaitez. Mais de quel crime m'accusez-vous? serez-vous inflexible envers moi, qui fait gloire de vous sacrifier tout ce que je suis? Mais hélas! que dis je, le moien de vous appaiser? Vous êtes tellement irritée contre moi, que je ne sçauois que devenir? que serai-je? à qui aurai-je recours; qui me fera ma paix avec vous, puisque je suis absent? qui vous assurera de ma constance; puisque vous êtes persuadée du contraire? Pour éloigner cette haine de votre cœur, je vous conjure de penser souvent aux délices de l'a-

mour que nous avons goûté ensemble, & aux assurances que je vous ai données de ne vous abandonner jamais. Entretenez vous de moment en moment avec Dona Brites, de ces douceurs; consolez-vous toutes deux ensemble; songez à l'excès de ma passion & de la vôtre; prévoyez toutes ces difficultés & ces violences dont vous me parlez, opposées aux efforts que vous faites pour me quitter, & soyez convaincuë, que vous aurez des mouvemens incomparablement plus agréables en m'aimant toujours, qu'en me quittant pour jamais. Quoi! vous voulez perdre un Amant si constant & si fidèle, qui vous a été si cher, que vous avez aimé si tendrement, qui a été l'objet le plus doux de votre passion; à qui vous en avez souvent donné des témoignages si pressans; un Amant que vous avez embrassé avec tant d'ardeur & d'empressement, & qui par ses caresses vous a rendu si doucement le reciproque. L'amour a trop bien uni nos cœurs, quoique vous fassiez; je ne croi pas que vous puissiez vaincre une passion si forte & si agréable. C'est pour m'éprouver que vous m'écrivez de la manière, ou si c'est tout de bon, votre haine & votre rigueur sont si mal fondées, qu'elles ne peuvent pas durer long-tems. Ne m'accusez point de mépris & d'indifférence; j'ose prendre le Ciel à témoin de l'estime & de l'attachement que j'ai toujours eu pour

vous. Si je vous ai fait des protestations d'amitié par mes Lettres, ç'a été avec des respects & des soumissions véritables; si vous les aviez toutes reçues, vous seriez persuadée du contraire de ce que vous m'avez écrit. Je croi que Messieurs vos Parens & Madame votre Abesse, à qui nos amours sont suspects, sont d'intelligence ensemble, & qu'ils vous ont donné de fausses Lettres, au lieu des Réponses que j'ai faites à toutes les vôtres, que j'ai reçues avec joye, & lûes avec plaisir? cela m'oblige à ne vous plus écrire davantage, de peur d'accident. Je me prepare à partir dans quatre jours pour vous aller trouver en Portugal. Après cette promesse que je vous fais de vous revoir au plutôt, je vous conjure de rentrer en vous-même; & de faire agir votre passion au contraire au préjudice de votre haine. Si vous vous êtes éclaircie, ce doit être de l'estime, du respect & de l'amour que j'ai pour vous, & non pas de rien qui soit au contraire. Je n'ai jamais eu de plus forte passion que celle de vous aimer; de vous servir & vous adorer. Si j'avois été assez ingrat pour vouloir vous quitter après toutes vos faveurs, je vous en aurois donné des preuves avant mon départ, soit par des paroles, ou par mon refroidissement; ou j'aurois fait agir Dona Brites, ou quelque autre Confidente, pour vous obliger à ne me récrire point. ou j'aurois tâché de  
vous

vous détromper , en ne vous faisant point de réponse , ou sous quelque prétexte terieux , j'aurois feint d'être obligé à demeurer en France pour ne point vous revoir. Ai-je usé de toutes ces finesses ? Vous ai-je trompée par mes discours ? Avez vous reconnu quelque froideur en moi ? Ai-je fait agir quelqu'un pour vous détourner de mon amour ? Ne m'avez vous pas écrit ? N'ai-je pas reçu vos Lettres ? Ne vous ai-je pas fait réponse ? Ai-je cherché l'occasion de demeurer en France sans vous : Ai-je dit que je ne veux point retourner en Portugal ? Vous ai je donné quelque sujet de déplaisir ? Ne vous ai-je pas découvert les véritables sentimens de mon cœur ? ai-je manqué de civilité, d'amour & de respect pour vous ? de quoi vous plaignez-vous donc ? de quoi m'accusez vous , & que vous ai-je fait enfin , pour m'être si cruelle ? Desabusez-vous , Madame, & ne croyez pas que je sois assez lâche pour vous quitter. Ne m'attribuez point toutes ces mauvaises qualités que vous dites ; & jugez-moi digne de tous les sentimens & de toutes les douleurs que vous avez pour moi. Ne croyez pas que je vous donne occasion de m'oublier , cette grace que vous me demandez ne sert en même tems qu'à m'affliger , & à m'enflammer davantage. Il est vrai que j'ai eu bien du trouble en lisant votre Lettre , mais c'est à cause de vos reproches, de vos menaces, de vos

mépris du mauvais traitement que vous me faites , & du deſeſpoir où vous me jettez : Sans ces déplaiſirs , ah ! que de joye , que de contentement , & que de raviſſement n'aurois-je pas reçu en aprenant de vos nouvelles ? N'importe , quelque rigueur dont vous uſez envers moi , je me veux conſoler , dans l'eſperance de fléchir votre colere. Je ſouffre vos mépris & vos emportemens ; mais la raiſon ramenera un jour le calme dans votre ame , & vous fera connoître , quand je ſerai auprès de vous , que vous avez affligé un innocent. Pourquoi m'écrivez-vous que je ne me mêle point de votre conduite ? Qui peut avec plus de juſtice que moi en prendre le ſoin ? Doutez vous de ma diſcretion ? Ne ſçavez-vous pas juſqu'à quel point j'ai pris part à tout ce qui vous touche ſans vous gêner ? Je ſçai bien que vous êtes très-ſage , que vous marchez droit dans vos entrepriſes , & que vos actions ſont ſans reproche : ſi je me ſuis informé de ce que vous faites , ce n'a été que pour admirer votre ſageſſe en vos conſeils , votre prudence en votre conduite , & votre adreſſe en tout ce que vous entreprenez , dont vous venez à bout avec une facilité ſi merveilleuſe , qui eſt une choſe auſſi ſurprenante qu'admirable : Toutefois puiſque cela vous choque , je ſuis prêt à m'en deſintereſſer. Que puis-je faire davantage pour me remettre bien auprès de



vous, & pour vous obliger à favoriser ma passion, continuer votre tendresse ? Commandez, je suis prêt de vous satisfaire, plus pour alléger les maux que vous endurez, que pour terminer mes douleurs. Je souffre agréablement tout ce qui vient de vous, vos rigueurs les plus severes n'ont que des apais pour moi. Je vous suis obligé même du mauvais traitement que vous me faites : cela ne sert qu'à allumer ma flamme & la rendre plus vive : je suis content d'endurer de la manière, pourvu que ma souffrance apporte quelque soulagement à vos douleurs, & vous rende plus contente. Plût à Dieu que vous puissiez vivre heureuse & tranquille dans la certitude de mon amour ! Après m'avoir fait paroître une si grande aversion, vous me promettez de ne me point haïr, cela est très-obligéant ; mais je prendrai la liberté de vous dire, que vous feriez plus de justice à mon amour si vous m'aimiez comme vous m'avez aimé, puisque je n'ai rien fait qui puisse vous déplaire. Je suis certain que vous pouvez trouver un Amant qui aura plus de mérite que moi, mais je suis assuré que vous n'en trouverez jamais un qui soit plus fidèle & plus constant que je le suis. Votre passion peut tout sur mon esprit, elle m'a enflammé, elle vous a occupée, & m'a aussi occupé, & elle ne m'a pas laissé un moment en liberté : vous en êtes témoin, puisque vous avouiez que l'on



des souf-  
 fere,  
 ce côté-  
 ont vous  
 Religieu-  
 finement  
 ez pour  
 iculie-  
 ont très-  
 toutes  
 avant,  
 ne vous  
 merite,  
 me dé-  
 change-  
 un seul  
 pat fein-  
 vêt : la  
 la peine,  
 sent aux  
 de joye.  
 ces rai-  
 avez des  
 les cœurs  
 quillans,  
 la con-  
 font ad-  
 qui ont  
 Les autres  
 de vous ?  
 de renfer-

ne ſçauroit oublier ce qui caufe tous les tranſports dont on eſt capable : que les mouvemens d'un cœur ſ'attachent à l'objet qu'il a aimé : que les premières idées ne ſe peuvent effacer , que les premières bleſſures ſont incurables : que toutes les paſſions & les plus doux plaiſirs que l'on cherche , ſans aucune envie , ſont inutiles pour détourner de ce que l'on aime le plus , & ne ſervent qu'à faire connoître que rien n'eſt plus cher que le ſouvenir des douleurs que l'on ſouffre. Que ces paroles ſont douces en la bouche d'un véritable Amant , & qu'elles ont d'apas & de charmes pour un Amant qui eſt dans le deſeſpoir ! Ah ! qu'elles me conſolent , & qu'elles me font bien connoître que je ſuis encore dans votre cœur , puis qu'il eſt ſujet à des ſentimens ſi doux. Mais combien dois-je eſperer d'être encore mieux auprès de vous , quand vous connoîtrez que mon attachement eſt très parfait , que mon amour eſt reciproque , que votre inclination n'a point été aveugle , & que vous vous êtes attachée à une perſonne qui fait gloire de vous aimer toute la vie.

Je ſçai bien , Madame , que vous avez tant de douceur & de compaſſion , que vous ne voudriez pas mettre ni moi , ni perſonne en l'état déplorable où vous êtes réduite , c'eſt une marque aſſurée de votre bon naturel. Je vous conjure de croire auſſi que

c'est mon inclination , & que si vous souffrez je n'y ai contribué en nulle maniere.

Ne cherchez point à m'excuser de ce côté-là , je ne suis point criminel de ce dont vous m'accusez. Je suis persuadé qu'une Religieuse parfaite comme vous êtes , est infiniment aimable ; les raisons que vous apportez pour montrer qu'on ne doit aimer plus particulièrement que les femmes du monde , sont très-puissantes : Mais sans avoir égard à toutes ces belles preuves que vous mettez en avant , je vous dirai en peu de mots , que je ne vous ai considérée que pour votre propre mérite. Le procédé des femmes du monde me déplaît , la plupart sont sujettes au changement , elles ne sçauroient aimer en un seul lieu : ou si elles aiment , ce n'est que par feinte , que par complaisance & par intérêt : la rigueur dont elles usent , le mépris , la peine , la coquetterie , les dissimulations , causent aux Amans cent fois plus de déplaisir que de joye. Je sçai bien que vous n'alleguez pas ces raisons pour vous faire aimer : vous avez des qualitez trop estimables pour attirer les cœurs les plus fiers : vos charmes sont si puissans , que l'on n'y peut résister : la beauté , la constance , la fidélité & la douceur vous font admirer , servir & adorer de tous ceux qui ont l'avantage de vous connoître. Les autres beautez sont peu de chose au prix de vous ! & j'ose dire que c'est un crime de renfer-

mer une personne si accomplie que vous dans un Convent. Si vous êtes malheureuse, ce n'est qu'en qualité de captive, dont vous pouvez vous délivrer quand il vous plaira. Vous avez appréhendé sans raison que je ne vous fusse infidèle, en ne vous voyant pastous les jours. Ne sçavez-vous pas qu'il n'étoit point en mon pouvoir ni au vôtre, de nous entrevoir si souvent, puisque vous étiez enfermée, & à cause du danger où je m'exposois entrant dans votre Monastere? Si je vous quitterai pour aller à l'Armée, ce n'a été qu'après votre consentement: & votre seul merite étoit capable de me retenir. Si vous m'aviez commandé de demeurer, j'aurois quitté très-volontiers le service de mon Prince, pour m'attacher entierement au vôtre, sans craindre la colere de vos Parens & la rigueur des Loix du País. Je n'ai pas manqué à vous donner des témoignages de ma passion, depuis que je fus en Portugal: s'ils ne sont pas venus jusqu'à vous, je n'en suis pas coupable; mais j'aurois bien du déplaisir que vous fussiez sortie du Convent pour me venir trouver en France, non pas que je n'eusse eu une joye infinie de vous embrasser en ce beau País, mais à cause du peril où vous vous fussiez exposée, & de la fatigue que vous eussiez endurée en chemin. Je sçai bien le moyen de faire réussir cette entreprise, lorsque je serai assez heu-

veux pour vous voir, si vous êtes encore dans ce dessein. J'ose bien vous parler de la sorte dans mes Lettres, puisque Madame votre Abesse & Messieurs vos Parens sont instruis de notre procédé. Cependant la moderation de votre amour, votre froideur, votre mépris & votre changement si prompt, me causent un si grand déplaisir, que j'en suis au desespoir : Mais il n'importe, je me console, car je suis si persuadé de votre douceur & de votre amour, que je m'assure que si tôt que vous aurez reçu ma Lettre, & que vous m'aurez vû un moment, vous changerez de résolution. Je n'ignore pas, Madame, que je ne vous aie plus d'obligation qu'à personne du monde : vous m'avez aimé éperduément, vous m'avez donné votre cœur, vous m'avez sacrifié votre honneur & votre vie, au mépris de vos Parens, de votre Religion, & de la severité des Loix du Païs. Que de reconnoissances ne vous doi je pas pour un amour si violent ? Croiez vous que je vous puisse oublier, & que je vous quitte après des marques si grandes de votre amour ? Vous auriez raison, Madame, de vous plaindre de moi, si j'étois assez ingrat d'en venir à ce point, de ne vous avoir pas récrit, ni rémoigné reciproquement que je vous aime, avec la même ardeur dont vous usez envers moi ; mon procédé ne seroit pas d'un honnête

homme, je serois un traître, & l'Amant le plus ingrat du monde : au contraire, Dieu m'est témoin que j'ai toujours perseveré à vous adorer & à vous aimer plus que moi-même. Je n'ai jamais manqué de respect ni d'amour pour vous, je vous ai récrit avec toute l'ardeur & la civilité possible ; je vous ai donné des preuves de la passion la plus parfaite & la plus violente, qu'un homme puisse avoir pour la personne la plus aimable & la plus accomplie : Je persevere toi jours dans ces sentimens. Que puis je faire davantage ? que desirez vous de moi ? Je vous ai fait un sacrifice de tout ce que je suis, & de tout ce qui m'appartient. Je suis prêt d'abandonner tout pour vous, & de faire un long voyage, de passer les Mers, & d'exposer ma vie à la merci des eaux, pour vous aller chercher jusques dans votre Monastere. Il ne restera plus après tant de marques de ma passion ( si je suis assez heureux de surmonter tous ces hazards ) que de m'aller immoler tout de nouveau à votre colere ; c'est ce que je ferai, lorsque j'aurai le bien & l'avantage de vous voir. Je veux m'exposer, quoi qu'innocent de tout ce que vous m'accusez, comme une victime à l'ardeur de votre courroux, sans resister à la moindre de vos volontez. Toutes ces preuves de passion que j'ai pour vous, sont bien éloignées, ce me semble, de l'aversion naturelle que vous croyez que j'ai, puisque je vous



cheris infiniment, & que je vous suis entièrement soumis. Je sçai bien que je n'ai aucunes qualitez recommandables qui meritent votre amour, que celle d'un véritable Amant, quoique vous n'en soyiez plus persuadée. Vous me demandez ce que j'ai fait pour vous plaire, quel sacrifice je vous ai fait, si je n'ai pas cherché tous mes plaisirs: Et moi, je vous demande si je ne vous ai pas obéi en tout ce qu'il vous a plu, si je ne vous ai pas sacrifié tout ce que je suis & tout ce qui m'appartient, & si j'ai cherché d'autres plaisirs que ceux que vous m'avez accordés? Si j'ai joué ou été à la chasse, n'avez vous pas approuvé ces recreations? Si j'ai été à l'Armée, n'y avez-vous pas consenti? Si j'en suis revenu des derniers, j'ai été retenu par violence: Et si je me suis exposé aux coups, ç'a été avec le plus de prudence & de sagesse qu'il m'a été possible; mais toujours avec honneur, pour être plus digne de vous? Et lors que j'en ai été de retour, si je ne me suis pas établi en Portugal, c'est que je n'ai pas trouvé d'occasion assez favorable pour notre amour. Il est vrai qu'une Lettre de mon Frere m'a fait partir, mais c'étoit pour une occasion si pressante, qu'elle ne souffroit point de retardement: vous en êtes tombée d'accord; & si vous m'aviez commandé de differer mon voyage, & même de demeurer, je vous aurois obéi: j'ai pensé mourir d'ennui & de douleur en chemin,

& si je me suis un peu réjoui, ce n'a été que pour me conserver pour vous. Après cela que faut-il faire? Quelle raison avez vous de me haïr mortellement comme vous dites, sinon celle que vous vous êtes imaginée? Quels malheurs vous êtes-vous attirés, sinon ceux que vous avez bien voulu? Si vous m'avez donné une grande passion, je n'en ai point abusé; au contraire, j'ai sçu la ménager, & vous rendre le reciproque avec fidelité. Si vous n'avez point usé d'artifice envers moi, n'ai je pas été sincere envers vous? Il faut, dites-vous, chercher avec adresse les moyens d'enflamer: Ai-je résisté à votre passion? Et pourquoi ne voulés-vous pas que l'amour me donne de l'amour, puisque le veritable secret d'être aimé est d'aimer? Vous dites que j'ai voulu que vous m'aimassiez, je l'avouë: mais quand je n'aurois pas formé ce dessein, vous m'auriés aimé, puisque vous m'avez confessé que vous m'aimiés auparavant que je vous eusse donné des preuves de mon amour? Que si sans votre consentement je me fusse efforcé de vous aimer, n'aurois je pas eu raison, puisque je ne connoissois rien en vous que d'aimable? il est vrai que je vous ai crüe d'une complexion assez amoureuse, mais je ne vous ai pas aimée avec moins de passion; au contraire, c'est ce qui l'a augmentée au plus haut point; c'est en quoi je n'ai point usé de perfidie,

je ne vous ai point trompée, je ne crains point vos menaces, je suis persuadé que quand vous aurez examiné mes raisons, vous êtes trop juste pour livrer à la vengeance de Messieurs vos Parens, un Amant qui est innocent. Si vous croyez avoir vécu dans l'abandonnement & dans l'idolâtrie en m'aimant, n'ai-je pas fait la même chose envers vous? Notre différent n'est qu'en trois points, sçavoir que vous avez changé, & que je suis constant; que vous avez un remords de m'avoir aimé, & je n'en ai point de vous avoir aimée, que vous avez honte de votre amour, que vous faites passer pour un crime, & moi je n'en ai point; parce que je suis certain que c'est une vertu que d'aimer. Votre passion ne vous a pas empêchée d'en connoître l'énotmité: puis qu'il n'y en a point; de quoi donc votre cœur est-il déchiré? quel est-ce cruel embarras qui vous gêne; je ne suis point cause de tous vos déplaisirs; je vous ai toujours aimée & fidelement servi? Ainsi vous avez raison de ne me souhaiter point de mal, & de vous résoudre à consentir que je vive heureux; je puis l'être facilement, si vous voulés puisque jen'ai jamais manqué de générosité pour vous. J'espère que vous n'aurez point la peine de m'écrire une autre Lettre, pour me faire voir que vous serez plus tranquille; je serai arrivé auparavant en Portugal, où ma présence vous apportera

ra la tranquillité que vous desirez, & vous délabulera des procedez injustes, dont vous me croyez coupable, & pour lesquels vous me vou'ez faire des reproches. Ce sera lors qu'au lieu de me mépriser, vous me donnerez des loüanges; au lieu de m'accuser de trahison, vous reconnoîtrez ma fidelité, je croi qu'au lieu d'oublier vos plaisirs, vous y penserez tous les jours, & que je serai dans votre esprit & votre souvenir mieux que je n'ai jamais été. Si vous croyez que j'ai quelques avantages sur vous, pour avoir sçu vous enflamer, je n'en tire point de vanité, je sçai bien que je ne dois ce bonheur, ni à votre jeunesse, ni à votre credulité, ni aux loüanges que je vous ai données, ni à toutes les raisons que vous aportez, mais à votre seule bonté; quoique tout le monde vous dit du bien de moi, & vous parlât en ma faveur, je n'ai jamais eu la temerité de l'attribuer à mon merite. Tout ce que j'ai fait n'a pas été pour vous tromper par enchantement, mais pour vous donner un veritable amour, puitque j'ai tou'jours la même passion pour vous. Je vous conjure de conserver toutes mes Lettres, & de les lire souvent pour affermir votre amour, & non pour vous en détourner. Ce m'est un bonheur & un plaisir incomparable d'être tou'jours aimé d'une personne si parfaite & si accomplie que vous êtes. Je vous prie de croire que je vous aimerai pa-

veillement & adorerai toute ma vie. Oubliez ces reproches que vous avez envie de me faire, & ne me traitez point d'infidèle, vous apprendrez le contraire, lors que vous me verrez en Portugal, plutôt en vous souvenant de moi qu'en m'oubliant; vous ne prendrez point d'autre résolution, que de perseverer toujours dans vos mêmes transports, quand je vous aurai desabusée de la fausse croyance que vous avez de moi. Adieu, je vous conjure encore un coup de ne me quitter jamais, & de penser incessamment à la violente passion que j'ai pour vous. Ne m'écrivez plus aussi; peut-être que vos Lettres ne me seroient pas rendues pendant mon voyage. Adieu, je vous rendrai un compte exact de tous mes divers mouvemens, & vous m'en rendrez un des vôtres, tel qu'il vous plaira, quand j'aurai le bien & l'avantage de vous voir. Adieu.

---

## SIXIÈME LETTRE.

**E**st-ce bien moi-même qui vous écris? Estes-vous celui que vous étiez autrefois? Par quel prodige m'avez-vous marqué de l'amour sans me donner de la joye? Je vous ai vû de l'empressement & des dépits impatiens: J'ai lû dans vos yeux ces mêmes desirs, où vous m'avez toujours trouvée insensible. Ils étoient aussi

ardens que quand ils faisoient toute ma félicité : Je suis aussi tendre & aussi fidele que je la fus jamais ; & cependant je me trouve tiède & nonchalante. Il semble que vous n'avez fait qu'une illusion à mes sens , qui n'a pû passer jusqu'à mon cœur. Ah ! que les reproches que vous vous êtes attirés me coûtent cher , & qu'un jour de vôtre négligence me dérobe de transports ! Je ne sai quel démon secret m'inspire sans cesse , que c'est à ma colere que je dois vos tendresses , & qu'il y a plus de politique que de sincerité dans les sentimens que vous m'avez fait paroître ? Sans mentir la délicatesse est un don de l'amour qui n'est pas toujours aussi précieux qu'on se le persuade. J'avouë qu'elle affaiblit les plaisirs , mais elle aigrit terriblement les douleurs. Je m'imagine toujours vous voir dans cette distraction qui m'a causé tant de soupirs. Ne vous y trompez pas , mon cher , vos empressemens font toute ma félicité : mais il feroient toute ma rage , si je croyois le devoir à quelqu'autre chose qu'au mouvement naturel de vôtre cœur. Je crains l'étude des actions , beaucoup plus que la froideur du temperament , & l'exterieur est pour les ames grossieres , un piège où les ames délicates ne peuvent être surprises. Vous dirai je toutes mes manies là-dessus ? Ce fut hier l'excès de vôtre emportement qui fit naître tous mes soupçons : vous me sembliez

Hors de vous , & je vous cherchois à travers de tout ce que vous paroissiez. O Dieu que ferois je devenuë si j'avois pû vous convaincre de dissimulation ? Je préfere vôtre passion à ma fortune : à ma gloire & à ma vie ; mais je suporterois plus aisément les assurances de vôtre haine , que les fausses aparences de vôtre amour. Ce n'est point au dehors que je m'arrête , c'est aux sentimens de l'ame ; soyez froid , soyez négligent , soyez même léger , si vous le pouvez , mais ne soyez jamais dissimulé. La trahison est le plus grand crime qu'on puisse commettre contre l'amour , & je vous pardonnerois plus volontiers une fidelité , que le soin que vous prendriez à me la déguiser. Vous me dites hier au soir de grandes choses , & j'aurois souhaité que vous eussiez pû vous voir vous même dans ce moment comme je vous voyois , vous vous seriez trouvé tout autre qu'à vôtre ordinaire. Votre air étoit encore plus grand qu'il ne l'est naturellement : Vôtre passion brilloit dans vos yeux , & elles les rendoit plus tendres & plus perçans. Je voyois que votre cœur venoit sur vos lèvres. Hélas ! que je suis heureuse , il n'y venoit point à faux : Car enfin je ne vous sens que trop , & il n'est guères en mon pouvoir de vous sentir moins. Le plaisir d'aimer de toute mon ame est un bien que ie tiens de vous , mais il ne vous est plus possible de me le ra-

vir , je connois bien que je vous aimerai toujours malgré moi , & je suis seure que je vous aimerai même malgré vous. Voilà les assurances dangereuses ; mais quoi ! vous n'avez pas un cœur qu'il faille retenir par la crainte, & je ne croirois votre conquête guere assurée si je ne la conservois que par-là. L'honnêteté & la reconnoissance sont comprises pour quelque chose dans l'amitié , mais elles ne tiennent pas lieu beaucoup dans l'amour. Il faut suivre son cœur sans consulter la raison. La vue de ce qu'on aime enleve l'ame malgré qu'on en ait , au moins sçai-je bien que voilà comme je suis pour vous. Ce n'est ni l'habitude de vous voir , ni la crainte de vous fâcher en ne vous voyant pas qui m'oblige à rechercher votre vue , c'est une avidité curieuse qui part du cœur sans art & sans réflexion. Je vous cherche souvent en des lieux où je suis assurée que je ne vous trouverai pas. Si vous êtes comme cela pour moi , sans doute que l'instinct de nos cœurs fera qu'ils se rencontreront par tout. Je suis forcée de passer la meilleure partie du jour dans un lieu où vous ne pouvez vous trouver. Mais abandonnons-nous à notre passion , laissons-nous guider à nos desirs , & vous verrez que nous ne laisserons pas de passer agreablement le tems que nous ne pouvons être ensemble.



## R E P O N S E

## A LA SIXIÈME LETTRE.

**A** Dieu, Mariane, je te quitte, & je te quitte avec ce déplaisir de ne te pouvoir pas persuader le desespoir où me jette la nécessité inévitable de mon départ, mais je t'en convaincrai, Mariane; & la vie que je quitterai bien tôt après t'avoir quittée, ne te permettra plus de douter de l'excès de mes douleurs. Sçais-tu bien, ma chère ame, ce que veulent dire ces deux mots, *je te quitte*; & crois-tu que je ne puisse plus dire, que je *meurs*, en termes plus clairs & plus intelligibles? Oüi, je meurs, puisque je t'abandonne, je m'éloigne de la vie en m'éloignant de toi, & je vais au tombeau en retournant à ma Patrie. Je parts pourtant, me diras tu, & je te laisse. Ah! cruelle, que ces paroles sont fortes, qu'elles sont puissantes, qu'elles sont éloquentes, & que ton amour qui y paroît fait un étrange effet sur mon cœur, ébranle étrangement mes résolutions. Quoi! faut il que les témoignages de la passion que tu as pour moi, sans que j'en puisse raisonnablement douter, fasse aujourd'hui un effet si contraire à celui qu'ils avoient accoutumé de faire. Ma joye & mon repos en

dépendoient, c'étoient les forces de mon bonheur, & de ma félicité, ils faisoient tous mes plaisirs, ils étouffoient mes sanglots, sechoient mes larmes, calmoient mes inquietudes, dissipotent mes craintes; maintenant ils ne font que causer de nouveaux troubles dans mon ame, & qu'y faire naître des appréhensions. Je vois bien la raison de ce changement, je profitois de tout le bien que promettoient les premières marques de ton amour; j'en goûtois à long traits toutes les douceurs, & j'avois la satisfaction d'y répondre par mille paroles, & par mille actions capables de persuader des personnes plus incrédules que vous, de la grandeur & de la violence de ma flamme, au lieu que maintenant je vois les biens qu'elles m'offrent sans pouvoir les accepter, & je ne puis répondre à ces marques d'affection, que par un voyage qui m'éloigne de vous de 500. lieues. Jugez par là de mon infortune & de la cruauté de mon destin, & considérez à qui de nous deux mon départ doit être le plus funeste. Pourquoi suis-je venu en Portugal? Pourquoi venir si loin pour me rendre malheureux tout le reste de mes jours? Pourquoi vous avoir vûe? Pourquoi vous ai-je aimée? Devois je mettre tout mon plaisir à vous voir, si je ne devois un jour ne vous voir plus; & ma vie devoit elle dépendre de vous, puisque je devois un jour vous quitter.

Que n'ai je eü quelque Dame de France ces sentimens tendres & passionnez, que vous m'avez inspirez : la cruauté d'une absence n'auroit pas entierement renversé mes plaisirs, & l'espoir, d'un prompt retour, qu'on peut toujours avoir avec raison, d'une personne qui quite son País, nous auroit laissé dans nos chagrins même une merveilleuse satisfaction : Mais que dis-je, temetaire, en aurois je pü avoir une veritable sans vous ? Quelqu'autre eût-elle été capable de me causer des transports si doux, de me faire passer des momens si tendres, que ceux que j'ai passcz dans vôtre chambre ? Non, cela n'est pas possible ! Il falloit vos yeux pour me donner autant d'amour que j'en pris à vôtre vüe : il falloit vôtre cœur pour être le digne objet de mes soins & de mes adorations : il vous falloit toute entiere pour me causer ces plaisirs extraordinaires, dont il est bien aisé de se ressouvenir, & qu'il est impossible d'exprimer : il falloit toute mon amour & toute la vôtre, pour causer ces transports & ces extases amoureuses. Ah ! que cette pensée est douce ! que cette idée est touchante ! que cette reflexion est agreable ! puis-je la faire, & faire le dessein de partir : puis-je songer à les rompre par un voiage ? Vôtre amour, vos caresses, capables d'arrêter auprès de vous les premiers hommes du monde, d'atendrir les peuples insensibles,

de fléchir les plus cruels & les plus barbares, me laisseront-elles la liberté de m'éloigner ? mon amour toute seule consentira-t-elle à cette absence ? Je vois bien que c'est moi qui voudrois partir, & que c'est moi qui ne le veux pas, ou pour parler plus juste, qui ne le puis pas. Je ne le veux ni ne le puis, mais il le faut. Dure nécessité ! étrange contrainte ! qui me force à vous quitter, lorsque je vous aime avec le plus d'empressement. Je vous aime, chere vie de mon ame, & j'ose bien dire que je vous aimois moins dans certaines conjonctures, auxquelles vous croïez que je vous aimois le plus. Je meurs d'amour pour vous, & c'est aujourd'hui que je commence à sentir certains mouvemens intérieurs qui m'avoient jusqu'à présent été inconnus. Que ces sentimens impetueux viennent mal à propos ! ils ne peuvent que me tourmenter. Dans un autre tems, ils auroient pû me rendre le plus heureux des hommes. Vous m'avez parlé souvent de la grandeur de votre amour ; vous avez plus fait, vous m'en avez donné des preuves, en me disant pourtant, que ces preuves quelques grandes qu'elles fussent, n'exprimoient pas assez vos sentimens. J'avois beaucoup de peine à vous croire en ce tems-là, mais que je vois bien aujourd'hui combien ces paroles pouvoient être vraies, puisque dans ce moment que je vous écris, je me sens tout à fait incapable de vous

exprimer la moindre partie des mouvemens qui m'agitent , qui me tourmentent sans cesse , & qui me rendent misérable : La perte de ma vie, ni celle de ma maison , ne suffiroient pas, ce me semble, à vous représenter l'inquietude funeste de mon ame, ni le pitoyable état de mon cœur. Que ne le voyez-vous ! ce seroit bien alors que vous cesseriez de m'accuser, que vous n'appelleriez plus leger le sujet qui m'oblige de retourner en France , & que vous déploreriez avec moi le malheureux état de ma condition , de ma fortune & de mon amour. En effet , je suis contraint à vous quitter lorsque je vous aime le plus , lorsque vous me témoignez plus d'amour que jamais , lorsque vous me soupçonnez de vous aimer le moins. Ainsi je cours le hazard de vous perdre, & de vous quitter à même tems. Helas ! quelle affliction seroit la mienne , si je vous perdois lorsque je souffre le plus pour l'amour de vous ? Vous étiez tout à moi, quand mes plaisirs aussi bien que mon inclination me rendoient tout à vous : vous m'aimiez toujours quand je ne bougeois de votre Convent ; vous faisiez tout pour moi quand je ne faisois ni ne souffrois rien pour vous : quand je commence à endurer pour vous, ne m'aimerez-vous plus ? Considérez qu'il est bien aisé d'aimer une personne , auprès de laquelle on goûte mille contentemens, & qu'on est bien plus obligé d'aimer ceux

qui souffrent pour nous , que ceux qui se divertissent pour nous. J'ai savouré cent plaisirs auprès de vous , vous m'aimiez. Je ressens maintenant mille maux à cause de vous , ne m'en aimés pas moins ; je vous en conjure , aimable personne ; & je finis avec cette prière ; aussi bien vient on de m'avertir que tout est prêt ; & qu'on n'attend que moi : Ah ! pourquoi m'attend on ; que n'est-on impatient , & que ne me l'aïsse-t-on en ce pais ? On ne le fera pas ; il n'y a pas lieu de le sperer ? A dieu donc Mariane , & souvenez-vous de moi : aiez pitié des absens , n'oubliez pas les soins , que j'ai pris à vous donner de l'amour , en vous persuadant la mienne : n'oubliez pas mes promesses , mes assurances , mes protestations , ni mes sermens , oubliez encore moins les vôtres , par lesquels vous vous êtes mille fois donnée à moi pour toujours. Pensez quelquefois à nos plaisirs : pensez aussi quelquefois à mon infortune , je me vais mettre sur le plus infidele des éléments. Que n'est il aussi le plus cruel ; & s'il est vrai que je ne vous verrai plus , & que vous m'oublierez dans cette absence ( ce que je ne puis m'imaginer ) que ne m'engloutit-il mille fois ; Que ne fait il échoïer mon vaisseau contre un banc de sable ? Que ne brise-t-il contre un écueil ? Et que ne fait il en ma faveur le traitement qu'il a fait à cent personnes moins misérables que moi ? Si ce

malheur m'arrive, ma douleur & mon desespoir ne laisseront pas à la mer & aux vents la charge funeste de me priver du jour ; & dans le chagrin mortel qui me saisira de me voir abandonné par une personne que j'aimois plus que ma vie, j'aurai cette dernière satisfaction de mourir, & pour vous & par vous Ne vous faites pas ce tort, ne me faites pas cette injustice, je crois que si vous m'étiez de votre souvenir, vous seriez aussi blâmable que je serois à plaindre. Adieu.

---

## S E P T I E' M E L E T T R E.

**N**E tenons pas nos sermens, mon cher, je vous prie, il coûte trop de les observer ; voions nous, & que ce soit, s'il se peut, tout à l'heure Vous m'avez soupçonnée d'infidélité, Vous m'avez exprimé ces soupçons d'une manière outrageante, mais je vous aime plus que moi-même, & je ne puis vivre sans vous voir. A quoi bon de nous faire des absences volontaires, n'en avons-nous pas assez d'inévitables à éprouver ? Venez rendre toute la joie à mon ame par un moment d'entretien en liberté. Vous me mandez que vous ne voulez venir que pour me demander pardon : Ah ! venez, quand ce seroit pour me dire des injures ; venez, je vous en conjure, j'aime mieux voir vos

yeux irritez , que de ne les point voir du tout. Mais hélas ! je ne hazarde guetes, quand je laisse ce choix dans votre disposition : Je sçai que je les vertai tendres & brûlans d'amour , ils m'ont déjà paru tels ce matin à l'Eglise ; j'ai vû la confusion de votre credulité , & vous avez dû voir dans les miens les assurances de votre pardon. Ne parlons plus de cette querelle , ou si nous en parlons , que ce soit pour en éviter une pareille à l'avenir. Comment pourrions-nous douter de notre amour , nous ne sommes au monde que pour lui ? Je n'aurois-jamais eu le cœur que j'ai , s'il n'avoit dû être plein de votre idée ; vous n'auriez pas l'ame que vous avez, si vous n'aviez pas dû m'aimer, & ce n'est que pour vous aimer autant que vous êtes aimable , & que pour m'aimer autant que vous êtes aimé , que le Ciel nous a faits capables d'amour l'un pour l'autre. Mais dites-moi de grace, avez-vous senti tout ce que j'ai senti depuis que nous feignons de nous vouloir du mal ? car nous ne nous en sommes jamais voulu ; nous n'en avons pas la force , & notre étoile est plus puissante que tous les dépit. Grand Dieu ! que j'ai trouvé cette feinte pénible , que mes yeux se sont faits de violence quand ils vous ont déguisé leurs mouvemens , & qu'il faut être ennemi de soi-même pour se dérober un moment de bonne intelligence , quand on s'aime comme nous nous aimons,



aimons. Mes pas me portoient malgré moi où je devois vous rencontrer , mon cœur qui s'est fait une habitude si douce d'épanchement à votre rencontre , cherchoit mes yeux pour le répandre , & comme je m'efforçois de les lui refuser , il me donnoit des élans secrets qui ne peuvent être compris que par ceux qui les ont éprouvez. Il me semble que vous avez été tout de même , je vous ai trouvé dans les lieux où le hazard ne pouvoit vous conduire ; & s'il faut vous confier toute mes vanitez , je n'ai jamais remarqué tant d'amour dans vos regards , que depuis que vous affectez de n'en plus laisser voir. Qu'on est insensé de se donner toutes ces gênes ! Mais plutôt qu'on fait bien de se montrer ainsi son ame toute entiere. Je connoissois toute la tendresse de la votre , & j'aurois distingué les mouvemens amoureux entre ceux de toutes les autres ames : mais je ne connoissois ni votre colere , ni votre fierté. Je savois bien que vous étiez capable de jalousie , puisque vous aimiez ; mais je ne connoissois point le caractère que cette passion prenoit dans votre cœur ; ç'auroit été trahison que de m'en laisser douter plus long-temps , & je ne puis m'empêcher de vouloir du bien à votre injustice , puis qu'elle m'a fait faire une découverte si importante. Je vous avois voulu jaloux , je vous l'ai trouvé , mais renoncez à votre jalousie , comme je renonce à

ma curiosité. Quelque figure qui prenne un Amant, il n'y en a point de si avantageuse pour lui, que celle d'un Amant heureux, C'est une grande erreur que de dire qu'un Amant est sot quand il est content, ceux qui ne sont pas aimables sous cette forme, le seroient encore moins sous une autre; & quand on n'a pas assez de délicatesse pour profiter du caractère d'un Amant satisfait, c'est la faute du cœur & non pas celle de la félicité. Hâtez-vous de venir confirmer cette vérité, mon cher, je vous en prie, Je ne serois pas si peu délicate que d'en retarder l'instant par une si longue Lettre, si je ne sçavois que vous ne pouvez me voir à l'heure que je vous écris. Quelque plaisir que je trouve à vous entretenir de cette sorte, je sçai bien lui préférer celui d'un autre entretien, il n'y a que moi qui goûte le plaisir de vous écrire, & vous partagez celui de me voir. Mais quoi? je ne puis avoir l'un qu'avec des ménagemens de bien-seance, & j'ai l'autre quand il me plaît. Presentement que tous les gens de nôtre maison reposent, & se croient peut-être heureux de bien reposer, je jôuis d'un bonheur que le repos le plus profond ne sçauroit me donner. Je vous écris, mon cœur vous parle, comme si vous deviez lui répondre; il vous immole ses veilles avec son impatience. Ah! qu'on est heureux quand on aime parfaitement, & que je plains

ceux qui languissent dans l'oïveté qui naît de la liberté. Bon jour, mon cher, le jour commence à paroître; il auroit parû bien plutôt qu'à l'ordinaire s'il avoit consulté mon impatience: mais il n'est pas amoureux comme nous, il faut lui pardonner sa lenteur, & tâcher à la tromper par quelques heures de sommeil, afin de la trouver moins insupportable.

---

R E P O N S E

A LA VII. LETTRE.

**N**'Etoit ce pas assez de mes malheurs? Le desespoir d'être réduit à vous abandonner, ne pouvoit-il pas seul me rendre assez infortuné, sans qu'il falut y joindre vos déplaisirs, auxquels je suis cent fois plus sensible qu'aux miens propres? Quoi! vous ne m'oubliez pas? Vous pensez encore à un misérable? Vous vous réjouissez de mon amour, Ah! c'en est assez, contentez-vous de me plaindre, & ne prenez pas autant de part à mes chagrins que moi même. Il n'est pas juste que vous vous affligiez autant de ma perte que je fais de la vôtre. Vous trouverez en mille lieux un honnête homme sur lequel vos yeux feront les mêmes effets qu'ils ont fait sur moi, & pour qui vous pouvez avoir de la tendresse. Mais que dis-je!

souffrirois je que vous eussiez pour quelqu'autre les sentimens que vous avez juré mille fois ne pouvoir avoir que pour moi ? Si je vous croyois capable d'un tel changement, je ne sai de quel excès je ne serois point capable moi même, & cet heureux que vous auriez choisi pour occuper ma place, ne seroit pas assuré de la vie, tant que je serois en état de hazarder la mienne. Je vous demande pardon de cet emportement, il est bien difficile de garder un sang froid en une pareille matiere ; moderez pourtant un peu vos transports, & si vous prenez mes plaisirs de France pour la cause de vos douleurs, apprenez combien elles ont peu de fondement. L'image de la Marianne que j'avois si profondement gravé dans le cœur, fut la premiere chose qui après m'avoit occupé pendant tout le tems de mon voyage, occupa encore mon esprit à l'entrée de mon País. Et vous le dirai-je ? ce fut cette image qui étouffa en moi certains sentimens de joye qui sont si naturels à ceux qui peuvent revoir leur Patrie. Je pensai d'abord à vous, & voyant que ce n'étoit pas le lieu où il falloit vous chercher, au contraire que c'étoit celui où je ne vous trouverois jamais, je faillis à tomber dans ce pitoiable état auquel vous m'apprenez dans votre Lettre que vous avez été. Je vis mes parens, je reçus des visites de mes amis, & j'en rendis quelques autres ; &

parmi tant de sujets d'un joyè, au moins apparente ; je témoignai un déplaisir si évident, & un chagrin si violent, que les plus insensibles eurent pitié de l'état où ils me voioient: Ils se doutoient bien que j'avois apporté cette maladie de Portugal, mais ils en ignoroient la cause, & j'étois le seul qui savoit l'origine de mon mal, & le remede qu'il y faudroit apporter: Combien de fois ai je souhaité de pouvoir soulager mes douleurs, en les partageant, & ne les communiquant! J'ai regretté mille fois l'absence de Dona Brites, par le moien de laquelle je vous ai souvent exprimé mon amour. Je ne vous dirai pas avec quelle ardeur j'ai souhaité votre présence, quelle résolution j'ai faite pour la recouvrer: si vous m'aimez, vous vous les imaginez assez, & vous pouvez les mesurer à l'envie que vous avez de me revoir: si vous ne m'aimez plus, qu'ai-je que faire de vous les représenter, & de vous donner lieu de vous moquer de mes inquietudes? enfin je ne goûte aucun repos, le jour & la nuit me sont également importuns; si j'ouvre les yeux au matin, je ne les ouvre qu'aux larmes, & j'ouvre aussi tôt ma bouche aux soupirs & aux plaintes; la pensée de notre éloignement, & du peu d'apparence que je vois à nous rapprocher, me jette dans une mélancolie insurmontable. Si je les ferme le soir les songes & les visions me remplissent l'esprit de Marianne, quel-

quelquefois de Mariane présente, & je suis au desespoir à mon réveil de voir la fausseté de mes songes & le renversement de ma joye ; quelquefois de Mariane absente, & je suis encore au desespoir de voir à mon réveil que les choses les plus trompeuses deviennent certaines & indubitables, & sont des Oracles assurez qui me predisent des maux inévitables, & qui me les représentent à toutes heures pour ne me laisser pas un moment de repos, & de quietude. Voilà quelle est ma vie, voilà quels sont mes plaisirs & mes divertissemens ; voyez s'il y a lieu de me porter envie, & si je n'ai pas sujet de former autant de plaintes que vous, contre cette cruelle absence qui nous separe ? J'étois en cet état quand je reçûs votre Lettre, je la baisai mille fois avant que de l'ouvrir, & je sentis dans mon ame un mouvement de joye qui m'étoit inconnu depuis que je vous avois quittée ! Je l'ouvris, j'y vis des caractères que mes yeux ne pûrent démentir, & je fus surpris que vous eussiez pû trouver la commodité de m'écrire. J'appris en la lisant que votre Frere vous avoit donné l'occasion de me donner de vos nouvelles. Que je pardonnai de bon cœur alors à toute votre famille, les empêchemens qu'elle avoit taché d'aporter à notre commune satisfaction, les obstacles qu'elles y avoit mis, la haine qu'elle avoit conçûe contre moi, & tout

ce qu'elle avoit pû nous faire souffrir , tant à votre considération qu'à la mienne: Que je lui voulus du bien de cette dernière action , qui recompense avec avantage toutes les précédentes : Je l'appelai l'auteur de mon bonheur , & lui vouïai dès lors une amitié aussi grande , que l'amour que je vous ai si souvent jurée. Mais mon cœur, que vos maux, vos douleurs , que vos desespoirs que vos appréhensions , que vos plaintes me touchèrent sensiblement. J'en vins jusqu'à souhaiter de ne vous avoir jamais aimée , de n'avoir jamais été aimé de vous , puisque c'étoit mon amour & la vôtre qui vous causoient tant de déreglemens. La perte de votre santé altera d'abord la mienne. Votre évanouissement , cet abandon de vos sens , m'abandonna à la fureur , & presque à la mort car j'avois crû jusqu'à présent que ce n'étoit qu'auprès de moi, que vous étiez sujette à des abandonnemens. Ah! conservez vous, n'exposez pas ainsi nos deux vies quittez ces souffrances , quelques chères qu'elles vous soient à cause de moi : c'est par là qu'elles me sont insupportables , & je ne les puis endurer en vous , sur tout tant que vous m'en considerez comme l'auteur , & que vous m'en croirez l'unique sujet. Hélas ! si les douleurs que je souffre , ou que je pourrois endurer à l'avenir , suffisoient pour apaiser les vôtres , vous seriez bientôt convaincuë que vous n'avez nulle

raison de vous plaindre & de m'aceufer. S'il ne falloit que ma vie pour vous delivrer de tous vos maux, vous verriez bien, par la diligence que j'apporterois à vous la sacrifier, que je n'ai rien de plus cher que vôtre repos. Cependant vous me reprochez de vous voir renduë malheureuse, comme si j'étois moi-même exempt de ces tristes dévorantes, qui me rendent la vie si ennuyeuse & si insupportable, & qui ne me font trouver que des pointes & que des épines, où les autres ne rencontrent que des Lis & des Roses. Ah ! de grace, cessez de m'aceufer, aussi bien que de me soupçonner que je puisse aimer en ces lieux quelqu'autre que vous ; je sçai que je n'y trouverai jamais tant de charmes que j'en ai admiré en vôtre personne ; mais quand il seroit possible que j'en trouvasse encore davantage, je ne trouverois pas chez moi un cœur propre à recevoir de nouvelles impressions ; ni à perdre celles que vous y avez mises. Je vous aime trop pour former jamais un pareil dessein, bien loin de l'exécuter, le changement, ni la distance des lieux n'apporte aucune alteration à mon amour ? il n'en apporte qu'à mes plaisirs : Je goûtois plus de douceurs en vous aimant en Portugal ; je souffre plus de maux en vous aimant en France. Voilà toute la différence que j'y trouve, mais je vous aime toujours & par tout. Je ressens en tous lieux la satisfaction



de vous aimer, & celle que donne l'esperance d'être aimé. Je ne saurois vivre sans l'un ni l'autre ; je répons du premier, répondez moi du second. Adieu, ne vous abandonnez plus si fort à la douleur ; ne me soupçonnez d'aucune indifférence, d'aucun changement, ni d'aucun oubli doutez moins de moi que de vous même ; mais pourtant aimez-moi toujours beaucoup & plaignez-moi un peu ; je vous en donne chaque jour sujet par les maux que j'endure.

## HUITIÈME LETTRE.

**C**onsidere, mon cher, jusques à quel excès tu as manqué de prevoiance. Ah malheureux ! tu as été trahi, & tu m'as trahie par des esperances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avois fait tant de projets de plaisirs, ne te cause presentement qu'un mortel desespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi ! cette absence, à laquelle ma douleur, toute ingenieuse qu'elle est, ne peut donner un nom assez funeste, me privera donc pour toujours de regarder ces yeux dans lesquels je vois tant d'amour, & qui me faisoient connoître des mouvemens qui me combloient de joye, qui me tenoient lieu de toutes choses, & qui enfin me suffisoient ;

Hélas les miens sont privés de la seule lumière qui les animoit, il ne leur reste qu'un  
 des larmes, & je ne les ai employez à aucun  
 usage qu'à pleurer sans cesse, depuis que j'ai  
 pris que vous étiez résolu à un éloignement  
 qui m'est insupportable, qu'il me fera mourir  
 en peu de tems. Cependant il me semble que  
 j'ai quelque attachement pour des malheurs,  
 dont vous êtes la seule cause. Je vous ai desti-  
 né ma vie aussi tôt que je vous ai vû; & je  
 sens quelque plaisir en vous la sacrifiant.  
 J'envoie mille fois le jour mes soupirs vers  
 vous, ils vous cherchent en tous lieux, &  
 ils ne me rapportent pour toute récompense  
 de tant d'inquietudes, qu'un avertissement  
 trop sincère que me donne ma mauvaise for-  
 tune, qui a la cruauté de ne souffrir pas que  
 je me flate, & qui me dit à tous momens;  
 cesse, cesse Mariane infortunée, de te con-  
 sumer vainement, & de chercher un Amant  
 que tu ne verras jamais, qui a passé les Mers  
 pour te fuir: qui est en France au milieu des  
 plaisirs, qui ne pense pas un seul moment  
 à tes douleurs, & qui te dispense de tous  
 ces transports, desquels il ne te sçait aucun  
 gré? Mais non, je ne puis me résoudre à  
 juger si injurieusement de vous, & je suis  
 trop intéressée à vous justifier: Je ne veux  
 point m'imaginer que vous m'avez oubliée.  
 Ne suis je pas assez malheureuse, sans me  
 tourmenter par de faux soupçons? Et pour

Quoi ferois je des efforts pour ne me plus souvenir de tous les soins que vous avez pris de me témoigner de l'amour ? J'ai été si charmée de tous ces soins, que je serois bien ingrate si je ne vous aimois avec les mêmes emportemens que ma passion me donnoit quand je jouïssois des témoignages de la vôtre. Comment se peut-il faire que les souvenirs des momens si agréables, soient devenus si cruels ? & faut il que contre leur nature ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur ? Hélas ! vôtre dernière Lettre le reduisit en un étrange état il eut des mouvemens si sensibles, qu'il fit ce semble des efforts pour se separer de moi, & pour vous aller trouver : Je fus si accablée de routes ces émotions violentes, que je demurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens : Je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous, puisque je ne puis la conserver pour vous : Je revis enfin, malgré moi, la lumiere ; je me flatois de sentir que je mourais d'amour ; d'ailleurs j'étois bien aise de n'être plus exposée à voir mon cœur déchiré par la douleur de votre absence. Après ces accidens, j'ai eu beaucoup de différentes indispositions : Mais puis-je jamais être sans maux tant que je ne vous verrai pas ? Je les supporte cependant sans murmurer, puis qu'ils viennent de vous. Quoi ? est-ce là la recompense que vous me donnez

pour vous avoir si tendrement aimé ? Mais il n'importe, & je suis résoluë à vous adorer toute ma vie, & à ne voir jamais personne ; & je vous assure que vous ferez bien aussi de n'aimer personne. Pourriez-vous être content d'une passion moins ardente que la mienne ? Vous trouverez peut être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étois assez belle) mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, & tout le reste n'est rien. Ne remplissez plus vos Lettres de choses inutiles, & ne m'écrivez plus de me souvenez de vous. Je ne puis vous oublier, & je n'oublie pas aussi que vous m'avez fait espérer que vous viendrez passer quelque tems avec moi. Hélas ! pourquoi n'y voulez vous pas passer toute votre vie ! Si il m'étoit possible de sortir de ce malheureux Cloître, je n'attendrois pas en Portugal l'effet de vos promesses, j'irois, sans garder aucune mesure, vous chercher, vous suivre, & vous aimer par tout le monde ; Je n'ose me flater que cela puisse être, je ne veux point nourrir une espérance qui me donneroit assurément quelque plaisir, & je ne veux plus être sensible qu'aux douleurs. J'avouë cependant que l'occasion que mon Frere m'a donnée de vous écrire, a surpris en moi quelques mouvemens de joie, & qu'elle a suspendu pour un moment le desespoir où je suis. Je vous conjure de me dire pourquoi vous vous êtes

attaché, à m'enchanter comme vous avez fait, puisque vous saviez bien que vous deviez m'abandonner? Et pourquoi avez vous été si charmé à me rendre malheureuse? que ne me laissez vous en repos dans mon Cloître? Vous avois je fait quelque injure? Mais je vous demande pardon. Je ne vous impute rien: Je ne suis pas en état de penser à ma vengeance, & j'accuse seulement la rigueur de mon destin. Il me semble qu'en nous separant, il nous a fait tout le mal que nous pouvions craindre; il ne sauroit separer nos cœurs: l'amour qui est plus puissant que lui les a unis pour toute nôtre vie. Si vous prenez quelque interest à la mienne, écrivez-moi souvent. Je merite bien que vous preniez quelque soin de m'apprendre, de vôtre cœur & de votre fortune; sur tout venez me voir. Adieu, je ne puis quitter ce papier; il tombera entre vos mains; je voudrois bien avoir le même bonheur. Hélas! insensée que je suis, je m'aperçois que cela n'est pas possible. Adieu, je n'en puis plus. Adieu, aimez moi toujours, & faites moi souffrir encore plus de maux.

## R' E P O N S E

## A LA VIIIÈ LETTRE.

**J**Uſqu'à quand dureront vos ſouppçons ? Ces ſentimens injurieux que vous avez de moi , ne finiront , ils jamais , de me croire coupable , quoique je ne ſois que malheureux ? Helas ! quel eſt l'état où je me trouve réduit ? Cruel & funeſte abſence , quel deſordre n'apporte-tu pas ? & quelles ſuites dangereuſes n'as-tu pas ? parce que je ſuis abſent eſt-ce une neceſſité abſoluë que je ſois lâche , que je ſois infidèle , perfide & parjure ? Ah ! Marianne , je ſuis au deſeſpoir , & de ce que vous m'accuſez avec tant d'injuſtice , & des maux que vous endurez avec tant de rigueur pour l'amour de moi. Je n'ai pas eu un ſeul moment de plaisir depuis mon départ , j'ai été comme enſeveli dans les chagrins & dans les déplaiſirs ; la vie m'a été un continuel ſupplice ; j'attendois de vos Lettres quelque ſoulagement à mes continuelles douleurs , & cependant elles augmentent , & les rendent abſolument incurables. Tous les caracteres , tous les termes , & toutes les lignes en ſont empoisonnées , ſi j'y aprens que vous vivez , j'y aprens en même tems que vous n'y vivez que pour ſouffrir , & que vous mourez

chaque jour sous des tourmens étranges & inconcevables ; si j'y vois que vous vous souvenez de moi , je vois bien tôt que ce n'est que pour m'accuser & pour m'imputer tous les maux que vous endurez : si vous m'y marquez que vous m'aimez , c'est ou pour me reprocher que je ne vous aime pas , ou pour me dire que vous mourez : Ne sauriez vous vivre sans souffrir ? Quoique vous disiez de mes sentimens , je juge bien facilement par moi-même que vous ne le pouvez pas. Au moins souvenez vous de moi sans m'accuser & aimez moi sans mourir : Souffrez , Marie , je n'ose pas vous dire de ne souffrir plus , parce que je ne vous veux pas conseiller de ne m'aimer plus , & que je sai quand on aime une personne absente , il faut ou souffrir ou mourir : Je ne veux pas vous dispenser d'une nécessité de laquelle je prétens ne me dispenser jamais. Dure extrémité ! qui m'oblige à prier de souffrir une personne pour laquelle je souffrirois tous les tourmens imaginables , pour laquelle je m'exposerois aux plus cruels dangers , & pour laquelle j'exposerois mille fois mille vies si je les avois : Souffrez pourtant , j'y consens , mais ne vous imaginez pas contre la verité , & contre toutes les apparences , que ce soit pour un infidele que vous souffrez ; Souvenez vous de quelle maniere je vous ai aimée , & combien vous m'avez aimé : Voyez ce que j'ai fait , & ce que je dois

faire, & ne vous défiez ni de mon amour, ni de mon devoir : Remettez vous dans l'esprit tout ce que j'ai pû vous dire autrefois, pour vous persuader que je vous adorois : Pensez à mes promesses si souvent réitérées, de n'aimer jamais autre que vous : Souvenez-vous encore que vous m'avez crû, & que cette eroiance a été l'origine de ma félicité. & qu'elle vous a obligé à m'aimer, & à me faire passer tant & tant de doux momens. Il est vrai que j'ai quitté ces plaisirs en quittant le Portugal, mais je n'ai pas quitté ma passion : on ne s'en défait pas si aisément, elle m'est trop chère pour ne la pas conserver tout le reste de mes jours : c'est la seule rivale que vous avez dans mon cœur, qui ne la seroit pas si elle n'étoit vôtre ouvrage. N'en soiez pas jalouse, c'est cette passion qui me dit incessamment de vous aimer. Adore me dit elle à tous momens, adore-ta chere Mariane, ne me conserve que pour l'amour d'elle, elle m'a donné la naissance ; c'est à toi de m'entretenir, si je ne puis plus paroître dans tes yeux & dans ta bouche, fais que je paroisse dans ton cœur & dans tes Lettres. En verité j'ai quelque sujet de me plaindre de vous : & s'il est vrai que je sois bien dans votre cœur, il est encore plus vrai que je suis bien mal dans votre esprit. Vos soupçons me sont étrangement injurieux : Je ne vous aurois jamais crû capa-



ble de pareils sentimens en mon endroit. Qu'ai-je fait ? Qu'est il arrivé depuis mon départ qui ait pu vous obliger à quitter cette confiance que vous aviez auparavant en moi : Qu'ai-je fait, méchante depuis ce tems, que pleurer, que me plaindre, que vous aimer ? Ce procédé vous paroît il d'un inconstant & d'un homme attaché à quelque beauté de France, comme vous me le reprochez ? Cependant vous m'accusez, & peu s'en faut que vous ne me condamniez sur ce que je ne vous écris pas assez souvent. Helas ! en aime-t-on moins pour en écrire moins ? Avant que nôtre mauvaise fortune nous eût séparés, croiez vous que je ne vous aimasse que pendant le tems que je vous entretenois, & que ma flamme prît fin avec la conversation ? Je vous aimois en vous quittant, je vous aimois en me promenant, je vous aimois en retournant vous voir, & toujours aussi ardemment que je vous aimois entre mes bras, Quand je ne pouvois pas vous le dire, vous m'avez dit cent fois que vous me le disiez à vous même, & que vous repassiez dans votre esprit mes assurances & mes protestations. Que n'en faites vous autant aujourd'hui ? Ah ! c'est que vous ne m'aimez plus, je le vois bien, & la seule chose que j'aprehendois tant, est enfin arrivée ? C'est tout ce que je puis m'imaginer d'une personne qui ne me deman-  
de que du papier pour preuve de mon amour.

Considérez la différence de vos prières & des  
 miennes. Je vous prie de m'aimer toujours ;  
 vous , me priez de vous écrire ; je vous de-  
 mande l'effet de tant de promesses que vous  
 m'avez faites de me conserver vôtre cœur ,  
 de ne m'oublier jamais de penser continuel-  
 lement à moi , & vous me demandez des  
 Lettres. Il est vrai que vous me demandez  
 moi-même. Ah ! je suis un ingrat , ou plu-  
 tost un insensé ; vous m'aimez plus que je  
 ne mérite ; bien que vous ne m'aimiez pas  
 plus que je ne vous aime. Que cette dernie-  
 re demande m'est avantageuse , elle me pa-  
 roît pourtant inutile. Ne suis je pas à vous ;  
 Hélas ! je suis tant à vous , que je ne suis pas à  
 moi ; je ne pense qu'à vous , je ne vis que  
 pour vous : vos douleurs sont les mien-  
 nes ; vos afflictions me tourmentent ; vos  
 maux me tuent ; puis-je mieux être à vous ?  
 Plût au Ciel que la nouvelle de la paix qu'un  
 Officier François vous a donnée fût vraie ,  
 se seroit à vos genoux que je vous irois con-  
 firmer que je vous aime : je les mouillerois de  
 mes larmes , & je mourois de joye de me voir  
 rejoint à la personne dont l'absence me fait  
 mourir de regret. Ah ! que vous n'auriez plus  
 sujet d'aprehender un second éloignement ,  
 si ma bonne fortune me pouvoit ramener une  
 seconde fois dans votre chambre. Je sai trop  
 bien maintenant quelles sont les cruautés de  
 l'absence , maintenant pour m'y retourner

exposer : mais hélas ! ne pourai-je me voir un jour en état d'exécuter ce que je vous promets : cette paix dont vous me parlez est-elle assurée ? Je le souhaite, & je n'ose pas le croire : je suis trop malheureux pour qu'un tel bonheur m'arrive ? J'appréhende effroyablement ce que vous me dites, *je ne vous verrai peut-être jamais.* Ce n'est pas, ma chère ame, que je vous aie abandonnée & j'abandonnerois mes biens, ma fortune & & ma vie, plutôt que vous ; c'est le bonheur qui nous a abandonné l'un & l'autre, & sans lequel il est bien difficile que nous nous revoyions. Que cette pensée est funeste quelle est contraire à nôtre repos ! Hélas ! c'est celle-là même qui est la cause de votre desespoir, & de vôtre évanouissement. Ah ! Mariane, je suis donc la cause de l'un & de l'autre, & je me contente de pleurer, & de soupirer pour vous, au même tems que vous mourez pour moi. Ah ! cruel, que je suis barbare & impitoiable, vos yeux perdent la lumière & leur éclat ordinaire, & les miens se contentent de répandre des larmes ; vôtre belle bouche se ferme, & la mienne ne s'ouvrira qu'à quelques sanglots : tous vos sens vous abandonnent, & les miens sont encore assez à moi pour vous consoler, & j'ose vous assurer avec tout cela que je vous aime. Adieu, je me meurs de honte de n'être pas mort de desespoir & d'amour

& si les destins me font encore assez ennemis pour me faire survivre à ma honte & pour prolonger la fureur où me jettent les sentimens que j'ai présentement, il n'est ni guerre ni danger qui m'empêche de retourner en Portugal, & d'aller sacrifier à vos pieds, & peut être, hélas ! à votre tombeau, la vie la plus lâche de tous les Amans, & de celui qui meritoit le moins vos faveurs. Je ne puis plus vous écrire, je suis indigne de prendre cette liberté, mes sens qui le reconnoissent se revolte contre moi ; mon esprit me refuse de me fournir des pensées, & ma main de les écrire : à peine vous puis-je assurer que malgré tout mon procédé, il ne laisse pas d'être tres-vrai que je vous aime plus que toutes choses. Adieu.

---

## NEUVIEME LETTRE.

**I**L me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentimens de mon cœur, de tâcher de vous les faire connoître en vous les écrivant ; que je serois heureuse si vous en pouviez bien juger par la violence des vôtres ! mais je ne dois pas m'en rapporter à vous, & je ne puis m'empêcher de vous dire, bien moins vivement que je ne le sens, que vous ne devriez pas me maltraiter comme vous faites par un oubli qui me met au dé-

desespoir, & qui est même honteux pour vous, il est bien juste au moins que vous souffriez, que je me plaigne des malheurs que j'avois bien prévûs quand je vous vis resolu de me quitter. Je connois bien que je suis abusée, lorsque j'ai pensé que vous auriez un procédé de meilleure foi qu'on n'a accoutumé d'avoir; parce que l'excès de mon amour me mettoit, ce semble, au dessus de toutes sortes de soupçons, & qu'il meritoit plus de fidélité qu'on n'en trouve ordinairement; Mais la disposition que vous avez à me trahir, l'emporte enfin sur la justice que vous devez à tout ce que j'ai fait pour vous: Je ne laisserois pas d'être bien malheureuse si vous ne m'aimiez que parce que je vous aime, & je voudrois tout devoir à votre seule inclination; mais je suis si éloignée d'être en cet état, que je n'ai pas reçu une seule Lettre de vous depuis six mois: J'attribuë tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis abandonnée à m'attacher à vous: Ne devois je pas prévoir que mes plaisirs finiroient plutôt que mon amour? Pouvois je espérer que vous demureriez toute votre vie en Portugal, & que vous renoncerez à votre fortune & à votre País pour ne penser qu'à moi? Mes douleurs ne peuvent recevoir aucun soulagement, & le souvenir de mes plaisirs me comble de desespoir. Quoi! tous mes plaisirs seront donc inutiles

& je ne vous verrai jamais en ma chambre avec toute l'ardeur & tout l'emportement que vous me faisiez voir ? Mais hélas ! je m'abuse , & je ne connois que trop que tous les mouvemens qui occupoient ma tête & mon cœur , n'étoient excitez en vous que par quelques plaisirs , & qu'ils finissoient aussi tôt qu'eux , il falloit que dans ces momens trop heureux j'appellasse ma raison à mon secours , pour moderer l'excès funeste de mes délices , & pour m'annoncer tout ce que je souffre presentement : mais je me donnois tout à vous , & je n'étois pas en état de penser à ce qui eût pû empoisonner ma joie , & m'empêcher , de jouir pleinement des témoignages ardens de vôtre passion ; je m'apercevois trop agreablement que j'étois avec vous pour penser que vous seriez un jour éloigné de moi : Je me souviens , pourtant de vous avoir dit quelquefois que vous me rendriez malheureuse : mais ces fraieurs étoient bien-tôt dissipées , & je prenois plaisir à vous les sacrifier , & à m'abandonner à l'enchantement & à la mauvaise foi de vos protestations : Je voi bien le remede à tous mes maux , & j'en serois bien-tôt délivrée si je ne vous aimois ? Mais hélas ! quel remede ? non , j'aime mieux souffrir encore davantage que vous oublier. Hélas ! cela dépend-il de moi , je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous plus aimer :

Vous êtes plus à plaindre que je ne suis, & il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre, que de jouir des plaisirs languissans que vous donnent vos Maîtresses de France. Je n'envie point votre indifférence, & vous me faites pitié. Je vous défie de m'oublier entièrement. Je me flâte de vous avoir mis en état de n'avoir sans moi que des plaisirs imparfaits, & je suis plus heureuse que vous, puisque je suis plus occupée. L'on m'a fait depuis peu Portière en ce Couvent, tous ceux qui me croient que je suis folle, je ne sçai ce que je leur répons; & il faut que les Religieuses soient aussi insensées que moi pour m'avoir crû capable, de quelque soin. Ah! j'envie le bonheur d'Emanuel & de Francisque; pourquoi ne suis je pas incessamment avec vous comme eux? Je vous aurois suivi, & je vous aurois assurément servi de meilleur cœur; je ne souhaite rien en ce monde que vous voir, au moins souvenez vous de moi? Je me contente de vôtre souvenir, mais je n'ose m'en assurer. Je ne bernois pas mes esperances à votre souvenir quand je vous vois tous les jours, mais vous m'avez bien appris qu'il faut que je me soumette à tout ce que vous voudrez: cependant je ne me repens point de vous avoir adoré. je suis bien aisé que vous m'avez séduite: votre absence rigoureuse, & peut être éternelle ne diminuë en rien l'emportement de

mon amour ; je veux que tout le monde le sçache , je n'en fais point un mystere , & je suis ravie d'avoir fait tout ce que j'ai fait pour vous contre toute sorte de bien sèance ; Je ne mets plus mon honneur & ma religion qu'à vous aimer éperduëment toute ma vie , puisque j'ai commencé à vous aimer : Je ne vous dis point toutes ces choses pour vous obliger à m'écrire. Ah ! ne vous contraignez point , je ne veux de vous que ce qui viendra de votre mouvement , & je refuse tous les témoignages de votre amour , dont vous pourriez vous empêcher ; J'aurai du plaisir à vous excuser ; parce que vous aurez peut-être du plaisir à ne pas prendre la peine de m'écrire ; & je me sens une profonde disposition à vous pardonner toutes vos fautes. Un Officier François a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous , il m'a dit que la paix de France étoit faite ; si cela est , ne pourriez-vous pas me venir voir & m'emmener en France , mais je ne le mérite pas : Faites tout ce qu'il vous plaira , mon amour ne dépend plus de la maniere dont vous me traiterez. Depuis que vous êtes parti , je n'ai pas eu un seul moment de santé , & je n'ai aucun plaisir qu'en nommant votre nom mille fois le jour. Quelques Religieuses qui sçavent l'état déplorable où vous m'avez plongée , me parlent de vous fort souvent. Je sors  
le



Le moins qu'il m'est possible de ma chambre où vous êtes venu tant de fois, & je garde sans cesse votre portrait, qui m'est mille fois plus cher que ma vie; j'y prends quelque plaisir, mais il me donne aussi bien du chagrin, lorsque je pense que je ne vous reverrai peut-être jamais. Pourquoi faut-il qu'il soit possible que je ne vous voye peut être jamais? M'avez-vous pour toujours abandonnée? Je suis au desespoir, votre pauvre Mariane n'en peut plus, elle s'évanouit en finissant cette Lettre. Adieu, adieu, aiez pitié de moi.

---

## R É P O N S E

## A LA IX. LETTRE.

Que j'aurois aussi bien que vous, de choses à vous dire, & que je vous en dirois beaucoup si je croisis que vous ajoutassiez quelque foi à mes paroles, & si je ne connoissois depuis quelque temps que vous avez conçu d'étranges & de peu favorables opinions de mon honneur & de mon amour? j'ai en vain tâché de vous éclaircir de mes sentimens, vous ne m'en prenez pas moins dans votre dernière Lettre, pour un infidèle, & pour un trompeur. Ah! que j'avois bien prévu le malheur, qui me devoit ar-

river, & que j'avois bien toujours appréhendé que vous oublieriez mon amour & ma félicité à mesure que je m'éloignerois ; mais quoi ! vous ne vous contentez pas de me soupçonner depuis mon départ, vous dites encore, que je ne vous aimois pas même dans le Portugal ? Ah cruelle ! que ce reproche m'est sensible, qu'il me touche vivement ! j'ai donc toujours un dissimulé ? Quoi votre passion ; votre amour étoit-elle si peu clairvoiante, qu'elle ne pût reconnoître mes déguisemens & mes contraintes ? ou comment est-elle devenuë si éclairée depuis que je suis en France, pour vous avoir pû faire apercevoir mille choses passées que vous n'aviez point vûës en leur temps ? Croiez moi, chere Mariane. vous ne vous êtes point trompée quand vous avez crû que je vous aimois, & vous ne vous tromperez point encore quand vous croirez que je vous aime plus que jamais, & plus que toutes les choses du monde. Oüi, Mariane, je vous ai aimée sans consulter à l'avenir, ni les suites que pourroient avoir ma passion ; je me donnai tout à vous dès le moment que je vous vis ; ma raison avoit beau me dire qu'il faudroit partir un jour, mon amour me persuadoit au contraire que je ne partirois jamais : mon cœur me disoit à moi même que je ne le pourrois pas. Je vous découvris l'effet que vos yeux avoient fait sur mon ame ; vous me crûtes,

il est vrai : & vous eûtes pitié de moi ; vous m'aimâtes même , cela m'est trop avantageux pour le dissimuler : mais comment eussiez-vous pû faire pour ne me croire pas , pour ne me plaindre pas , & si je l'ose dire , pour ne m'aimer pas ? Vous vîtes tant d'ingenuité , tant de franchise sur mon vilage , tant de vérité dans mes discours , si peu de ménagement & si peu d'artifice dans ma conduite , que vous ne pûtes ne me croire pas. Quand je vous parlai de ma passion naissante , de ce que je ressentois dans l'ame pour vous , de ce feu qui me devoit , & qui de vos yeux avoit si bien scû passer dans mon cœur ; quand je vous exprimais mes divers mouvemens , mes espérances & mes craintes , & l'état pitoyable où les unes & les autres me réduisoient ; le moins que vous puissiez à mon égard , n'étoit-ce pas de devenir sensible & pitoyable à tant de maux dont vous étiez la cause ; depuis mes assiduez , mes prieres , mes soupirs , mes larmes , ou pour le dire en un mot , mon amour attirât la vôtre ? Que mon bonheur étoit extrême en ce tems là ? vous les connûtes par mille marques que je vous en donnai , dont vous ne doutiez pas comme vous faites à présent ; cela vous obligea à me combler de vos faveurs , & à me faire passer mille douces heures auprès de vous , dans des contentemens & dans des

transports que vous étiez capable de donner ; vous vous en ressouvenez de ces transports & de ces plaisirs ; mais vous ne voulez pas sans doute vous ressouvenir de la manière avec laquelle je m'abandonnai aux uns & aux autres. Quand vous me reprochez que je paroissais avoir de la froideur même dans ces occasions ; ah ! Mariane, que dites-vous ; un rocher en eût-il été capable ? Avez-vous oublié combien mes petits emportemens vous donnoient de la joie ? Ne les avez-vous pas souvent admirés ? Ne vous en êtes-vous pas même quelquefois étonnée ? Vous en êtes venue jusqu'à me dire que je vous aimais trop , & vous me dites aujourd'hui que je ne vous aimais pas même alors. Hélas ! peut-être dirois-je vrai , si je vous disois que vous ne m'aimez plus. Vous m'estimez trop peu de m'aimer beaucoup. Je voi bien dans vos Lettres quelque chose de bien tendre & de bien touchant , cela me fait bien du plaisir , mais je ne puis pas m'imaginer avec toutes vos paroles que vous puissiez m'aimer tant que vous croyez que je ne vous aime point , & que je ne vous aimai jamais. Changez donc d'opinion , ayez-en une meilleure de moi , quelques sujets que j'aie de soupçonner votre fidélité , je ne vous en ai rien voulu encore faire sçavoir ; je veux être certain de votre faute avant que de vous ac-

cufer. Cette jalousie m'est venuë depuis quelques jours, elle ne m'empêche pourtant de vous aimer de toute mon ame, & de vous prier d'être assurée que vos maux, dont vous continuez de me parler, me deviennent absolument insupportables, & quoique peut-être ils ne soient pas si grands chez vous, ils sont extrêmes à mon égard. Ils me persuadent que vous m'aimez, faites que la part que j'y prens, vous persuade aussi veritablement que je suis toujours tout à vous. Adieu.

---

## DIXIÈME LETTRE.

**Q**U'est-ce que je deviendrai ? Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avois prévu. J'esperois que vous m'écriviez de tous les endroits où vous passeriez, & que vos Lettres seroient fort longues : Que vous soutiendriez ma passion par l'esperance de vous revoir ; qu'une entiere confiance en votre fidelité me donneroit quelque sorte de repos & que je demeurerois cependant dans un état assez suportable sans d'extrêmes douleurs : J'avois même pensé à quelques projets de faire tous les efforts dont je serois capable pour me guérir, si je pouvois connoître bien certainement que vous m'eussiez

tout à fait oubliée. Votre éloignement : quelques mouvemens de devotion : la crainte de ruiner entièrement le reste de ma santé par tant de veilles & par tant d'inquietudes : le peu d'apparence de votre retour : la froideur de votre passion & de vos derniers adieux . votre départ fondé sur d'assez méchans prétextes , & mille autres raisons qui ne sont que trop bonnes & que trop inutiles, sembloient me promettre un secours assuré s'il me devenoit nécessaire : n'ayant enfin à combattre que contre moi-même , je ne pouvois jamais me défier de toutes les foiblesses , ni appréhender tout ce que je souffre aujourd'hui : hélas ! que je suis à plaindre de ne partager pas mes douleurs avec vous , & d'être toute seule malheureuse : Cette pensée me tuë , & je meurs de frayeur , que vous n'avez jamais été extrêmement sensible à tous nos plaisirs. Oiii , je connois présentement la mauvaise foi de vos mouvemens : vous m'avez trahie toutes les fois que vous m'avez dit que vous étiez ravi d'être seul avec moi : Je ne dois qu'à mes importunités vos empressemens & vos transports : vous aviez fait de sang froid un dessein de m'enflamer : vous n'avez regardé ma passion que comme une victoire , & votre cœur n'en a jamais été profondément touché. N'êtes-vous pas bien malheureux , & n'avez vous pas bien peu de délicatesse de n'avoir pu profiter qu'en cette

maniere de mes emportemens ? Et comment est il possible qu'avec tant d'amour je n'aye pû vous rendre tout-à-fait heureux : je regrette pour l'amour de vous seulement les plaisirs infinis que vous avez perdus : Faut-il que vous n'avez pas voulu en jouïr ? Ah ! si vous les connoissiez , vous trouveriez sans doute qu'ils sont plus sensibles que celui de m'avoir abusée, & vous auriez éprouvé qu'on est beaucoup plus heureux , & qu'on sent quelque chose de bien plus touchant quand on aime violemment , que lorsqu'on est aimé. Je ne sçai ni ce que je suis , ni ce que je fais , ni ce que je desire , je suis déchirée par mille mouvemens contraires. Peut-on s'imaginer un état si déplorable ? Je vous aime éperduëment , & je vous ménage assez pour n'oser peut-être souhaiter que vous soyez agité des mêmes transports. Je me tuërois, ou je mourrois de douleur sans me tuer , si j'étois assurée que vous n'avez jamais aucun repos : que votre vie n'est que trouble & qu'agitation ; que vous pleurez sans cesse , & que tout vous est odieux. Je ne puis suffire à mes maux , comment pourrois-je supporter la douleur que me donneroient les vôtres , qui me seroient mille fois plus sensibles : Cependant je ne puis aussi me résoudre à desirer que vous ne pensiez point à moi ; & à vous parler sincèrement , je suis jalouse avec fureur de tout ce qui vous donne de la joye , & qui touche

vôtre cœur & votre goût en France. Je ne sçai pourquoi je vous écris ; je voi bien que vous aurez seulement pitié de moi ; & je ne veux point de vôtre pitié : J'ai bien du depit contre moi-même , quand je fais réflexion sur tout ce que je vous ai sacrifié. J'ai perdu ma réputation ; je suis exposée à la fureur de mes parens , à la severité des Loix de ce païs contre les Religieuses , & à vôtre ingratitude , qui me paroît le plus grande tous les malheurs : Cependant je sens bien que mes remords ne sont pas véritables , que je voudrois du meilleur de mon cœur avoir couru pour l'amour de vous de plus grands dangers , & que j'ai un plaisir funeste d'avoir hazardé ma vie & mon honneur ; tout ce que j'ai de plus précieux ne devoit il pas être en vôtre disposition ? Et ne dois-je pas être bien aise de l'avoir employé comme j'ai fait ? Il me semble même que je ne suis guères contente , ni de mes douleurs , ni de l'excès de mon amour , quoique je ne puisse , hélas ! me flater assez pour être contente de vous. Je vis , infidèle que je suis , & je fais autant de choses pour conserver ma vie que pour la perdre : Ah ; j'en meurs de honte ; mon desespoir n'est donc que dans mes Lettres ; Si je vous aimois autant que je vous l'ai dit mille fois , ne serois-je pas morte il y a longtems ? Je vous ai trompé , c'est à vous à vous plain-



dire de moi. Hélas ! pourquoi ne vous en plaignez-vous pas ? Je vous ai vû partir, je ne puis espérer de vous voir jamais de retour ; & je respire cependant : Je vous ai trahi, je vous en demande pardon, mais ne me l'accordez pas : Traitez moi severement ; ne trouvez point que mes sentimens soient assez violens ; soiez plus difficile à contenter ; mandez moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous ; & je vous conjure de me donner ce secours, afin que je surmonte la foiblesse de mon sexe, & que je finisse toutes mes irrésolutions par un véritable desespoir. Une fin tragique vous obligeroit sans doute à penser souvent à moi, ma memoire vous seroit chere, & vous seriez peut-être sensiblement touché d'une mort extraordinaire ; ne vaut elle pas mieux que l'état où vous m'avez réduites ? Adieu, je voudrois bien ne vous avoir jamais vû. Ah ! je sens vivement la fausseté de ce sentiment, & je connois dans le moment que je vous écris, que j'aime bien mieux être malheureuse en vous aimant que de ne vous avoir jamais vû. Je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, promettez-moi de me regretter tendrement, si je meurs de douleur, & qu'au moins la violence de ma passion vous donne du dégoût & de l'éloignement pour toute

choses. Cette consolation me suffira, & s'il faut que je vous abandonne pour toujours, je voudrois bien ne vous laisser pas à une autre. Ne seriez-vous pas bien cruel de vous servir de mon desespoir pour vous rendre plus aimable, & pour faire voir que vous avez donné la plus grande passion du monde ? Adieu encore une fois, je vous écris des Lettres trop longues, je n'ai pas assez d'égard pour vous, je vous en demande pardon, & j'ose espérer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée, qui ne l'étoit pas, comme vous sçavez, avant qu'elle vous aimât. Adieu, il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis ; cependant je vous remercie dans le fond de mon cœur du desespoir que vous me causez, & je deteste la tranquillité où j'ai vécu avant que je vous connusse. Adieu, ma passion augmente à chaque moment. Ah ! que j'ai de choses à vous dire.

## R E P O N S E

## A LA DIXIÈME LETTRE.

**C'**Est maintenant que je connois bien ce que j'ai perdu, & la haute félicité dont je suis déchu ; je n'aurois jamais crû que l'absence fût un si grand mal, & qu'elle causât tant d'ennuis lors même qu'elle semble devoit donner quelques plaisirs. J'ai quitté la chose du monde qui m'étoit encore la plus chère : je prévoyois bien quelque chose de fâcheux & de cruel dans cette séparation, mais je croyois que ces rigueurs seroient beaucoup adoucies par l'assurance dans laquelle je serois de votre amour, & par celle que je vous donneroie de la continuation de la mienne. Je croyois lorsque je vous voyois toujours, qu'avec toutes ces conditions, je pourrois un jour ne vous voir pas sans être extraordinairement malheureux. Cependant je voi bien le contraire de ce que je m'étois imaginé, il n'est rien que de funeste dans l'absence, rien n'en peut soulager les douleurs, & les remèdes de ces maux différent bien peu des maux mêmes, tout y est matière d'inquietude & de desespoir. J'ai bien le plaisir de vous aimer : hélas ! le puis-je dire sans vous offenser & qu'il est petit, qu'il est

mediocre ce plaisir , & qu'il est peu capable de dissiper les ennuis & les craintes qui m'environnent incessamment. J'ai le plaisir de vous aimer , mais ai-je celui de vous le dire ; ai-je celui de vous le persuader par mes sentimens ni par mes actions ; ai-je celui de vous voir , ou me croire ou en douter , pour pouvoir ou vous remercier ou vous rassurer ; ai-je le plaisir de passer quelques heures auprès de vous , de vous parler , ni de vous oïr ? Et sans tout cela , Mariane , y a-t-il du plaisir à aimer ? Disons donc que je n'ai pas le plaisir d'aimer : mais que j'ai celui de souffrir pour vous , qui effectivement me soulage dans mes plus grands malheurs. Vous me direz que j'ai du moins la satisfaction d'être assuré que vous m'aimez ; pardonnez-moi encore si je dis que cette satisfaction est bien legere , & a bien peu de fondement. Je ne m'en raporte qu'à vous , si les sentimens que j'ai vû dans vos Lettres sont veritables ; en êtes-vous plus contente : ConteZ vous de grands plaisirs , sur ce que je vous ai dit & juré mille fois que je vous aimerois toujours & partout , & que les fa-veurs de bonne fortune , ni les caprices de la mauvaise , n'aporteroient aucun changement à ma passion ? En avez-vous passé pour tout cela des momens plus tranquilles ? M'en avez-vous moins soupçonné d'infidelite ? En avez-vous moins souffert de douleurs ? Et

croyez-vous que je sois plus exempt de jalousie que vous , ou que je sois plus assuré de vos paroles , que vous des miennes ! Ah ! je vous aimerois moins que vous ne m'aimez : si je vous en croyois plus que vous ne m'en croyez. Sçachez donc que j'ai mes craintes & mes soupçons aussi bien que vous , qui me dérobent toute ma vie , & qui ne me laissent pas un moment en repos. Je tremble de perdre ce que j'ai pris tant de plaisir à aquerir & à conserver ; j'aprehende que vous ne vous donniez à quelqu'autre , & que pendant que je souffre incessamment à cinq cens lieues de vous , vous ne riez avec qu'elqu'autre de l'état pitoyable où vous vous persuadez bien que je suis. Considérez un peu si mes aprehensions sont sans fondement ; je sai que vous m'avez aimé , que vous m'avez même tendrement aimé , que vous n'avez par exigé de moi de grands ni de longs empressemens pour être persuadée de ma flâme , & pour me donner vôtre cœur : Qui me répondra que je ne perde pas avec une égale facilité , ce que j'ai gagné avec si peu de peine : & huit jours d'absence ne m'ôtent pas ce que huit jours de prelsence me donnerent ? Vous me soupçonnez bien avec beaucoup moins de sujet : s'il est des femmes en France , il est des hommes en Portugal , & mille personnes vous peuvent aimer , au lieu que je ne puis aimer personne. Que je reçus de chagrin ,

quand j'appris que l'on vous avoit fait Portiere dans votre Couvent : quelles pensées ne roulerent pas alors dans mon esprit ? Hélas ! dis-je en moi même , chacun verra ces beaux yeux qui te donnerent tant d'amour , & qui pourra les voir sans en prendre ? Oüi , chacun pourra l'aimer , & Mariane aimée de tout le monde , ne pourra-t elle aimer personne ? L'officier qui me rendit votre Lettre , me confirma puissamment dans mes soupçons , il me dit que vous n'aviez pas toujours les yeux attachés sur mon portrait ; comme vous avez voulu me le persuader : qu'il y avoit quelques personnes dont les visites fréquentes ne vous déplaisoient pas , & à qui vous plussiez infiniment. Que ce rapport me causa d'étranges mouvemens ! Quelquefois je ne pouvois assez vous accuser , & le plus souvent je ne pouvois assez m'accuser. J. l'ai abandonnée , disois je , pourquoi ne m'abandonnera t-elle pas ? Je l'aime pourtant encore , reprenois-je , pourquoi ne m'aimera t-elle pas ? Et si je n'aime qu'elle , pourquoi en aimera t-elle d'autres que moi ? Ces sentimens de jalousie ont causé dans mon ame un désordre que je ne puis comparer qu'à celui que me causerent à même tems vos reproches. J'y vis effectivement des témoignages d'amour que je n'osai pas soupçonner de feinte ni de déguisement , mais que j'accusai d'injustice. Pourquoi parti-je ,

me dites-vous ? Hélas ! l'ignorez vous , & que vôtre intérêt se joignit au mien pour m'obliger à partir ? L'éclat qu'avoit fait nôtre amour , nous obligeoit à quelque ménagement. Nous n'en étions capable ni l'un ni l'autre ; un Vaisseau part , il est vrai , je profitai de cette occasion , vous le sâtes ; nous en fûmes-également affligez : quoi que les suites de ce départ ne vous fussent pas entièrement connûes , vous dites que je témoignai de la froideur à cette séparation : oïi , Mariane , je l'avouë , mes sens m'abandonnerent , ma chaleur me quitta , & je parus dans un état à faire desesperer ceux qui me voyoient , non seulement de ma santé , mais encore de ma vie , & la froideur que j'eus quand nous nous separâmes , étoit de celles qui suivent la séparation de l'ame & du corps ; ni mon devoir , ni mon honneur , ni ma fortune , n'étoit pas ce qui m'obligea à vous quitter , j'étois plus attaché à vous qu'à toutes les choses du monde , je vous devois mes soins , l'honneur d'être souffert auprès de vous étoit le seul où j'aspirois ; & j'avois moins d'amour pour ma fortune , que d'envie de trouver quelque bonne fortune dans mon amour ; mais vôtre intérêt se joignant au mien , vôtre bonheur & vôtre devoir dépendant en quelque maniere de mon départ ce que vous me faisiez connoître si souvent , en me disant que *je vous rendois malheureuse* ; en faloit-il

d'avantage pour m'obliger à m'éloigner, & m'exposer à tous les tourmens pour vous en épargner. à m'exposer aux souffrances pour vous en délivrer? Enfin je partis, je m'éloignai, nous nous séparâmes. Ah! cruel départ, funeste éloignement, mortelle séparations, j'eus continuellement les yeux tournés du côté de votre Couvent; mon cœur y pouffoit tous les soupirs; mon ame fit tous les efforts pour s'y envoler: Hélas! depuis ce jour je n'ai eu que malheur, que chagrin, que tristesse; notre Vaisseau fut battu de la tempête, & comme vous l'avez su, nous contrains de relâcher au Royaume d'Algarve, je n'ai jamais eu plus de fermeté que dans cette tempête, je ne craignois la mer ni les vents, tout ce que je pouvois craindre étoit arrivé, c'étoit votre éloignement; je n'aprehendois point comme les autres de faire aucune perte, j'avois tout perdu en vous quittant. Que j'eusse été fortuné si j'eusse pu me perdre moi-même, après vous avoir abandonnée. Hélas! j'étois réservé à de plus grands déplaisirs; ils ne devoient pas finir si tôt, & ma vie ne fut prolongée que pour prolonger mes afflictions. Combien en ai je supporté depuis? Comme si ce n'eut pas été assez des miennes, il ma falu encore en sayer les vôtres; j'ai pleuré, & quand j'ai crû que votre amour faisoit souffrir pour moi, & quand j'ai crû que vous m'oubliez,



J'ai soupiré avec vous, j'ai souffert avec vous, j'ai failli à mourir avec vous, & ce qui m'a le plus touché, c'est que lors même que je vous ai crû infidèle, j'ai soupiré tout seul, j'ai souffert tout seul, j'ai failli à mourir tout seul. Si je suis encore dans cet état, je suis flottant entre l'esperance d'être aimé, & la crainte de ne l'être plus, votre Lettre semble bien me rassurer un peu : mais hélas ! qu'est-ce qu'une Lettre : Vous m'y demandez le Portrait & des Lettres de ma nouvelle Maîtresse. Non, Mariane, je ne vous les enverrai point, je les estime trop, & ce sont des gages trop précieux pour m'en vouloir défaire. Votre Portrait ( c'est celui de la nouvelle Maîtresse ) me fait goûter de trop agréables moments, je ne m'en saurois passer, sur tout depuis que j'ai appris que le mien fait une partie de vos occupations ; je passe les jours entiers au devant du vôtre, où je me repais de cette image dans le malheur qui me prive de la présence de l'original. Vos Lettres qui sont un second Portrait de votre ame, me sont trop favorables & je ne m'en déferai jamais. Voilà comment je répons à votre jalousie si peu juste & si mal fondée. Non ; Mariane, je mourrai avec la passion que vous m'avez inspirée, je ne la quitterai jamais, je n'en prendrai jamais d'autre, & je vous témoignerai par mes actions toutes passionnées, & par des effets qui peut être

vous surprendront , que vous avez plus de raison que vous ne pensez de ne me prier plus de vous aimer. Adieu.

## ONZIÈME LETTRE.

**V**Otre Lieutenant vient de me dire qu'une tempête vous a obligé de relâcher au Royaume d'Algarve ? Je crains que vous n'avez beaucoup souffert sur la mer , & cette apprehension m'a tellement occupée , que je n'ai plus pensé à tous mes maux. Etes vous bien persuadé que vôtre Lieutenant prenne plus de part que moi à tout ce qui vous arrive ? Pourquoi en est il mieux informé ? Et enfin pourquoi ne m'avez vous point écrit ? Je suis bien malheureuse si vous n'en avez trouvé aucune occasion depuis vôtre départ , & je la suis bien davantage si vous en avez trouvé sans m'écrire ? Vôtre injustice & vôtre ingratitude sont extrêmes mais je serois au desespoir si elles vous attireroient quelque malheur , & j'aime beaucoup mieux qu'elles demeurent sans punition , que si j'en étois vengée. Je résiste à toutes les apparences qui me dévoient persuader que vous ne m'aimez guères , & je sens bien plus de disposition à m'abandonner aveuglément à ma passion , qu'aux raisons que vous me donnez de me plaindre de vôtre peu

de soin. Que vous m'aurez épargné d'inquietudes, si votre procédé eût été aussi languissant les premiers jours que je vous vis, quil m'a paru depuis quelque tems ? mais qui n'auroit été abusée comme moi par tant d'empressemens, & à qui neussent-ils paru si sinceres ? Qu'on a de peine à se résoudre à soupçonner longtems la bonne foi de ceux qu'on aime ; je voi bien que la moindre excuse vous suffit ; & sans que vous preniez le soin de m'en faire, l'amour que j'ai pour vous, vous sert si fidèlement, je ne puis consentir à vous trouver coupable, que pour joür du sensible plaisir de vous justifier moi-même. Vous m'avez consommée par vos assiduites, vous m'avez enflammée par vos transports ; vous m'avez charmée par vos complaisances ; vous m'avez assurée par vos sermens ; mon inclination violente m'a séduite, & les suites de ces commencemens si agreables & si heureux ne sont que des larmes, que des soupirs, & qu'une mort funeste, sans que je puisse y apporter aucun remede. Il est vrai que j'ai eu des plaisirs bien surprénans en vous aimant, mais ils me coûtent d'étranges douleurs. Si j'avois résisté avec opiniâreté à mon amour ; si je vous avois donné quelque sujet de chagrin & de jalousie pour vous enflamer davantage ; si vous aviez remarqué quelque ménagement artificieux dans ma conduite :

si j'avois enfin voulu oposer ma raison à  
 l'inclination naturelle ? que j'ai pour vous ,  
 dont vous me fîtes bien-tot apercevoir ( quoi-  
 que mes efforts eussent été sans doute inuti-  
 les ) vous pourriez me punir severement , &  
 pour servir de votre pouvoir ; mais vous me  
 parûtes aimable avant que vous m'eussiez  
 dit que vous m'aimiez ; vous me témoignâ-  
 tes une grande passion, j'en fus ravie , &  
 je m'abandonnai à vous aimer éperduëment ;  
 vous n'étiez point aveugle comme moi ,  
 pourquoi, avez vous souffert que je devien-  
 ne en l'état où je me trouvai ? qu'est ce que  
 vous voulez faire de tous mes emporte-  
 mens , qui ne pouvoient vous être que tres-  
 importuns ? Vous sçaviez bien que vous ne  
 seriez pas toujours en Portugal & pour-  
 quoi m'y avez vous voulu choisir pour me  
 rendre si malheureuse ? Vous eussiez trou-  
 vé sans doute en ce Païs quelque femme qui  
 eût été plus belle , avec laquelle vous euf-  
 siez eu autant de plaisir puisque vous n'en  
 cherchiez que de grossieres , qui vous eût si  
 déletemment aimé aussi longtems qu'elle vous  
 eût vû , que le tems eût pû consoler de  
 votre absence , & que vous auriez pu quit-  
 ter sans perfidie & sans cruauté : ce procé-  
 dé est bien plus d'un tiran attaché à perse-  
 cuter , que d'un Amant qui ne doit penser  
 qu'à plaire. Helas ! pourquoi exercez-vous  
 tant de rigueur sur un cœur qui est à vous ?

Je vois bien que vous êtes aussi facile à vous laisser persuader contre moi, que je l'ai été à me laisser persuader en votre faveur? J'aurais résisté sans avoir besoin de tout mon amour, & sans m'apercevoir que j'eusse rien fait d'extraordinaire, à de plus grandes raisons que ne peuvent être celles qui vous ont obligé à me quitter; Elles m'eussent paru bien foibles, & il n'y en a point qui eussent j'amaïs pû m'attacher d'auprès de vous; mais vous avez voulu profiter des prétextes que vous avez trouvez de retourner en France. Un Vaisseau partoit, que ne le laissez vous partir? Votre famille vous avoit écrit, ne sçavez vous pas toutes les persecutions que j'ai souffertes de la mienne. Votre honneur vous engageoit à m'abandonner, ai je pris quelque soin du mien? Vous étiez obligé d'aller servir vôtre Roi, si ce qu'on dit est vrai, il n'a aucun besoin de votre secours & il vous auroit excusé: j'eusse été trop heureuse si nous avions passé notre vie ensemble mais puis qu'il falloit qu'une absence cruelle nous séparât, il me semble que je dois être bien aise de n'avoir pas été infidèle, & je ne voudrois pas pour toutes les choses du monde, avoir commis une action si noire: Quoi! vous avez connu le fond de mon cœur & de ma tendresse, & vous avez pû vous résoudre à me laisser pour jamais, & à m'exposer aux fraicurs que je dois

avoir , que vous ne vous souvenez plus de moi que pour me sacrifier à une nouvelle passion ? Je voi bien que je vous aime comme une folle : cependant je ne me plains point de toute la violence des mouvemens de mon cœur : je m'acoûtime à ces persecutions & je ne pourrois vivre sans un plaisir que je découvre dont je jôuis en vous aimant au milieu de mille douleurs : mais je suis sans cesse persecutée avec un extrême desagrément par la haine & par le dégoût que j'ai pour toutes choses. Ma famille, mes amis & ce Convent, me sont insupportables : tout ce que je suis obligée de voir , & tout ce qu'il faut que je fasse de toute nécessité m'est odieux : Je suis si jalouse de ma passion, qu'il semble que toutes mes actions & que tous mes devoirs vous regardent. Oüi, je fais quelque scrupule si je n'emploie tous les momens de ma vie pour vous : que ferois-je, hélas ! sans tant de haine : & sans tant d'amour qui remplissent mon cœur ? Pourois-je suivre à ce qui m'occupe incessamment pour mener une vie tranquille & languissante ? Ce vuide & cette insensibilité ne peuvent me convertir. Tout le monde s'est aperçu du changement entier de mon humeur , de mes manieres & de ma personne : ma mere m'en a parlé avec aigreur , & ensuite avec quelque bonté , je ne sçai ce que je lui ai répondu , il me semble que je lui ai tout avoué. Les Reli-

g'eufes les plus severes ont pitié de l'état où je fuis , il leur donne même quelque confideration & quelque ménagement pour moi ; tout le monde eft touché de mon amour , & vous demeurez dans une profonde indifférence , fans m'écrire que des Lettres froides , pleines de redites , la moitié du papier n'eft pas rempli , & il paroît groffierement que vous mourez d'envie de les avoir achevées. Donna Brites me perfecuta ces jours paffez pour me faire fortir de ma chambre , & croiant me divertir , elle me mena promener fur le Balcon , d'où l'on voit Mertola ; je la fuivis , & je fus auffi-tôt frappée d'un fouvernir cruel , qui me fit pleurer tout le refte du jour. Elle me ramena , & je me jetai fur mon lit je fis mille reflexions fur le peu d'aparence que je vois de guérir jamais : Ce qu'on fait pour me foulager , aigrit ma douleur , & je trouve dans les remedes mêmes des raifons particulieres de m'affliger. Je vous ai vû fouvent paffer en ce lieu avec un air qui me charmoit , & j'étois fur ce Balcon le jour fatal , que je commençai à fentir les premiers effets de ma paffion malheureufe : Il me fembla que vous vouliez me plaire , quoique vous ne me con-  
nuffiez pas : Je me perfuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étoient avec moi ; je m'imaginai que lorsque vous vous arrêtiez , vous étiez bien aife

que je vous laisse mieux , & j'admire votre adresse & votre bonne grace lorsque vous pouffiez votre cheval : J'étois surprise de quelque fraieur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile : Enfin je m'interdisois secrètement à toutes vos actions : Je sentoie bien que vous ne m'étiez différent & je prenois pour moi tout ce que vous faisiez. Vous ne connoissez que trop les suites de ces commencemens : & quoique je n'ai rien à ménager , je ne dois pas vous les écrire , de crainte de vous rendre plus coupable , s'il est possible , que vous ne l'êtes , & d'avoir à me reprocher tant d'efforts inutiles pour vous obliger à m'être fidele , vous ne le ferez point. Puis-je espérer de mes Lettres & de mes reproches , ce que mon amour & mon abandonnement n'ont pû sur votre ingratitude ; Je suis trop assurée de mon malheur , votre procédé injuste ne me laisse pas la moindre raison d'en douter , & je dois tout appréhender , puisque vous m'avez abandonnée. N'aurez vous de charmes que à d'autres yeux ? Je croi que je ne serai pas pour moi , & ne paroîtrez vous agreable fâchée que les sentimens des autres justifient les miens en quelque façon : & je voudrois que toutes les femmes de France vous trouvassent aimable , qu'aucune ne vous aimât , & qu'aucune ne vous plût. Ce projet est ridicule & impossible ; neanmoins j'ai assez éprouvé



Éprouvé que vous n'êtes gueres capable d'un grand entêtement, & que vous pourrez bien, m'oublier sans aucun secours, & sans y être contraint par une nouvelle passion. Peut être voudrois je que vous eussiez quelque prétexte raisonnable: Il est vrai que je serois plus malheureuse, mais vous ne seriez pas si coupable. Je voi bien que vous demeurez en France sans de grands plaisirs, avec une entière liberté, la fatigue d'un long voyage, quelque petite bien-seance, & la crainte de ne répondre pas à mes transports, vous retiennent. Ah! ne m'aprehendez point: Je me contenterai de vous voir de tems en tems, & de sçavoir seulement que nous sommes en même lieu: mais je me flate peut être: & vous serez plus touché de la rigueur & de la severité d'une autre, que vous ne l'avez été de mes fraieurs. Est il possible que vous serez enflamé par de mauvais traitemens? Mais avant que de vous engager dans une grande passion, pensez bien à l'excès de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diversité de mes mouvemens, à l'extravagance de mes Lettres, à mes confiances, à mes desespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie. Ah! vous allez vous rendre malheureux, je vous conjure de profiter de l'état où je suis; & qu'au moins ce que je souffre pour vous ne vous soit pas inutile. Vous me fîtes il y a cinq ou six mois une. fâ.

cheu'e confidence , que vous aviez aimé une Dame en votre païs ; si elle vous empêche de revenir , mandez-le moi sans ménagement , afin que je ne languisse plus. Quelque reste d'esperance me soutient encore , & je serai bien aise ( si elle ne doit avoir aucune suite ) de la perdre tout-à fait , & de me perdre moi même. Envoyez moi son portrait avec quelqu'une de ses Lettres , & écrivez moi tout ce qu'elle vous dit. J'y trouverois peut être des raisons de me consoler , ou de m'affliger davantage , je ne puis demeurer plus long tems dans l'état où je suis , & il n'y a point de changement qui ne me soit favorable. Je voudrois aussi avoir le Portrait de votre Frere & de votre Belle-Sœur. Tout ce qui vous est quelque chose m'est fort cher , & je suis entierement dévouée à ce qui vous touche. Je ne me suis laissé aucune disposition de moi-même ; il y a des momens où il me semble que j'aurois assez de soumission pour servir celle que vous aimez. Vos mauvais traitemens & vos mépris m'ont tellement abatuë , que je n'ose quelquefois penser seulement qu'il me sembleroit que je pourrois être jalouse sans vous déplaire , & que je croi avoir le plus grand tort du monde de vous faire des reproches : Je suis souvent convenue que je ne dois point vous faire voir avec fureur comme je fais , des sentimens que vous desavouiez. Il y a long-

tems qu'un Officier attend vos Lettres, j'avois résolu de l'écrire d'une maniere à vous la faire recevoir sans dégoût, mais elle est trop extravagante, il faut finir. Helas ! il n'est pas en mon pouvoir de m'y résoudre; il me semble que je vous parle quand je vous écris, & que vous m'êtes un peu plus present. La premiere ne sera pas si longue & si importune, vous pourrez l'ouvrir & la lire sur l'assurance que je vous donne : Il est vrai que je ne dois point vous parler d'une passion qui vous deplaît, & je ne vous en parlerai plus. Il y aura un an dans peu de jours que je m'abandonnai tout à vous sans ménagement. Votre passion me paroissoit trop ardente & fort sincere, & je n'eusse jamais pensé que mes faveurs vous eussent assez rebuté pour vous obliger à faire cinq cens lietés, & à vous exposer à des naufrages pour vous en éloigner : personne ne m'étoit redevable d'un pareil traitement. Vous pouvez vous souvenir de ma pudeur, de ma confusion & de mon desordre ; mais vous ne vous souvenez pas de ce qui vous engageroit à m'aimer malgré vous. L'Officier qui doit porter cette Lettre me mande pour la quatrième fois qu'il veut partir, qu'il est pressant ; il abandonne sans doute quelque malheureuse en ce pays. Adieu, j'ai plus de peine à finir ma Lettre, que vous n'en avez eu à me quitter peut être pour toujours. Adieu, je n'ose vous donner

mille noms de tendresses , ni m'abandonner sans contrainte à tous mes mouvemens. Je vous aime mille fois plus que ma vie , & mille fois plus que je ne pense. Que vous m'êtes cher , & que vous m'êtes cruel ! vous ne m'écrivez point : je n'ai pu m'empêcher de vous dire encore cela. Je vais recommencer , & l'Officier partira : Qu'importe , qu'il parte , j'écris plus pour moi que pour vous ; je ne cherche qu'à me soulager , aussi-bien la longueur de ma Lettre vous fera peur : vous ne la lirez point. Qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse ? Et pourquoi avez-vous empoisonné ma vie ? Que ne suis-je née en un autre país ? Adieu pardonnez moi , je n'ose plus vous prier de m'aimer : Voyez où mon destin m'a réduite. Adieu.

## R E P O N S E.

## I A L A X I . L E T T R E .

**E**Nfin , Mariane , vous ne m'aimez plus ; & vous triomphez dans votre Lettre de cette victoire que vous avez obtenue sur votre cœur : Vous ne vous contentez pas même de ne me vouloir plus aimer , vous voulez encore que je ne vous aime plus , & que je ne vous écrive plus. Je trouve que vous avez raison , mon amour vous seroit honte , il vous

réprocheroit à tous momens votre perfidie, & mes Lettres remplies d'une aigreur, d'une passion qui ne leur est pas ordinaire, vous feroient repentir de votre résolution : mais que je suis insensé : cette résolution est trop bien affermie pour pouvoit être ébranlée, & ce n'est pas seulement depuis votre dernière Lettre que vous l'avez prise. Si les objets ne sont presens à vos yeux, ils ne le sont jamais à votre mémoire, & vous commençâtes à m'oublier dès que vous commençâtes à perdre tant soit peu mon Vaisseau de vue. Je voit maintenant l'origine de ces petites querelles, de ces plaintes, & de ces jalousies dont vous remplissez toutes vos Lettres, c'étoit autant de préparatifs pour ce grand dessein que vous venez d'exécuter si heureusement, vous vouliez chercher quelque prétexte légitime à votre inconstance, vous m'accusiez pour me trahir avec plus de fureté, & vous m'imputiez faussement une infidélité, afin d'y trouver une excuse pour la votre Cruelle, c'est donc ainsi que vous donnez de l'amour sans en prendre ; c'est ainsi que vous quittez votre passion sans l'ôter à ceux à qui vous en avez donné ; qui vous eût jamais crû capable d'une pareille action qui répond si peu à vos premiers emportemens, à vos premiers desfeins, & même à vos premières Lettres ; que font devenus ces sentimens si genereux & si amoureux à même tems, ces plaintes si tou-

chantes ? Ces révolutions qui m'étoient si avantageuses ? Infidèle ! qui est devenu votre amour ? Et que voulez-vous que devienne la mienne ? Ne puis-je pas vous accuser d'être plus légère que le papier sur lequel vous m'avez fait tant & tant de protestations d'une inviolable fidélité ? Belles mais vaines protestations : agréables , mais trompeuses promesses , qu'ai-je fait pour vous faire dégénérer en mépris , en menaces , & en résolutions de vengeances ? vous me menacés , Mariane , que vos menaces sont inutiles en l'état où je suis présentement , vous ne m'en sauriez faire , qui me puissent faire appréhender plus grands maux que ceux que je ressens Non , je n'ai plus rien à craindre ; parce que je n'ai plus rien à perdre ; & tout est perdu , puisque je perds Mariane : quel nouveau déplaisir me peut-on causer auprès celui-là ? On peut m'ôter la vie ; que m'importe , je ne l'aime point depuis que vous ne m'aimés plus ; je ne considère la vie que comme ce qui me prolongera mes malheurs & mon désespoir : je ne voulois vivre que pour vous aimer : je croiois même n'avoir vécu que depuis le tems que je vous aimois ; aujourd'hui que vous ne voules plus que je vous aime , qu'ai-je à faire de la vie ?

Au moins en m'ôtant votre Amour , en me voulant encore obliger à me défaire de la mienne , vous deviez me laisser mon in-

nocence. Ne pouviés-vous pas devenir coupable sans m'accuser, & faloit-il m'imputer de faux crimes pour en commettre un véritable en mon endroit ? Helas que je suis malheureux, de vous avoir quittée, & avec vous tous les plaisirs : si m'être éloigné de cinq cens lieues de tout ce que j'aimois : vivre dans la crainte de ne vous revoir plus ; comme si tout cela n'étoient pas d'assés grands maux, il a falu que par un surcroît d'affliction vous m'avez ôté votre amour : que pourtant si je l'ose dire, j'avois si bien méritée, que j'avois acquise par tant de fidélité, par tant d'assiduité, par tant de complaisances : & qui m'avoit coûté tant de larmes, tant de douleurs, & tant d'inquiétudes : Vous ne vous contentez pas encore de cette extrémité, vous ne voulez ni que je vous aime, ni que je vous écrive. Ah ! Mariane, ce n'est pas en de pareils commandemens que j'ai fait vœu de vous obeyr, vous pouvez ne m'aimer point, & vous faites ce que vous pouvez, mais je n'en suis pas de même, je ne puis ne vous aimer pas ; & malgré l'injustice de votre procédé, je veux mourir pour Mariane inconstante, puis qu'ainsi que je l'avois résolu, je ne puis vivre pour Marianne infidèle. Je vous écrirai, & je vous ferai voir tant d'amour & tant d'empressement dans mes Lettres que peut-être cette profonde tranquillité que vous

vous promettés , en sera un peu émuë. Que j'aurai de plaisir si cela peut arriver , quand j'apprendrai que mes inquietudes vous en causent , & que votre repos sera un peu altéré par la perte entière de moi , & je me flate vainement de petit espoir de vengeance : je vous suis trop indifférent : vous ne m'aimez plus , & c'est tout dire : vous ne prenez aucune part en ce qui peut m'arriver : vous m'imputez même une indifférence que vous avez , parce que vous la souhaitez : Et bien je ferai mon possible pour l'avoir : je tâcherai de procurer à mon ame cette funeste paix que je ne puis acquérir qu'en perdant. Hélas ! puis je être tranquille sans vous ; & cette quietude sied-elle bien à une personne qui a tout perdu , excepté le cruel ressouvenir de sa perte ? Non , je n'aurai aucun repos que je ne vous aie obligée à changer de sentiment : & quand je ne pourrois pas vous obliger à me redonner votre amour : je me fais fort de vous toucher de pitié , & de me faire plaindre si je ne puis me faire aimer. Qui eût jamais prévu que de si beaux commencemens eussent dû avoir des suites si fâcheuses , & qu'une amour aussi ardente qu'étoit la vôtre eût finir par une amour froide que celle que vous me témoignez ? Je devois pourtant bien m'y attendre , & si j'avois tant soit peu raisonné , je ne serois pas surpris du changement qui vient d'arriver en vous.



Votre amour étoit trop prompt & trop violente pour durer ; & vous aviez trop d'empressement étant auprès de moi , pour n'avoir pas de froideur quand vous n'y seriez plus ; d'ailleurs je devois bien considérer que votre amour ne dureroit pas si long tems que la mienne. La vôtre comme vous avez bien sçû me le reprocher , n'étoit fondée que sur des qualitez très médiocres qui sont en moi , & la mienne étoit apuiée sur mille qualitez éminentes que chacun admire en vous. Outre cela , j'aimois une Religieuse , & cent Proverbes de votre Nation ne m'avertissoient-ils pas qu'il n'est rien à quoi l'on se dût moins fier qu'à l'amour d'une Religieuse ? Vous avez beau faire leur éloge , l'expérience est plus forte que vos paroles , & je ne m'étonne point maintenant de ce qu'elles ne se ressouviennent plus d'un homme qu'elles ne voient plus , ni de ce qu'un absent est mort dans leur esprit. Il n'est rien de plus naturel que l'envie que l'on a pour les choses rares ou défendues : & les hommes étant l'un & l'autre à une Religieuse , il n'est pas surprenant qu'elle en veuillent toujours avoir quelqu'un devant leurs yeux , qu'elles n'aiment que ceux qu'elles voient , ni qu'elles considèrent les absens comme des gens qui ne sont point , & qui n'ont jamais été. C'est par là que je vous ai perdue en vous perdant de vûë : au lieu qu'u-

ne femme du monde étant chaque jour parmi les hommes, en est moins empressée, & n'en choisit qu'un à qui elle se donne toute, & qu'elle aime absent comme présent jusqu'au dernier soupir de sa vie. Votre ame me paroissoit néanmoins trop grande & trop relevée, pour donner lieu de la soupçonner des bassesses du vulgaire : je vous croiois aussi constante que passionnée : je pensois que votre feu seroit aussi durable qu'il étoit ardent. mais je vois bien le contraire de ce que je m'étois imaginé. Qu'il est difficile en amour de ne croire pas ce que l'on souhaite !

Cependant j'ai reçu des Lettres : un Portrait & des Bracelets que vous m'avez renvoyez. Pourquoi me les renvoyer ; que ne les brûliez vous ? je me pourrois figurer mon malheur moins grand qu'il n'est, & me flater que vous les auriez gardez ? Que ne les avez-vous effectivement gardez, ? appréhendez-vous qu'ils ne vous fissent ressouvenir d'un homme que vous ne voulez plus aimer, & que vous ne voulez plus croire d'avoir aimé ? Ah ! je vous répons qu'ils n'en auroient rien fait : un Portrait ne feroit pas ce que n'a pû faire l'original, des Lettres sont inutiles, où les sermens de vive voix ne peuvent rien ; & des Bracelets sont de bien foibles chaînes pour retenir une personne qui sçait si bien rompre ses résolutions & ses promesses : Enfin, je n'en serois pas plus aimée ; vous

ne m'en auriez pas moins oublié quand vous auriez gardé toutes ces choses ? Pour moi j'ai votre Portrait que je ne prétens pas vous renvoyer, ce n'est pas que j'aie besoin de sa présence pour penser à vous, votre dernière Lettre ne m'y fait que trop songer : je la conserve seulement pour pleurer sur la copie, les maux que vous me faites injustement souffrir. Ne m'enviez pas cette petite félicité, si du moins je puis donner ce nom à ce qui ne fera qu'augmenter mes douleurs. Dans mon malheur présent, il me représentera ma bonne fortune passée, & vous sçavez que la pensée d'un bien qu'on n'a plus, est un des plus grands maux qui accablent un misérable. Ce sera devant cette copie que je justifierai toutes mes actions, & que je prendrai de nouvelles forces pour pouvoir supporter plus constamment les tourmens auxquels vous me destinez ; si je n'ose plus vous apprendre que je vous aime, je le dirai à votre Portrait, je me plaindrai à lui de votre changement & de votre cruauté, & je passerai ainsi le reste de ma vie, en vous aimant malgré vous, en souffrant pour vous, & en me plaignant, quoi qu'avec beaucoup de retenue & de moderation, & de ce que vous traitez avec tant de rigueur & d'inhumanité un homme qui vous adore. Ouvrez cette Lettre, Mariane, ne la brûlez pas sans la lire ? ne craignez pas de vous enga-

ger, vôtre résolution est plus forte que mes paroles : vous ne la tromperez pas pour si peu de chose, & ce n'est pas là mon esperance. Tout ce que je prétens, c'est de vous y faire voir mon innocence, & la fermeté de mon amour, qui résistera à toutes les attaques que vous pourrez lui donner, comme il a déjà résisté aux caprices d'une infortune contraire, & aux cruautés d'une si longue & si fâcheuse absence. Vous verrez que je suis toujours Amant, tantôt de Mariane présente, tantôt de Mariane absente; quelque fois de Mariane passionnée, quelquefois de mariane indifferente; de Mariane douce & de Mariane cruelle : mais toujours de Mariane. Voilà tout ce que je veux vous persuader, afin que vous donniez quelques plaintes à mes souffrances & quelques larmes à mon tropas lorsque vous en apprendrez l'agréable nouvelle. Adieu.

## DOUZIEME LETTRE.

**J**E vous écris pour la dernière fois, & j'espère vous faire connoître par la différence des termes & de la manière de cette Lettre, que vous m'avez enfin persuadée que vous ne m'aimez plus, & qu'ainsi je ne dois plus vous aimer. Je vous renverrai donc par la première voie tout ce qui

me reste encore de vous. Ne craignez pas que je vous écrive : Je ne mettrai pas même votre nom sur ce paquet. J'ai chargé de tout ce détail Dona Brites, que j'avois accoutumée à des confidences bien éloignées de celles-ci ; ses soins me seront moins suspects que les miens. Elle prendra toutes les précautions nécessaires, afin de pouvoir m'assurer que vous avez reçu le Portrait & les Bracelets que vous m'avez donnés. Je veux cependant que vous sachiez que je me sens depuis quelques jours en état de brûler & de déchirer ces gages de votre amour, qui m'étoient si chers ; mais je vous ai fait voir tant de foiblesse, que vous n'auriez jamais crû que j'eusse pû devenir capable d'une telle extrémité. Je veux donc jouir de toute la peine que j'ai eüe à m'en separer, & vous donner, au moins quelque dépit : Je vous avouë à ma honte & à la-votre, que je me suis trouvée plus attachée que je ne veux vous le dire, à ces bagatelles, & que j'ai senti que j'avois un nouveau besoin de toutes mes reflexions pour me défaire de chacune en particulier, lors même que je me flatois de n'être plus atachée à vous ; mais on vient à bout de tout ce qu'on veut avec tant de raisons : Je les ai mises entre les mains de Dona Brites ; que cette résolution m'a coûté de larmes ! Après mille mouvemens & mi le incertitudes que vous ne connoissez pas, & dont je ne vous rendrai pas compte assurément.

je l'ai conjurée de ne m'en parler jamais , de ne me les rendre jamais , quand même je les demanderois pour les revoir encore une fois , & de vous les renvoyer enfin sans m'en avertir. Je n'ai bien connu l'excès de mon amour , que depuis que j'ai voulu faire tous mes efforts pour m'en guérir ; & je crains que je n'eusse osé l'entreprendre si j'eusse pu prévoir tant de difficultez & tant de violences. Je suis persuadée que j'eusse senti des mouvemens moins desagréables en vous aimant , tout ingrat que vous êtes qu'en vous quittant pour toujours. J'ai éprouvé que vous étiez moins cher que ma passion , & j'ai eu d'étranges peines à la combattre , après que vos procedez injurieux m'ont rendu votre personne odieuse : l'orgueil ordinaire de mon sexe ne m'a point aidé à prendre des résolutions contre vous. Hélas j'ai souffert vos mépris , j'eusse suporté votre haine & toute la jalouffe que m'eût donné l'attachement que vous eussiez pu avoir pour une autre : J'aurois eu au moins quelque passion à combattre , mais votre indifférence m'est insupportable , vos impertinentes protestations d'amitié , & les civilitez ridicules de votre dernière Lettre , m'ont fait voir que vous aviez reçu toutes celles que je vous ai écrites : quelles n'ont causé dans votre cœur aucun mouvement , & que cependant vous les aviés lûës. Ingrat , je suis encore assez

fole pour être au desespoir de me flater qu'elles ne soient pas venuës jusques à vous, & qu'on ne vous les aye pas renduës. Je déteste vôtre bonne foi, vous avois je prié de me mander sincerement la vérité? Que ne me laissiez vous ma passion, vous n'aviés qu'à ne me point écrire, je ne cherchois pas à être éclaircie? Ne suis-je pas bien malheureuse de n'avoir pu vous obliger à prendre quelque soin de me tromper, & de n'être plus en état de vous excuser? Sçachez que je m'aperçois que vous êtes indigné de tous mes sentimens, & que je connois toutes vos méchantes qualitez: cependant (si tout ce que j'ai fait pour vous peut mériter que vous ayez quelques petits égards pour les graces que je vous demande) je vous conjure de ne m'écrire plus, & de m'aider à vous oublier entierement; si vous me témoignés foiblement même que vous avez eu quelque peine en lisant cette Lettre, je vous croirois peut être, & peut être aussi votre aveu & votre consentement me donneroient du dépit & de la colere, & tout cela pourroit m'enflamer. Ne vous mêlés donc point de ma conduite, vous renverseriez sans doute tous mes projets, de quelque maniere que vous voulussiez y entrer. Je ne veux point sçavoir le succès de cette Lettre, ne troublez pas l'état que je me prépare. Il me semble que vous pouvez

être content des maux que vous me causez ; quelque dessein que vous eussiez fait de me rendre malheureuse. Ne m'ôtez point de mon incertitude , j'espère que j'en ferai avec le tems quelque chose de tranquille ; je vous promets de ne vous point haïr. Je me défie trop des sentimens violens pour l'oser entreprendre. Je suis persuadée que je trouverois peut être en ce país un Amant plus fidele & mieux fait ; mais hélas ? qui pourra me donner de l'amour ? La passion d'un autre m'ou-  
supera-t-elle ? La mienne a-t-elle pû que' que chose sur vous ? N'éprouvai-je pas qu'un cœur attendri n'oublie jamais ce qui l'a fait apercevoir des transports qu'il ne connoissoit pas , & dont il étoit capable ? Que tous les mouvemens sont attachez à l'Idole qu'il s'est faite ; que les premieres idées , & que les premieres blessures ne peuvent être guéries ni effacées , que toutes les passions qui s'offrent à son secours , & qui font des efforts pour le remplir & pour le contenter , lui promettent vainement une sensibilité qu'il ne retrouve plus ; que tous les plaisirs qu'il cherche sans aucune envie de les rencontres , ne servent qu'à lui faire bien connoître que rien ne lui est si cher que le souvenir de ses douleurs. Pourquoi m'avez-vous fait connoître l'imperfection & le desagrément d'un attachement qui ne doit pas durer éternellement , & les malheurs qui suivent un amour violent.



lors qu'il n'est pas reciproque ? Et pourquoi une inclination aveugle & une cruelle destinée s'attachent-elles d'ordinaire à nous déterminer pour ceux qui seroient sensibles pour quelqu'autre ?

Quand même je pourois esperer quelque amitié dans un nouvel engagement , & que je trouverois quelqu'un de bonne foi , j'ai tant de pitié de moi même , que je ferois beaucoup de scrupule de mettre le dernier homme du monde en l'état où vous m'avez réduite , & quoique je ne sois obligée à vous ménager , je ne pourrois me résoudre à exercer sur vous une vengeance si cruelle , quand même elle dépendroit de moi par un changement que je ne prévois pas.

Je cherche dans ce moment à vous excuser , & je comprends bien qu'une Religieuse n'est guère aimable d'ordinaire : cependant , il me semble que si on étoit capable de raisonner sur le choix qu'on fait on devroit plus s'attacher à elles qu'aux autres femmes. Rien ne les empêche de penser incessamment à leur passion ; elles ne sont point détournées par mille choses qui dissipent & qui occupent dans le monde : Il me semble qu'il n'est pas fort agréable de voir celle qu'on aime , toujours distraite par mille bagatelles ; & il faut avoir bien peu de délicatesse pour souffrir ( sans en être au desespoir ) qu'elles ne parlent que d'assemblée , d'ajustemens & de pro-

menades. On est sans cesse exposé à de nouvelles jalousies ; elles sont obligées à des égards , à des complaisances , à des conversations : qui peut s'assurer qu'elles n'ont aucun plaisir dans toutes ces occasions , & qu'elles souffrent toujours les maris avec une extrême dégoût , & sans aucun consentement ? Ah ? qu'elles doivent se défier d'un Amant qui ne leur fait pas rendre un compte bien exact là-dessus , qui croit aisément & sans inquiétude ce qu'elles lui disent : qui les voit avec beaucoup de confiance & de tranquillité sujettes à tous ces devoirs : mais je ne prétens pas vous prouver par de bonnes raisons que vous deviez m'aimer , ce sont de très-méchans moiens , & j'en ai employé de beaucoup meilleurs qui ne m'ont pas réussi. Je connois trop bien mon destin pour tâcher à le surmonter , je ferai malheureuse toute ma vie. Ne l'étois je pas en vous voyant tous les jours ? Je mourois de frayeur que vous ne me fussiez pas fidele : Je voulois vous voir à tous momens , & cela n'étoit pas possible. J'étois troublée par le peril que vous couriez en entrant dans ce Convent ; je ne vivois pas lorsque vous étiez à l'Armée : j'étois au desespoir de n'être pas plus belle , plus digne de vous : je murmurois contre la médiocrité de ma condition : je croyois souvent que l'attachement que vous me paroissiez avoir pour moi , vous pourroit faire quelque tort , il

me sembloit que je ne vous aimois pas assez j'aprehendois pour vous la colere de mes parens : & j'étois enfin dans un état aussi pitoyable , qu'est celui où je suis presentement. Si vous m'eussiez donné quelques témoignages de votre passion depuis que vous n'êtes plus en Portugal , j'aurois fait tous mes efforts pour en sortir : je me fusse déguisée pour vous aller trouver : Helas ! qu'est ce que je fusse devenuë si vous ne vous fussiez plus soucié de moi après que j'eusse été en France ? Quel desordre ! quel égarement ! quel comble de honte pour ma Famille qui m'est si chere depuis que je ne vous aime plus ! Vous voyez bien que je connois de sang froid qu'il étoit possible que je fusse encore plus à plaindre que je ne suis ; & je vous parle au moins raisonnablement une fois en ma vie , que ma moderation vous plaira , & que vous serez content de moi ; Je ne veux point le savoir ; Je vous ai déjà prié de ne m'écrire plus , & je vous en conjure encore :

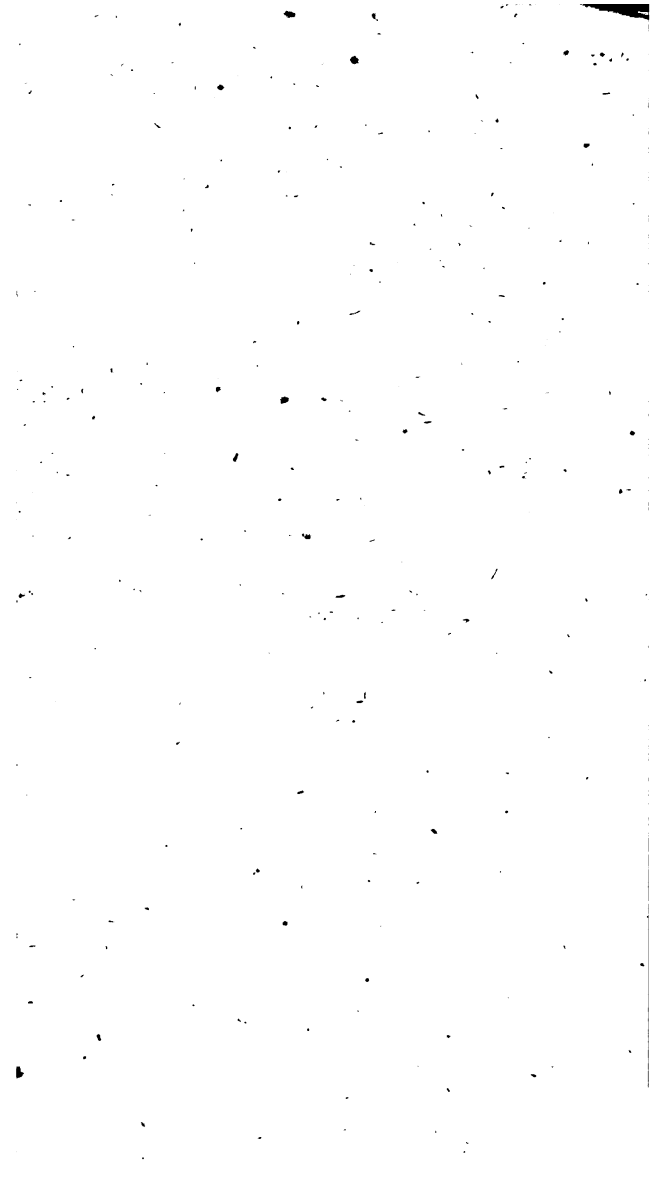
N'avez vous jamais fait reflexion sur la maniere dont vous m'avez traitée ? Ne pensez vous jamais que vous m'avez plus d'obligation qu'à personne du monde ? Je vous ai aimé comme un insensée ; que de mépris j'ai eu pour toutes choses : votre procedé n'est point d'un honnête homme : il faut que vous aiez eu pour moi de l'aver- sion naturelle , puisque vous ne m'avez pas

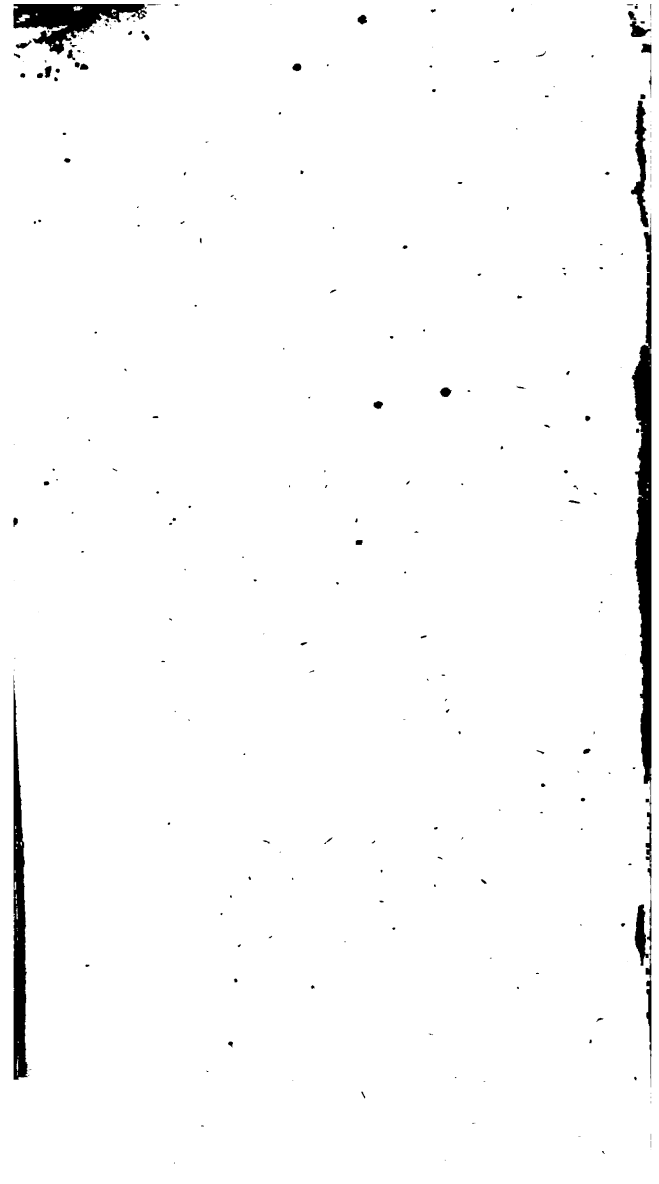
aimée éperduément ; Je me suis laissée enchanter par des qualitez bien mediocres : qu'avez vous fait qui dût me plaire ? Quel sacrifice m'avez vous fait : N'avez vous pas cherché mille autres plaisirs : Avez-vous renoncé au jeu & à la chasse : N'êtes-vous pas parti le premier pour aller à l'Armée ? N'en êtes vous pas revenu après tous les autres ? Vous vous y êtes exposé follement ; quoique je vous eusse prié de vous ménager pour l'amour de moi ; vous n'avez point cherché les moyens de vous établir en Portugal , où vous étiez estimé : Une Lettre de votre Frere vous en a fait partir sans hésiter un moment , & n'ai je pas sûr que durant le voyage vous avez été de la plus belle humeur du monde ? Il faut avouër que je suis obligée à vous hâter mortellement. Ah ! je me suis attirée tous mes malheurs. Je vous ai d'abord accoutumé à une grande passion avec trop de bonne foi , & il faut de l'artifice pour se faire aimer. Il faut chercher avec quelque adresse les moyens d'enflâmer , & l'amour tout seul ne donne point de l'amour. Vous vouliez que je vous aimasse ; & comme vous aviez formé ce dessein , il n'y a rien que vous n'eussiez fait pour y parvenir. Vous vous fussiez même résolu à m'aimer , s'il eût été nécessaire , mais vous avez connu que vous pouviez réussir dans vôtre entreprise sans passion , que vous n'en aviez aucun besoin : Quelle

perfidie croiez vous avoir pû impunément me tromper ? Si quelque hazard vous ramenoit en ce païs, je vous déclare que je vous livrerai à la vengeance de mes parens. J'ai vécu long-tems dans un abandonnement & une idolatrie qui donne de l'horreur, & mon remords me persecute avec une rigueur insupportable. Je sens vivement la honte des crimes que vous m'avez fait commettre, & je n'ai plus, hélas ! la passion qui m'empêchoit d'en connoître l'énormité. Quand est ce que mon cœur ne sera plus déchiré. Quand est ce que je serai delivrée de cet embarras cruel ? Cependant je crois que je ne vous souhaite point de mal, & que je me resoudrois à consentir que vous fussiez heureux ? mais comment pourrez vous l'être si vous avez le cœur bien fait ? Je veux vous écrire une autre Lettre pour vous faire voir que je serai peut être plus tranquille dans quelque tems. Que j'aurai de plaisir de pouvoir vous reprocher vos procedes injustes, après que je n'en serai plus si vivement touchée, & lorsque je vous ferai connoître que je vous méprise ; que je parle avec beaucoup d'indifference de vôtre trahison ; que j'ai oublié tous mes plaisirs & toutes mes douleurs, & que je ne me souviens de vous que lorsque je veux m'en souvenir ? Je demeure d'acord que vous avez de grands avantages sur moi, & que vous m'avez donné une passion qui m'a fait perdre la raison ;

mais vous devez pas en tirer de vanité ; j'étois jeune, j'étois credule ; on m'avoit enfermée dans ce Couvent depuis mon enfance ! je n'avois vû que des gens désagréables je n'avois jamais entendu les loüanges que vous me donniez incessamment : J'entendois dire du bien de vous tout le monde me parloit en votre faveur ; vous faisiez tout ce qu'il faloit pour me donner de l'amour : mais je suis enfin devenuë de cet enchantement : vous m'avez donné de grands secours , & j'avouë que j'en avois un extrême besoin. En vous renvoyant vos Lettre , je garderai soigneusement les deux dernieres que vous m'avez écrites . & je les relirai encore plus souvent que j'en'ai lû les premieres , afin de ne retomber plus dans mes foibleſſes. Ah ! qu'elles me coûtent cher , & que j'aurois été heureuse si vous eussiez voulu souffrir que je vous eusse toujours aimé. Je connois bien que je suis encore un peu trop ocupé de mes reproches & de votre infidelité : mais souvenez vous que je me suis promise un état paisible , & que j'y parviendrai . ou que je prendrai contre moi quelque résolution extrême que vous apprendrez sans beaucoup de déplaisir ; mais je ne veux plus rien de vous ; je suis une folle de redire les même choses si souvent : Il faut vous quitter & ne penser plus à vous ; je croi même que je ne vous écrirai plus. Suis je obligée de vous rendre un compte exact de tous mes divers mouvemens ;

FIN.







2. ~~11~~

146





A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

3610260

NOV 25 1972 H  
H 25 NOV 1972

NOV 25 1972 H

13-4-78606

